Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



José Moselli

LA GUERRE DES OCÉANS

(*1928-1929*)

Table des matières

I

Il faut le dire, ni l'amirauté anglaise, ni l'amirauté américaine ne se doutèrent de rien lorsqu'elles apprirent les terribles sinistres. Elles crurent d'abord à la fatalité : la fatalité a bon dos pour expliquer ce qu'on ne peut élucider !

Puis elles incriminèrent les communistes, les bolcheviks, les I.W.W. « *International Workers of the World* », association à qui les Américains reprochent des tendances anarchistes.

Ce fut le *Maya,* un croiseur léger britannique qui inaugura la série des catastrophes. Le *Maya* était en réserve dans l'arsenal de Singapore. Par une nuit pluvieuse, une explosion sourde fut entendue. Les hommes de garde sur les quais et à bord des navires voisins virent le *Maya* s'incliner sur le flanc et s'enfoncer dans l'eau noire.

Les journaux ont publié les détails du désastre. Le *Maya* fut difficilement renfloué. Plus de cent hommes avaient péri noyés, enfermés dans ses flancs.

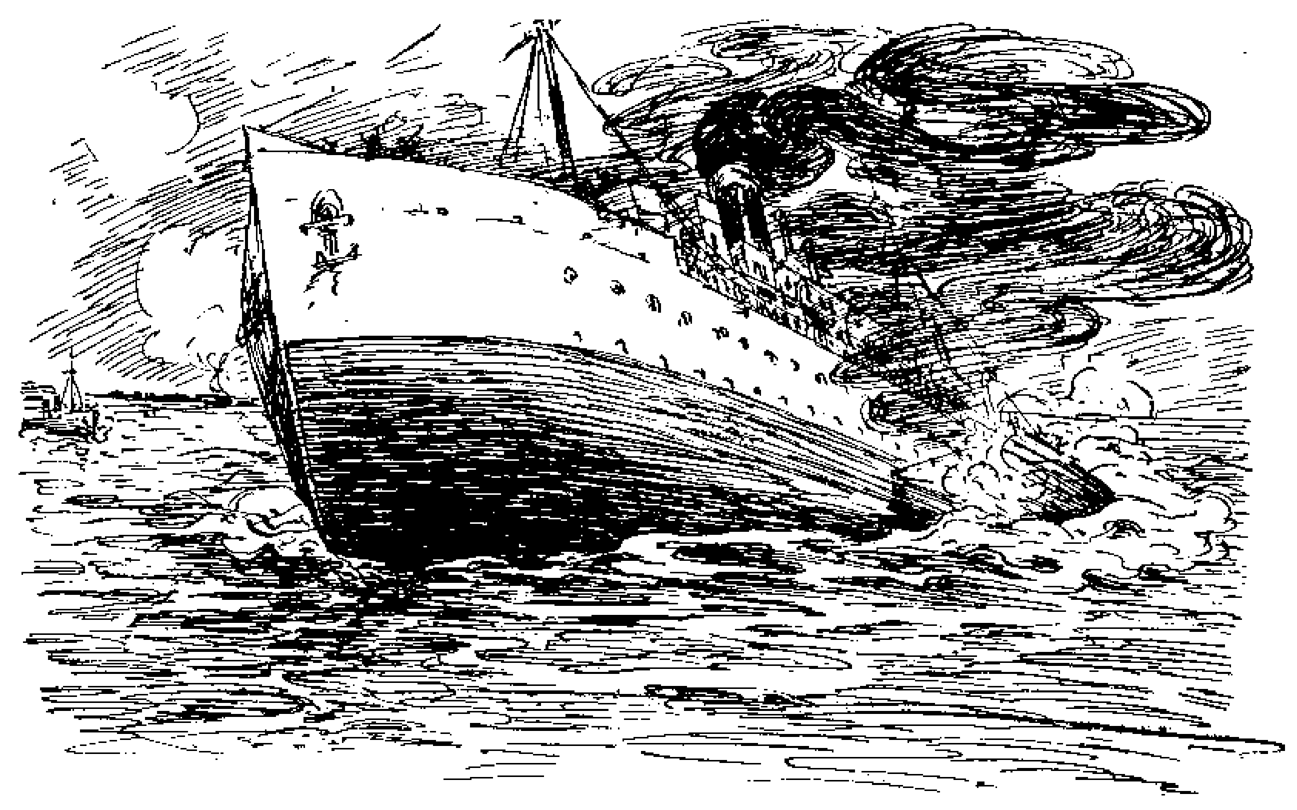
Depuis, l'on ne parle plus du *Maya*. A-t-il été démoli ? A-t-il été réparé ? L'amirauté anglaise est discrète.

Le sinistre fut attribué – par les journaux – à une explosion de soute. Il n'en était rien. Bien des marins anglais le savent : ***le*** « Maya » ***avait débarqué toutes ses munitions plusieurs jours auparavant !***

Cinq jours – très exactement ! – après le coulage du *Maya,* le grand dock flottant, long de trois cents mètres et capable de recevoir les plus gros cuirassés du monde, qui se

trouvait dans l'arsenal de Singapore, sombra. (Il n'est pas encore réparé !)

Cette fois, l'amirauté britannique s'émut. Singapore fut mis en état de siège, ou peu s'en faut.



LE NAVIRE S'ÉTAIT EMPLI AVEC UNE TELLE RAPIDITÉ QUE QUELQUES HOMMES A PEINE AVAIENT PU ÊTRE SAUVÉS.

Mais les coupables – s'il y en avait ! – ne furent pas découverts. L'« accident » du dock flottant fut attribué à une vanne mal fermée qui avait – soi-disant – laissé pénétrer l'eau dans les caissons. Une drôle de vanne, en effet, car le dock flottant avait une déchirure de plusieurs mètres dans ses tôles !…

Mais cela, seuls les gens de l'arsenal le surent. Un journal de Singapore, le ***Straits Herald,*** qui voulut publier la vérité, fut bel et bien saisi et supprimé.

Et l'on parla d'autre chose.

Mais la série des catastrophes était loin d'être close !

Dans le même mois, trois sous-marins britanniques disparurent : le ***A-7***, le ***C-115*** et le ***C-119***.

Le ***A-7*** partit pour exécuter des exercices au large des îles Bermudes. Il ne revint jamais.

Le ***C-115***, qui appartenait au Pacific-Squadron, quitta Vancouver pour se rendre à Victoria – une petite traversée de quelques dizaines de milles – et n'arriva pas.

Le ***C-119*** avait quitté Sydney pour se rendre à Brisbane. On l'y attend encore. On l'y attendra toujours.

Ces disparitions, qui ne purent être tenues cachées, émurent fortement l'opinion publique, tant en Angleterre qu'ailleurs.

On les attribua à des abordages, à des fausses manœuvres, à des défauts de construction. Les journaux anglais, soutenus par l'opinion publique, réclamèrent énergiquement des enquêtes sérieuses. Des commissions furent nommées. On attend encore leurs conclusions.

D'ailleurs, l'Angleterre n'allait pas être seule frappée !

Quelques jours après la disparition « officielle » du ***C-119***, l'on apprit qu'une poudrière importante de l'arsenal de San Diego (Californie), avait sauté, ensevelissant 57 hommes et 11 officiers sous ses décombres.

Cette catastrophe fut suivie, cinq jours plus tard, de l'échouage du navire porte-avions ***Tuskeegee,*** lequel, au dire de ses officiers, heurta, en plein Pacifique, un haut-fond rocheux qui déchira sa coque sur plusieurs mètres et faillit le faire sombrer.

Ce haut-fond n'était pas porté sur les cartes. L'on envoya un bâtiment hydrographe, le ***Fulton,*** le rechercher et en déterminer la position.

Le ***Fulton*** reconnut qu'à la place indiquée comme étant celle du gisement du haut-fond, l'océan était profond de 3 756 mètres. Exactement.

Des journaux chuchotèrent que ce haut-fond devait s'appeler épave, ou mine flottante…

Mais l'attention se détourna aussitôt du ***Tuskeegee,*** car une dépêche de Manille apprit aux Yankees que le transport ***Saratoga,*** qui amenait 1.600 hommes aux Philippines, avait coulé au large du cap Engano. En plein jour !

Le navire s'était empli avec une telle rapidité que quelques hommes à peine avaient pu être sauvés.

Les Américains qui avaient accablé les Anglais de leurs sarcasmes en apprenant les désastres survenus à leur marine, s'émurent à leur tour. Ils nommèrent des commissions d'enquête.

Des bruits coururent que les sinistres avaient été causés par des espions japonais. Les journaux s'en firent l'écho. Le gouvernement japonais protesta.

Les Anglais, eux, avaient incriminé la Russie. Les Russes protestèrent…

En Angleterre et en Amérique, des détectives, choisis parmi les plus habiles, furent mélangés aux équipages des navires de guerre ; d'autres « travaillèrent » dans les forts, dans les arsenaux. Ils ne devaient rien découvrir.

Mais, à Singapore, des scaphandriers qui avaient été envoyés pour aveugler la brèche du dock flottant remontèrent à la surface une petite ventouse de caoutchouc, à laquelle adhéraient des fils de cuivre. Des chimistes examinèrent la ventouse. Ils découvrirent que, sur une de ses faces – la face interne – des fragments de peinture adhéraient. ***Cette peinture était identique à celle qui enduisait la carène du dock flottant !***

Des gens bien informés affirmèrent que la ventouse avait dû servir à fixer une bombe, une machine infernale quelconque, le long des flancs du dock. Oui, mais qui l'avait fixée ?

L'énigme restait entière.

… Les enquêtes continuaient, lorsqu'un soir, à sept heures, un grand nombre d'amateurs de T.S.F. anglais et continentaux, qui écoutaient les différentes émissions musicales, eurent la désagréable surprise d'entendre soudain des claquements et des aboiements qui brouillèrent tout.

Et, dans le silence qui suivit, ils purent distinguer nettement ces paroles, articulées en anglais, avec un soupçon d'accent étranger :

Qu'on écoute avec la plus grande attention ! Ce message, de la plus haute importance, est destiné aux légations de la République du Chili à Londres et dans les différentes capitales européennes.

Attention ! Je déclare que le sous-marin Arauco, ***actuellement en essais à Barrow-in-Furness, Angleterre, où il vient d'être construit pour le compte de la République chilienne, doit être laissé pour compte à ses constructeurs !***

Ce sous-marin doit partir dans cinq jours pour Valparaiso. S'il part, il n'arrivera pas. Il subira le sort du A-7 *et du* C-1 15 *et du* C-119. *Rien ne pourra l'en préserver !*

Cet avis ne sera pas renouvelé. Il a été également radiodiffusé dans l'hémisphère austral, de façon à ce que le public et le gouvernement chiliens ne puissent arguer de leur ignorance.

Mon message est terminé.

Des sifflements, des « chuintements » suivirent… Et, de nouveau, les émissions en cours se firent entendre.

Tous les journaux du lendemain, et spécialement ceux du Royaume Uni, mentionnèrent la mystérieuse communication.

Beaucoup furent d'avis qu'il s'agissait d'une plaisanterie, d'une fumisterie. Quelques-uns opinèrent pourtant que « cela » pouvait être sérieux…

Des experts en radiophonie furent consultés. D'après les témoignages de plusieurs amateurs, le menaçant radiogramme paraissait avoir été envoyé par un poste émetteur situé à l'ouest de l'Europe, *en plein océan*.

Sur la longueur d'onde, les « amateurs » n'étaient pas d'accord. Les uns affirmaient qu'il s'agissait de petites ondes : c'étaient les amateurs dont le poste était réglé pour en recevoir de telles. D'autres – ceux qui étaient en train de recevoir des émissions à grandes ondes au moment de l'étrange message – assuraient, naturellement, qu'il s'agissait de grandes ondes. Et les experts, comme toujours, concluaient en sens opposés…

La légation chilienne, à Londres, fut interviewée par des nuées de journalistes.

Le ministre chilien, prudent, se refusa à toute déclaration. Il ne savait rien. Il n'avait pas d'ordres de son gouvernement. Pour lui, jusqu'à plus ample informé, l'*affaire* n'existait pas.

D'autres journalistes allèrent demander à M. Thomas Flanagan, directeur des chantiers *Oceania,* à Barrow-in-Furness, ce qu'il pensait de la mystérieuse communication.

— Je ne perds pas mon temps à réfléchir sur des plaisanteries aussi stupides que celles dont vous me parlez ! fut la réponse de M. Flanagan.

Le commodore Dario Esteban Osorio, officier de la marine chilienne, qui était venu à Barrow pour prendre livraison du sous-marin, fut catégorique :

— Cette communication radiotélégraphique me paraît une farce ! déclara-t-il. Dans tous les cas, les essais du *Arauco* sont terminés, et, à moins de contre-ordre formel de mes chefs, j'appareillerai à la date prévue ! Qu'on ne me parle plus de ce misérable incident !

Les journaux publièrent ces rudes paroles. Tout le monde les approuva.

Pendant les journées qui suivirent, les experts radiophoniques de toute l'Angleterre s'efforcèrent en vain de découvrir l'origine de la menaçante communication. Les éléments dont ils disposaient étaient tellement vagues qu'ils ne devaient aboutir à aucun résultat…

Entre temps, des télégrammes chiffrés – par câble – étaient échangés entre la légation du Chili à Londres et le gouvernement de Valparaiso. Un attaché diplomatique se rendait à Barrow-in-Furness et avait une longue entrevue

avec le directeur des chantiers navals qui avaient construit l'*Arauco*.

Les chantiers, en effet, devaient effectuer la livraison du sous-marin à *Valparaiso,* à leurs risques et périls. L'équipage était composé de marins chiliens, mais des ingénieurs du chantier devaient accompagner le navire.

Or, à la suite de l'étrange menace radiotélégraphique, il apparaissait que les risques de la traversée étaient beaucoup augmentés, à tel point que les assureurs avaient aussitôt élevé de soixante pour cent le taux de la prime ! Et le chantier ne voulait pas supporter cette augmentation. Il avait aussitôt notifié cette décision à la légation chilienne…

Que se passa-t-il entre l'attaché diplomatique chilien et le directeur des chantiers ? Il n'en transpira rien. Mais bientôt, le bruit circula à Barrow que le départ de l'*Arauco* était retardé.

Les hommes du sous-marin, interrogés à leur sortie en ville, déclarèrent qu'ils ne savaient rien. Le lendemain, l'on apprit qu'ils étaient consignés à bord.

Or, le départ devait avoir lieu le jour suivant. Les nombreux journalistes accourus à Barrow, levés dès l'aube, tentèrent en vain de savoir quelque chose. Ils purent cependant constater que la journée se passait sans que le sous-marin appareillât.

Une semaine passa encore. L'énigmatique envoyeur de message restait inconnu. Il n'avait plus, d'ailleurs, donné signe de vie.

L'*Arauco,* cependant, était toujours amarré à quai, à quelques centaines de mètres de la cale d'où il avait été lancé.

De nombreux détectives, payés par le chantier Oceania, le surveillaient jour et nuit. L'équipage, consigné à bord, ne mettait plus les pieds à terre. L'on savait que le plein d'essence et d'huile avait été fait, que les vivres étaient au complet. Le sous-marin était prêt à appareiller. Il n'appareillait pas. Qu'attendait-il ?

Toutes sortes de bruits circulèrent, plus absurdes les uns que les autres. L'on connut enfin la vérité : l'*Arauco* allait être convoyé, et convoyé par un bâtiment de guerre de la marine chilienne : le destroyer *San-Pedro,* qui venait d'être achevé aux chantiers de La Spezzia (Italie).

Le *San-Pedro,* un beau navire de cent trente mètres de longueur, capable de donner trente cinq nœuds, soit plus de soixante kilomètres à l'heure, était armé, en plus de mitrailleuses et de pièces de petit calibre, de quatre canons de 138 millimètres, qui le rendaient redoutable. Ainsi escorté, l'*Arauco* ne risquait pas d'être attaqué par un pirate, quel qu'il fût !

La prime d'assurance demandée aux constructeurs fut ramenée à son prix antérieur.

Et, à l'improviste, le sous-marin, convoyé par le destroyer, quitta Barrow-in-Furness. Un matin, les journalistes venus aux nouvelles apprirent que les deux navires étaient partis…

En Angleterre, en Amérique, des paris furent engagés. Les menaces du sans-filiste inconnu allaient-elles se réaliser, ou bien les deux navires arriveraient-ils à bon port ?

L'opinion générale fut que la traversée de l'*Arauco* se terminerait heureusement. L'émotion causée par la série de sinistres s'était calmée. On oublie vite… En peu de jours, l'on ne parla plus de l'*Arauco*.

Des radios expédiés par le sous-marin apprirent au public qu'il avait successivement touché La Corogne, puis Las Palmas (îles Canaries), et Dakar.

D'autres radiogrammes permirent de savoir que l'*Arauco* et le *San-Pedro* poursuivaient heureusement leur traversée de l'Atlantique. Ils passèrent au large de l'îlot de Fernando Noronha, et, deux jours plus tard, entrèrent dans le port de Pernambuco.

À bord, tout s'était bien passé. Pas la moindre avarie. La discipline s'était maintenue stricte.

Les deux détectives anglais Charles Jackson et Alfred Smith, qui avaient été embarqués secrètement à bord du sous-marin où ils remplissaient les fonctions d'électriciens, allèrent déposer leur rapport au consulat du Chili. Un rapport optimiste et rassurant. Les commandants des deux navires se montrèrent également satisfaits.

Au cours d'un bal donné en l'honneur des officiers de l'*Arauco* et du *San-Pedro* par le gouverneur de l'état de Pernambuco, les capitaines du sous-marin et du destroyer, interrogés par des journalistes, répondirent qu'ils n'avaient jamais pris au sérieux la menace du radiotélégraphiste inconnu… et que si le sous-marin avait été convoyé, ç'avait simplement été pour rassurer les familles des hommes de son équipage.

L'*Arauco* et le *San-Pedro,* après trois jours passés à Pernambuco, reprirent leur voyage.

Ils firent successivement escale à Bahia, à Rio-de-Janeiro, à Montevideo, où ils restèrent une semaine, pendant laquelle ils furent les héros de multiples réjouissances…

Ils quittèrent Montevideo pour Bahia-Blanca, où ils arrivèrent heureusement.

De Bahia-Blanca, les deux navires gagnèrent Port-Stanley, dans les îles Falkland, où ils restèrent quarante-huit heures, le temps de renouveler leur provision de mazout et de procéder à quelques serrages dans les machines. Tout allait bien à bord…

Vingt-quatre heures après le départ du ***San-Pedro*** et de l'***Arauco*** de Port-Stanley, la station de T.S.F. de cette ville capta un message envoyé par l'***Arauco*** et signalant que tout allait bien à bord…

Ce fut la dernière manifestation de vie des deux bâtiments. On les attendit en vain à l'île des États à l'entrée du détroit de Magellan, où ils auraient dû s'arrêter.

On crut à quelque avarie… Des avisos chiliens et argentins furent envoyés à leur recherche… Ils durent revenir sans avoir trouvé trace du sous-marin et du destroyer. Rien ne subsistait plus d'eux.

Le radiotélégraphiste inconnu avait exécuté sa menace !

II

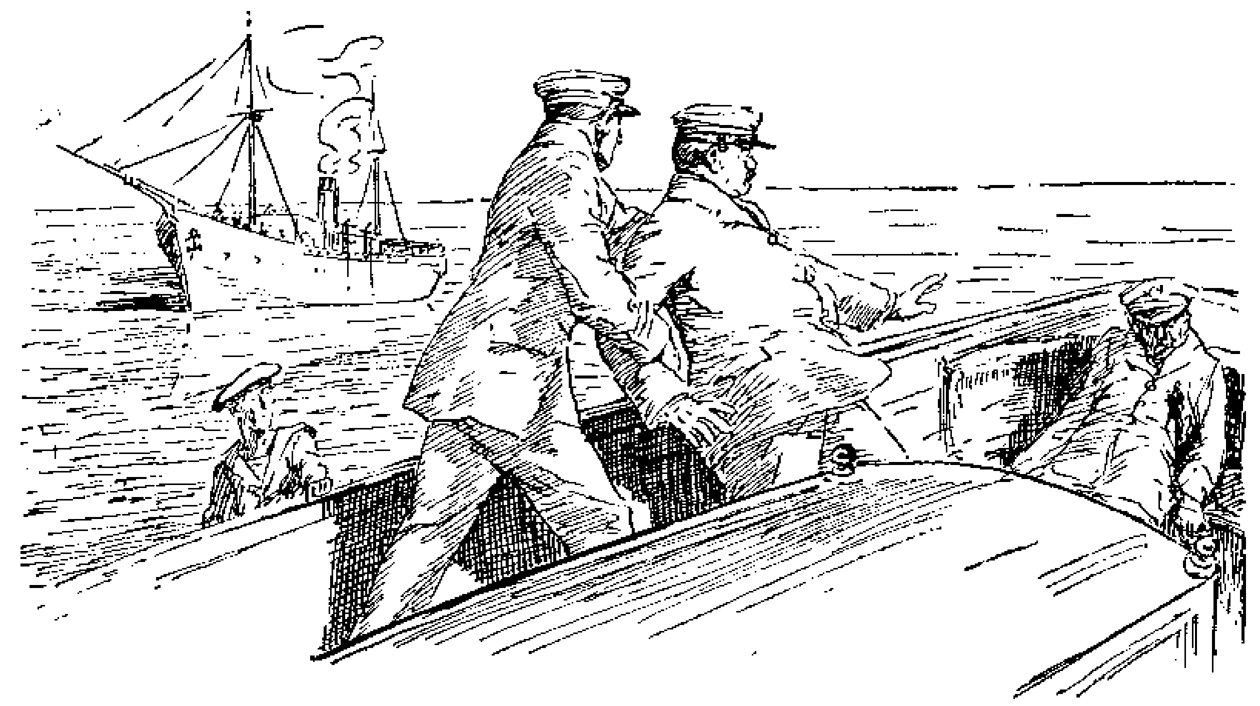
Un mois s'était écoulé depuis la mystérieuse disparition de l'*Arauco* et du *San-Pedro*. Les journaux anglais et américains – sans compter les journaux chiliens – après avoir publié les opinions de plusieurs experts navals – lesquels experts n'en avaient pas, d'opinion ! – avaient, peu à peu, parlé d'autre chose, des grèves, des menaces de guerre, des élections, des incendies…

Nul ne se souvenait plus des deux navires perdus – sauf les familles des marins de leurs équipages – lorsqu'un crime étrange vint de nouveau secouer l'opinion publique.

Les côtes de la Floride, situées sous un merveilleux climat, réchauffées l'hiver par le gulf-stream, rafraîchies l'été par les vents alizés, constituent, si l'on peut dire, la Côte d'azur américaine. Il n'est pas de milliardaire, voire de simple millionnaire américain qui ne possède en Floride une « résidence » plus ou moins luxueuse, depuis le simple bungalow jusqu'au château princier. Quant aux hôtels, aux palaces, ils sont formidables, et leurs prix le sont également.

Palm-Beach est la véritable capitale mondaine de la côte floridienne. C'est à Palm-Beach que se réunit ce que les Yankees, appellent la « Society », la société de ceux qui possèdent au moins plusieurs millions de dollars.

À Palm-Beach, l'on joue au polo, au tennis ; l'on dispute des régates à la voile, en canots automobiles ; on excursionne en hydroplanes, l'on pêche les gigantesques poissons du golfe du Mexique.



Un homme était assis, affalé plutot : lord Montagu Thornsdale.

Cette pêche, qui s'effectue avec de grands canots automobiles munis d'engins perfectionnés, est la grande attraction des côtes floridiennes ; c'est à qui ramènera le poisson le plus étrange, le plus formidable : certains de ces poissons, les ***tarpons,*** des raies énormes qui pèsent parfois une tonne et plus, et les ***sea-bats,*** chauves-souris de mer, mettent souvent en péril leurs chasseurs. Mais ce n'en est que plus excitant, ***exciting,*** comme disent les Yankees.

Parmi les pêcheurs de tarpons en villégiature à Palm-Beach, se trouvait le jeune lord Montagu Thornsdale, un richissime Anglais à demi Américain par sa mère, laquelle était née Jane Watson, et était fille de l'ancien attorney-general, Elmer Watson.

Wilfrid Montagu Thornsdale, un aimable garçon de vingt-quatre ans, était très populaire à Palm-Beach. Sportsman accompli, de polo, il s'était octroyé plusieurs coupes et avait gagné d'innombrables matches grâce à son

racer, le ***Daredevil*** (***Téméraire***), un long canot automobile de plus de six cents chevaux de force.

Wilfrid Thornsdale était parti de nuit sur son ***Daredevil,*** pour aller pourchasser le tarpon. Il était accompagné de trois « hommes de couleur » – façon polie de dire des nègres – : Jabez Montgomery, le patron du canot, Matthews White, matelot, et Jim Carruthers, mécanicien.

Lorsque lord Thornsdale partait ainsi à la pêche, il ne restait jamais plus de vingt-quatre heures absent.

Aussi ses amis commencèrent-ils à s'inquiéter lorsque, après quarante-huit heures d'absence, le ***Daredevil*** ne donna pas encore signe de vie.

Des télégrammes furent envoyés dans les principales villes de la côte, dans les îlots avoisinants où le canot automobile avait été susceptible de relâcher. Nul ne l'y avait vu. Or, le racer, on le savait, était muni d'un puissant appareil de T.S.F., et, de plus, le temps était resté beau dans toute la région depuis son départ.

De nombreux sportsmen partirent à la recherche du canot disparu.

Parmi eux se trouvait M. Johnson Petersen, un gros fabricant de conserves de Chicago, qui avait pris le jeune lord en amitié.

M. Johnson Petersen se trouvait à environ soixante milles au nord-est de Palm-Beach, à bord de son yacht auxiliaire ***Fortuna,*** lorsque le matelot perché dans les barres de flèches signala une embarcation immobile dans l'Est.

Le ***Fortuna*** se dirigea vers elle. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que M. Petersen abaissait ses jumelles qu'il n'avait plus cessé de tenir devant ses yeux, et s'écriait :

— Mais… c'est le ***Daredevil !***

Le moteur du ***Fortuna*** fut lancé à toute puissance. Bientôt le yacht de M. Petersen ne fut plus qu'à quelques dizaines de mètres de l'embarcation. Il stoppa.

M. Petersen ne s'était pas trompé. C'était bien le ***Daredevil,*** immobile comme une épave sur l'océan calme.

— Hello ! Montagu !… ***Cheer up, my boy !*** lança M. Petersen qui essayait d'être jovial.

Sur le pont étroit du racer, personne. Tout paraissait en ordre, à bord…

Un canot, dans lequel avaient pris place le premier officier du ***Fortuna,*** deux matelots et M. Petersen, se détacha du yacht et vogua vers le ***Daredevil.***

Impossible d'imaginer un temps plus beau ! Le ciel était d'un bleu clair, sans tache. Pas un souffle de vent ne ridait l'océan dont la surface unie et luisante avait la couleur de l'opale.

Le ***Daredevil,*** tout blanc, ses cuivres bien vernis, son pont sans une souillure, semblait attendre des invités.

Le canot du ***Fortuna*** n'en était plus qu'à trois mètres à peine, lorsqu'un énorme vautour jaillit littéralement du racer. Il partit obliquement, comme une flèche, en agitant ses longues ailes avec vigueur. En quelques secondes, il se fut élevé dans le ciel clair.

M. Petersen, malgré lui, eut un petit frisson. Mais le canot, habilement manœuvré, accostait déjà le ***Daredevil***.

M. Petersen, un gros homme de cinquante ans, au visage rond et rouge comme un fromage de Hollande, tint à grimper le premier à bord du racer.

Soufflant un peu, il se dirigea vers le cockpit de l'embarcation, placé à l'arrière et d'où s'était envolé le vautour.

Il poussa une exclamation rauque et recula avec une telle violence qu'il serait tombé si l'officier du ***Fortuna,*** qui l'avait suivi, ne l'eût retenu.

Dans le cockpit, un homme était assis, affalé, plutôt : lord Montagu Thornsdale. Il était vêtu de l'élégant costume de flanelle blanche qu'il portait en quittant Palm-Beach l'avant-veille, mais un des côtés du veston était teint en rouge brun, par le sang jailli d'une blessure à la place du cœur. Au centre de la tache rouge, le manche en cuivre d'un poignard brillait…

Le malheureux sportsman était mort, et, détail affreux, le vautour qu'avaient vu les gens du ***Fortuna*** lui avait rongé les orbites et les lèvres.

— Lord Thornsdale a été assassiné ! murmura l'officier du ***Fortuna***. Ce doivent être ses nègres qui ont fait le coup ! Ces noirs, il faut s'en méfier ! On ne s'en méfiera jamais assez !

— Voyons le reste ! fit M. Petersen, qui s'était déjà ressaisi.

Il marcha vers la petite porte donnant dans le compartiment du moteur, lequel compartiment occupait les deux tiers de l'embarcation.

Elle était fermée. M. Petersen l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait trois cadavres : un en travers du moteur, les deux autres placés à droite et à gauche de la double rangée des trente-deux cylindres.

— Ce ne sont pas les nègres ! fit M. Petersen.

L'officier du ***Fortuna*** ne répondit pas. Ce ne pouvaient être les nègres, puisqu'ils étaient là tous trois, et bien morts.

L'officier, passant devant M. Petersen, se pencha sur les cadavres et constata qu'ils ne portaient aucune blessure apparente, mais que leurs traits révulsés exprimaient une horreur, une épouvante, une souffrance sans nom. Tous trois avaient encore les yeux largement ouverts. Leurs prunelles éteintes semblaient contempler une vision d'enfer. Des filets d'une bave verdâtre avaient coulé des commissures de leurs lèvres. Les mains étaient crispées, recroquevillées par les spasmes.

Autour des malheureux, rien ne semblait avoir été touché. Le moteur paraissait intact, ses cuivres et ses nickels brillant comme des miroirs.

M. Petersen, cependant, y découvrit des taches, des taches de bave.

Les petits placards de tôle placés de chaque côté du moteur, entre les réservoirs d'essence, n'avaient pas été ouverts. Aucune trace de lutte ne se voyait. Mais l'officier du ***Fortuna*** constata que les réservoirs étaient absolument vides, que plus une goutte d'essence ne restait à bord.

— Il y a eu crime ! fit le fabricant de conserves. Nous allons remorquer le ***Daredevil*** à Palm-Beach !… Il n'y a qu'à laisser les noirs où ils sont… Quant à lord Montagu, vous allez le faire envelopper décemment dans un suaire et le faire transporter à bord, dans le fumoir… Poor boy !

He was a jolly good fellow, indeed ! (c'était vraiment un gentil garçon.)

Les deux hommes ressortirent du compartiment du moteur.

M. Johnson Petersen, qui avait repris tout son calme, alla revoir le malheureux lord.



L'OFFICIER PASSANT DEVANT MR. PETERSEN SE PENCHA SUR LES CADAVRES… LEURS TRAITS RÉVULSÉS EXPRIMAIENT UNE HORREUR, UNE ÉPOUVANTE, UNE SOUFFRANCE SANS NOM.

Il retint une exclamation : autour du cou du mort, une chaînette de cuivre avait été passée, entre la chemise de soie molle et le veston de flanelle. À cette chaînette était accro-

chée une médaille ovale, en cuivre également, assez semblable, comme dimension, aux plaques d'identité dont étaient munis les combattants pendant la guerre.

M. Johnson Petersen, domptant sa répugnance, saisit la chaînette et approcha la plaque de ses yeux. Il y lut ces mots, gravés avec un burin grossier :

A-7, Saratoga, Arauco… et cœtera
Feodor Ivanovitch Sarraskine
1865. ***England and America** : **remember !***

La stupéfaction, la stupeur de M. Johnson Petersen furent si immenses que, pendant plusieurs secondes, il resta immobile, penché sur le cadavre, tenant dans sa main la petite plaque de cuivre.

Il s'attendait à tout, mais pas à lire sur cette plaque une allusion au mystère de l'*Arauco !*

Il reposa doucement la plaque sur la poitrine du mort et se redressa. Derrière lui, l'officier du *Fortuna,* qui ignorait la découverte de son patron, attendait.

M. Petersen eut une petite hésitation. Il ouvrit la bouche pour parler, mais se tut. Et, se penchant de nouveau sur le corps inerte du jeune lord, il détacha la chaînette, la prit et la fourra dans sa poche.

— Prenez le *Daredevil* en remorque ! ordonna-t-il à l'officier. Et amenez-le le long du *Fortuna,* qu'on puisse embarquer le corps de lord Montagu !… Allons !

Titubant un peu, M. Johnson Petersen regagna le canot qui l'avait amené. Celui-ci, peu après, entraîna le racer vers le *Fortuna*…

Six heures plus tard, le yacht du fabricant de conserves, remorquant le ***Daredevil,*** accostait un des appontements de Palm-Beach.

La nuit tombait. La plage était déserte.

M. Johnson Petersen, laissant les corps à la garde de ses marins, débarqua seul et bondit vers le poste de police le plus proche.

Il y fit aussitôt le récit de sa rencontre et remit aux policiers la chaînette de cuivre et la plaque qu'il avait retirées du cou de lord Montagu Thornsdale.

L'affaire était d'importance ! Le chef du poste, sans perdre une seconde, prévint téléphoniquement M. Higginbotham, le directeur de la police de Palm-Beach.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le fonctionnaire rejoignait M. Petersen dans le poste.

Le fabricant de conserves dut répéter son récit.

— Étrange ! apprécia M. Higginbotham, après avoir longuement examiné chaîne et plaque. Je ne pense pas que lord Montagu ait jamais porté de son vivant un pareil bijou autour de son cou ! Non !…

D'autre part, l'inscription est bizarre : ***A***-7, ***Saratoga, Arauco*** sont des noms qui paraissent se rapporter aux navires récemment disparus…

« Mais qui est ce Feodor Ivanovitch Sarraskine ? Un Russe qui en veut à l'Angleterre et aux États-Unis ? Cela peut se concevoir : ***tous les navires si mystérieusement détruits sont anglais ou américains !…***

« Mais que signifie ce numéro 1865 ? Est-ce un millésime ?… Nous allons voir cela, et, pas un mot aux journalistes, monsieur Petersen !

— Les journalistes ? Des voyous et des rascals ! Je les hais ! déclara le fabricant de conserves. « Ils » ont publié que, dans mes fabriques, quand un ouvrier tombait par accident dans les malaxeuses de viandes pour pâtés, on n'arrêtait pas les machines !… Ce qui est faux, je n'ai pas besoin de vous le dire ! Si on n'arrêtait pas les machines, on trouverait des débris d'os et de boutons de culotte dans mes pâtés, et cela me ferait du tort !…

— Je comprends cela ! admit M. Higginbotham. Enfin, nous sommes d'accord !… Pour le reste, je vais donner des ordres pour qu'on vienne prendre les corps demain matin… En attendant, qu'on n'y touche pas ! Il faut que le médecin légiste les voie !… Peut-être y aura-t-il des empreintes à prendre ? Et recommandez à vos marins de tenir leurs langues !

— Je vais faire pour le mieux ! assura M. Johnson Petersen. Quant à ces gueux de journalistes, s'il s'en montre un, je le fais boxer par mes marins.

Il serra la main du directeur de la police et regagna le ***Fortuna***.

Plusieurs marins du yacht malheureusement, étaient déjà descendus à terre. Ils avaient dû parler, car une foule épaisse se pressait sur l'appontement, devant le navire du fabricant de conserves.

À la clarté des lampadaires électriques, M. Petersen reconnut plusieurs de ses amis du ***Palm-Beach Impérial Yacht***

Club, lesquels, aussitôt, se précipitèrent à sa rencontre, pour avoir des détails.

M. Petersen tenta en vain de se dégager. Il réussit à remonter à bord de son yacht, mais suivi de plusieurs douzaines d'amis ou simples curieux.

Force lui fut de raconter comment il avait découvert au large le racer de lord Montagu Thornsdale. Mais il s'abstint de mentionner l'existence de la mystérieuse chaînette de cuivre et de la plaquette qui y était suspendue.

Il put enfin faire refouler les curieux et sauter dans son auto qui, entre temps, était arrivée sur l'appontement.

Le véhicule fila aussitôt dans la direction de la résidence du fabricant de conserves.

— Un gentleman vous attend, sir, et désirerait vous voir pour une affaire urgente ! lui déclara son valet de chambre, à peine eut-il franchi le seuil de sa villa :

— Un gentleman ? Qui ça ? Je ne reçois que des amis et dont je sais le nom !… Je n'attends personne ce soir ! Faites sortir cet homme ! D'abord a-t-il dit son nom ?

— Je n'ai pas cru devoir le faire, mister Petersen ! fit un gros homme jaune en surgissant du salon voisin. Je suis M. Douglas Sgorp… chef des informations de l'***American Evening News,*** de New-York !… Je viens vous parler… hum… du… (Douglas Sgorp, de sa main épaisse et courte, fit le tour de son cou) et de la… (le doigt de Douglas Sgorp dessina les contours de la plaque ovale trouvée par M. Petersen sur le cadavre de lord Montagu Thornsdale).

III

M. Johnson Petersen, à l'ordinaire, ne s'émouvait que très difficilement. Il avait fait plusieurs fois faillite. Il avait tenu tête à des grévistes qui voulaient incendier ses usines. Il avait lui-même désarmé un spéculateur qui, ruiné par lui à la Bourse, l'avait assailli avec un pistolet automatique au poing.

Le cynisme, l'impudence de Douglas Sgorp le clouèrent au sol :



ILS L'AVAIENT REPOUSSÉ ET S'ÉTAIENT ENFUIS EN EMPORTANT MISS ANNIE MONTAIGU ROULÉE DANS UNE COUVERTURE.

— Quoi ? Quoi ? aboya-t-il. Vous… journaliste ? Vous avez le front ?… Vous… Hors d'ici !… Décampez ou je vous fais jeter dehors ? Vous entendez ?

M. Douglas Sgorp n'avait pas bougé. Lui non plus ne se troublait pas facilement, encore moins facilement que le fabricant de conserves :

— Je suis prêt à me retirer, monsieur Petersen, dit-il tranquillement, mais, demain, l'***American Evening News*** pourra commencer la publication du rapport du professeur Smithson sur le danger des conserves au salicylate !… C'est très intéressant !… N'est-ce pas ?

M. Petersen lança à son visiteur un regard haineux :

— Les véritables empoisonneurs, c'est vous, les journalistes ! gronda-t-il. Des bandits ! Des rascals… qui n'hésitez pas à ruiner d'honnêtes contribuables… à jeter par terre des industries nationales, qui contribuent à la prospérité du pays !… Vous êtes…

— Je vois que vous vous souvenez, mister Petersen, que vous avez été candidat au Sénat, hé ? interrompit Douglas Sgorp, en souriant. Tout à fait bien pour une réunion électorale, ce petit discours !… Ça m'étonne que vous n'avez pas été élu !… Mais il s'agit de votre trouvaille !… L'***American Evening News*** sait tout !… Vous avez remis la chaînette de cuivre et le médaillon à M. Higginbotham… ***N'avez-vous rien gardé ?***

— Quoi ? Que voulez-vous que j'aie gardé ? maugréa M. Petersen, complètement démonté.

— Je n'en sais rien… Un petit souvenir !… Vous devez être un collectionneur !… Un bijou… un document… Hein ?… Si vous avez gardé quelque chose, montrez-le-moi… La presse doit tout savoir !

— Et je n'ai rien gardé, sir !… Et je ne suis pas un voleur, ***moi,*** sir !… Je suis un honnête homme !… Un ***self-made-man ! Un law-abiding citizen !…*** (un homme qui s'est fait lui-même ! un homme respectueux des lois.) Et tout le monde ne peut en dire autant !…

— *Well* !… Vous n'avez rien gardé !… Je vous crois, mister Petersen !… Je vous demanderai donc simplement de me faire le récit de votre découverte, de vos impressions !… Je le câblerai aussitôt à New-York, de façon à ce qu'il puisse paraître dans notre numéro de demain matin !… Avec votre portrait !… Nous l'avons là-bas… comme celui de tous les hommes proéminents et celui de toutes les personnes qui nous semblent sujettes à être arrêtées quelque jour. Une fois que quelqu'un est arrêté, c'est le diable pour avoir son portrait : la famille ne veut pas le donner. Les amis disent qu'ils n'en ont pas !…

« Et cela vous fera de la publicité, nous ne manquerons pas de mentionner que vous êtes le président de la ***National Packing C°, Incorporated !***…

— J'ai fait mon rapport à la police !… Je n'ai rien à y ajouter !… Allez voir M. Higginbotham qui vous le communiquera, s'il le juge bon !

— J'irai voir M. Higginbotham si je le juge utile, monsieur Petersen. Je ne vous demande pas si les os de vos jambons sont cariés !… Chacun son métier !

« Ce qu'il faut à l'***American,*** ce sont vos impressions directes !… Vous allez me les communiquer ! Je vous écoute !…

M. Johnson Petersen paraissait avoir repris tout son sang-froid. À la vérité, il était hors de lui. Mais il connaissait l'***American Evening News***. Il savait que ce terrible journal pouvait – par une simple série d'articles – le ruiner en moins de trois mois.

Il avala sa salive, qui lui parut amère ; et, avec un petit rire forcé, il murmura :

— Ça vous fait plaisir ? Allons-y ! On voit que vous avez du temps à perdre !…

Et le fabricant de conserves, d'une voix posée, neutre, la voix qu'il prenait pour lire un rapport à ses actionnaires, fit le récit de la découverte du ***Daredevil*** et des cadavres qu'il contenait.

Douglas Sgorp le laissa parler, sans prendre la moindre note.

Quand il eut terminé, le chef des informations de l'***American Evening News*** lui posa quelques questions serrées, d'un ton de juge d'instruction : Avait-il remarqué des ecchymoses sur les corps de lord Thornsdale et de ses hommes ?… Était-il certain que les marins du ***Fortuna,*** qui l'avaient accompagné à bord du racer, n'avaient pas fait disparaître quelques objets pouvant servir de pièces à conviction ? Qui, d'après lui, était mort le premier ? Lord Thornsdale ou ses hommes ?

— Mais je n'en sais rien ! Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis pas médecin légiste ! Et j'étais tellement ému de ma découverte que je n'ai pas songé à observer mes marins ! D'abord, ce sont tous des honnêtes gens !

— Le mot honnête comporte toutes sortes de significations : ***cela dépend de celui qui le prononce !*** remarqua froidement Sgorp. Au revoir, cher monsieur Petersen ! Charmé d'avoir fait votre connaissance !…

Et le gros homme, tranquillement, marcha vers la porte du vestibule, l'ouvrit et sortit.

M. Petersen, immobile, le regarda s'éloigner à travers une baie.

À moins de cent mètres de la porte du parc, un confortable cabriolet attendait. Douglas Sgorp s'y jeta :

— Chez le patron ! lança-t-il au chauffeur nègre qui, aussitôt, embraya.

L'auto fonça en avant à toute allure, pour s'arrêter, moins de cinq minutes plus tard, à l'extrémité nord de la plage de Palm-Beach, devant un monumental portail de fer forgé encastré dans une muraille de pierres taillées en pointes de diamant et surmonté d'un entrelacs de lettres dorées.

L'arrivée de l'auto avait dû être annoncée, car les vantaux du portail s'ouvrirent automatiquement devant elle. Le véhicule, à petite allure, traversa un grand parc planté de bambous, d'aréquiers, de cèdres et d'eucalyptus et s'arrêta devant un vaste perron de marbre sur lequel s'ouvraient plusieurs portes-fenêtres cintrées. À travers les vitrages, des lumières filtraient.

Douglas Sgorp traversa rapidement le perron et pénétra dans un grand hall soutenu par des colonnes de marbre blanc, et garni de statues antiques, ou prétendues telles.

Un valet de pied s'avança aussitôt vers lui et le conduisit dans un salon chinois, de forme octogonale, où attendait un homme maigre, de petite stature, au visage rasé, sillonné de rides. Les lèvres étaient minces ; le nez, long et mou, s'allongeait comme une trompe. Au-dessus du front, quelques rares mèches de cheveux d'un blond filasse étaient collées à la peau du crâne. Les yeux, en vrille, de couleur gris-vert, dardaient des regards aigus, pénétrants.

L'homme n'était rien moins que M. William-Arthur Feist, directeur de l'***American Evening News*** et président de la

Radio-Corporation, une agence qui fournissait des nouvelles à plus de cinq cents journaux américains et étrangers, une des premières puissances des États-Unis.

M. William-Arthur Feist cracha dans un plateau de porcelaine bleue la boule de chewing-gum qu'il malaxait entre ses dents aurifiées.

Les deux mains dans ses poches, il marcha vers Douglas Sgorp et demanda, d'une voix neutre :

— Eh bien ?

— Je viens de voir le ***charcutier,*** patron !… Je l'ai confessé !… Il a voulu « un peu » faire le malin, mais je lui en ai enlevé l'envie !… Il ne sait vraiment rien d'autre que ce qu'il a raconté à M. Higginbotham !…

— Nous publierons ses déclarations… Vous allez arranger ça, Sgorp ! Une chance, que je sois en villégiature à Palm-Beach ! Moi qui voulais repartir hier !… Il faut téléphoner tout de suite à Washington et à New-York… Cette affaire m'intéresse !…

— C'est peut-être simplement un beau crime, patron !… L'assassin aura voulu égarer la justice… Il aura laissé exprès cette médaille de cuivre sur laquelle il a gravé des mots qui ne signifient rien !… Et, pour mieux réussir, il aura mentionné les noms des navires si bizarrement disparus !

— Hum !… Il y a deux écoles : ou bien nous déclarons que l'affaire est un simple assassinat crapuleux, ou bien nous nous lançons sur la piste des bateaux perdus !



JE NE VOUS DEMANDE PAS SI LES OS DE VOS JAMBONS SONT CARIÉS !... CHACUN SON MÉTIER.

« … C'est la seconde alternative qui est la plus sensationnelle !… Quoi qu'il en soit, que la mort de lord Thornsdale se rapporte ou non aux disparitions de navires, peu nous importe !… Il faut que l'***American Evening News*** élucide ce mystère ! – D'abord, savoir si la chaînette de cuivre et la plaque appartenaient au jeune lord ?…

— Je ne le pense pas, patron !

— Qui sait ? Ces Anglais ont des manies si stupides !… Il se peut que lord Thornsdale portait habituellement sur lui cette chaînette, comme porte-bonheur, comme amulette !… Il la cachait, et voilà tout !… Il faut enquêter là-dessus !…

— On pourrait faire enlever la chaînette et la plaque, patron, ce ne serait pas difficile !

— Non ! Cela ne nous servirait à rien !

« Il faudra faire des recherches… Savoir, si, en 1865, il y a eu un Sarraskine qui a laissé des traces !… Ce Sarraskine, si l'inscription de la plaque n'est pas l'œuvre d'un fumiste, en voudrait à l'Angleterre et aux États-Unis… En tout cas, il doit être mort depuis longtemps, si tant est qu'il avait mettons vingt-cinq ans, en 1865 !…

« Vous allez écrire votre ***papier*** article et prendrez ensuite le premier train pour New-York. Une fois là-bas, informez-vous de ce Sarraskine ! Comme toujours, carte blanche. Mais réussir !

— Je vais faire pour le mieux, patron !

Il s'inclina et se retira, sans que W. -A. Feist ait retiré les mains de ses poches.

Moins d'une heure plus tard, il roulait vers New-York.

C'était une personnalité, que Douglas Sgorp. Âgé de quarante-cinq ans, gros et trapu, il avait une tête en forme de poire : crâne pointu, garni de cheveux noirs, clairsemés ; larges yeux bordés de rouge, sous lesquels la peau formait des poches. Le nez était court et camard ; il surmontait deux lèvres lippues. Le menton, haut et rebondi, comme un talon de galoche, se continuait par deux épais bourrelets de chair jaune qui rejoignaient la poitrine.

Douglas Sgorp n'avait rien de sympathique ! Plusieurs fois, il avait failli être arrêté pour des affaires malpropres, chantage ou autres. Il avait réussi à s'en tirer. On le craignait. Il savait trop de choses. Avec cela hardi, audacieux, bluffeur, hâbleur ; l'on ne savait jamais, quand il menaçait, s'il était sincère ou s'il se flattait.

Depuis plusieurs années, il était le chef des informations de l'***American Evening News*** et le bras droit, l'éminence grise de M. William Feist.

Les grands financiers, manieurs d'affaires, trusteurs, le craignaient comme le diable. Les hommes politiques le ménageaient.

Au Capitole, à Washington, au City-Hall, à New-York, il entrait en maître, sans quitter le petit chapeau d'étoffe grise, passé, délavé, déformé, qui lui servait d'habituel couvre-chef. Presque continuellement, il mâchonnait un cigare, qu'il rallumait et rallumait, sans parvenir à l'empêcher de s'éteindre.

Dans les discussions, il avait une façon de considérer ses interlocuteurs, un mélange de cynisme et de gouaille, qui démontait les plus hardis.

M. William-Arthur Feist, qui s'y connaissait en hommes, savait qu'il pouvait se fier à son chef des informations !

Arrivé à New-York à sept heures du matin, Douglas Sgorp, de la main, fit signe à des crieurs de journaux qui stationnaient devant la gare du Grand Central Railroad. Il acheta une demi-douzaine de feuilles encore humides d'encre, et s'engouffra dans un taxi.

— Oh ! Oh ! ronchonna-t-il.

En première page du journal il lisait ce titre, imprimé en caractères gras, sur deux colonnes :

Drame de la piraterie en Écosse

MISS ANNIE MONTAGU, SŒUR DE LORD THORNSDALE ENLEVÉE PAR DES PIRATES. LE MANOIR DE THORNSDALE INCENDIÉ

Dépêche particulière. – De notre correspondant d'Inverness.

Le manoir de Thornsdale, où vivait miss Annie Montagu, la jeune sœur de lord Montagu Thornsdale récemment assassiné au large de Palm-Beach, vient d'être à son tour victime de bandits inconnus. Cette nuit, les habitants de la bourgade d'Inverness, située à un demi-mille du manoir, ont vu passer une grande automobile, tous feux éteints… Presque aussitôt, ils ont aperçu des lueurs autour du manoir. C'était la forêt de sapins qui couvre les pentes ouest de la colline sur laquelle est bâtie la demeure historique des Thornsdale qui flambait.

L'alarme fut aussitôt donnée. Mais les villageois ne disposaient que d'une pompe tout à fait insuffisante. Quand ils arrivèrent sur les lieux du sinistre, le feu s'était communiqué au manoir. Les sauveteurs aperçurent un homme qui accourait vers eux. Il portait une profonde blessure à la poitrine et ses habits étaient lacérés et à demi brûlés. C'était M. Malcolm, l'intendant du château. M. Malcolm, qui perdait son sang en abondance, eut le temps, avant de s'évanouir, de raconter qu'il avait surpris les incendiaires, des hommes masqués de haute stature, et qu'il avait engagé une lutte désespérée avec eux. Ils l'avaient repoussé et s'étaient enfuis en emportant miss Montagu roulée dans une couverture…

Le malheureux régisseur avait pu entendre la jeune fille appeler au secours !… Il avait pu se relever et avait vu les bandits sauter dans une grande auto qui s'était éloignée à toute vitesse.

M. Malcolm a été transporté à l'hôpital d'Inverness où l'on désespère de le sauver. La police anglaise recherche les bandits. Le signalement de l'auto a été envoyé partout.

L'article s'arrêtait là.

Douglas Sgorp passa sa langue sur ses lèvres.

— Le frère poignardé, la sœur enlevée ! Voilà la famille Montagu de Thornsdale éteinte !… Que peut-il y avoir là-dessous ?… Si les bandits qui ont tué lord Montagu et enlevé sa sœur sont les mêmes que ceux qui ont provoqué les sinistres maritimes, nous sommes en face d'une association puissante et *riche !…* Il y a peut-être « quelque chose à faire ? »

Douglas Sgorp, rapidement, parcourut les autres journaux. Ils ne donnaient pas d'autres détails que la feuille qu'il venait de lire.

Sgorp les froissa, ralluma son cigare une fois de plus, et se plongea dans ses réflexions…

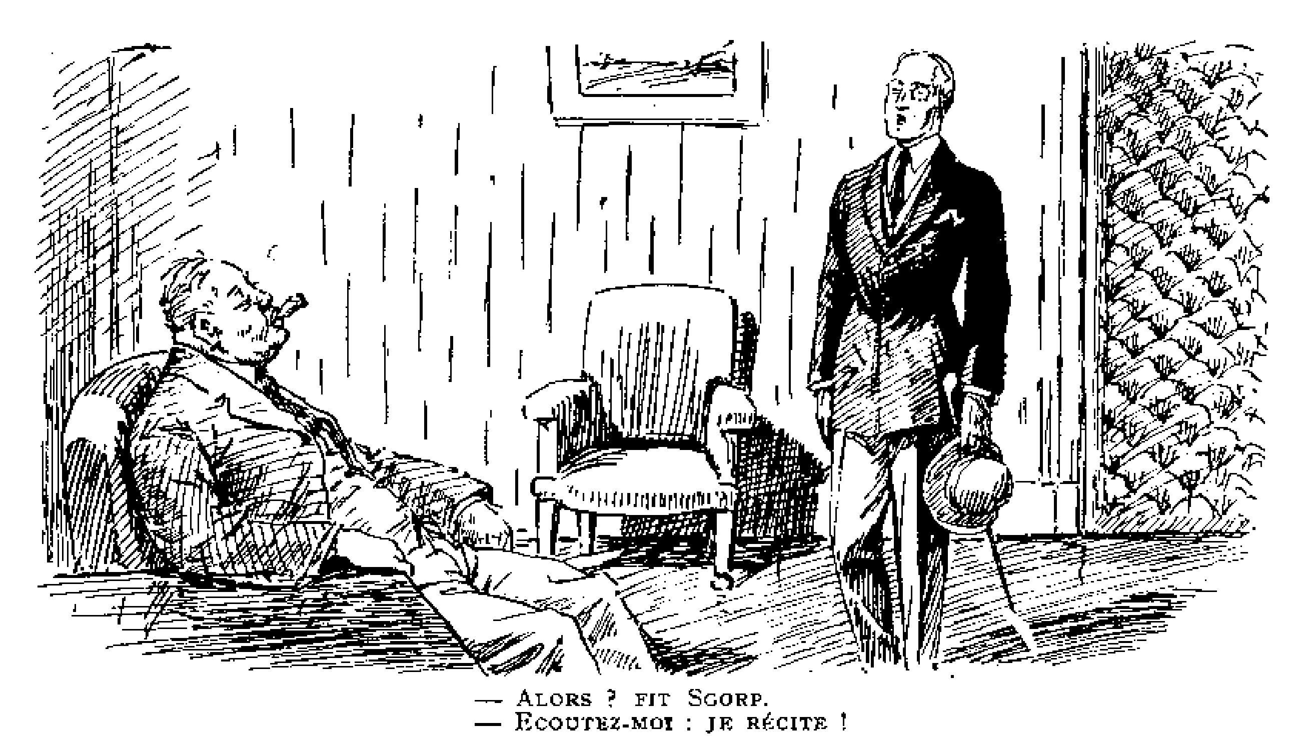
Quelques minutes plus tard, il arrivait dans le petit appartement qu'il occupait dans la 38e rue, non loin de Broadway, en plein centre des affaires.

— Il y a un gentleman qui désire vous voir, sir ! Il est déjà venu hier soir et est revenu ce matin ! lui déclara le nègre qui lui servait à la fois de valet de chambre et de cuisinier. Il est dans le salon !

Douglas Sgorp prit impatiemment la carte qui lui était tendue et pénétra dans son salon.

IV

Un jeune homme, paraissant environ vingt-huit à trente ans, mince, svelte, attendait, debout au milieu de la pièce. Son visage, soigneusement rasé, avait une expression à la fois calme, froide et digne, légèrement insolente. Ses cheveux, d'un blond filasse, étaient nettement partagés par une raie qui descendait jusqu'à la nuque. Un monocle s'enchâssait dans son œil gauche. Tout, en lui, attestait l'élégance la plus raffinée, depuis les fins souliers de chevreau glacé jusqu'à la pochette de crêpe de Chine pendant négligemment de la poche de son veston en drap bleu marine.



— Alors ? fit Sgorp.
— Ecoutez-moi : je récite !

— Et alors ? Du nouveau ? demanda brutalement Sgorp, sans même tendre la main à son visiteur.

— Oui, du nouveau, mister Sgorp ! Quelque chose de très important !… De gros !… De sensat…

— Oui, oui… Au *Secretary of State* (ministère des Affaires étrangères américain) tout ce qui sort de la routine est qualifié sensationnel !… Je parie que vous allez m'apprendre que le shah de Perse s'est fait limer les cors de ses pieds ?

— Vous plaisantez toujours, mister Sgorp !… fit le jeune homme avec une exquise bonne grâce. Mais vous savez bien que je ne me permets de vous déranger que pour vous communiquer des – documents ***indiscutablement*** intéressants !

Et le visiteur appuya sur le mot « indiscutablement ».

Douglas Sgorp eut un haussement d'épaules qu'il n'essaya même pas de dissimuler :

— Il y en a, oui ! admit-il. Vous les faites, d'ailleurs, payer assez cher, Mittheim !… Qu'est-ce que c'est ? Je vous préviens qu'il me faut du sérieux, pas des broutilles ! Nous en avons assez d'acheter des ragots et des racontars !

— Je me permettrai de vous faire observer, monsieur Sgorp, que vous exagérez, du moins quant à moi ! Je ne pense pas vous avoir jamais communiqué des pièces sans…

— Au fait ! Qu'avez-vous à m'offrir, cette fois ? coupa le chef des informations de l'*American Evening News*.

— Je suis ici pour vous le dire, naturellement, monsieur Sgorp ! remarqua le jeune homme, toujours poli et courtois. Je vous apporte la copie d'une lettre qui est parvenue hier soir au Secretary of State !…

« D'après M. Mitchell, le secrétaire particulier du ministre, qui l'a ouverte et lue, elle est authentique. Elle porte toutes les traces de l'authenticité ! C'est une pièce qui va révolutionner l'Amérique et même l'Europe, je peux le dire !

— Vous pouvez dire ça et autre chose, Mittheim ! Mais cela ne prouvera rien, vous autres, diplomates et bureaucrates, vous êtes de fieffés blagueurs !… Voyons, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Déboutonnez-vous : vous ne vous croyez pas, je pense, à la Conférence des Ambassadeurs ?

— C'est une lettre – une lettre que j'ai pu lire et que je viens vous communiquer – moyennant vingt-cinq mille dollars, monsieur Sgorp ! précisa tranquillement M. Mittheim.

Sgorp ne répondit pas.

Depuis longtemps, il « employait » M. Archibald Mittheim, un sous-chef de bureau au ***Secretary of State***. M. Mittheim lui fournissait des renseignements qu'il grappillait un peu partout dans les bureaux du ministère et, même, au besoin, se procurait par des moyens à lui, que Sgorp ne tenait pas à approfondir.

Sgorp payait les documents qui lui étaient soumis, et ces documents paraissaient ensuite dans l'***American Evening News,*** ou ne paraissaient pas, suivant les besoins de la cause.

M. Archibald Mittheim augmentait ainsi ses émoluments… Mais, jamais, il n'avait – de loin ! – émis des prétentions pareilles. Jamais il n'avait vendu aucune pièce plus de mille dollars.

Et voilà qu'il en réclamait vingt-cinq mille ! Il fallait, vraiment, qu'elle en valût la peine !

— C'est une lettre se rapportant à la disparition des sous-marins, du ***Tuskeegee*** et de ***l'Arauco !*** expliqua M. Mittheim, voyant que Douglas Sgorp attendait la suite.

— Vous l'avez sur vous ? s'enquit simplement Sgorp.

— Non. Mais je la sais par cœur. Je n'ai pas voulu en conserver la copie… J'aurais pu la perdre, ***ou on aurait pu me l'enlever !…***

Un silence suivit ces paroles. Douglas Sgorp, les yeux mi-clos, observait son visiteur.

— Oui… oui… murmura-t-il. Vous êtes homme de précaution, Mittheim, quoique je n'aie jamais eu l'idée de rien vous enlever !… ***Well !*** Récitez-moi votre petite histoire, puisque vous la savez par cœur, et, si, réellement, elle vaut les vingt-cinq mille dollars, je vous signe immédiatement un chèque de cette somme !

— Il va être huit heures, monsieur Sgorp ! Je n'ai pas beaucoup de temps à moi !… J'ai pris un congé jusqu'à demain matin. Il faut que je reprenne le train pour Washington !… Nous discutons pour rien !… Donnez-moi le chèque de vingt-cinq mille dollars et je vous récite ma leçon, ***sinon, j'ai encore le temps d'aller la réciter à un autre journal !…*** Je le regretterais beaucoup, étant donné l'excellence et l'ancienneté de nos relations, cher monsieur Sgorp !

Ces quelques phrases avaient été prononcées du même ton doux et aimable, habituel à M. Mittheim.

Douglas Sgorp, entre ses lourdes paupières, lança au fonctionnaire un regard atone.

— Vous êtes ***un peu*** dur aujourd'hui, Mittheim ! dit-il. N'oubliez pas que nous pourrions – si nous le voulions –

vous faire du tort !… Il y en a qui sont à Sing-Sing (prison de l'État de New-York) et qui en ont moins à se reprocher que vous !… Les preuves sont entre nos mains !

— Oh ! monsieur Sgorp !… Vous m'affligez !… Vous voulez peut-être m'intimider ?… C'est de bonne guerre, quand on discute, mais vous savez bien que je vous suis trop utile pour que vous vous laissiez jamais aller à des actes aussi regrettables !

« Par qui me remplaceriez-vous, ***d'autant plus que je sais les noms de tous les camarades qui… vous rendent les mêmes services que moi !…*** Il y a MM. Montgomery, Halsward, Gathway…

— Ça va !… Voilà le chèque ! coupa Douglas Sgorp, rudement.

Il avait compris que – pour le moment – Mittheim était le plus fort. Alors, inutile de discuter davantage.

Tirant de sa poche un carnet de chèques, il en libella un au porteur et le tendit au fonctionnaire du Secretary of State.

M. Mittheim l'examina, le plia soigneusement et le fourra dans le petit portefeuille de maroquin écrasé qu'il portait dans sa poche.

— Alors ? fit Sgorp.

— Écoutez-moi : je récite !

… ***À Monsieur le*** Secretary of State, ***à Washington.***

Veuillez lire et méditer cette lettre avec attention. Une copie identique vous en sera envoyée dans un délai que je me réserve d'apprécier, mais qui sera assez bref.

C'est moi qui ai coulé le croiseur britannique Maya, *le dock flottant de Singapore, les sous-marins A-7,* C-115 *et* C-119. *C'est moi qui ai fait sauter le* Fort Sumter*, à San Diego et avarié le* Tuskeegee. *C'est moi qui ai coulé le transport* Saratoga, *et, en dernier lieu, ai fait disparaître le destroyer chilien* San-Pedro *et le sous-marin* Arauco, *après avoir averti les autorités anglaises et chiliennes.*

On ne m'a cru qu'à demi. Le résultat a démontré que je savais tenir mes promesses.

La flotte britannique et la flotte américaine iront par le fond, quand il me plaira. Mais je n'y tiens pas. Je ne suis pas un barbare. Je fais ce qu'il faut et rien de plus.

L'Angleterre et les États-Unis m'ont causé un tort considérable. Ces deux nations ont failli ruiner ma vie, et, en tout cas, ont été cause qu'une partie de mon existence a été irrémédiablement gâchée. Les exécutions de navires auxquelles j'ai dû procéder me suffisent, comme vengeance.

À présent, il ne me reste plus qu'a obtenir les dédommagements auxquels j'ai droit en stricte justice et équité. Moi seul sais ce que j'ai souffert. Moi seul peux le savoir. Moi seul peux évaluer le tort immense qui m'a été fait.

Ce tort, je l'ai évalué. Je l'évalue à cinquante millions de dollars, qui devront m'être versés en or. Ils seront embarqués sur un navire que je désignerai. Ce navire sera évacué, au large, en un point que je préciserai, par son équipage. L'or sera ensuite recueilli par mes soins et le navire qui l'aura transporté, coulé.

J'exige, de plus, une reconnaissance solennelle, de mon innocence par le gouvernement des États-Unis et la promesse, enregistrée par le Sénat, que je ne serai en rien inquiété.

Le Foreign Office[1] *est également en possession d'une lettre de moi semblable à celle-ci. Je lui réclame une indemnité et la possession paisible de l'archipel des Bermudes. Plus, la reconnaissance de mon innocence et la promesse, enregistrée par la Chambre des Communes et de l'Assemblée des Lords, que je ne serai en rien inquiété.*

Je n'ai point voulu faire connaître mes exigences à l'opinion publique mondiale, ce qui m'eût été facile au moyen de la T.S.F., mais j'ai estimé ce procédé inutile.

Pour la cession des Bermudes, je tiens à vous faire connaître que j'ai simplement demandé à ce qu'elle me soit faite en qualité de compagnie à charte, chartered*, pour 99 ans.*

Les autorités américaines verront certainement ce changement d'un bon œil, attendu que la base navale anglaise d'Hamilton devra disparaître.

L'amirauté britannique aura à s'entendre avec le Naval Secretary[2] *américain pour que les* 50 *millions de dollars, ainsi que les* 10 *millions de livres sterling, que je réclame à l'Angleterre, soient chargés sur le même navire. Cela réduira les frais, simplifiera et accélérera les choses.*

---

[1] Ministère des Affaires étrangères britanniques.

[2] Ministre de la Marine.



IL SE PLONGEA DANS SA LECTURE…

Ledit navire devra être rendu dans un délai de soixante jours à dater d'aujourd'hui dans l'océan Pacifique : latitude Sud : 10°, longitude Ouest : 120° 30' 30".

Un accusé de réception de la présente devra m'être fait au moyen d'une annonce dans l'American Evening News ***et le*** New-York Herald, ***de New-York. Annonce ainsi conçue :***

« F.I.S. Accepté. Jonathan. »

Cette annonce devra être insérée dans un délai de deux semaines. Faute de quoi, je considérerai que vous n'avez pas jugé mes arguments dignes d'attention, et qu'il me faut vous en fournir d'autres, ce à quoi je ne manquerai pas.

Pour éclairer votre religion, veuillez, avant tout, consulter les Annales criminelles de Washington, volume XXI, juillet 1865. ***Affaire Feodor Ivanovitch Sarraskine.***

Feodor Ivanovitch Sarraskine, c'est moi.

Je m'efforce, monsieur le Secretary of State, ***de vous saluer avec considération.***

Feodor Ivanovitch Sarraskine.

M. Mittheim, qui avait récité tout d'une haleine la lettre du mystérieux Sarraskine, se tut.

Toujours souriant, il passa un fin mouchoir parfumé sur son front où des gouttes de sueur avaient perlé.

— C'est tout ? demanda Douglas Sgorp, qui avait écouté avec une scrupuleuse attention.

— C'est tout, mister Sgorp ! Il me semble, n'est-ce pas, que c'est suffisant ?

— Oui… c'est « assez » intéressant ! admit le chef des informations de l'***American Evening News***. Vous avez une excellente mémoire, monsieur Mittheim !

— On me l'a toujours dit, monsieur Sgorp !… Je m'en félicite aujourd'hui plus que jamais, puisqu'elle m'a permis de vous rendre service et, je pense, de vous être agréable !

— Vous êtes certain de n'avoir rien oublié, de n'avoir rien changé dans le texte en question ?

— Rien. Mémoire photographique, telle est la mienne !

— Oui… Et comment avez-vous réussi à connaître cette lettre ?

— Vous me permettrez, monsieur Sgorp, de garder pour moi les sources de mes informations. Mon devoir est de ne pas découvrir mes… amis !… J'ajoute que, sur les vingt-cinq mille dollars que vous m'avez si aimablement remis, une forte partie est destinée à rémunérer ces concours !

— Oui, le moins possible, hé ? ricana Sgorp. Et savez-vous ce que compte faire le secrétaire d'État ?… Quelles ont été ses réactions en lisant cette lettre ?

— Il est resté impassible, autant que je sache ! Mister Wilbur Royce est peu communicatif !… Je sais qu'il a ordonné de faire des recherches à Washington pour savoir qui est cet homme Sarraskine !

La lettre, d'ailleurs, n'est arrivée qu'hier ! Je suis immédiatement venu ici… Si vous n'aviez pas été absent, vous l'auriez depuis hier soir !

— Il fallait l'apporter à M. Hobbey, mon secrétaire !

— Oh !… Une pièce de cette importance ! Ce n'était pas possible, pas prudent, monsieur Sgorp !…

— ***Well !…*** Je suppose que la lettre n'est pas apocryphe, sinon, je me verrais obligé à vous inviter à me restituer les dollars !…

Pour le reste, tenez-moi au courant. Si je ne suis pas ici, vous ferez tenir les renseignements à mon secrétaire, à mots couverts. ***Code*** 7. Compris ?

— Entendu, monsieur Sgorp ! Comptez sur moi ! Et mes très sincères remerciements pour votre si aimable accueil !…

M. Mittheim s'inclina :

— Adieu, jeune crapule ! fit Douglas Sgorp, bonasse.

M. Mittheim ne broncha pas. Il n'avait pas entendu… ou il n'avait pas voulu entendre.

— Vais-je à Washington, ou n'y vais-je pas ? murmura Sgorp, une fois seul. Si je vais là-bas et que je demande à

consulter les archives criminelles, on se doutera que je suis au courant. Il ne le faut pas.

Quelle affaire ! La plus formidable affaire du siècle !… Je vais demander une augmentation de cent pour cent au patron !…

— … Oh ! Mais, il y avait des journaux, en 1865 ! S'il est advenu une « affaire Sarraskine », ils ont dû en parler !… Quel malheur que l'*American Evening News* n'existait pas encore !

Douglas Sgorp, pendant quelques instants mâchonna son cigare refroidi.

Il se fit servir un « petit » déjeuner, omelette de trois œufs, quelques tranches de jambon, biscuits, et un pot de confiture, avala le tout et ressortit.

Un taxi le déposa devant l'immeuble de la *New-York Society Library,* une des plus vieilles bibliothèques de New-York, dont les portes venaient de s'ouvrir.

Il demanda les collections de plusieurs journaux, pour l'année 1865. On les lui apporta. Il se plongea dans sa lecture…

Une heure plus tard. Douglas Sgorp ressortait de la Bibliothèque.

Il pénétrait dans la boutique la plus proche, lançait quelques coups de téléphone et sautait dans un taxi qui le conduisait au ferry boat de New-Jersey.

À New-Jersey, le chef des Informations de l'*American Evening News* s'engouffrait dans le premier rapide partant pour la Floride.

M. William-Arthur Feist était encore couché, lorsqu'à cinq heures du matin, trois jours plus tard. Douglas Sgorp fit irruption dans sa somptueuse villa.

Averti par un domestique, le directeur-président de l'*American Evening News* fit entrer Sgorp dans sa chambre à coucher :

— Eh bien ? Vous avez quelque chose ? lui demanda-t-il aussitôt.

— Quelque chose de *grand,* patron ! déclara le gros homme.

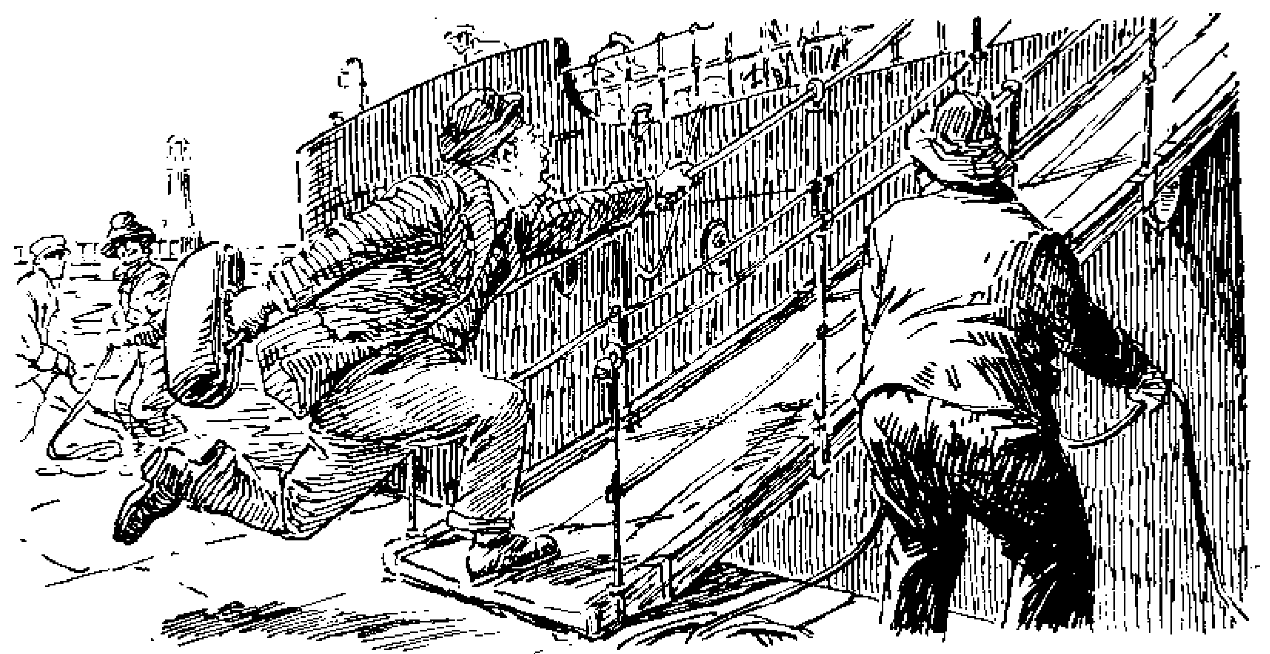
V

M. William-Arthur Feist se dressa davantage sur son lit garni de draps de soie. Il fixa Douglas Sgorp, atteignit une plaque de chewing-gum dans une boîte d'or placée sur le guéridon voisin du lit et murmura :

— Je vous écoute, Sgorp !

Ayant ainsi parlé, le président de l'***American Evening News*** mit la plaque de chewing-gum dans sa bouche et s'immobilisa.

Sgorp, qui était doué d'une mémoire équivalente à celle de M. Mittheim, récita, presque mot pour mot, l'extraordinaire lettre adressée par Feodor Sarraskine au ***Secretary of State***.



DOUGLAS SGORP, HALETANT, ESSOUFLÉ, SUANT, FRANCHIT LA PASSERELLE QUI RELIAIT LE NAVIRE A LA TERRE JUSTE AU MOMENT OU LES MARINS ALLAIENT LA RENTRER !

L’ayant achevée, il se tut, en guettant l’effet produit sur son patron par l’étrange missive.

M. William-Arthur Feist n’avait pas bronché. Il continuait à mâcher lentement son chewing-gum.

— Et vous avez, naturellement, cherché à savoir qui est ce Sarraskine ? dit-il avec simplicité.

— Je l’ai cherché, patron, et j’ai trouvé. Ça m’a été facile. Je n’ai eu qu’à consulter les journaux de l’an 1865… Ça ne nous rajeunit pas !

Douglas Sgorp s’interrompit pour « prendre un temps », comme l’on dit au théâtre. Il reprit :

— Feodor Ivanovitch Sarraskine était un ingénieur et biologiste russe. Je dis « était », je pense que nous pouvons dire « est », puisqu’il paraît qu’il vit toujours. Il est exactement âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans… Quatre-vingt-dix-neuf ans !…

« Feodor Sarraskine occupait à Petrograd, qui s’appelait alors Saint-Pétersbourg, une chaire de biologie comparée. Au cours de son procès, il s’est flatté d’avoir découvert un nouveau procédé de greffe humaine, quelque chose de plus fort encore que ce qu’a trouvé le professeur Carrell, il y a quelques années.

« Sarraskine, qui approchait de la quarantaine, en 1865, fut impliqué dans une affaire de nihilistes. L’on découvrit, caché chez lui, un de ses cousins, étudiant à Moscou, qui avait fait partie d’un complot contre le tsar Alexandre III. L’étudiant, un certain Serge Lorski, fut condamné, avec quelques autres, à être pendu. Il fut pendu.

Feodor Sarraskine, accusé ou convaincu de complicité, fut expédié en Sibérie ; il ne dut qu'à sa notoriété d'échapper à la potence. On l'envoya au bagne d'Alexandrowsk.

« Après quelques mois de captivité, il s'évada. On n'a pas connu les circonstances exactes de son évasion, car Sarraskine n'a pas voulu s'expliquer là-dessus.

Quoiqu'il en fût, il gagna l'Amérique et s'établit à San-Francisco où, pour vivre, il « naturalisa », c'est-à-dire « empailla », je pense, les différents animaux qu'on lui confiait.

« Il était plutôt misérable, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer à la ***National Society of Biological Researches*** un mémoire sur les affinités biologiques existant entre l'homme et les mammifères, tels que les phoques, otaries et loutres. Il fit également paraître – à ses frais – un opuscule sur les greffes osseuses et pulmonaires. (Je sais cela parce que son avocat en a fait état au cours de son procès.) Mais j'en arrive au fait… Feodor Ivanovitch Sarraskine, quelques mois après son installation à Frisco, fut arrêté, sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine et d'homicide involontaire. Il avait soigné un jeune phtisique d'Oakland et lui avait greffé un poumon de mouton… Mais le jeune homme en question était mort quelques jours après l'opération.

« Sarraskine passa devant le jury. Il ne fut condamné qu'à quinze ans de bagne, son désintéressement absolu lui ayant valu les circonstances atténuantes. Il fut envoyé à la prison de San-Quentin, d'où il s'évada l'année suivante.

« Il se réfugia en Angleterre. Malheureusement pour lui, un des jurés qui l'avaient jugé à San-Francisco le rencontra à Londres, le reconnut et le fit arrêter.

« Feodor Ivanovitch Sarraskine fut extradé par l'Angleterre et livré aux États-Unis.

« Mais il n'y arriva pas. Entre Liverpool et Boston, il réussit à briser la serrure de la cabine où il était enfermé et à monter sur le pont, d'où il se jeta à la mer.

« C'était la nuit, en plein banc de Terre-Neuve. On rechercha l'évadé. On ne le trouva pas. Il fut considéré comme mort. Les deux détectives chargés de l'escorter furent révoqués. Et l'on classa l'affaire.

« Il paraît que Feodor Sarraskine ne s'est pas noyé, puisqu'il vient d'écrire à M. Wilbur Royce, le ***Secretary of State***…

Douglas Sgorp se tut, attendant des compliments, sans doute.

— Curieux ! fit simplement M. William-Arthur Feist. Mais je suis certain que votre gibier du ministère vous aurait récité la lettre pour dix mille dollars !… Vous avez été trop large !… Quoique l'affaire paraisse intéressante…

Douglas Sgorp ne broncha pas.

— Ce n'est pas tout ! annonça-t-il. Savez-vous qui était l'attorney général qui a d'abord dirigé les poursuites contre Feodor Sarraskine, et qui, ensuite, a réclamé avec acharnement son extradition de l'Angleterre ?

« Il s'appelait Elmer Watson. Il est mort depuis longtemps. Sa fille également décédée a épousé, en 1888, lord Edmund Montagu de Thornsdale, décédé lui aussi, récemment. De cette union sont nés lord Montagu de Thornsdale, qui vient d'être assassiné la semaine dernière, et miss Annie

Montagu, sa sœur, qui a été enlevée du manoir de Thornsdale… « L'affaire, à présent, est claire !

« Feodor Ivanovitch Sarraskine se venge. Il a attendu longtemps, mais les Italiens assurent que la vengeance est un plat qui se mange froid !

— Oui… oui, murmura M. William-Arthur Feist, après avoir craché sa tablette de chewing-gum ! Le mobile de ce Sarraskine nous est maintenant connu. Mais ce qui est intéressant de savoir, c'est la façon dont il s'y prend pour couler les navires d'une façon aussi élégante… Voilà ce que vous devez trouver, Sgorp !

— Voilà ce que je dois trouver ! répéta le chef des Informations de l'*American Evening News,* de sa voix neutre.

Il lança en même temps à son patron un regard qui pouvait signifier une pleine approbation ou un mépris complet.

— Il existe un commencement de piste en Angleterre, poursuivit-il. En Écosse… à Thornsdale, les hommes de Sarraskine ont peut-être laissé des traces de leur passage, qui peuvent aider à les identifier.

— Vous n'ignorez pas que le régisseur du manoir, le seul témoin de l'enlèvement, a succombé à l'hôpital d'Inverness, Sgorp ?

— Je l'ai lu hier soir, oui, patron… Mais je n'ai pas parlé pour moi… Je vais envoyer quelqu'un à Inverness, bien que ce ne soit pas là que gise le nœud de l'affaire. Vous n'avez pas encore lu les journaux de ce matin, patron ? Je les ai achetés en venant de la gare.

— *Well* ?

— Ils annoncent qu'un survivant du destroyer chilien ***San-Pedro*** vient d'arriver à Talcahuano, à bord du quatre-mâts-barque allemand ***Furst-Bismark,*** qui l'a recueilli au large du cap Horn.

— Au large du… Recueilli ?… Qu'est-ce que vous me racontez là ? interrompit M. William-Arthur Feist, en manifestant soudain l'intérêt qui le tenait.

— Voilà le ***Florida-Herald,*** de Palm-Beach, qui…

— Un sale canard !… Faites voir !… Ah ! Ah ! Mais ça vient de notre propre correspondant de Valparaiso…

« Je vais recevoir la dépêche… Elle doit être au bureau central de la poste !…

Le directeur-président de l'***American Evening News*** saisit le journal que lui tendait Douglas Sgorp :

— Dépêche particulière de Valparaiso, lut-il à mi-voix : ***On apprend qu'à bord du quatre-mâts allemand*** Furst-Bismark, ***arrivé hier à Talcahuano avec un chargement de rails et de pièces de machines en provenance de Hamburg, se trouve un survivant du destroyer chilien disparu récemment après son passage aux îles Falkland, avec le sous-marin*** Arauco, ***qu'il convoyait. Cet homme, un nègre de la Barbade, du nom de George Stuart, a été immédiatement débarqué et transporté à l'hôpital. Le capitaine du*** Furst-Bismark ***a déclaré l'avoir recueilli dans d'étranges circonstances, au large de l'îlot de Diego-Ramirez. George Stuart n'a pu encore fournir aucune explication sur la façon dont a disparu le*** San-Pedro. ***Il est dans un état d'hébétude complet. Le capitaine du*** Furst-Bismark ***l'avait interrogé sans avoir pu rien tirer de lui. À Talcahuano l'émotion est intense.***

« Oui, oui ! Vous savez ce qui vous reste à faire, Sgorp ? Filer à Talcahuano par les voies les plus rapides !

« Il y a des hydravions à Palm-Beach… Vous allez en fréter un et partir pour Panama… Une partie de plaisir !

— Humph !… Les hydravions qu'il y a ici sont des appareils pour se promener, patron ! Je ne pense pas qu'ils soient capables d'aller aussi loin ! Et si je tombais à la mer…

— Ne vous inquiétez pas !… J'enverrai quelqu'un d'autre à votre place…

« Il faut que l'*American Evening News* ait la primeur de l'affaire… Vous ferez parler ce George Stuart… Un nègre qui porte le nom d'une famille royale d'Angleterre !… Ah ! Ah ! Ah !… Ces Anglais sont dégénérés !…

« Et il faudra qu'il parle, hein ! et qu'il ne parle qu'à vous !… Débrouillez-vous !… Une chance que vous soyez ici !… Je vais vous remplir une lettre de crédit en blanc… Cette affaire est splendide !…

« Voilà déjà une heure que nous perdons… Au lieu de me raconter cette histoire de Sarraskine, il fallait me parler de George Stuart, du nègre George Stuart !… Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !… Certes, la lettre de Sarraskine ne manque pas d'intérêt ! Mais vous pensez bien que ni nous, ni même l'Angleterre ne céderons aux prétentions, de ce macrobite assassin !… On ne lui répondra même pas ! Je vais toujours faire publier la lettre. Vous allez me la copier… On verra la suite !

« Pour l'instant, c'est George Stuart qu'il me faut ! Il en sait long, sûrement !… J'ai du flair ! Mon flair ne me trompe jamais !…

« Hein ! si grâce à ses révélations, nous pouvions capturer le Sarraskine !… Quelle publicité pour l'*American Evening News* ! Ce serait véritablement sensationnel !… Et une belle prime pour vous !…

« George Stuart doit avoir ses raisons pour ne pas parler… Vous verrez cela. Je compte sur vous, hé ?… Vous avez déjeuné ?

— Non… Pas encore !

— Vous déjeunerez dans l'avion… Allez ! Vous devez être à Panama demain dans la journée… Et en route pour Talcahuano… C'est au Pérou, ce pays-là ?

— Non ! Au Chili, patron !

— Pérou ou Chili, tâchez d'y être le plus vite possible !

Tout en parlant, M. William-Arthur Feist s'était penché vers le guéridon placé contre son lit : il en avait retiré un large portefeuille de maroquin rouge et un stylographe. Rapidement, il remplit une lettre de crédit qu'il prit dans le portefeuille et la tendit au chef des Informations de l'*American Evening News* :

— Voilà votre affaire ! conclut-il. Copiez-moi la lettre de Sarraskine, je vais la faire câbler en code par mon secrétaire… Et filez !

Sans répondre, Douglas Sgorp glissa dans sa poche la lettre de crédit, puis, étant allé s'asseoir devant une table placée au milieu de la chambre, il libella rapidement l'étrange ultimatum que lui avait communiqué M. Mittheim.

— Voilà, patron, dit-il, une fois terminé.

— *All right ! Good bye and good luck !* (Au revoir et bonne chance.)

Sgorp fit entendre un grognement vague et sortit.

À Palm-Beach, comme ailleurs, l'on peut tout… avec des dollars !

En une heure, Douglas Sgorp eut traité avec le propriétaire d'un des hydravions qui promenaient habituellement les touristes autour de la baie, engagé un pilote de confiance, fait le plein d'essence et d'huile et embarqué d'abondantes provisions.

L'avion, aussitôt, décolla et s'envola vers le sud.

Un peu avant midi, il se posait dans le port de La Havane, renouvelait son essence et son huile et repartait…

À cinq heures du soir, il amerrissait devant Kingston (Jamaïque), où Douglas Sgorp et son pilote passaient la nuit.

Ils repartaient à quatre heures du matin, le lendemain, franchisaient d'un seul vol la mer des Caraïbes, et, à quatre heures de l'après-midi, se posaient à moins de trois cents mètres des *piers* (quais) de Cristobal-Colon.

Tout gros et bouffi qu'il fût, Douglas Sgorp savait, quand il le fallait, se remuer.

S'étant fait conduire à terre en canot, il prenait juste le temps de faire viser son passeport par la douane et sautait dans un taxi qui le menait à la gare.

Un train partait pour Panama. Douglas Sgorp eut juste le temps de saisir la barre de cuivre d'une portière, au moment où il démarrait.

La chance, décidément, était pour lui !

À Panama, où il arrivait à neuf heures du soir, un paquebot anglais, l'***Oropesa,*** allant au Chili, était en train de larguer ses amarres… Douglas Sgorp, haletant, essoufflé, suant, soufflant, franchit la passerelle qui reliait le navire à la terre juste au moment où les marins allaient la rentrer !

Le temps de s'aboucher avec le commissaire du bord, de régler son passage jusqu'à Valparaiso, et le gros homme, s'étant fait conduire dans la cabine qui lui était affectée, se jeta sur la couchette, sans même se déshabiller, et s'endormit.

L***'Oropesa*** était un vieux paquebot, mais confortable. Il filait difficilement ses treize nœuds.

Après avoir fait escale à Tumaco, à Guayaquil et à Truxillo, il atteignit le Callao, cinq jours après son départ de Panama.

Pendant sa traversée, aucun des radios reçus n'avait fait mention de George Stuart ni du mystérieux Sarraskine.

Au Callao, Douglas Sgorp acheta tous les journaux qu'il put trouver. Aucun ne parlait du survivant du ***San-Pedro.***

— Pourvu qu'il ne soit pas mort, ce sale nègre ! songea le chef des Informations de l'***American Evening News,*** inquiet.

Du Callao, l'***Oropesa*** partit pour Arica ; il fit successivement escale à Iquique, Cobija, Copiapo, et finalement atteignit Valparaiso, dix jours après avoir quitté Panama.

Douglas Sgorp bondit à terre. Il fit une ample provision de journaux, mais n'apprit rien sur George Stuart. Un taxi le

conduisit à la gare où il s'installa dans le premier train partant vers le sud.

Le lendemain matin, au jour, il arriva enfin au but de son voyage : Talcahuano.

Sans prendre le temps de déjeuner – et il fallait qu'il fût pressé pour cela ! – il se rendit à l'hôpital et demanda à voir M. George Stuart.

— Impossible, señor ! lui déclara le concierge. Le médecin a absolument interdit toute visite… Le señor George Stuart est dans un état qui ne lui permet pas…

— Et si j'étais son frère ? observa froidement Sgorp.

— Son frère ?… Vous ?

— Oui. Mon père, après la mort de ma mère, s'est marié avec une négresse… George Stuart est mon demi-frère.

Et le chef des Informations de l'***American Evening News,*** tout en parlant, glissait un billet de cent pesos dans la paume ouverte du portier.

— Du moment que vous êtes le frère du señor George Stuart, señor, je dois vous laisser passer !… Mais l'infirmier de garde… Je ne sais pas…

— Allez le voir, et faites-lui passer ça ! coupa Douglas Sgorp, en mettant un second billet de cent pesos dans la main du portier.

L'homme n'insista pas.

— Je vais aller voir l'infirmier ! dit-il. Si le señor veut m'attendre un instant…

— Faites vite ! conclut Sgorp.

Le portier disparut. Il revint moins de cinq minutes plus tard :

— J'ai vu l'infirmier, señor ! chuchota-t-il. Le señor pourra voir « son frère » tout à l'heure… Mais pas maintenant… Il y a deux señores avec lui !

— Des señores ?… Des médecins ?

— Non, señor, des visiteurs… Peut-être des membres de sa famille… comme vous ? précisa tranquillement le portier.

VI

Douglas Sgorp avait été devancé !

Trois jours avant qu'il n'arrivât à Talcahuano, une goélette de deux cents tonneaux environ, dont le tableau arrière s'ornait de ces noms, peints en lettres jaunes sur la coque noire :

VIGILANCIA
Coronel

avait mouillé ses ancres en rade.

La ***Vigilancia,*** bien que battant pavillon chilien, était commandée par un Français : Jacques d'Harteaux, un ancien officier de notre marine.

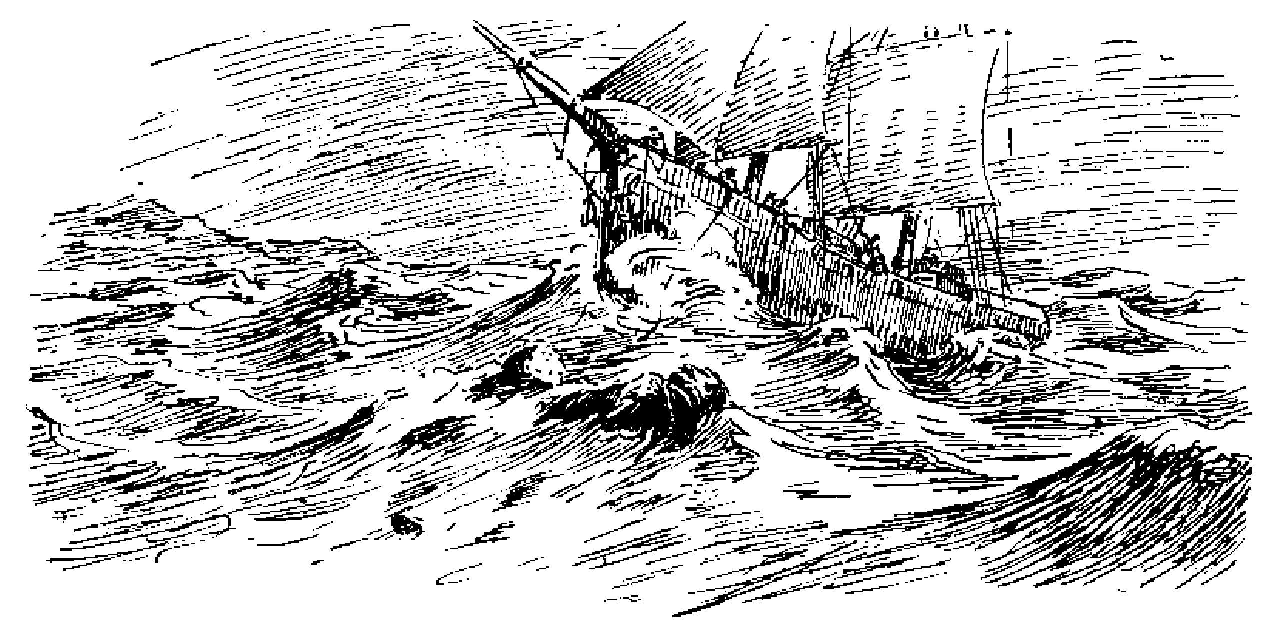
Âgé de vingt-neuf ans, Jacques d'Harteaux était le fils de Ludovic d'Harteaux, un des grands magnats du pétrole caucasien, un financier dont on chiffrait la fortune par centaines de millions. Mais la guerre avait passé. Les puits de pétrole appartenant à Ludovic d'Harteaux avaient été confisqués – ainsi que bien d'autres – par les soviets. Lui-même avait été tué au cours d'une émeute, dans les rues de Bakou.

Jacques d'Harteaux avait reçu la fatale nouvelle à bord du sous-marin où il était officier en second.

Toute sa vie était changée.

Domptant sa douleur, il avait demandé et obtenu une permission et était parti pour l'Écosse.

Depuis toujours, il était fiancé à Annie Montagu, fille de lord Thornsdale, un vieil ami de son père. Les deux jeunes gens, qui se connaissaient depuis l'enfance, avaient échangé leurs anneaux quelques semaines auparavant. Maintenant, Jacques d'Harteaux, réduit à sa seule et maigre solde de lieutenant de vaisseau, ne pouvait plus prétendre à la main d'une des plus riches héritières du Royaume-Uni.



IL L'AVAIT NON SANS PEINE RAMENÉ A BORD.

Annie Montagu l'avait reçu en habits de deuil : le vieux lord Thornsdale venait de mourir, et elle était seule au manoir, son frère Wilfrid chassant en Afrique australe.

Jacques d'Harteaux lui avait aussitôt fait connaître le malheur qui l'accablait lui-même. Et, après les funérailles, il s'était expliqué sur sa nouvelle situation et sa décision de rendre sa parole à sa fiancée.

La fille des Thornsdale avait refusé noblement, nettement, de renoncer à épouser le jeune officier :

— Je n'ai pas vingt ans. Notre mariage ne presse pas, avait-elle précisé. Je comprends votre délicatesse : vous êtes pauvre, je suis riche. Je ne discuterai pas vos sentiments.

Mais un homme comme vous, s'il le veut, ne reste pas pauvre. Agissez, j'attendrai, et je suis certaine que je n'attendrai pas longtemps !

Jacques d'Harteaux avait vainement tenté de faire comprendre à la jeune fille combien la conquête de la fortune est aléatoire et incertaine. Annie Montagu n'avait rien voulu entendre.

Jacques d'Harteaux avait quitté l'Écosse quelques jours après son arrivée.

Sa démission d'officier acceptée, il s'était mis en quête. Il voulait arriver, et vite ! Et il était prêt à payer le prix du succès.

Un ami de son père, Victor Brotteaux, un des rares qui se rappelassent le défunt, lui avait offert une position lui permettant d'entrevoir une réussite rapide :

— Je possède, sur les côtes du Chili, plusieurs îles où l'on fabrique de l'huile de pingouins, avait-il expliqué. Sur chaque île ou îlot, il y a des chasseurs qui abattent les pingouins, les font bouillir et en extraient la graisse ou huile qu'ils contiennent. Un de mes neveux dirigeait l'exploitation.

« Il s'agit d'aller d'une île à l'autre, de voir ce qui se passe, de calmer les mécontents, de tenir tête aux mauvais coucheurs, de surveiller les résultats ; il faut aussi embarquer l'huile, la transporter à Valparaiso, l'y faire partir pour l'Europe.

« C'est une vie rude et dangereuse : dans les archipels chiliens du Sud, la température est rigoureuse, les ouragans fréquents, les écueils redoutables ; les cartes ne sont pas très bien faites.

« Ils sont nombreux, ceux qui exploitaient les îles et qui ont péri d'une façon ou d'une autre !… Mon neveu, que je vous offre de remplacer, est mort d'une pneumonie foudroyante. Je ne vous cache pas les périls… Et il y a l'ennui…

« Mais l'on vit, et l'on s'enrichit. J'ai fait les frais de premier établissement. Ils sont assez importants. Je vous donnerai d'autres détails si ma proposition vous sourit. Quant aux avantages, un seul : l'argent. Vous partagerez avec moi les bénéfices, comme le faisait mon neveu. Ils se montent à plusieurs centaines de mille pesos chaque année… Et un peso vaut une douzaine de francs !…

Jacques d'Harteaux avait accepté. Quelques jours plus tard, il était parti pour le Chili et avait rejoint, à Coronel, la goélette ***Vigilancia,*** qu'il allait désormais commander.

Des mois avaient passé. Jacques d'Harteaux s'était fait à sa nouvelle vie, tantôt séjournant dans les îlots stériles et rocheux de la Patagonie, tantôt naviguant à travers les récifs ou surveillant à Coronel ou à Valparaiso l'embarquement des cargaisons d'huile de pingouins.

Entre temps, il fondait de nouvelles exploitations dans les îles concédées à M. Brotteaux.

Les résultats, d'ailleurs, récompensaient son activité. Les bénéficies croissaient rapidement.

Jacques d'Harteaux se rendait compte qu'il pourrait, en quelques brèves années, être à la tête sinon d'une fortune comparable à celle de son père, du moins de revenus presque princiers.

En véritable Écossaise, aimant le péril et l'aventure, Annie Montagu encourageait son fiancé et envisageait, une fois mariée, de partager son existence.

Jacques d'Harteaux était donc parfaitement heureux.

Il était loin de se douter de ce qui l'attendait à Talcahuano !…

L'ancre à peine au fond, il avait interpellé son second, l'homme qui le remplaçait au commandement de la goélette lorsqu'il séjournait dans les îles :

— Tout est paré ?… Je descends à terre, Moreno… Nous devons embarquer plusieurs centaines de fûts démontés, pour l'archipel des Chinchas, où nos hommes manquent de récipients. Mais ces tonneliers chiliens ne sont jamais pressés ! Je vais les secouer un peu : il faut que nous partions dans trois ou quatre jours au plus !

Luciano Moreno, un gros homme de quarante ans, à la physionomie rude et ouverte – grands yeux bruns, longues moustaches noires, « pattes de lapin » de même teinte – avait pour Jacques d'Harteaux le dévouement d'un chien.

Trois mois auparavant, alors que la goélette naviguait à travers l'archipel des Chiloé, une lame de fond avait balayé son pont. Luciano Moreno, qui se trouvait sur le gaillard, occupé à examiner la draille du foc, avait été projeté contre le guindeau, d'où, à demi assommé, il avait rebondi à la mer.

Les requins étaient nombreux, les vagues violentes. Jacques d'Harteaux, qui avait tout vu, n'avait pas hésité. Il avait crié un ordre à l'homme de barre et s'était jeté à la mer, où il avait pu saisir Moreno au moment où celui-ci coulait définitivement.

Il l’avait, non sans peine, ramené à bord.

Depuis, Luciano Moreno regardait d’Harteaux un peu comme un croyant regarde son Dieu.

— Je vais faire le nécessaire, capitaine ! répondit-il. Les hommes s’occupent à amener le canot. Quand faudra-t-il venir vous reprendre à quai ?

— Il est huit heures… Je déjeunerai à terre. Qu’on m’attende à cinq heures devant le ***muelle*** (quai) ! Et donnez-moi Pololo !

Pololo était le mousse de la ***Vigilancia,*** un jeune Patagon de quatorze ans, qui parlait un baragouin mi-français mi-espagnol, incompréhensible à tout le monde, sauf à Jacques d’Harteaux.

L’ancien officier de marine s’était pris d’affection pour le mousse et, lorsqu’il descendait à terre, l’emmenait presque toujours, lui faisant porter ses paquets ou exécuter de menues commissions.

Pololo était plutôt petit pour son âge. Maigre, dégingandé, il avait un visage triangulaire qui le faisait vaguement ressembler à une souris : nez pointu, lèvres minces, petits yeux en trous de vrille. Et, avec cela, une peau couleur de chaudron.

Pololo marchait toujours pieds nus. Il n’avait jamais de sa vie porté des souliers. Sur sa tête, il enfonçait un bonnet inévitablement percé d’une ouverture d’où jaillissait une touffe de cheveux d’un noir d’encre. Plusieurs fois, Jacques d’Harteaux avait acheté un nouveau bonnet à son mousse. Le lendemain, le bonnet neuf était troué !

— J'ai trop chaud à la tête, avait expliqué Pololo. Et mes cheveux me démangent quand ils ne sortent pas !

Jacques d'Harteaux, ainsi renseigné, n'avait plus insisté.

Ayant sifflé le mousse, il descendit avec lui dans le petit canot que les marins de la goélette venaient d'amener.

La *Vigilancia* avait mouillé à environ trois cents mètres du quai. Une bise aigre soufflait, creusant l'océan de petites vagues qui venaient s'écraser rageusement contre le navire. Dans le ciel, des lourds nuages gris passaient, filant vers le large.

Les deux matelots qui armaient l'embarcation tirèrent sur leurs avirons. En quelques instants, ils eurent amené l'embarcation le long du ***muelle,*** un appontement de bois dont les pilotis étaient recouverts de grappes d'énormes moules.

Jacques d'Harteaux débarqua, suivi de Pololo, et se dirigea vers la poste, pour jeter à la boîte la lettre qu'il avait écrite la veille à sa fiancée.

Il n'était plus qu'à quelques mètres du bureau, lorsqu'il s'entendit appeler :

— Mister d'Harteaux !

Il se retourna et reconnut le consignataire de la ***Pacific Steam Navigation Company***, l'Écossais Edwards Mac-Clure, avec qui il était en relations d'affaires.

— Comment allez-vous, mister d'Harteaux ? dit-il, la main tendue. Je ne pensais vraiment pas avoir le plaisir de vous voir sitôt !… Mais… c'est vrai… vous êtes… le… Vous

venez voir George Stuart !… Quelle affaire, hein ! C'est inconcevable !

— George Stuart ? fit d'Harteaux, surpris. Je ne connais personne de ce nom !

— Vous ne connaissez personne ?… Voyons ! Il me semble que… vous… êtes fiancé avec miss Annie Montagu… de Thornsdale… Vous m'avez même prié d'expédier un câblogramme à son adresse lors de votre dernier séjour ici !…

— En effet !… Et alors ?… Je ne vois pas ce que vient faire ce George Stuart dans tout cela…

Mister Edwards Mac-Clure, un colosse au visage aussi rouge que ses cheveux, regarda Jacques d'Harteaux comme on regarde quelqu'un qui tomberait de la lune :

— Alors ? Vous ne savez pas ?… C'est vrai !… Vous arrivez des îles de la Patagonie… Il y a longtemps que vous étiez en mer ?

— Une semaine… J'arrive des îles Chonos !… Mais je suppose que vous allez m'expliquer ce que vous voulez dire !

— Oui, oui… mister d'Harteaux !… Il vous arrive un malheur… un grand malheur !… Je sais que vous êtes un homme ! Les journaux ne parlent que de cela !

— Quoi ? De quoi, parlent-ils, les journaux ? fit d'Harteaux, en s'efforçant de garder son calme.

— Ils parlent… Eh bien ! je… crois… pouvoir vous dire sans me tromper… que miss Annie Montagu… votre fiancée… qui résidait au manoir de Thornsdale… a été capturée !

— Capturée ?… Par ce George Stuart ?… s'écria l'ancien officier de marine, le cœur subitement serré.

— Non… Par Feodor Sarraskine !… Un bandit de quatre-vingt-dix-neuf ans !… Il veut se venger !

— Se venger ? Sarraskine ? George Stuart ?… Qu'est-ce que c'est que cette histoire stupide ? gronda d'Harteaux qui se contenait à grand'peine.

— Je vous la raconte stupidement, parce que je ne me rends pas bien compte que vous n'êtes pas au courant, mister d'Harteaux, fit l'Écossais. Vous lirez les journaux !… Laissez-moi vous résumer l'affaire !… Vous avez entendu parler, naturellement, des navires britanniques et américains qui ont été mystérieusement coulés il y a quelque temps ?

— Oui ! Eh bien ?

— Eh bien ! ces navires ont été détruits par un certain Feodor Sarraskine, un ingénieur russe, qui avait été envoyé au bagne, en Californie, il y a soixante ans, qui s'est évadé, qui s'est réfugié en Angleterre et qui a été livré à l'Amérique et extradé par les autorités britanniques.

« Ce Sarraskine se venge !… Vous comprenez ? Il se venge de l'Angleterre et des États-Unis !

— Et ma fiancée ? Que vient-elle faire dans cette histoire ? interrompit d'Harteaux.

— Votre fiancée est la petite-fille d'Elmer Watson, qui était attorney général en 1865… Elmer Watson a fait condamner Sarraskine par le jury américain et a ensuite réclamé et obtenu son extradition… Les journaux ne parlent que de cela !



ILS PARLENT... EH BIEN ! JE... CROIS... POUVOIR VOUS DIRE SANS ME TROMPER... QUE MISS ANNIE MONTAIGU... VOTRE FIANCÉE... QUI RÉSIDAIT AU MANOIR DE THORNSDALE... A ÉTÉ CAPTURÉE !

« Ce Sarraskine a écrit une lettre au gouvernement anglais et une autre au gouvernement américain, pour réclamer je ne sais combien de millions de dollars et de livres sterling comme indemnité. Il paraît qu'il voudrait être roi des Bermudes !…

« Et M. William-Arthur Feist, vous savez, le grand journaliste américain ?… Il a réussi à avoir le texte de la lettre que le ***Secretary of State*** américain et le ***Foreign Office*** avaient reçu !… Il l'a publié !…

« Vous pensez le bruit que cela a produit !… Les journaux ne parlent que de cela !… Ici, à Talcahuano, il y a plusieurs centaines d'étrangers qui sont arrivés… sans compter les juges et les policiers… mais George Stuart n'a pu encore parler !

— À la fin, vous me direz ce qu'est ce George Stuart ! s'écria d'Harteaux, qui bouillait.

— C'est vrai ! Je ne vous l'ai pas dit !… George Stuart est un survivant, l'unique survivant du destroyer ***San-Pedro***

qui escortait le sous-marin chilien ***Arauco***… Tous deux ont disparu !… Ils…

— Je sais, je sais… Et alors ?

— Alors, George Stuart a été recueilli bizarrement par un quatre-mâts allemand qui l'a débarqué ici ! Il est à l'hôpital depuis plusieurs jours… Mais il ne parle pas… Il somnole, comme un homme ivre ! On a essayé plusieurs fois en vain de l'interroger… C'est stupéfiant !

— Vous êtes certain de ce que vous dites ?… Que miss Montagu a été capturée ? insista Jacques d'Harteaux, dont la voix tremblait un peu.

— Les journaux vous renseigneront ! Lisez-les !… On voit que vous arrivez de la Patagonie ! observa mister Mac-Clure. Et même les bandits ont incendié le manoir !…

— Et on a des nouvelles de lord Wilfrid Thornsdale ? Il a été prévenu ?

— Lord Thornsdale !… C'est vrai ! Vous ignorez !… Lord Thornsdale a été sauvagement assassiné à bord de son yacht, au large de Palm-Beach !

VII

Les explications de M. Mac-Clure étaient tombées sur Jacques d'Harteaux comme autant de coups de hache.

Il savait que, depuis quelques semaines, Wilfrid Thornsdale était en Floride. Son assassinat à Palm-Beach était donc vraisemblable.

— J'ignorais cela aussi ! murmura-t-il en raffermissant sa voix. Il y a bientôt deux mois que je n'ai ouvert un journal et, depuis le commencement de ma campagne, mon appareil de T.S.F. est détraqué et je n'ai pas pris le temps de le réparer !…



LE CAPITAINE ROCHENDORFF ENVOYA LE LIEUTENANT ET LE MAITRE D'ÉQUIPAGE VOIR CE QUI SE PASSAIT.

« Et… c'est tout ?… Vous n'avez rien d'autre à m'apprendre ?

— Je pense que c'est suffisant, capitaine d'Harteaux !… D'ailleurs, les journaux vous donneront des détails… Nous recevons ceux de Santiago… Ils ne parlent que de cela !…

— Une dernière question : savez-vous si la police suit une piste au sujet, de miss Montagu ? A-t-elle des indices ?

— Aucun, que je sache… On a vu une grosse automobile, quelques minutes avant que le feu ait pris au manoir… Cette auto, qui était noire, on l'a recherchée. On n'en a pas trouvé trace !

« Je ne me rappelle pas avoir lu autre chose là-dessus, sinon qu'on croit que miss Montagu a été embarquée sur quelque navire qui devait attendre au large… Mais on n'est pas fixé. Il y avait pas mal de pêcheurs, le long de la côte, dans les environs de Thornsdale : aucun n'a rien vu !

— Oui… oui ! Je vous remercie, mister Mac-Clure !… Je vais m'occuper de tout cela !… Il faut que je voie ce George Stuart… S'il pouvait dire quelque chose !… Je vais…

— Si vous me le permettez, je vous accompagnerai à la police : le commissaire central, señor don Batifez de Mello, est un de mes amis. Il vous donnera un permis de communiquer avec Stuart ! Car, autrement, cela vous serait difficile ! Les médecins ont interdit toute visite à ce malheureux : ils craignent une congestion cérébrale qui l'enlèverait en quelques heures !

— Je vous remercie. Vous me rendez un grand service, Mac-Clure ! fit d'Harteaux. Allons !… Mousse, suis-nous !

Pololo, qui s'était tenu à quelques mètres des deux hommes, fit entendre un grognement indistinct et leur emboîta le pas.

Don Batifez de Mello, le commissaire central, était dans son bureau lorsque Mac-Clure et son compagnon s'y présentèrent. Il reçut aussitôt ses visiteurs.

Mac-Clure lui présenta l'ancien lieutenant de vaisseau en indiquant qui il était :

— Drôle d'affaire, señor d'Harteaux ! fit le magistrat, un grand vieillard à barbiche blanche. Décidément, depuis la grande guerre, nous aurons tout vu !… Si ce Sarraskine existe vraiment…

— Comment ! s'il existe vraiment ? interrompit Jacques d'Harteaux. Mais il me semble qu'il a donné des preuves de son existence !

— Heu !… Vous voulez dire que les crimes dont il se flatte sont réels ? D'accord !… Mais rien ne dit que c'est lui qui les a commis… Je veux dire que rien ne prouve que le chef des criminels en question se nomme bien Sarraskine !

« Peu importe, d'ailleurs !

« Vous voulez voir George Stuart ? Je vais vous faire accompagner à l'hôpital par un de mes inspecteurs… Je ne pense pas que vous obteniez grand'chose de ce malheureux qui me paraît complètement fou… Vous le constaterez vous-même ! L'on dirait un homme qui revient de l'enfer ! Et, de fait, l'on se demande d'où il sortait lorsqu'il est apparu sur le pont du ***Furst-Bismark***.

— Apparu sur le pont du ***Furst-Bismark ?*** Je croyais qu'il avait été recueilli par ce navire ! observa Jacques d'Harteaux.

— Recueilli est une façon de parler ! J'ai assisté à la lecture du rapport de mer du commandant du ***Furst-Bismark,*** le

capitaine Rackendorff. C'est un rude marin qui n'a pas l'air du tout d'avoir froid aux yeux !

« Eh bien ! il ne paraissait pas très rassuré !… Et les marins qui l'accompagnaient ne le paraissaient pas plus que lui… Je veux dire les marins qui l'accompagnaient pour écouter la lecture de son rapport et le contresigner !…

« D'après ce rapport, le ***Furst-Bismark,*** après une lutte épuisante, qui durait depuis bientôt cinq semaines, contre l'éternel vent d'ouest, se trouvait, vers trois heures du matin, à moins d'un mille de l'îlot de Diego-Ramirez.

« Le vent, depuis quelques minutes, hésitait, tournant du nord-ouest au sud-ouest. Le capitaine Rackendorff en profitait pour avancer.

« La nuit était d'un noir d'encre. Les nuages cachaient complètement la voûte céleste.

« Le ***Furst-Bismark,*** sous ses basses voiles, avançait lentement, en direction du sud-sud-ouest : je me rappelle parfaitement les termes du rapport qui m'ont frappé ; il faut vous dire que je suis un peu marin, possédant un yacht avec lequel j'ai gagné quelques régates au temps où je résidais à Valparaiso.

« Mais je reprends… Le ***Furst-Bismark*** avançait à environ cinq nœuds de vitesse, sur une mer houleuse qui, par moments, envoyait à bord des paquets d'embruns. Les deux bordées de l'équipage avaient été alertées. Empaquetés dans leurs cirés, bottés jusqu'aux hanches, les hommes se tenaient sur la dunette et sur les coursives, prêts à exécuter les ordres qui leur seraient lancés.

« On n'entendait d'autre bruit que le murmure de l'eau contre la carène et le sifflement du vent dans le gréement lorsque, vers l'avant du navire, un cri retentit. Les hommes se regardèrent. Ils étaient au complet. Personne dans le poste d'équipage : le charpentier, le mousse, le maître d'hôtel et jusqu'au cuisinier étaient là…

« Les marins crurent avoir mal entendu. Mais un nouvel appel, plus énergique, parvint à leurs oreilles.

« — Allez voir ce qui se passe à l'avant ! » ordonna le capitaine Rackendorff.

« Les hommes ne bougèrent pas. Bien des marins sont persuadés que le cap Horn est un endroit hanté, hanté par des âmes de naufragés qui jalousent les vivants et ne leur veulent pas de bien. Ces appels humains, alors qu'il ne pouvait y avoir personne à l'avant, ne leur disaient rien de bon !

« Le capitaine Rackendorff envoya le lieutenant et le maître d'équipage voir ce qui se passait, en les avertissant que, s'ils n'obéissaient pas sur-le-champ, il les ferait immédiatement mettre aux fers.

« Sans enthousiasme, ils se dirigèrent vers l'avant et disparurent sous le gaillard.

« Cinq longues minutes passèrent, et les deux hommes reparurent, soutenant, traînant plutôt un être humain qui titubait. C'était un nègre, vêtu d'un costume de ratine bleu marine et chaussé de bottes de caoutchouc. Ses vêtements, qui paraissaient neufs, étaient ruisselants d'eau.

« Le lieutenant et le maître d'équipage l'assirent contre une des claires-voies de la dunette ; il se laissa faire en gémissant. Ils racontèrent au capitaine Rackendorff qu'ils

avaient découvert l'inconnu étendu sous le gaillard, entre le guindeau et les écubiers, et que l'homme s'était laissé faire, sans répondre aux questions autrement que par des gémissements inarticulés.

« Le capitaine Rackendorff prit une des lanternes de l'habitacle et examina le naufragé. Il était gros et gras et ne paraissait pas avoir souffert de la faim. Le plus étrange, c'étaient ses vêtements, flambants neufs, et son linge : une chemise de soie !…

« Le capitaine Rackendorff fit entonner par le cambusier une mesure de tafia dans le gosier de l'étrange nègre, puis il l'interrogea, en allemand d'abord, en espagnol ensuite et finalement en anglais. Le nègre, qui roulait des yeux épouvantés, ne parut pas comprendre quand le capitaine Rackendorff lui demanda, à plusieurs reprises, comment il avait réussi à grimper à bord de son navire, alors que le quatre-mâts filait à six nœuds de vitesse – soit plus de dix kilomètres à l'heure, vitesse qu'aucun nageur n'a jamais pu atteindre.

« Le nègre balbutia finalement quelques mots, que le capitaine Rackendorff ne comprit pas, puis tomba dans une hébétude dont il fut impossible de le tirer. On le descendit dans une cabine.

« Entre temps, le vent avait continué à tourner et soufflait maintenant du sud. Le capitaine Rackendorff en profita pour doubler enfin le terrible cap Horn.

« Ce ne fut que quatre jours plus tard, alors que le ***Furst-Bismark*** était immobilisé par le calme au large des îles Chiloé, que le nègre parut reprendre connaissance. Il avala goulûment les aliments et les boissons qui lui étaient offerts et parut retrouver une lueur de raison :

« — Je suis George Stuart, articula-t-il. J'étais sur le destroyer chilien ***San-Pedro***… Nous avons sombré tout d'un coup… tout d'un coup !… C'est terrible !… »

« Il fit entendre des exclamations de terreur, et il fut impossible de rien tirer d'autre de lui. Comme il paraissait inoffensif, on le laissa vaguer sur le pont, en le surveillant discrètement.

« Ses poches, qui avaient été fouillées, ne contenaient rien d'autre qu'une boîte de pastilles blanchâtres à base de charbon… sans doute pour soigner une maladie d'estomac. Mais pas un papier !

« Je termine… Sitôt le ***Furst-Bismark*** en rade de Talcahuano, le capitaine Rackendorff déposa son rapport que je viens de résumer. Le prétendu George Stuart fut transporté à l'hôpital dans un état de faiblesse extrême. Le juge d'instruction, señor Bermudez, moi-même, le consul d'Angleterre à Valparaiso tentèrent vainement de l'interroger : il ne parut même pas comprendre ce qu'on lui voulait !



NOUS AVONS SOMBRÉ TOUT D'UN COUP… TOUT D'UN COUP !… C'EST TERRIBLE !

« Ses vêtements ont été examinés. On a reconnu qu'ils étaient complètement neufs. Ce sont des vêtements soigneusement coupés, en excellent tissu anglais. D'où viennent-ils ? On se le demande !

« Des journalistes sont venus d'un peu partout pour essayer de tirer quelque chose de George Stuart : ils en ont été pour leurs frais !… Le nègre, qui paraît s'affaiblir de plus en plus, est consigné dans une chambre de l'hôpital civil. Les médecins qui le soignent craignent une congestion cérébrale, un ébranlement nerveux… que sais-je ? Ils ont recommandé pour lui le calme le plus absolu.

« Quant au nègre, il semble ne se rendre compte de rien !…

« Et voilà !… Je vais vous donner un permis de le visiter. Mais vous comprendrez que je doute fort que vous en obteniez quelque chose !

Don Batifez de Mello se tut une ou deux secondes et conclut :

— N'était-ce la façon extraordinaire, invraisemblable, dont George Stuart s'est introduit à bord du *Furst-Bismark,* que je croirais que c'est un simulateur !

— Il était peut-être caché dans la cale ? murmura Jacques d'Harteaux.

— Nous y avons pensé : c'est impossible ! Le *Furst-Bismark* est un navire en acier. Pour pénétrer dans les cales, il faut passer par les panneaux du pont. Ces panneaux, en tôle, étaient recouverts de plusieurs épaisseurs de prélarts goudronnés, maintenus par des barres de fer cadenassées. Le capitaine Rackendorff avait seul la clé de ces cadenas !…

L'homme, s'il avait été enfermé dans la cale, au départ de Hambourg, n'aurait pu en sortir.

« Et puis, on a consulté le double du rôle d'équipage du *San-Pedro* : le nom de George Stuart y figure bien. C'est un nègre de la Barbade, né à Holetown. Il ne nous a pas trompés sur sa personnalité, mais ce que nous voudrions savoir, c'est comment il a été sauvé, comment il a pu arriver à bord du ***Furst-Bismark,*** et ce qu'il est devenu depuis le moment où a coulé le *San-Pedro* jusqu'à celui où on l'a découvert à bord du quatre-mâts allemand.

— Et l'opinion du capitaine Rackendorff ? s'enquit Jacques d'Harteaux.

— Il n'en a pas. Il ne sait que penser !… C'est dommage que vous ne soyez pas arrivé une semaine plus tôt ici, vous auriez pu voir le capitaine Rackendorff qui est reparti dimanche pour l'Europe avec un chargement de nitrate.

Un silence suivit ces paroles. Jacques d'Harteaux était perplexe :

— Donnez-moi toujours le permis de visiter ce Stuart, señor Batifez ! dit-il enfin. Peut-être serai-je plus heureux que ceux qui l'ont déjà interrogé ?… Tout semble prouver que les bandits qui ont coulé le *San-Pedro* et les autres navires disparus et ceux qui ont enlevé ma malheureuse fiancée sont les mêmes !…

« Je ne vais plus avoir qu'un but : les retrouver et les châtier !

— Je vous le souhaite, señor d'Harteaux ! fit le magistrat qui, aussitôt, libella le permis annoncé et le remit à l'ancien officier de marine.

Jacques d'Harteaux, après avoir remercié le commissaire central, prit congé de lui et sortit en compagnie de Mac-Clure.

— Prends ce peso et va déjeuner ! ordonna-t-il au mousse de la *Vigilancia* qui était resté à l'attendre devant la porte de l'hôtel de la police. Tu seras à cinq heures ce soir sur le quai !… File !

Pololo ne se le fit pas dire et s'éloigna, les mains dans ses poches.

Jacques d'Harteaux, peu après, quitta M. Mac-Clure et se dirigea vers l'hôpital civil de Talcahuano.

Sur le vu de son permis, un infirmier le conduisit à la chambre occupée par George Stuart : une petite pièce réservée habituellement aux individus ayant maille à partir avec la justice, et dont l'unique fenêtre, donnant sur une cour intérieure, était garnie de solides barreaux de fer.

Sur l'étroite couchette, qui, avec une chaise et une tablette fixée au mur, composait tout l'ameublement de la chambre, Jacques d'Harteaux aperçut un nègre de petite taille. Son visage, surmonté d'une tignasse de cheveux crépus clairsemés aux tempes, était « orné », si l'on peut dire, d'une énorme loupe, sorte d'excroissance de chair de la grosseur d'une noix, située près de la tempe, un peu au-dessus de son œil gauche.

La physionomie de George Stuart exprimait une astuce bonasse : nez écrasé, lèvres épaisses, pommettes saillantes, yeux ronds, sans cils. Et, avec cela, une barbe rare qui n'avait pas été rasée depuis plusieurs semaines.

Assis sur son lit, bien calé par des oreillers, il s'amusait avec des cartes à jouer crasseuses et écornées, qu'il disposait devant lui comme pour faire une « réussite ».

Jacques d'Harteaux s'approcha :

— Bonjour, George Stuart ! articula-t-il en anglais, en fixant le malade.

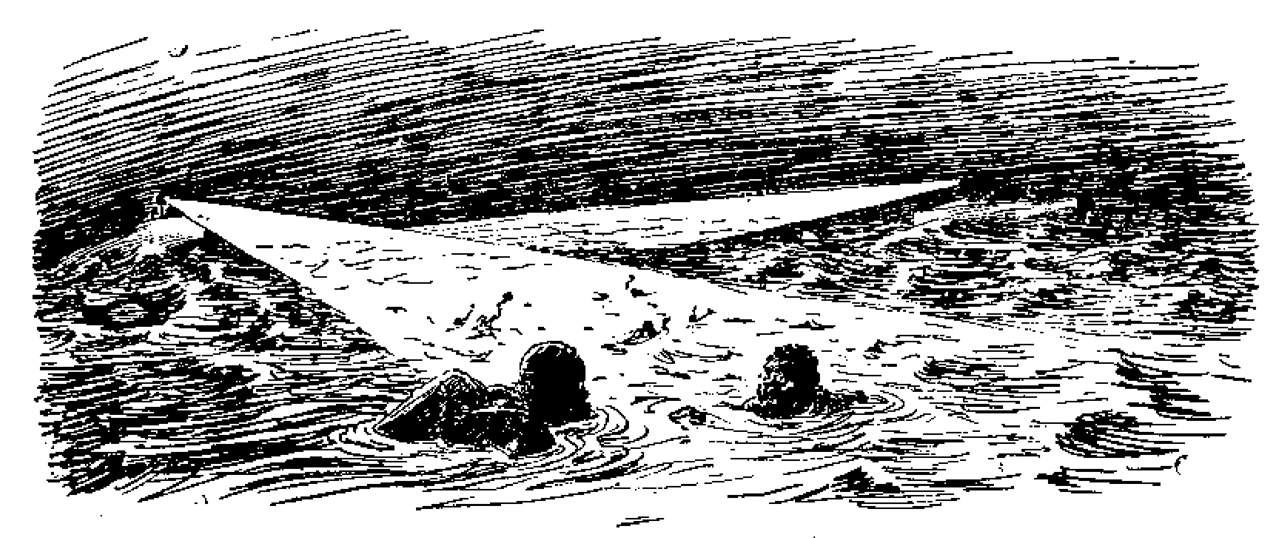
VIII

En entendant prononcer son nom, le nègre tourna légèrement la tête. Sa bouche esquissa un ricanement stupide, mais ses yeux ayant rencontré ceux de Jacques d'Harteaux, il abaissa vivement ses paupières.

— Laissez-moi avec cet homme ! fit en espagnol l'ancien officier de marine à l'adresse de l'infirmier-chef qui, sans mot dire, se retira et referma la porte sur lui.

Jacques d'Harteaux se pencha vers le noir et souffla :

— On t'a défendu de rien révéler, hein ?... Mais, à moi, tu peux tout dire... Et tu auras une belle récompense !... Sinon, je te le dis, ta peau ne vaudra pas cher !



« — Tu es Georges Stuart ? » qu'il m'a dit. J'ai repondu que oui...

Jacques d'Harteaux s'était exprimé à mi-voix, sans quitter des yeux George Stuart. Il put le voir ciller et se raidir. Ses paroles avaient porté.

— Je… ne sais… je suis… Ah ! Ah !… pauvre de moi !… Je n'ai pas réussi ma « réussite » ! balbutia George Stuart, en accentuant son apparence de stupidité.

— Pas de comédie !… Je suis renseigné, lui lança Jacques d'Harteaux. Si tu fais la bête, tant pis pour toi !… Je ne t'avertirai pas deux fois !

Le noir ne répondit pas. Mais ses mains ridées, aux ongles longs, se mirent à trembler. Il releva ses paupières et une véritable détresse se peignit sur son grotesque visage.

— Je ne sais pas… Je ne me souviens plus !… murmura-t-il d'une voix changée, rauque.

— Si ! Tu te souviens, mais tu ne veux pas parler !… On t'a défendu de parler !… Tu as peur ! Eh bien, sache que ceux qui t'ont défendu de parler seront châtiés, je te le dis !… Et, en attendant, tu paieras pour eux si tu ne veux pas me dire la vérité !

George Stuart fit entendre un petit gémissement. Ses mains tremblèrent avec une telle violence qu'elles rejetèrent loin du lit plusieurs des cartes étalées sur les couvertures.

— Que… voulez-vous de moi, sir ? balbutia-t-il.

— Je veux que tu me racontes comment tu as quitté le ***San-Pedro*** et ce que tu es devenu ensuite, jusqu'à ton arrivée à bord du ***Furst-Bismark,*** le quatre-mâts sur lequel tu es venu ici… Ne fais pas davantage l'idiot : avec moi, ça ne prendrait pas !

George Stuart ne répondit pas. Son embarras était visible. Il darda vers l'ancien officier de marine un regard interrogateur. Peut-être se demandait-il ce que son visiteur savait et ce qu'il ne savait pas ?…

Pendant quelques secondes, le silence régna dans la petite pièce. À travers les minces cloisons, Jacques d'Harteaux put entendre les gémissements des malades des chambres voisines.

— Le *San-Pedro* ?… Il a coulé… tout d'un coup, sir !… Pendant la nuit… il pleuvait… de la grêle… Il faisait froid !… J'ai été précipité à la mer… J'ai entendu des explosions… mais je n'ai rien vu !… Ah ! c'est terrible !… Je ne veux plus naviguer… Jamais plus !

— Après ?… L'eau n'est pas chaude, au cap Horn ! Tu n'y es pas resté longtemps, sans ça tu serais mort !… Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ensuite ?… Parle vite, ne cherche pas des mensonges !

— Oh ! il ne m'est rien arrivé… je vous le jure !… J'ai nagé… Il faisait froid… On ne voyait rien… J'ai nagé…

Le nègre, s'interrompit.

— Et ensuite ? Je m'en doute que tu as nagé ! Mais tu n'as pas nagé pendant plusieurs semaines, peut-être ?

— Non… j'ai été… je… j'ai été jeté sur un rocher… Je m'y suis cramponné !… Il faisait froid… Il y avait des moules… Ah ! Ah ! Ah ! Oh !…

— Après ?

— Après… je suis resté longtemps… des jours et des nuits, sur ce rocher… et le beau temps est un peu revenu… Il faisait toujours gris et froid, mais le vent était moins fort. Je ne sais pas combien de jours je suis resté comme ça… Enfin, j'ai vu un bateau… j'ai nagé… j'ai crié… Mais on ne me voyait pas, on ne m'entendait pas… Le bateau s'éloigna, mais il revint. Il tirait des bordées, vous comprenez ?

— Oui ! Ensuite ?

— Eh bien, reprit George Stuart qui s'enhardissait, j'ai pu saisir un « bout » qui pendait le long du bord… Vous pensez !… J'avais calculé la route que faisait le bateau… Je savais où il allait passer. Il n'avançait pas très vite. J'ai grimpé le long du bord… Et je suis tombé sur le pont, à bout de forces !… Voilà !

— Voilà ! répéta Jacques d'Harteaux… Ton explication n'est pas mauvaise.

— Je vous ai dit la vérité, sir !…

— Je n'en doute pas ! Tu as oublié seulement de m'expliquer où se trouvait le tailleur installé sur le rocher ! observa l'ancien officier de marine.

— Le tailleur !… Quel tailleur, sir ?… Vous vous moquez de moi !… Je vous ai dit tout !… Je le jure !

— Je te parle du tailleur qui t'a fourni le beau complet de molleton que tu avais sur toi lorsqu'on t'a trouvé sous le gaillard du ***Furst-Bismark***… Et puis les bottes ? Les bottes de caoutchouc toutes neuves !… Explique-toi !

George Stuart ne répondit pas. Tête baissée, il se renferma pendant quelques instants dans un farouche silence. Il avait oublié ce complet neuf !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, sir ! murmura-t-il enfin.

— Si ! Tu le sais !… Prends garde à toi ! Je veux bien te pardonner les mensonges que tu viens de me raconter, mais ça suffit comme ça ! Dis-moi la vérité, la vraie… Sinon, tu le

paieras, et très cher ! C'est toi qui as fait sauter le ***San-Pedro,*** canaille !

— Moi ! Jamais ! Je le jure !… Ce n'est pas vrai ! exclama le nègre en sursautant avec une telle violence que les cartes qui restaient encore sur le lit s'éparpillèrent aux quatre coins de la petite chambre.

— Si, c'est toi !… Ceux qui t'ont recueilli – tes complices – l'ont révélé, fit Jacques d'Harteaux.

— Ils ont menti !… Oh ! m'accuser de « ça » !… Mais je ne savais rien, sans ça je ne me serais pas embarqué sur ce damné navire !…

— Pas de discours !… Si tu es innocent, prouve-le !… Il y en a qui ont été pendus qui en avaient moins fait que toi !

— Mais je suis innocent, sir !… C'est vrai, j'ai été recueilli… On ne m'a pas tué comme les autres… C'est Ralph… Il m'a reconnu, heureusement ! On m'a gardé prisonnier… et Ralph m'a fait sauver, sir !… Moi, je ne sais rien de tout ça !

— Du calme, mon homme !… Qui est Ralph, d'abord ?

— Ralph ?… C'est Ralph Cullen, qui était matelot avec moi sur l'***Earl-of-Croydon***… Un bon garçon !…

— L'***Earl-of-Croydon*** ? C'est un voilier ?

— Oui… Un trois-mâts-barque… On y était ensemble, Ralph et moi, il y a deux ans… On a fait un voyage des Antilles, de la Barbade à Saint-Jean-de-Terre-Neuve… Un damné bon voyage !…

— Et comment as-tu retrouvé Ralph ?… Non ! Raconte ce qui s'est passé… comment le ***San-Pedro*** a sauté, et comment tu as été recueilli par Ralph au lieu d'être massacré comme les autres ! Va !… C'est ton seul espoir de ne pas être pendu !

George Stuart eut un nouveau frisson. Il respira fortement comme s'il eût déjà senti la corde du bourreau enserrer son cou.

— Ah ! sir… c'est terrible ! gémit-il. Moi, je n'ai rien fait !… Le *San-Pedro* a coulé tout d'un coup, pendant la nuit, comme je vous l'ai dit… Il pleuvait… et de la grêle !… Le navire s'est couché… et il a sombré par l'avant… J'ai entendu des explosions sourdes quand je suis revenu à la surface…

— Et le sous-marin que vous convoyiez ?

— Le sous-marin ? Ah ! On ne l'avait plus vu depuis le matin… On le recherchait !… Je ne sais rien de lui… C'est pour ça, je crois, que nous marchions à petite vitesse. On faisait marcher la sirène.

— Vous aviez des appareils de T.S.F. à bord ?

— Je ne sais pas… oui !… Je crois qu'ils ne marchaient plus. J'ai entendu un second-maître qui le disait…

— Enfin, tu t'es trouvé dans l'eau ?… Ensuite ?

— Eh bien ! j'ai vu des rayons violets, comme des rayons de projecteurs… Et puis, des canots rapides… et des hommes qui nageaient comme des poissons… Ils avaient des haches… Je n'ai pas bien vu, vous comprenez… Je nageais comme je pouvais… Et j'avais froid !…

« Les hommes qui avaient les haches, ils tuaient tout ce qui surnageait… Ah ! il y en a un qui s’est approché de moi… Il avait un machin en cuivre sur le dos !… Et il nageait… aussi vite qu’un marsouin !… J’ai crié… L’homme aussi a crié… C’était Ralph Cullen !… Il m’a reconnu… Moi, je ne le reconnaissais pas !

« — Tu es George Stuart ? » qu’il m’a dit. J’ai répondu que oui… Il m’a bien regardé. Et il s’est mis à siffler drôlement…

« Ah ! si vous aviez vu !… On entendait les cris et les supplications des pauvres marins du ***San-Pedro***… Il n’y en avait pas beaucoup !… Ils appelaient… Ils demandaient grâce ! Mais ils étaient achevés les uns après les autres !… Je les voyais comme en plein jour… Les projecteurs les éclairaient de tous les côtés.

« Mais Ralph Cullen m’entraîna. Il m’entraîna si vite que j’en perdais le souffle !… Il m’avait empoigné par un bras !

« Un autre nageur nous rejoignit… Lui aussi, il avait une boîte de cuivre sur le dos… Il parla avec Ralph, en anglais je crois, mais j’étais tellement ému que je ne compris rien à ce qu’il disait. Ralph m’entraîna de nouveau…

« Bientôt, nous fûmes dans l’obscurité. On ne voyait plus rien… J’avais de plus en plus froid ! Et j’avais peur !… Devant nous, il y avait des brisants. Je voyais l’écume des vagues et j’entendais le bruit du ressac qui était assourdissant. « Où que tu me mènes ? » que je demandai à Ralph. Il ne m’entendit pas et continua à me traîner… Nous passâmes entre deux gros rocs entourés d’écume et nous arrivâmes au pied d’une haute montagne à pic toute noire en bas et blanche en haut. C’était de la neige qui la rendait blanche !…

Il faisait encore plus froid. On aurait dit qu'on m'écrasait les os !



PAS DE DISCOURS ! SI TU ES INNOCENT, PROUVE-LE.

« Et Ralph avançait toujours !… Au pied de la falaise, il y avait un tunnel… une grande galerie presque entièrement remplie par la mer… Ralph y entra. Je ne vis plus rien. Mais, d'après le bruit que nous produisions en avançant, je me rendis compte que nous touchions presque la voûte de nos têtes. J'étendis un bras en l'air et le cognai à la pierre, si rudement que je poussai un cri… « Tais-toi ! » que me dit Ralph. Je fermai la bouche. Et on continua à nager. Je veux dire que Ralph nageait… Moi, je n'avais qu'à me laisser traîner ! J'avais tellement froid d'abord que je pouvais à peine bouger… Je claquais des dents comme une danseuse espagnole qui joue des castagnettes !… Je crois bien que nous fîmes un mille dans la galerie. Enfin, j'aperçus une clarté rouge. Ralph avança moins vite. Je l'entendis qui sifflait drôlement. J'ouvris la bouche pour lui demander ce que c'était, mais je n'osai pas.

« Enfin, on arriva dans une grande grotte à moitié remplie d'eau. Il y avait plusieurs canots automobiles à teugues, et puis une tourelle noire, qui reluisait comme le kiosque

d'un sous-marin !… La lumière rouge était produite par un gros globe… gros comme… comme une automobile… qui pendait du plafond de la voûte, quoi !…

« Ralph s'était arrêté. Je vis un autre homme qui nageait vers lui, sans savoir d'où qu'il était sorti ! Ils se parlèrent dans une langue que je ne comprends pas. L'homme s'éloigna et – vous me croirez si vous voulez, sir, – il plongea brusquement et ne remonta plus.

« — Attention à toi, maintenant, George ! me dit Ralph. Je vais t'entraîner sous l'eau ! Laisse-toi faire !… Ça ne durera pas longtemps… Une minute ou une minute et demie ! Retiens bien ta respiration !… D'abord, vous autres, les nègres, vous êtes de bons plongeurs, pas vrai ?… Et surtout, n'aie pas peur ! Tu ne risques rien à condition de te laisser aller et de ne pas respirer avant qu'on revienne à la surface ! Tu as compris ? – Où que tu vas m'emmener ? que je lui demandai. – Dans un endroit où tu seras bien. Ne t'en fais pas ! Tu y es ? »

« Je répondis que oui. J'aspirai une grande goulée d'air et, aussitôt, Ralph m'entraîna sous l'eau. On s'enfonça… on s'enfonça… en travers… et tellement vite !… Ah ! Ah !… Je retenais ma respiration… Mais je bus quand même !… J'avais gardé les yeux ouverts !… Je vis d'autres hommes qui passaient devant nous… Ils étaient bleus !…

— Tu te moques de moi ? interrompit Jacques d'Harteaux, presque malgré lui.

— Non, sir ! Ils étaient bleus ! Je les ai vus… Si vous saviez !… Ils avaient une lumière au-dessus du front… comme une lampe… et ils filaient… ils glissaient comme des pois-

sons !… Mais je ne pouvais pas bien regarder, parce que je devais penser à retenir ma respiration !…

« Enfin, je sentis que nous remontions… Il était temps… J'étouffais !… J'avais saisi le bras de Ralph et je le serrais si fort qu'il me lança un coup de poing sur l'œil.

« Oui, on remonta. Et on revint brusquement à la surface. J'ouvris la bouche et le nez… Ah ! Ah… Nous étions dans une espèce de cave… une cave ronde, et qui avait bien un demi-mille de largeur… Des lampes l'éclairaient…

« Au milieu, il y avait un petit lac… Nous étions dans ce lac… Ralph me poussa vers la berge. Je vis d'autres hommes bleus. Ils parlèrent à Ralph. Je ne les compris pas… Et je fus entraîné dans une petite maison où on m'enferma… On me donna des vêtements.

— Qui « on » ? interrompit Jacques d'Harteaux.

— Ralph !… Je n'ai vu que lui. Il me dit que je devais prendre patience et que c'était beau déjà s'il avait réussi à me sauver la vie !… Ah ! c'est un frère !…

« Enfin, je restai enfermé pendant longtemps… Je ne sais pas combien !… Et Ralph vint un jour me dire qu'il fallait que je fuie, parce que, sans ça, j'allais être exécuté… Je lui demandai des explications… Il ne voulut rien savoir !…

« Enfin, il vint me chercher !… Avec lui, je plongeai et je me retrouvai au pied du grand rocher noir, devant les récifs.

« Ralph m'entraîna au large. Il me tira avec une corde !… Je sais bien que vous n'allez pas me croire !… C'est lui qui me fit rallier le quatre-mâts… Il nageait avec une vitesse !… Oui ! Il saisit la sous-barbe de beaupré, il s'y cramponna et m'aida à m'y accrocher, et me fit monter à

bord. Il me quitta, après m'avoir fait promettre de ne rien dire… Voilà pourquoi j'ai fait l'idiot… Vous voyez que je suis innocent, sir ?

George Stuart se tut. Jacques d'Harteaux, après quelques secondes de réflexion, demanda :

— Et si tu y revenais, tu reconnaîtrais l'endroit où se trouve la galerie par laquelle ton ami Ralph t'a fait passer ?

— Oh ! oui… je pense !…

Jacques d'Harteaux n'insista pas. Il en savait assez pour le moment. Il rassura le nègre en lui promettant de ne faire connaître à personne ses révélations, puis se retira.

Il employa le restant de sa journée à visiter les fabricants de futailles destinées à contenir l'huile de pingouins, puis, le soir venu, regagna la ***Vigilancia***. Le lendemain matin, il redescendit à terre et se rendit chez le commissaire central pour avoir un second permis de communiquer avec le nègre.

— Je n'ai pas de permis à vous donner, señor d'Harteaux, fit le magistrat. Je pense que ni vous ni moi ne reverrons plus George Stuart : il s'est enfui cette nuit sans qu'on puisse savoir comment ! Le gueux nous a bien joués tous !…

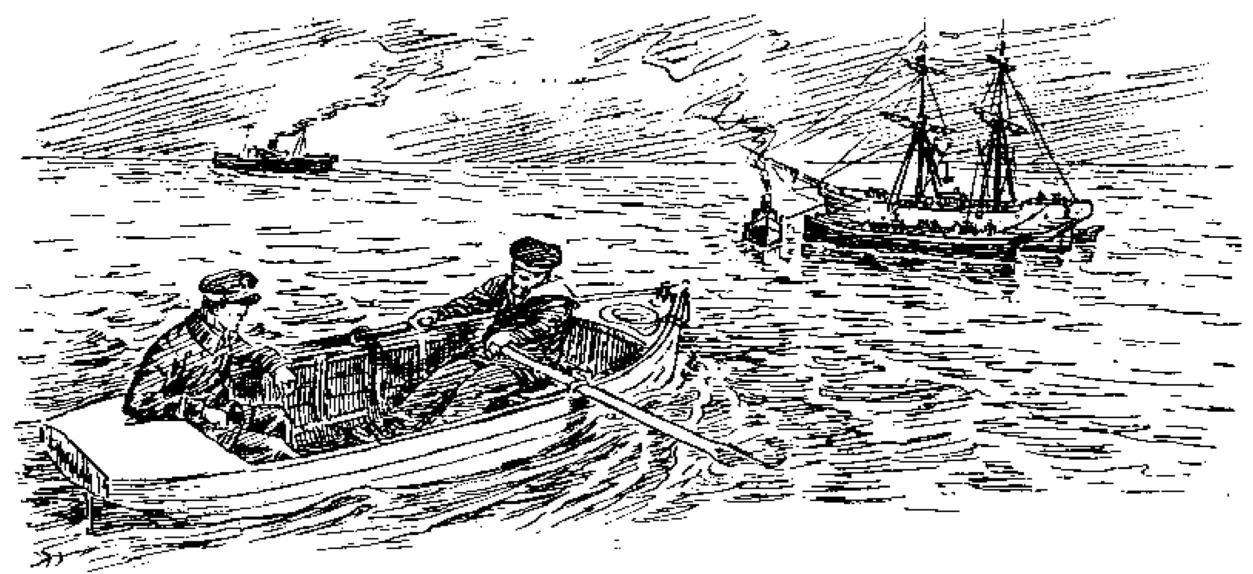
IX

Jacques d'Harteaux se raidit. Il s'attendait presque à cette réponse !

Pendant la nuit, il avait réfléchi. Des pressentiments l'avaient agité. Il s'était reproché de n'avoir pas poussé plus à fond l'interrogatoire de George Stuart. Il s'était taxé de légèreté. À la vérité, il avait eu pitié du nègre, qui semblait être dans un état de faiblesse extrême, et puis il avait été tellement content du premier résultat obtenu qu'il n'avait pas jugé utile de trop insister, certain de reprendre son interrogatoire le jour suivant. Et George Stuart avait disparu !

— J'aurais dû le prévoir ! s'écria l'ancien lieutenant de vaisseau.

— Vous auriez dû le prévoir ? répéta don Batifez de Mello. Que voulez-vous dire, señor ?



TRISTE ET PENSIF IL REVINT A BORD DE LA « VIGILANCIA ».

— Oh ! cela n'a rien de mystérieux. Je veux dire que ce Sarraskine du diable a dû connaître – par les journaux ou autres – la présence ici de George Stuart et qu'il l'a enlevé !

— Dans quel but ? Je ne vois pas bien…

— C'est vrai ! Je ne vous ai pas expliqué… J'ai réussi, hier, à faire parler George Stuart !… Il m'a avoué qu'il avait été prisonnier de Sarraskine pendant plusieurs jours !

— *Valga me Dios* (Que Dieu m'assiste) ! s'écria le magistrat en se soulevant à demi sur son fauteuil. Il a vu Sarraskine ? Il vous l'a dit ?… Vous avez été plus malin que nous tous !… Ah ! ces Français !… Racontez-moi vite !

— D'abord, je ne sais pas si George Stuart a vu Sarraskine. Il ne me l'a pas dit. Mais il m'a avoué qu'il avait été fait prisonnier par ses hommes… si ce sont des hommes !… Avec ces nègres, on ne peut jamais savoir !

« Bref, George Stuart aurait été fait prisonnier par des hommes-poissons… des hommes nageant comme des poissons, lesquels ont massacré tous les marins qui n'avaient pas coulé avec le *San-Pedro* !

« George Stuart a échappé à la mort, parce qu'un des bandits l'a reconnu !… Ce bandit serait un nommé Ralph Cullen, qui a navigué avec lui, il y a deux ans, à bord du trois-mâts britannique *Earl-of-Croydon* et a fait notamment la traversée de la Barbade à Saint-Jean-de-Terre-Neuve… Ce navire serait facile à retrouver !

« Enfin, ce Ralph, qui avait un réservoir en cuivre sur le dos, a entraîné George Stuart dans un chenal souterrain et est arrivé avec lui dans une grande crypte occupée en son centre par un lac… George Stuart a été enfermé dans une

cellule, d'où, quelques jours plus tard, Ralph Cullen est venu le prendre en lui expliquant qu'il allait être exécuté et qu'il devait fuir. Cullen a ramené Stuart en pleine mer et l'a aidé à grimper à bord du ***Furst-Bismark***.

— Mais c'est excessivement intéressant, ce que vous me racontez là, señor d'Harteaux ! Quel dommage que ce Stuart se soit évadé ! Il en sait certainement plus qu'il ne vous en a dit !

— C'est bien mon avis !… J'ai réussi à le faire parler en le menaçant… Il s'est, pour ainsi dire, laissé aller ; mais, une fois seul, il s'est ressaisi… et s'est enfui !

— À l'aide de complices, señor d'Harteaux !… Je ne pense pas que Stuart s'est enfui parce qu'il vous avait parlé !… Il devait y avoir longtemps qu'il avait préparé sa fuite !… Hier, pendant que vous étiez avec lui, un gros homme à mine louche, est venu à l'hôpital et a demandé à le voir. Il a même offert de l'argent au portier. Alejandro Clavio, qui l'a fait sortir de sa loge avec des paroles bien senties ! Cet homme, qui avait essayé de se faire passer pour un parent de George Stuart, voulait certainement s'entendre avec lui pour les préparatifs de l'évasion… Il est parvenu à ses fins par d'autres moyens !

— C'est certainement un agent, un affilié de Sarraskine ! fit Jacques d'Harteaux.

— Je le crois ! En tout cas, l'affaire a été bien menée !… Personne n'a rien vu, personne ne sait rien !… Le portier jure qu'il n'a ouvert à personne. L'infirmier, qui était de garde dans le quartier où se trouve la chambre qu'occupait George Stuart, n'a rien remarqué d'anormal. Il a exécuté ses rondes aux heures réglementaires : les horloges-marqueuses

en font foi. C'est un nommé Pablo Garrotto, homme sérieux et honorable.

« Il n'y a aucune trace d'effraction nulle part ! C'est à se demander si George Stuart ne s'est pas simplement caché dans quelque recoin de l'hôpital. On a fouillé partout, on n'a rien découvert !… C'est sûrement Sarraskine qui a enlevé le nègre !

— L'affaire devient de plus en plus incompréhensible ! murmura l'ancien lieutenant de vaisseau.

— Quoi qu'il en soit, j'ai fait ouvrir une enquête sur le gros homme qui s'est présenté hier au portier de l'hôpital. Peut-être par lui saurons-nous quelque chose ?…

Jacques d'Harteaux ne répondit pas. Comme il venait de le dire, il ne comprenait plus rien !… Il se demandait pourquoi George Stuart, qui devait savoir son évasion prochaine, lui avait fait des aveux… Le nègre avait-il dit la vérité, ou bien son récit n'était-il qu'un tissu de mensonges ? Que penser ?…

— Je vous remercie, señor Batifez, dit-il en se levant. Si vous rattrapez Stuart, je vous demanderai l'autorisation de le voir. Mais je ne l'espère pas !…

— ***Quien sabe*** (Qui sait) ? fit le commissaire central de Talcahuano, avec un double fatalisme de policier et d'Espagnol.

Les deux hommes se serrèrent la main. Jacques d'Harteaux sortit.

C'était un garçon énergique et têtu. Il l'avait maintes fois prouvé. Mais, à l'heure présente, il était désemparé. Il savait – à n'en point pouvoir douter – que sa fiancée était

entre les mains de ce redoutable Sarraskine qui coulait à volonté des navires de guerre. Il était décidé à affronter le bandit, si puissant fût-il. Mais il n'avait personne devant lui ! Et il n'avait aucun moyen de se renseigner sur l'énigmatique personnage.

Triste et pensif, il revint à bord de la *Vigilancia*. Déjà, l'embarquement des futailles démontées avait commencé. Deux grands chalands, chargés de planches et de douelles étaient amarrés, un de chaque côté de la goélette.

Pendant la nuit, deux torpilleurs chiliens étaient arrivés dans la baie. Mouillés à petite distance l'un de l'autre, ils se balançaient doucement à la houle ; des volutes de fumée rousse montaient de leurs cheminées courtes et trapues.

Jacques d'Harteaux, pour tromper sa nervosité, travailla à réparer ses appareils de T.S.F. La veille, son second, Luciano Moreno, était allé à terre et en avait rapporté les pièces de rechange nécessaires à la remise en état du poste.

À midi, Jacques d'Harteaux déjeuna avec Moreno, sans presque prononcer une parole. Après le repas, il se fit conduire à terre et alla voir Mac-Clure, l'agent de la *Pacific Steam Navigation Company*.

— Vous n'en avez rien tiré, du Stuart, hein ? Et il s'est évadé, le gueux !… Moi, on ne m'enlèvera pas de l'idée que ce Sarraskine a des complices un peu partout !…

Jacques d'Harteaux fut de cet avis. Pendant quelques minutes, il s'entretint avec l'Écossais, dans le vague espoir d'apprendre quelque chose sur Stuart, puis le quitta et se rendit chez le commissaire central.

M. Batifez le fit attendre quelques minutes avant de le recevoir.

— Vous avez bien fait de venir ! dit-il. Nous avons du nouveau… Nous avons, je crois, réussi à identifier le gros homme qui avait voulu corrompre le portier de l'hôpital. C'est un Américain, nommé John Holding, qui est arrivé il y a deux jours, à bord de l'*Oropesa,* à Valparaiso. Grâce à la description du portier de l'hôpital, les employés de la gare ont reconnu que cet homme était arrivé de Valparaiso. Malheureusement, c'est tout ce que nous savons de lui !

— Et George Stuart ? s'enquit Jacques d'Harteaux.

— Aucune nouvelle ! Le nègre s'est volatilisé… Ce Sarraskine doit avoir un sous-marin… Le nègre est sûrement à bord… J'ai envoyé à Santiago mon rapport avec vos déclarations sur ce que vous a révélé George Stuart. Il se peut que j'aie à vous demander de nouvelles précisions, quoique je reconnaisse que votre récit a été très net !

« Les révélations de George Stuart sont véritablement extraordinaires – s'il dit la vérité. J'ai vu tout à l'heure l'amiral Mario Castellano, qui commande la base navale de Talcahuano… Je lui ai communiqué vos déclarations. Il ne serait pas impossible qu'on détachât un bâtiment pour aller explorer les îlots méridionaux de la Terre de Feu, afin de tenter de découvrir le repaire de Sarraskine. L'amiral a télégraphié à Santiago. Les ministres d'Angleterre et des États-Unis vont être prévenus.

« Et moi, on va m'accuser de négligence, pour n'avoir pas fait parler George Stuart, d'abord, et ne l'avoir pas fait suffisamment surveiller !… La vérité, c'est le directeur de

l'hôpital, don Bonifacio y Vega, qui est le véritable fautif… Mais je me défendrai !

« Enfin, attendez-vous à être convoqué !

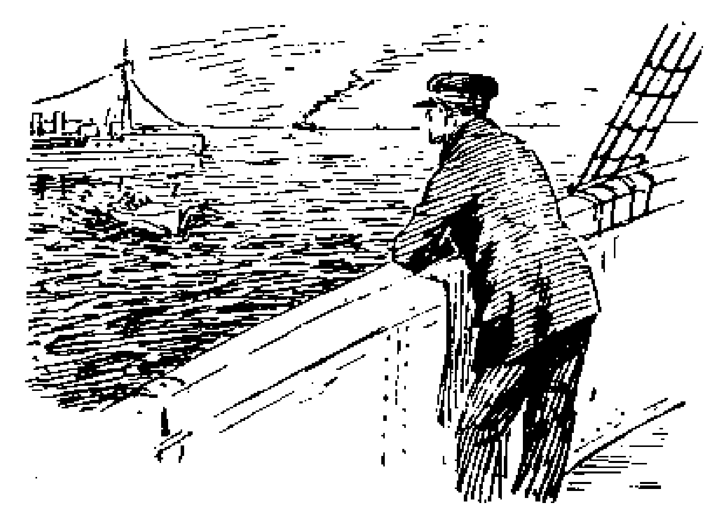
Jacques d'Harteaux répondit qu'il était à la disposition de la justice, mais précisa qu'il n'allait pas tarder à appareiller :

— Je ne peux vous empêcher de partir… à moins qu'il ne m'arrive des ordres, señor d'Harteaux ! conclut le magistrat.

L'ancien lieutenant de vaisseau le quitta sur ces mots.

À cinq heures du soir, Jacques d'Harteaux était de retour à bord de la *Vigilancia*. L'embarquement des planches et des douelles continuait.

D'Harteaux descendit dans sa cabine. L'appareil récepteur de T.S.F. était entièrement réparé. Il l'essaya. Tour à tour, il capta des radios de Buenos-Aires, de Santiago, de La Paz, puis de Londres, de Nauen, de New-York, de Chicago.



— C'EST A MOI QU'ON EN VEUT ! PENSA-T-IL.

Soudain, l'énumération des cours de la Bourse des grains de Chicago qu'il écoutait distraitement fut interrom-

pue par un violent sifflement, suivi de bourdonnements, de chuintement, indiquant une émission plus proche et de longueur d'onde à peu près semblable.

Jacques d'Harteaux, machinalement, manœuvra ses condensateurs.

Il tressaillit. Ces mots articulés nettement, dans le registre grave, parvenaient à ses oreilles :

« Attention ! Veuillez écouter avec soin… C'est Feodor Sarraskine qui parle ! Feodor Sarraskine ! Qui a coulé différents bâtiments de guerre britanniques et américains et qui a coulé le destroyer ***San-Pedro*** et le sous-marin ***Arauco*** !… Feodor Sarraskine parle… Attention !… »

Un silence. Puis la communication reprit :

« Feodor Sarraskine a, par deux fois, adressé des propositions raisonnables aux gouvernements britannique et américain. Il n'a pas été répondu à ces propositions… Feodor Sarraskine est décidé à ne pas se laisser bafouer ! Il avertit… une dernière fois… les gouvernements britannique et américain que si, dans quarante-huit heures, il n'a pas obtenu de réponse satisfaisante à ses offres, il reprendra ses actions de représailles…

« Que le sang des marins qui seront inévitablement noyés retombe sur les véritables responsables !… Feodor Sarraskine exige, avant d'entamer tous pourparlers, qu'une somme de un million sterling soit déposée à son nom à la ***Manchester and Midland Bank,*** agence de Bergen (Norvège). Cette somme sera versée à mon émissaire en billets de banque britanniques, américains, norvégiens et français, chaque coupure ne devant pas être supérieure à vingt dollars.

» Mon représentant s'embarquera avec cette somme dans un canot automobile qui gagnera le large. Si on tentait de l'arrêter, j'en serais immédiatement informé et prendrais les mesures qui s'imposeraient. J'ai des otages – notamment miss Annie Montagu, fille de feu lord Thornsdale, ainsi que plusieurs officiers de la Marine royale britannique et nationale américaine.

« Le message de Feodor Sarraskine est terminé… »

Les sifflements reprirent et, de nouveau, Jacques d'Harteaux perçut distinctement la suite des cours des grains à Chicago et dans les ports des Grands Lacs.

Il était hors de lui.

— Il faudra bien qu'on sache d'où sont expédiés ces messages radiotélégraphiques ! murmura-t-il. D'un navire, certainement !…

« Que va-t-on faire ? Les Anglais et les Américains n'ont pas la réputation d'être des mollusques. Ils ne vont pas se laisser braver par un homme !… Et dire qu'on tenait George Stuart !… Personne n'y a rien compris !… Maintenant, qui est George Stuart ? Si c'était exprès que Sarraskine l'avait remis en liberté, pour donner sur lui de fausses indications ?…

« Non, Stuart se serait davantage hâté de parler !… Mais, peut-être attendait-il, pour parler, que tout fût préparé pour sa fuite ?…

Jacques d'Harteaux remonta sur le pont de la goélette. Il faisait encore grand jour. Les journaliers qui avaient travaillé à l'embarquement des futailles démontées descen-

daient, les uns après les autres, sur le remorqueur qui allait les ramener à terre.

D'Harteaux, s'étant accoudé sur la lisse, contempla le mouvement des embarcations qui sillonnaient les eaux verdâtres. Il aperçut un grand canot automobile, qui, parti d'un des torpilleurs mouillés à quelque distance de la goélette, se dirigeait vers elle.

— C'est à moi qu'on en veut ! pensa-t-il.

Il ne se trompait pas. L'embarcation menait un jeune enseigne de vaisseau qui venait prier Jacques d'Harteaux de se rendre chez l'amiral Castellano, commandant la base navale.

D'Harteaux s'embarqua aussitôt dans le canot qui partit sur-le-champ et alla accoster un long appontement, situé au fond de la baie, non loin des deux bassins de radoub creusés dans le roc.

Jacques d'Harteaux et l'officier chilien descendirent et pénétrèrent dans le vaste bâtiment contenant les différents services du port de guerre.

L'amiral Castellano, un homme d'environ cinquante ans, grand, visage basané coupé d'une courte moustache, attendait Jacques d'Harteaux dans son cabinet de travail.

— Il paraît que vous avez eu une conversation intéressante avec le nègre George Stuart, capitaine ! interpella-t-il d'Harteaux. J'ai, sous les yeux, le rapport du commissaire central. Je vais vous demander certaines précisions – si toutefois il vous est possible de me les donner.

« Le gouvernement chilien est décidé à envoyer une expédition navale pour fouiller et examiner les îles et côtes

méridionales de la Terre de Feu. Si vous pouviez me rapporter avec précision les déclarations que vous avez pu obtenir de George Stuart, cela pourrait nous être utile. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous attendons de vous la plus grande discrétion sur l'entretien actuel !

— Je suis prêt à vous répondre, amiral !… Bien que je ne pense pas que mes réponses puissent être de grande utilité !…

« J'ai, en effet, dit tout ce que je savais… Sans doute avez-vous entendu, tout à l'heure, l'insolent message envoyé par T.S.F. par Feodor Sarraskine ?

— On me l'a communiqué, en effet.

— Alors, vous comprendrez mes sentiments, amiral, quand je vous aurai dit que je suis fiancé à miss Montagu, qui est entre les mains de Sarraskine !

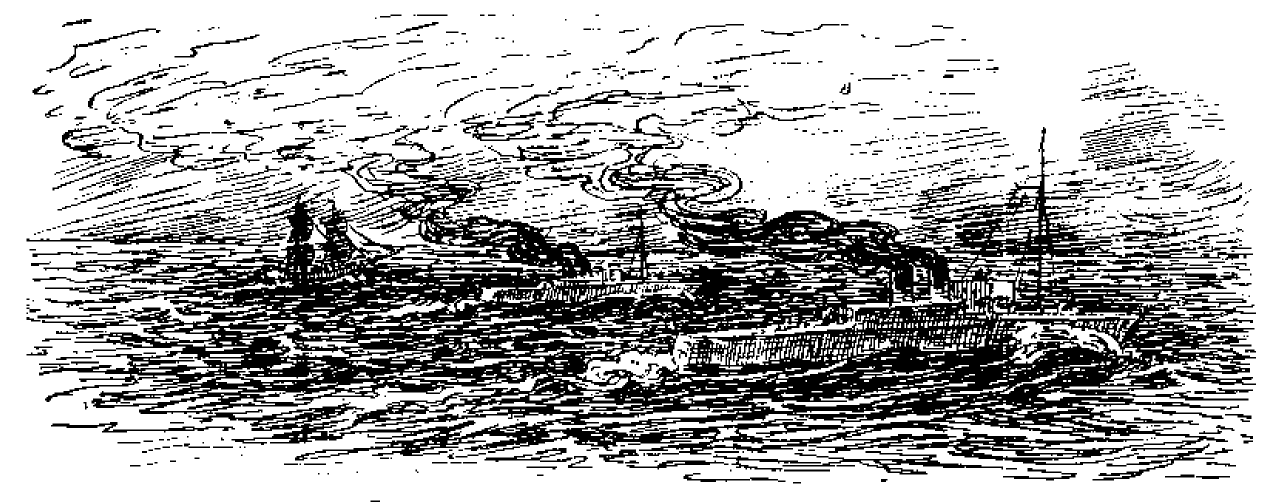
X

L'amiral Castellano manifesta quelque étonnement en apprenant que ce capitaine de goélette n'était rien moins que le fiancé de la fille d'un lord.

Jacques d'Harteaux, tranquillement, lui expliqua qui il était : un ancien officier de la marine française. L'amiral, aussitôt, changea de manière et traita d'Harteaux avec la considération qui lui était due.

L'ancien lieutenant de vaisseau, en réponse aux questions de l'officier général, ne put que lui répéter, point par point, les déclarations qu'il avait, en quelque sorte, « arrachées » à George Stuart.

— En effet, dit l'amiral, vous ne m'apprenez rien de bien nouveau !… D'après la description de ce Stuart – s'il n'a pas menti et s'il n'a pas parlé uniquement pour vous induire en erreur – l'endroit désigné par lui ressemble beaucoup à l'îlot de Diego-Ramirez, que l'on appelle vulgairement le Cap Horn… J'en avais l'idée !



LES TROIS BATIMENTS, AUSSITOT, REPARTIRENT.

« Mais, étant donné que la tempête règne, pour ainsi dire, perpétuellement dans ces parages, je me demande comment des hommes, même munis d'appareils de scaphandriers, peuvent nager !…

« Examinons d'abord si la description donnée par Stuart correspond dans ses grandes lignes à celle que donnent les ***Instructions Nautiques*** françaises et le ***Pacific Directory*** anglais !… Voyons…

L'amiral atteignit deux volumes brochés dans une bibliothèque voisine :

— Nous y sommes ! dit-il. Le Cap Horn… Îlot rocheux, falaises à pic… dont le sommet atteint 580 mètres… et est presque continuellement couvert de neige… À la base et autour de l'îlot, des récifs – sur lesquels de nombreux navires se sont jetés… Ne pas confondre avec le faux Cap Horn qui se trouve à quelques milles dans le nord-ouest et est constitué par une pointe de la presqu'île Hardy… Cette pointe est un peu moins haute.

« Vraiment, la description de George Stuart s'appliquerait bien au Cap Horn !… Comme c'est un matelot, il a dû passer plusieurs fois le Cap et, naturellement, il lui a été facile de le décrire… Enfin, nous ne savons rien !

« D'après les radiotélégraphistes, le message de Sarraskine, que nous avons entendu tout à l'heure, proviendrait du sud-ouest, d'une distance de plusieurs centaines de milles, d'un point que l'on croit être voisin de l'archipel des Falklands. Mais cela ne signifie rien : si le message a été envoyé d'un navire, comme on le croit, nous ne pouvons rien en inférer par rapport à la position du repaire de Sarraskine.

— Un détail qui pourrait me faire croire que George Stuart n'a pas entièrement menti, amiral, objecta Jacques d'Harteaux, c'est que tout nous fait croire que le ***San-Pedro*** et l'***Arauco*** devaient être à très peu de distance du Cap Horn, si l'on s'en rapporte à leurs derniers messages, lorsque la catastrophe s'est produite.

— C'est juste !… Ah ! Pourquoi n'ont-ils pas passé par le détroit de Magellan, comme je l'avais demandé ?… C'eût, d'abord, été beaucoup plus direct, et, sans doute, n'eussent-ils pas été anéantis. Mais le ministre de la Marine a craint justement que les deux navires ne fussent attaqués dans le détroit ! Il les a fait passer par le Cap, afin de dérouter Sarraskine !…

— Rien ne dit, amiral, que les deux navires sont perdus ! Nous n'avons que le témoignage de George Stuart à ce sujet et Sarraskine n'a pas manqué, dans son dernier message, d'affirmer qu'il avait des otages, parmi lesquels des officiers de marine…

— … Anglais et américains ! Ceux de l'***Arauco*** et du ***San-Pedro*** étaient chiliens !… Nous verrons cela…

« Le ministre de la Marine a dû recevoir, naturellement, le dernier message de Sarraskine. J'attends ses ordres. J'ai ici deux grands torpilleurs qui sont sous pression… Je ne serais pas étonné qu'ils fussent envoyés « là-bas » !

— En ce cas, je vous demanderais, amiral, de m'autoriser à les accompagner avec mon navire !… Je ne pense pas que miss Montagu soit au Cap Horn, ni dans les environs ; mais s'il faut attaquer le repaire de Sarraskine, j'aimerais être là !… Et puis, pour l'interroger, une fois qu'il sera pris !

— Je comprends cela, mon cher camarade… Je prendrai sur moi de vous donner l'autorisation en question si le ministre décide l'envoi des torpilleurs… Et je vous remercie de votre intervention… Il n'a pas tenu à vous que nous soyons mieux renseignés !… »

Jacques d'Harteaux serra la main que l'amiral Castellano lui tendait et se retira.

Il revint aussitôt à bord de la *Vigilancia*. Luciano Moreno était sur le pont. Jacques d'Harteaux échangea quelques mots avec lui et descendit se coucher dans sa cabine.

L'amiral Castellano ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Le lendemain, une vedette automobile rallia la *Vigilancia*. Elle apportait un pli invitant Jacques d'Harteaux à se présenter aux bureaux de la Majorité. Il s'y rendit sur-le-champ et fut reçu par l'aide de camp de l'amiral qui lui annonça qu'en exécution des ordres reçus de Santiago, les deux torpilleurs mouillés en rade, *Delfin* et *Dorado,* allaient partir pour le Cap Horn, afin de tenter de découvrir le repaire de l'insaisissable Sarraskine.

— Le *Delfin* et le *Dorado* partent, officiellement, pour Valdivia, expliqua l'aide de camp. Il faut que personne ne connaisse leur destination véritable. Vous quitterez vous-même Talcahuano cette nuit et rejoindrez les deux torpilleurs par 50°de latitude sud et 78° 30' de longitude ouest, soit en vue de la pointe nord-ouest de l'île de la Madre de Dios. Voilà la carte !

« Et pas un mot à votre équipage, qui ne devra connaître la vérité qu'une fois au rendez-vous !… L'amiral, qui a pleine confiance en vous, insiste sur ce point !

« Pour le surplus, vous aurez à vous entendre avec le commodore Antonio Lavalle, capitaine du ***Delfin*** et commandant du groupe. Combien file votre navire ?

— Jusqu'à quinze nœuds par beau temps ! précisa Jacques d'Harteaux.

— C'est suffisant ! Vous avez du combustible ?

— Je vais le faire embarquer tout à l'heure, ainsi que des vivres !

— Inutile d'en prendre trop, cela pourrait donner lieu à des soupçons !… Sarraskine peut avoir des affiliés à Talcahuano. Tout fait croire, même, qu'il en a. La preuve : l'évasion de George Stuart ! Donc de la prudence.

— J'en aurai ! assura l'ancien lieutenant de vaisseau qui, après avoir conversé encore quelques instants avec l'aide de camp de l'amiral Castellano, le quitta et s'en fut prendre ses dispositions pour le départ.

Il commanda plusieurs tonnes de mazout, pour alimenter le moteur de la ***Vigilancia,*** ainsi que des vivres, le tout devant être rendu à bord dans la journée.

Négligemment, Jacques d'Harteaux parla de sa prochaine tournée dans les Îles où il devait recueillir un important chargement d'huile de pingouins.

Un peu avant midi, il fut de retour à bord de la goélette.

— Je viens de recevoir un câblogramme de Valdivia, dit-il tout haut à Luciano Moreno, de façon à être entendu des marins. Nous partirons ce soir… Il y a eu une tempête dans les îles Taytao qui fait craindre que plusieurs de nos chasseurs aient péri !… En tout cas, ils vont avoir besoin de

ravitaillement !… Faites arrêter l'embarquement… Nous reviendrons dans quelques jours prendre le complément du chargement. Les hommes d'abord !…

« Et faites tout préparer pour que nous puissions partir dès que le mazout et les vivres seront embarqués : ils vont arriver d'un moment à l'autre.

Moreno, sans faire de commentaire, répondit que le nécessaire allait être fait.

Déjà, plusieurs chalands de charbon avaient accosté le ***Delfin*** et le ***Dorado*** dans les soutes desquels des journaliers s'activaient à transborder le combustible.

Vers deux heures de l'après-midi, un chaland-citerne rempli de mazout vint se placer le long de la ***Vigilancia***. Ses pompes furent immédiatement mises en action. En moins de deux heures, le liquide qu'il contenait fut transvasé dans les réservoirs de la goélette.

Deux bateaux chargés de quartiers de viande sèche, de légumes secs et verts, de riz et de farine, arrivèrent peu après, avec un second chaland-citerne rempli d'eau douce. À cinq heures du soir, le tout fut embarqué à bord du petit navire.

Jacques d'Harteaux avait présidé lui-même au ravitaillement de son bâtiment.

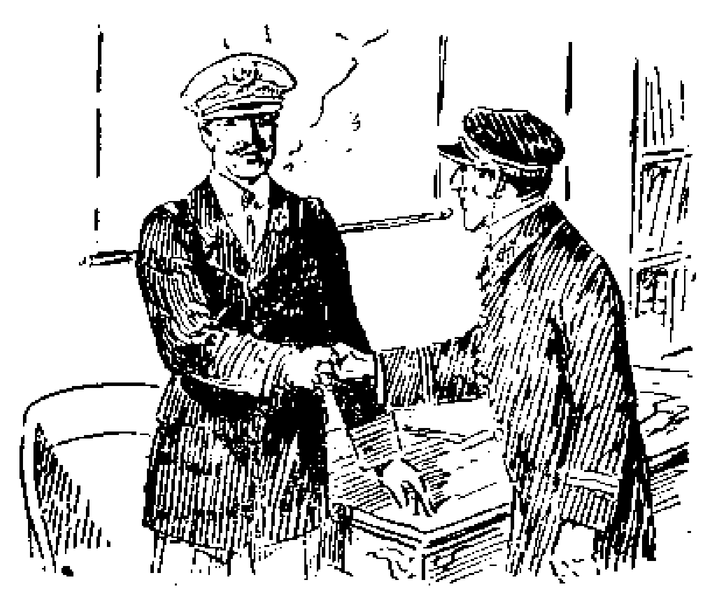
Vers six heures, il put voir appareiller les deux torpilleurs qui, leurs ancres dérapées, s'éloignèrent l'un derrière l'autre, dans la direction du sud-ouest.

D'Harteaux, par prudence – il voulait, autant que possible, que son départ passât inaperçu – ne fit virer son ancre qu'à neuf heures du soir.

Le vent était bon ; il soufflait du nord-ouest. Jacques d'Harteaux fit établir les voiles. Le petit navire, incliné, à la lame, prit rapidement de la vitesse. D'Harteaux, dès qu'il fut hors de vue de Talcahuano, mit le moteur en marche.

La *Vigilancia,* à près de seize nœuds de vitesse, fendit les flots houleux, dans la direction du sud.

Jacques d'Harteaux avait retrouvé tout son « allant ». La pensée qu'il allait – peut-être ! – se mesurer avec Sarraskine, lui faisait supporter ses angoisses. Il s'efforçait d'être optimiste.



— JE VOUS REMERCIE DE VOTRE INTERVENTION.

Quelle que fût la diabolique astuce de l'extraordinaire bandit, il devait, finalement, être réduit à merci !

Bien que la mer fût gonflée par une forte houle et que le vent soufflât avec une certaine force, le temps restait beau. Jacques d'Harteaux, après avoir donné ses ordres à Luciano Moreno, dont le tour de quart était venu, alla se coucher.

Le lendemain, un peu avant midi, la petite île Mocha, qui surgit de l'Océan à une trentaine de kilomètres au large de la côte chilienne, fut dépassée. Le vent ayant tourné,

Jacques d'Harteaux, qui ne voulait pas perdre de temps à tirer des bordées, fit amener les voiles. La *Vigilancia* n'avança plus que poussée par son hélice.

Dans la soirée, les lumières de Valdivia furent en vue. La goélette les laissa derrière elle.

Jacques d'Harteaux, qui avait presque continuellement aux oreilles les écouteurs de son poste de T.S.F., ne surprit pas de nouvelles communications du mystérieux Sarraskine. Les informations lancées par les principaux postes d'Amérique ne mentionnèrent en rien le bandit.

Trois jours et demi après son départ de Talcahuano, vers six heures du matin, la *Vigilancia* stoppa au milieu de l'océan.

D'après la direction suivie par son navire pendant les dernières vingt-quatre heures et la vitesse réalisée, Jacques d'Harteaux avait estimé qu'il ne devait pas être loin du point indiqué par l'aide de camp de l'amiral Castellano.

Cependant, aucun bâtiment n'était en vue…

Mais impossible de faire le point : d'épais nuages cachaient entièrement la voûte céleste !

Vers dix heures du matin, le soleil apparut enfin. Jacques d'Harteaux se hâta de prendre une « hauteur ». Ses calculs, rapidement faits, lui révélèrent qu'il se trouvait exactement à 50° 0' 15" de latitude sud, et à 79° 15' de longitude ouest, soit à quelques milles à peine de l'endroit désigné. Il s'y dirigea. Mais, là aussi, la mer était déserte.

Que faire, sinon attendre ?

L'équipage, qui ne savait encore rien, se demandait ce qui se passait. Mais d'Harteaux ne voulait pas prévenir ses marins avant d'avoir conféré avec le commandant de l'escadrille chilienne. Il connaissait ses hommes, de rudes pêcheurs patagons, incapables de trahison, et qui le suivraient au bout du monde. De ce côté, il n'avait donc pas à s'inquiéter.

Vers quatre heures de l'après-midi, deux colonnes de fumée apparurent dans le nord. Elles se rapprochèrent. Des points noirs se silhouettèrent sur l'horizon. C'étaient le ***Delfin*** et le ***Dorado***.

Ils avaient aperçu la ***Vigilancia*** car ils se dirigèrent vers elle.

Ils stoppèrent à moins de cent cinquante mètres de la goélette. Des pavillons de signaux du Code international montèrent le long du mât du ***Delfin***. Ils invitaient le capitaine de la ***Vigilancia*** à venir à bord du torpilleur. Jacques d'Harteaux fit amener une embarcation et vogua vers le petit navire de guerre.

Le capitaine de corvette Antonio Lavalle, qui commandait la flottille, était un homme de haute stature, au visage encadré de barbe noire. Sans doute savait-il qui était Jacques d'Harteaux, car il l'accueillit avec égard et l'emmena dans sa cabine :

— Rien de neuf ? demanda-t-il. Non ? Tant mieux !…

« Nous aurions dû être ici depuis plusieurs heures, mais nous avons eu des avaries dans la machine : une tête de bielle qui chauffait… Cela nous a fait perdre pas mal de temps ! Il a fallu stopper, refaire les serrages… Enfin, nous sommes ici.

« Vous avez la T.S.F. à bord de votre navire ? Il me semble que j'ai vu une antenne…

— En effet, commandant !

— Bon ! Eh bien, vous allez démonter vos appareils. J'y tiens ! Je sais que nous pouvons nous fier à vous… mais vous n'êtes pas seul… vous dormez… Tout est à craindre !… Après ce qu'a fait ce Sarraskine, nous pouvons tout appréhender, même d'apprendre qu'il a des complices à bord de mes torpilleurs ou sur votre goélette !

« Ceci dit, nous allons repartir à douze nœuds, de façon à être là-bas dans deux jours et demi… au lever du soleil. Nous sommes à la fin de l'été, les jours sont encore très longs… Nous ferons en sorte d'être devant le Cap Horn vers deux heures et demie, du matin. Si l'état de la mer le permet, nous amènerons des vedettes, après nous être rapprochés de terre le plus possible, et nous tenterons de découvrir la galerie que vous a décrite George Stuart.

« Il faut nous hâter ! D'après les bruits qui sont arrivés à mes oreilles, l'Angleterre et l'Amérique se sont déjà mises d'accord avec notre ministre de la Marine. Un aviso anglais va partir des Falklands et un petit croiseur américain ne va pas tarder à le rejoindre devant le Cap Horn…

« Si nous pouvions en avoir terminé avant leur arrivée !… Mes hommes seront munis de grenades et de bombes. Nous avons également des scaphandres, mais je ne pense pas qu'il soit possible de s'en servir… On verra !… Vous êtes prêt à appareiller ?

— Tout de suite s'il le faut, commandant !

— Bien ! Nous allons naviguer en ligne de front. Vous vous tiendrez sur mi gauche, à cent cinquante mètres. Et démontez-moi votre appareil de T.S.F. J'y tiens !…

Jacques d'Harteaux déclara qu'il obéirait et, peu après, regagna son navire.

Les trois bâtiments, aussitôt, repartirent.

Jacques d'Harteaux, après avoir démonté son appareil, fit connaître la vérité à ses hommes. Il leur raconta ce qu'avait fait Sarraskine, ce que l'on savait de lui et leur demanda s'ils acceptaient de se joindre aux marins des torpilleurs chiliens pour essayer de découvrir le repaire du bandit et d'en finir avec lui.

Ainsi qu'il s'y attendait, les hommes furent unanimes à déclarer qu'ils étaient prêts à le suivre où il voudrait les conduire…

Jacques d'Harteaux, ému, les remercia, et leur annonça qu'il doublait leur solde, ce qui augmenta leur enthousiasme.

XI

Trois jours durant, la petite escadrille descendit vers le Sud, en longeant les îles de la Patagonie. Une navigation monotone, triste et rude.

À mesure que les petits navires avançaient, le froid se faisait plus durement sentir. La longue houle venue du pôle les balançait, les soulevait, les faisant piquer du nez avec une telle violence que, par moments, leurs hélices sortaient entièrement de l'eau, ce qui obligeait les mécaniciens à se tenir constamment au volant de manœuvre pour empêcher les machines de s'affoler et de tout briser.

L'estuaire ouest du détroit de Magellan fut dépassé. Plusieurs navires, des paquebots et des cargos furent croisés.

Dans la soirée, l'île de la Désolation, une succession de hautes falaises noires et déchiquetées, fut laissée sur la gauche.

La baie d'Otway franchie, les trois petits bâtiments longèrent l'île de Santa-Inez, devant laquelle un formidable ouragan les assaillit.

Pendant plusieurs heures, les torpilleurs et la goélette luttèrent péniblement contre la mer furieuse : ciel noir, sans une étoile, vagues gigantesques qui soulevaient les malheureux bâtiments comme des fétus, les secouant, les faisant tournoyer sans trêve ni répit, cependant que d'incessants paquets d'embruns s'abattaient sur leur pont, noyant tout, empêchant de faire la moindre cuisine.

Impossible de manœuvrer. Il fallait se borner à éviter les lames les plus dangereuses, sans savoir où la mer entraînait les navires.

Au matin, d'épaisses masses de neige s'abattirent du ciel d'un jaune cuivré. Le vent d'ouest parut se calmer un peu. Mais aucune vue. Depuis plusieurs heures, les trois bâtiments luttaient chacun pour soi, sans plus s'apercevoir.

À bord de la ***Vigilancia,*** Jacques d'Harteaux avait pris la barre. Cramponné à la roue pour ne pas être enlevé, il s'efforçait de maintenir son navire debout à la lame. Comme lui, ses marins comprenaient la gravité de la situation : que le moteur flanchât, qu'une vague arrachât l'hélice, ce qui était très possible, que l'arbre de couche se brisât, et la goélette serait immédiatement roulée par les vagues ; ses panneaux défoncés, elle chavirerait et coulerait sans aucun espoir de salvation…

Les marins, bottés, empaquetés dans leurs ***cirés*** (costume en toile brûlée), se tenaient à l'arrière, autour du petit rouf situé sur la dunette, prêts à exécuter les ordres qui leur seraient lancés.

Bien que tombant à gros flocons serrés, la neige ne restait pas, les rafales la balayant à mesure.

Et les paquets de mer se succédaient sans interruption, frappant à coups sourds contre la coque de la goélette qui résonnait sous le choc, surplombant le petit navire et s'y écrasant avec un ronflement formidable.

Le mousse Pololo, sur l'ordre de Jacques d'Harteaux, était allé prendre quelques boîtes de conserves dans la cambuse, située à l'arrière sous les cabines des officiers. Ces boîtes avaient été distribuées aux hommes qui, sans cesser

de se cramponner aux taquets et aux mains-courantes pour n'être pas enlevés, les ouvrirent tant bien que mal et avalèrent leur contenu, froid et cru, accompagné de biscuit de mer…

Pendant toute la matinée, la tempête fit rage.

Vers midi, la neige cessa de tomber, mais le vent augmenta de violence. La terre avait disparu. La ***Vigilancia,*** la proue tournée vers l'Ouest, pour soutenir l'assaut des lames, lui tournait le dos. Quant aux deux torpilleurs, nul n'aurait pu dire où ils étaient…

Pendant deux jours et deux nuits, l'ouragan redoubla. La ***Vigilancia,*** quelle que fût sa solidité, menaçait de se disloquer. À chaque coup de tangage plus violent, à chaque coup de mer, sa coque gémissait sourdement. Une partie de ses bastingages de bâbord avaient été enlevés, et le reste menaçait de suivre.

Mais rien à faire pour tenter une réparation, quelle qu'elle fût ! Le pont était constamment recouvert d'une eau écumante et tourbillonnante qui emportait tout.

Bien qu'à sec de toile, les deux mâts vibraient sous l'effort du vent, tendant leurs étais à craquer. Espars, charniers, tout ce qui ne faisait pas corps avec le pont avait été arraché, balayé.

Et rien à tenter ! Le moteur, heureusement, tenait bon. La goélette, debout à la lame, n'avançait pas ou peu. Les hommes de barre qui avaient successivement remplacé Jacques d'Harteaux se bornaient à maintenir le navire droit au vent.

La bourrasque, enfin, parut un peu se calmer. Quelques albatros géants apparurent, leurs ailes immobiles, dans le ciel jaune… Plusieurs, s'abaissant vers l'océan, passèrent en piaillant sinistrement à moins de cinquante mètres au-dessus du pont de la ***Vigilancia***.

La mer s'étant faite moins dure, Jacques d'Harteaux essaya de reprendre sa route.

Vers onze heures du matin, le soleil étant apparu dans un trou des nuages, il en prit hauteur et reconnut qu'il se trouvait par 54° 20' de latitude sud et 74° 57' 30" de longitude ouest, soit à une quarantaine de milles marins de l'île Santa-Inez.

Virant de bord, il dirigea la goélette vers l'est et, pour soulager le moteur autant que pour accroître la vitesse du petit navire, fit hisser la trinquette et la misaine.

Poussée à la fois par le vent et par son hélice, la ***Vigilancia*** accéléra son allure… Éventrant les lames striées d'écume, elle atteignit bientôt quinze nœuds. C'était encore insuffisant : les vagues, poussées par la bourrasque, la poursuivaient, la rattrapaient, la surplombaient, menaçaient – comme disent les marins de la « manger ».

Les hommes de barre devaient concentrer toute leur attention pour maintenir le navire dans l'axe des lames, afin d'éviter qu'il ne fût roulé par elles ; ils devaient veiller à redresser le gouvernail au moment du choc des paquets d'eau, afin de ne point risquer qu'il fût arraché par la vague…

Les hommes, qui n'avaient plus dormi depuis trois jours, qui n'avaient rien pris de chaud et dont les vêtements imbibés d'eau salée ne les protégeaient plus qu'à demi, étaient à bout de forces. Ils ne se plaignaient pas, mais Jacques

d'Harteaux lisait leur détresse dans leurs regards. Le frottement incessant de la toile rugueuse de leurs « cirés » contre leurs poignets leur avait, à presque tous, causé des plaies qu'envenimait le sel marin.

Vers trois heures de l'après-midi, les falaises de l'île Santa-Inez furent en vue. Jacques d'Harteaux fit infléchir son navire vers la gauche, de façon à se rapprocher de l'île Charles, un îlot séparé de l'île Santa-Inez par un étroit bras de mer.

Un peu avant le coucher du soleil, le cap Gloucester – une pointe rocheuse de l'île Charles – fut doublé. D'Harteaux mit le cap sur l'île Noire, un roc stérile de près de deux cents mètres de hauteur, qui se dresse comme une sentinelle au nord-ouest des archipels du cap Horn.

Le vent avait encore molli ; la mer ne brisait plus, mais une longue houle la gonflait, faisant rouler et tanguer le petit navire.

Les deux torpilleurs n'apparaissaient toujours pas. Avaient-ils coulé ? Jacques d'Harteaux se le demanda…

La *Vigilancia* elle-même était en piteux état. Ses bastingages – ceux que la mer n'avait pas arrachés – ne tenaient plus. Ses coutures faisaient eau de toutes parts. Les hommes, depuis deux jours, ne cessaient de se relayer aux pompes à bras, la pompe actionnée par le moteur ne suffisant pas à épuiser l'eau. Les mâts et espars de rechange, amarrés sur le pont, avaient été enlevés.

Comme le pont était maintenant à peu près à sec, Jacques d'Harteaux envoya le charpentier et les hommes de quart installer des filières – garde-fous – avec des filins, afin de remplacer les bastingages manquants. Les saisines des

embarcations, qui s'étaient relâchées sous l'assaut des vagues, furent raidies. Un peu d'ordre fut mis partout.

Le cuisinier, Morris Ravaco, un gros mulâtre de Buenos-Aires à la voix habituellement tonitruante, put enfin allumer ses fourneaux et préparer une marmite de ***maté*** (bœuf en conserves) que les hommes burent, brûlant, avec délices. Des boîtes d'endaubage (sorte de thé en usage dans la Pampa)[3] furent ouvertes. Morris Ravaco confectionna une sorte de ragoût qui fut dévoré rapacement.

À la nuit, d'Harteaux fit venir légèrement son navire vers l'ouest, afin de s'éloigner davantage des côtes : les innombrables îles et îlots de la Terre de Feu, dans la région méridionale qui avoisine le cap Horn, ne comportent aucun phare. Aussi les navigateurs, par prudence, passent-ils exagérément au large, sans souci d'allonger leur route…

Dans la nuit, l'île Noire fut doublée.

Au jour, la ***Vigilancia*** fit route sur l'île Stewart.

Le vent avait repris, mais modérément. Il tournait du sud-ouest au nord-ouest. La houle était toujours aussi forte.

À la fin de la journée, la goélette fut en vue des îles Wood, à moins de soixante milles à l'ouest du cap Horn.

Jacques d'Harteaux fit stopper le moteur. La brigantine et les flèches furent établies.

---

[3] L'inversion entre (bœuf en conserves) et (sorte de thé en usage dans la Pampa) est présente dans l'édition originale utilisée. ***(Note ELG)***.

La *Vigilancia,* poussée uniquement par le vent, avança à l'allure de sept à huit milles à l'heure.

Elle contourna les îlots Ildefonso, d'énormes masses de roc s'élevant à pic à plusieurs centaines de mètres au-dessus de l'océan, et tira droit sur l'île Hermitte qu'un étroit bras de mer sépare de celle du cap Horn.

Pendant la nuit, d'Harteaux diminua de toile. Vers minuit, il croisa un grand quatre-mâts qui, le cap Horn franchi, voguait, ses voiles au plus près, vers le nord-ouest. Il eut bientôt disparu dans les ténèbres.



UN SOUS-OFFICIER L'ATTENDAIT EN HAUT.

Lorsque, à trois heures du matin, une lueur livide et crépusculaire annonça le soleil, la *Vigilancia* se trouva devant le cap Spencer, la pointe la plus sud de l'île Hermitte.

Devant eux, ses marins purent apercevoir, dominant les flots de ses quatre cent cinquante mètres d'altitude, le sinistre rocher du cap Horn.

Une large ceinture de brisants recouverts de goémons – car c'était marée basse – l'entourait. Sur ses pentes abruptes,

de grands arbres tordus par les vents dressaient leurs silhouettes tourmentées et, à sa cime que, par instants, des nuages voilaient, des taches blafardes se voyaient, produites par l'amoncellement de la neige dans les anfractuosités du roc.

Quelques albatros, qui volaient très bas dans le ciel gris, peuplaient seuls la solitude. Leurs piaillements se mêlaient aux murmures sourds du ressac. Derrière le cap, lui faisant vers le nord-est une ceinture d'un gris sombre, se distinguaient les silhouettes des îles Herschell et Deceit, contre lesquelles tant de navires sont venus se briser.

Des deux torpilleurs, toujours pas de traces.

Impossible de mouiller les ancres autour du cap Horn, la profondeur de la mer est de quatre-vingts à cent mètres.

Jacques d'Harteaux, qui voulait pouvoir manœuvrer rapidement s'il le fallait, fit amener les voiles. La *Vigilancia* évolua à vitesse réduite devant le cap Horn.

La journée passa ainsi sans qu'aucun navire apparût.

À la nuit, Jacques d'Harteaux, par prudence, s'en fut croiser à quelques milles au large, dans le sud-ouest du cap Horn.

Le temps – fait assez rare dans ces parages – semblait évoluer vers le beau. La houle elle-même s'était adoucie.

Un peu avant deux heures du matin, Jacques d'Harteaux, qui, sans s'accorder une seconde de repos, se promenait de long en large sur la dunette, crut apercevoir un feu dans le Sud. Il prit ses jumelles et distingua une lueur rougeâtre, comme un halo, qui semblait provenir d'au-dessous de l'horizon.

Il n'y avait pourtant aucune terre, dans cette direction. Et ce bizarre halo ne pouvait être produit par les feux d'un navire, encore moins par celui d'un phare.

Intrigué, d'Harteaux lança la ***Vigilancia*** dans la direction de la mystérieuse lueur. »

À mesure que la goélette avança vers le Sud, la clarté sembla grandir, mais sans que son foyer fût visible. Soudain, elle disparut. Jacques d'Harteaux, pendant près d'une heure, la rechercha en vain.

— J'ai été le jouet de quelque illusion… d'un commencement d'aurore boréale ? réfléchit-il, à défaut d'autre explication.

Il fit virer de bord à la goélette qui, toujours à petite vitesse, vogua vers le Nord.

Au matin, l'île du cap Horn fut de nouveau en vue.

Jacques d'Harteaux n'en crut pas ses yeux en apercevant plusieurs navires : les deux torpilleurs chiliens et un autre bâtiment de guerre d'un tonnage plus important.

Il se dirigea vers eux et manœuvra de façon à en passer le plus près possible.

Le troisième navire était un petit croiseur d'environ deux mille tonnes. L'***Union Jack*** flottait à son mât de pavillon. L'ayant contourné, d'Harteaux put lire au passage, des deux côtés de sa poupe pointue, ce nom qui se détachait en lettres de cuivre soigneusement fourbies sur sa coque grise :

Auckland.

Un long canot automobile se balançait le long de ses flancs, à la base de son échelle de coupée.

La *Vigilancia* avait été aperçue et reconnue, car un officier du croiseur cria en anglais dans un mégaphone :

— Le capitaine de la *Vigilancia* est prié de se rendre à bord du croiseur *Auckland* sans délai !

— Je viens tout de suite ! clama d'Harteaux.

Il stoppa son navire à deux cents mètres du croiseur, et, en ayant laissé le commandement à Luciano Moreno, fit amener une embarcation qui, en quelques instants, le déposa sur la plate-forme inférieure de l'échelle de coupée du bâtiment britannique.

Un sous-officier l'attendait en haut. Il le conduisit aussitôt dans le salon du capitaine de l'*Auckland*.

À peine entré, Jacques d'Harteaux aperçut le commodore Antonio Lavalle et, debout auprès de lui, un gentleman rasé, correct, à la physionomie à la fois énergique et distinguée, vêtu d'un uniforme de capitaine de frégate de la marine royale britannique.

Les présentations rapidement faites, le capitaine Chatfield – tel était le nom de l'officier – se rassit derrière son bureau d'acajou et invita ses hôtes à l'imiter. Ils s'installèrent dans de confortables fauteuils de cuir.

— Ainsi que je viens d'en informer le commodore Lavalle, déclara le capitaine de *l'Auckland,* je suis envoyé par le gouvernement britannique pour collaborer à l'action entreprise pour découvrir le bandit Sarraskine et le capturer ou l'anéantir.

« Nous avons la chance de trouver ici un temps presque exceptionnel. Il faut en profiter. Aux Falklands, d'où je viens, l'on prévoit que cette embellie durera quelques jours. Nous allons donc commencer immédiatement les opérations.

« Conformément aux précédents, à mon grade de capitaine de frégate, qui fait de moi l'officier le plus haut gradé, je vais prendre le commandement…

« Il va de soi, messieurs, que j'accueillerai avec reconnaissance vos avis et que je me concerterai avec vous sur le plan à établir !

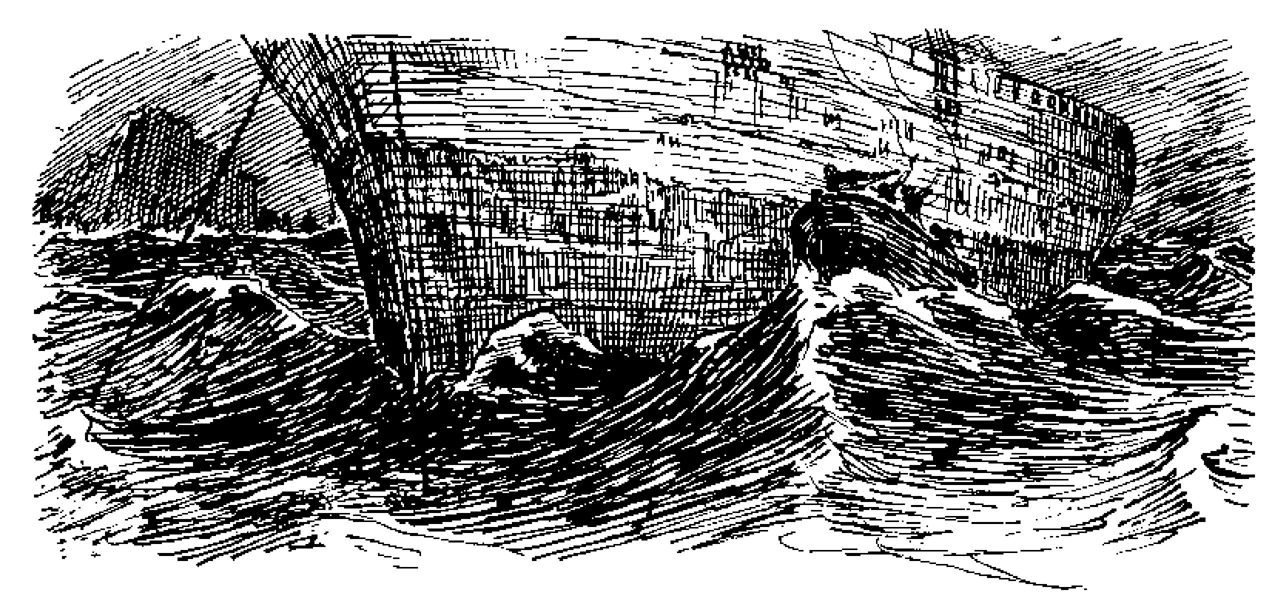
« … Résumons donc nos impressions, et décidons ! Il faut agir sans tarder !

XII

Un silence suivit les paroles du commander Chatfield.

Le commodore Lavalle, avec des gestes lents et posés, alluma un gros cigare à bague d'or et murmura :

— Il n'a pas tenu à moi, commandant, d'arriver avant au Cap ! Le señor d'Harteaux, qui est ici, vous dira que, depuis mon départ de Talcahuano, j'ai déjà eu des avaries. Depuis, nous avons éprouvé une tempête qui nous a obligés, pendant plusieurs heures, à fuir devant le temps ! Nous étions réellement en perdition !



CE NE FUT QU'APRÈS UNE LONGUE DEMI-HEURE D'EFFORTS SURHUMAINS, QUE LES MARINS DE L'EMBARCATION PURENT SAISIR LES CORDES QUI LEUR ÉTAIENT LANCÉES.

— ***Well !***… Je n'ai jamais douté de votre empressement à pourchasser… à rechercher, veux-je dire, ce misérable Sarraskine ! fit Chatfield, tranquillement. Je serais aux regrets si quelque chose, dans mes paroles, vous avait produit cette impression !

« Nous sommes ici entre camarades, sans autre but que de collaborer de toutes nos forces à l'anéantissement d'un pirate criminel.

« Il n'a pas tenu à l'amirauté britannique d'agir plus rapidement ; dès qu'elle a connu les révélations, véridiques ou non, du matelot George Stuart, elle s'est mise d'accord avec le gouvernement chilien pour agir. Et me voilà ici.

« … Le temps est maniable. Profitons-en !

« Nous allons amener toutes les chaloupes à moteur dont nous disposons. Elles fouilleront les moindres criques des environs et prendront des photographies qui seront ensuite agrandies et examinées : ce que l'œil nu ne distingue pas, l'objectif, souvent, le voit et l'enregistre.

« Nous allons nous partager la besogne.

« Les canots de l'***Auckland*** examineront les côtes de l'île du Cap-Horn et des îles Herschell et Deceit.

« Vos embarcations, capitaine Lavalle, inspecteront l'île L'Hermitte.

« Vous, capitaine d'Harteaux, vous pourrez, avec votre navire, pousser jusqu'à la presqu'île Hardy. Vous reconnaîtrez le faux cap lui-même et débarquerez, si cela vous est possible.

« Vous n'êtes pas sans connaître, n'est-ce pas, la similitude d'apparence existant entre la silhouette de l'île du Cap-Horn et la pointe sud de la presqu'île Hardy, laquelle ressemble à s'y méprendre au Cap ***Stiff***… (indomptable : surnom du cap Horn).

« Vous commencerez à la Baie d'Orange et irez jusqu'à la Baie du Sud, et vous reviendrez ici par le canal Franklin…

« Je pense que ces opérations préliminaires pourront être terminées avant dix heures ce soir.

« Je vous attends, messieurs, ici à bord, à minuit. Si le mauvais temps survenait – ce qui est possible – nous nous réfugierions dans la Baie Bourchier, au nord-ouest du faux Cap Horn !…

« Nous communiquerions, non pas par T.S.F., Sarraskine capterait nos communications, mais, plus simplement, par signaux optiques, en utilisant le Code ordinaire de l'Amirauté dont je vais vous faire tenir une copie.

« … J'écoute, gentlemen, les observations que vous pourriez avoir à présenter au sujet de mon plan !

Le commodore Lavalle et Jacques d'Harteaux échangèrent un éloquent regard.

Certes, le plan de l'officier britannique paraissait sagement conçu, seulement, le capitaine Chatfield avait eu soin de réserver à ses sous-ordres l'exploration des environs immédiats du Cap Horn, afin de leur procurer la gloire de découvrir Sarraskine, si les déclarations de George Stuart s'avéraient exactes.

— Il me semble que vous avez tout prévu, commandant ! fit Lavalle, sobrement.

— Je suis de cet avis ! appuya Jacques d'Harteaux.

— Alors, gentlemen, à l'œuvre.

Les trois hommes se levèrent et sortirent sur le pont du croiseur.

Le vent avait un peu fraîchi. Il venait du Sud, maintenant, et cela se sentait : la température avait baissé de plusieurs degrés. Sur le pont de *l'Auckland,* des plaques de glace se voyaient.

Jacques d'Harteaux et le capitaine Lavalle regagnèrent chacun leur navire.

D'Harteaux, aussitôt, mit le cap vers l'ouest. Il connaissait assez bien les atterrages du cap Horn, et son second, Luciano Moreno, qui avait longtemps pratiqué la pêche en Patagonie, aurait pu, s'il l'avait voulu, se diriger sans carte à travers les milliers d'îles et d'îlots, à travers les innombrables chenaux qui avoisinent le cap Horn.

En moins de deux heures, la *Vigilancia* eut doublé l'île L'Hermite et fut en vue du faux cap Horn.

Qui n'a pas vu ces régions désolées, ne saurait s'en faire une idée ! De tous côtés, ce sont des rocs noirs aux parois à pic, autour desquels la longue houle du Sud vient se briser en produisant d'immenses flaques d'écume blanche.

Dans les creux des falaises, de grands arbres décharnés, contournés, contorsionnés, dressent leurs rameaux sombres. Au-dessus d'eux, des taches blanches apparaissent, la neige et la glace amoncelées dans les anfractuosités de la pierre : elles ne dégèlent jamais.

La mer est d'un vert noir. Elle se gonfle en de gigantesques replis qui arrivent de l'horizon et ballottent les plus grands navires comme de simples canots. Et, au-dessus de cette désolation, un ciel gris, où l'éternel vent d'ouest pousse

des nuages bas, allant du noir au gris clair, des nuages lourds, que l'on sent chargés de grêle et de neige.

De temps à autre apparaissent quelques oiseaux, d'énormes albatros aux becs crochus, des malamochs noirs comme des corbeaux, des pétrels gris qui rasent les flots, à la recherche de nourriture…

La *Vigilancia,* pendant toute la journée, longea d'aussi près que possible les formidables falaises, ne s'en écartant que pour contourner les vastes champs de goémons noirs qui, aux alentours du cap Horn, indiquent la présence des écueils.

Nulle part, Jacques d'Harteaux ne découvrit de traces de présence humaine. À quatre reprises, il débarqua dans un canot, au risque de chavirer ou de s'écraser sur les rocs : il lui avait semblé distinguer l'orifice d'une galerie. Mais ce n'étaient que de simples excavations, des grottes aux trois quarts emplies par la mer et qui n'aboutissaient nulle part.

Que George Stuart eût menti ou non, une chose était certaine : le repaire de Sarraskine n'était pas situé aux alentours immédiats du faux cap Horn.

Vers la fin de l'après-midi, Jacques d'Harteaux vira de bord et revint vers le cap où il arriva un peu après dix heures du soir.

Le soleil venait de disparaître, mais le crépuscule durait encore, éclairant d'une lueur grisâtre la mer houleuse et les îlots de roc.

Les deux torpilleurs chiliens et *l'Auckland* étaient là, roulant et tanguant bord sur bord, car la houle avait augmenté.

Le vent soufflait maintenant franchement de l'ouest ; il « fraîchissait » de minute en minute.

À grand'peine, une embarcation fut amenée. Jacques d'Harteaux y descendit. Elle vogua aussitôt vers l'***Auckland,*** en glissant sur les replis de la houle comme un chariot de montagnes russes.

L'accostage contre l'échelle du croiseur anglais fut laborieux. Jacques d'Harteaux eut besoin de toute son agilité pour sauter du canot sur la plate-forme en caillebotis.

Un officier le conduisit aussitôt dans le salon du commandant Chatfield.

— Bonjour, capitaine ! fit l'Anglais en tendant la main à son visiteur. Du nouveau ?

— Rien, hélas !

— Nous non plus !… Le capitaine Lavalle n'est pas venu. Il estime que la mer est trop grosse pour amener un canot. Il m'a fait signaler, à bras, qu'il n'avait rien remarqué d'anormal. Ainsi, nous ne savons rien… Et le temps se gâte !… Nous allons être obligés de prendre le large !

Un de mes radiotélégraphistes, d'autre part, m'a fait connaître qu'il croyait – je dis qu'il ***croyait*** – avoir discerné des signaux sur ondes courtes venant du sud-ouest… Mais il n'est sûr de rien. Il ne peut dire s'il s'agit de signaux ou bien de perturbations électro-magnétiques. Bref, nous ne savons rien !

Le baromètre est à 747 et il descend. Nous allons avoir une tempête, et d'ici peu. Impossible de rester ici ! Je pense que nous pourrions aller nous réfugier dans la baie de Saint-François, qui est bien à l'abri des vents d'ouest. Nous atten-

drons là les événements… La carte, de ce côté, indique des fonds de 50 à 60 yards ! Je ne crois pas qu'il soit possible de mouiller. Nous resterons sous pression, à la cape…

— J'aimerais autant rester au large, commandant ! objecta Jacques d'Harteaux. Mon moteur est bon, mais ce n'est qu'un Diesel ! S'il venait à manquer, je serais jeté à la côte, sans espoir !

— Oui… je comprends !… Eh bien, appareillez et venez me rejoindre à la baie Saint-François dès que vous jugerez le temps maniable ! Le capitaine Lavalle y sera avec ses navires.

… Si vous découvriez quelque chose, entre-temps, il faut tout prévoir, ralliez la baie, ***quelque temps qu'il fasse,*** nous agirons sur-le-champ !…

— Vous pouvez compter sur moi, commandant ! fit d'Harteaux qui, aussitôt, prit congé de l'officier anglais et redescendit dans l'embarcation qui l'avait amené.

Le retour à bord de la *Vigilancia* fut dur. Le vent, qui soufflait, à présent, avec une effroyable violence, soulevait d'énormes vagues qui déferlaient avec un bruit de tonnerre, menaçant, à chaque instant, d'écraser et d'anéantir la fragile embarcation.

C'était nuit noire. À travers les embruns et les paquets de mer, Jacques d'Harteaux avait peine à distinguer les feux de position de sa goélette.

Il n'en fut bientôt plus qu'à quelques mètres. Ce ne fut qu'après une longue demi-heure d'efforts surhumains, que les marins de l'embarcation purent saisir les cordes qui leur étaient lancées. Le canot y fut solidement amarré, cependant

que les hommes s'efforçaient, à l'aide de leurs gaffes, de l'empêcher de s'écraser contre la coque de la *Vigilancia*.



— REGARDEZ ! S'ÉCRIA TOUT A COUP LUCIANO MORENO.

Les palans purent enfin être accrochés et l'embarcation hissée.

La goélette, aussitôt, se lança vers le sud-ouest. Jacques d'Harteaux avait hâte de s'éloigner de la terre, car, si le vent venait de l'ouest, la houle portait vers le nord.

La *Vigilancia,* roulant à croire qu'elle allait chavirer, son pont presque constamment couvert par les lames, avança péniblement.

Jacques d'Harteaux, s'étant retourné, chercha vainement les deux torpilleurs chiliens et le croiseur anglais. Ils semblaient s'être fondus dans les ténèbres.

Deux heures durant, la goélette vogua parmi des montagnes d'eau qui menaçaient de l'engloutir. Les côtes de la Terre de Feu avaient disparu. De lourds nuages, venus du Sud, couraient dans le ciel étoilé. Le froid était intense.

— Regardez ! s'écria tout à coup Luciano Moreno, qui se tenait debout aux côtés de Jacques d'Harteaux, sur la dunette.

Dans la direction du sud-ouest, droit devant le petit navire, un feu rouge, à éclats, apparaissait : trois lueurs se suivant à l'intervalle d'une seconde et séparées du prochain groupe par une pause de trois secondes.

— Un phare ! C'est impossible ! murmura d'Harteaux, saisi.

— C'est Diego-Ramirez qui est là ! fit Luciano Moreno. Ces feux… ce sont peut-être des signaux de détresse d'un navire qui s'est mis au plein là-bas.

— Ils seraient rudement réguliers, pour des signaux de détresse ! observa d'Harteaux.

Pendant quelques instants, les deux hommes, leurs jumelles aux yeux, n'échangèrent pas une parole.

L'île de Diego-Ramirez, ou plutôt les deux îlots qui portent ce nom, est située à environ cinquante-cinq milles au sud-ouest de l'île du Cap-Horn. La plupart des navires qui doublent le cap préfèrent passer au sud de Diego-Ramirez, plutôt que de passer entre elle et le cap Horn. Ils ont ainsi plus de large pour manœuvrer et pour louvoyer contre l'éternel vent d'ouest.

Il n'y a aucun phare sur Diego-Ramirez, et les deux îlots forment une sorte de barrière, allant du Nord au Sud, qui mesure une dizaine de kilomètres de longueur.

La liste est longue des voiliers qui se sont écrasés sur les deux îlots. Il est à peine besoin de dire que Diego-Ramirez est désert.

La supposition de Luciano Moreno était donc vraisemblable ; mais qu'un navire échoué sur les rocs et battu par la mer pût lancer des signaux aussi réguliers, c'était bien étonnant.

Jacques d'Harteaux, soudain, se souvint de la mystérieuse clarté qu'il avait aperçue la nuit précédente, et qui, justement, paraissait provenir de la direction de Diego-Ramirez !

— On va bien voir ! dit-il tout haut. Faites mettre le cap sur le feu rouge !

La goélette n'eut qu'à changer sa route de quelques degrés à peine.

Pendant une longue heure, elle se fraya un chemin à travers les formidables lames qui, presque sans trêve, la recouvraient d'un linceul d'eau glacée.

Les éclats rouges se rapprochaient. Mais la visibilité était si mauvaise que Jacques d'Harteaux ne parvenait pas encore à distinguer les falaises de Diego-Ramirez. Il reconnaissait seulement que le mystérieux feu rouge devait se trouver sinon au ras de l'eau, du moins très peu au-dessus. Par instants, les vagues le masquaient.

À mesure que la goélette avançait vers le Sud, le vent se faisait de plus en plus violent. C'était à grand'peine que la goélette parvenait à avancer, bien que le moteur tournât à toute puissance.

Par instants, des lames plus courtes que les autres venaient frapper la proue de la *Vigilancia* et s'y écraser avec la violence et la précision d'un bélier. Le petit navire vibrait lugubrement sous le choc et s'arrêtait net… Il se relevait, à la

seconde suivante, pour repartir péniblement. Et de nouvelles vagues arrivaient, qui le balayaient, de l'avant à l'arrière.

D'un moment à l'autre, le panneau de la cale risquait de s'effondrer sous le poids de l'eau qui l'assaillait, et ce serait la fin.

Jacques d'Harteaux s'en rendait compte. Mais il voulait avancer. Il voulait savoir.

Ses marins, groupés autour de lui sur la dunette, seul endroit du navire où il fût possible de se tenir, restaient muets, mais, de temps à autre, ils regardaient leur chef…

Et, à l'improviste, la lueur rouge disparut.

La *Vigilancia* n'en était certainement pas à plus d'un demi-mille à ce moment…

Les hommes, qui, jusqu'alors, ne l'avaient pas perdue de vue, firent entendre des exclamations de stupeur.

Pendant quelques minutes, la goélette continua à voguer dans la direction du feu disparu. Mais, plus rien.

Diego-Ramirez était tout proche, bien qu'on ne le vît pas.

— Je crois que… nous ferions bien… de virer de bord, capitaine ! murmura Luciano Moreno dans l'oreille de d'Harteaux.

XIII

— Virer de bord ? grommela d'Harteaux. Pas encore ! Nous avons le temps !… On ne voit pas encore les îlots…

— Quand on les verra, capitaine, c'est qu'on sera dessus ! fit Luciano Moreno. Et alors…

Il n'en dit pas davantage, mais d'Harteaux comprit sa pensée. Il ne répondit pas. Pendant quelques minutes, la ***Vigilancia*** continua à avancer à travers les lames monstrueuses qui, de tous côtés, l'assaillaient.

L'ouragan, loin de se calmer, redoublait de violence. Dans le ciel d'une obscurité de poix, les étoiles demeuraient invisibles. L'horizon lui-même ne se distinguait pas. De toutes parts, c'étaient les ténèbres.

Comme venait de le faire observer Luciano Moreno, Diego-Ramirez devait être tout proche… À combien de milles ? À dix, à cinq… à moins, peut-être. Mais le mystérieux feu rouge n'apparaissait plus. La terre, où qu'elle fût, demeurait invisible.

Et la goélette, secouée, à demi chavirée, son hélice s'affolant à chaque coup de tangage, à croire que tout allait se briser, avançait sous les lames et les embruns.

Elle résistait à l'assaut des vagues, mais pour combien de temps ? C'était à grand'peine si les matelots, accrochés, qui à une boucle, qui à un taquet ou à une bitte d'amarrage, parvenaient à se retenir pour ne pas être enlevés par la mer.

Les bastingages, ébranlés par les paquets d'eau qui venaient s'y écraser, craquaient ; ils mêlaient leurs gémissements à ceux du gréement tendu à casser sous l'effort de la bourrasque.

Le pont, sans cesse recouvert par des tourbillons d'eau bouillante, ne s'apercevait plus.

Et rien à l'horizon…

Jacques d'Harteaux, au risque de briser son navire et de s'engloutir, serait allé encore plus loin. Mais il ne pouvait entraîner dans sa perte ces hommes qui, pleins de confiance en lui, avaient mis leurs existences entre ses mains.

— Tribord (droite), doucement ! cria-t-il à l'homme de barre.

Le petit navire pivota avec lenteur sur sa droite ; alors, les lames l'assaillirent par l'avant. Il plongea jusqu'au mât de misaine… Pendant quelques secondes, il cessa d'avancer. Il recula même, bien que son moteur continuât vaillamment à fonctionner.

Une vague gigantesque le surplomba et s'écrasa sur lui, avec un fracas de tonnerre… Trente secondes durant, la malheureuse goélette fut recouverte d'un épais linceul liquide…

Mais le moteur tint bon. L'hélice aussi. La ***Vigilancia,*** brusquement, avança de nouveau, tout en reprenant sa giration.

— Droite, la barre ! hurla Jacques d'Harteaux, en se secouant pour faire tomber l'eau qui ruisselait sur sa capote cirée.

Il essaya, des yeux, de scruter les ténèbres autour de lui, pour se rendre compte si tous ses hommes étaient encore à bord. Mais l'obscurité était trop épaisse.

Jacques d'Harteaux appela Luciano Moreno, qui se tenait debout, à deux pas de lui, cramponné au compas, et lui ordonna de faire l'appel.

Ce ne fut pas chose facile ! Enfin, après plus d'un quart d'heure de cris et de hurlements, Moreno finit par constater, sans erreur possible, que l'équipage était toujours au complet.

Maintenant que la *Vigilancia* voguait vers le Nord-Est, elle souffrait un peu moins de la tempête, qui la poussait presque vent arrière.

Jacques d'Harteaux, d'après sa propre fatigue, se rendait compte de celle de ses hommes ; il leur fit distribuer à chacun une ample ration de tafia. Puis il descendit dans sa cabine, pour changer de vêtements : les siens étaient trempés.



— ET, PARMI CE HALO D'ENFER, NOUS AVONS VU JAILLIR DANS LE CIEL LES TÔLES, LES COUPLES, LES CHEMINÉES, LES DÉBRIS DU MALHEUREUX NAVIRE... ET, AVEC, DES HOMMES !...

La vue des lampes de son poste de T.S.F. lui fit soudain songer que, si ce mystérieux Sarraskine avait, comme tout l'indiquait, son repaire dans les environs, et s'il connaissait la présence des navires de guerre envoyés à sa recherche, peut-être se donnerait-il le plaisir de leur lancer quelque « radio ».

Ses façons d'agir rendaient cette supposition très plausible !

D'Harteaux, ayant rapidement changé ses habits humides contre d'autres plus secs, s'assit devant ses appareils, et, cramponné à la table sur laquelle ils étaient fixés, pour ne pas être renversé par le roulis, manœuvra ses condensateurs.

Il n'entendit que quelques hululements qu'il jugea produits par l'électricité atmosphérique. Après quelques essais infructueux, il allait remonter sur le pont, lorsque, soudain, il perçut le « sifflement d'accompagnement » que connaissent bien les « sans-filistes ».

Intrigué, il fit imperceptiblement tourner les boutons d'ébonite – et il entendit…

Ce n'était pas une voix humaine, c'était le léger grincement du télégraphe… Mais qui télégraphiait ? D'Harteaux sursauta :

— … S.O. S… S.O. S… traduisit-il.

D'autres lettres suivirent. Elles devaient constituer un message, une phrase, mais, soit que des interférences le brouillassent, soit que le poste émetteur ne fonctionnât pas très bien, Jacques d'Harteaux, malgré ses efforts, ne put dé-

chiffrer l'appel mystérieux… Il l'entendit qui devenait de plus en plus faible. Puis tout cessa.

D'Harteaux, après avoir attendu la suite pendant plusieurs minutes, dut se résigner à retirer les écouteurs de ses oreilles.

En proie à de sinistres pressentiments, il remonta sur le pont.

Le temps restait toujours aussi mauvais. La visibilité était nulle. Impossible de tenter d'atteindre la baie Saint-François.

L'ancien lieutenant de vaisseau dut se résigner à mettre à la cape en attendant le jour.

Pendant le restant de la nuit, la petite goélette roula et tangua parmi les lames gigantesques.

Enfin, une lueur livide annonça la prochaine apparition du soleil.

L'homme que Jacques d'Harteaux avait placé en faction dans sa cabine, les écouteurs aux oreilles, n'avait plus rien entendu…

Vers le Nord, l'îlot d'Ildefonso, reconnaissable à sa forme en pain de sucre, se détachait à l'horizon.

D'Harteaux vint légèrement sur sa droite et se dirigea vers le faux Cap Horn, qui borne au Nord l'entrée de la baie de Saint-François.

Bientôt, la *Vigilancia* se trouva en eaux relativement calmes, avec, de tous côtés, de formidables masses de roc. L'ancien lieutenant de vaisseau, qui avait pris la barre, lon-

gea la côte dentelée de la presqu'île Hardy, placée sur sa gauche, et distingua peu après la coque grise et les cheminées de l'*Auckland,* qui se confondaient presque avec les falaises environnantes.

Le croiseur britannique était seul. Ce fut en vain que M. d'Harteaux chercha des yeux les deux destroyers chiliens. Il ne les vit pas.

Bien qu'abritée du vent d'ouest par la presqu'île Hardy, la baie de Saint-François n'était pas des plus calmes. Une forte houle, qui faisait lourdement tanguer et rouler l'*Auckland,* y régnait.

Jacques d'Harteaux mouilla ses deux ancres par plus de trente mètres de fond, entre l'*Auckland* et la terre.

Tout aussitôt, des pavillons montèrent le long du mât du navire de guerre britannique, pour inviter le capitaine de la *Vigilancia* à se rendre à bord.

Jacques d'Harteaux, ayant laissé le commandement à Luciano Moreno, fit mettre à la mer une embarcation, ce qui n'alla pas sans difficultés, et se fit amener le long de l'*Auckland*.

Un officier le conduisit sur-le-champ dans la chambre des cartes du croiseur où l'attendait le commandant Chatfield.

— Rien de neuf ? demanda celui-ci, après les salutations d'usage. Vous n'avez pas vu les destroyers chiliens ? Ils devaient me rejoindre ici !

— Pas vu, commandant ! fit d'Harteaux qui relata ses impressions de la nuit : l'apparition du bizarre feu rouge

dans la direction de l'îlot de Diego-Ramirez, et sa mystérieuse disparition.

— Vous êtes bien certain, monsieur d'Harteaux, que vous n'avez pas été victime de quelque illusion… mirage… aurore boréale ? insista Chatfield.

— Absolument, commandant ! D'ailleurs, les hommes de mon équipage ont aperçu comme moi le feu rouge et…

— Il y a des… des hallucinations collectives, monsieur d'Harteaux ! observa Chatfield. J'en connais de nombreux exemples !

« Il n'importe ! Dès que le temps sera un peu plus maniable, nous irons explorer les deux îlots !…

« Mais je voudrais bien savoir ce que sont devenus le ***Delfin*** et le ***Dorado !*** Hier, par signaux, nous nous étions mis d'accord pour qu'ils me rejoignissent ici ! Peut-être les Chiliens ont-ils mal compris ?… En tout cas, je ne les ai plus vus…

« Attendons-les !

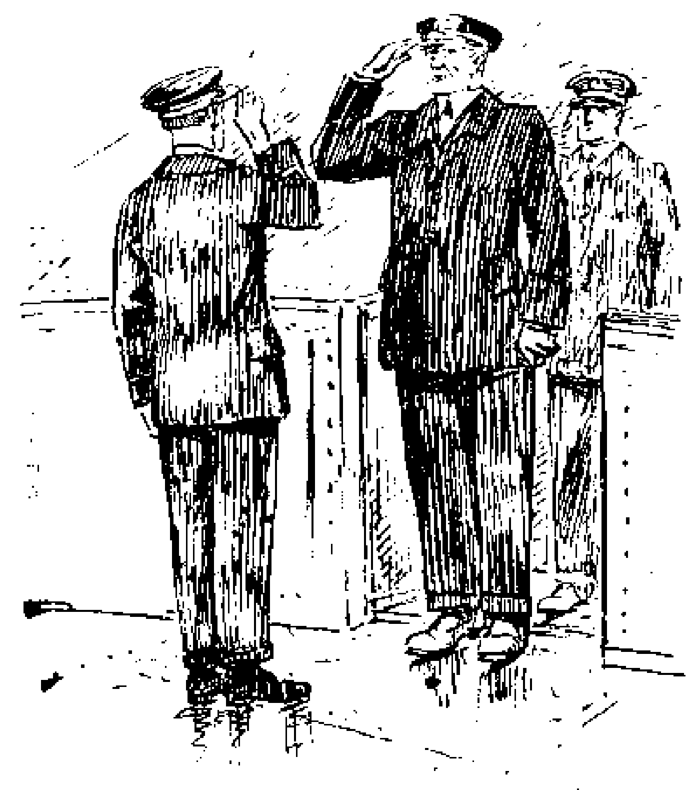
« D'ailleurs, tant que la bourrasque ne se sera pas un peu calmée, nous ne pouvons rien faire ! Quant au S.O.S. que vous avez capté, ce n'est toujours pas de moi qu'il vient !…

« Nous sommes ici à l'abri – autant qu'il est possible de l'être dans ces parages !… – Attendons !…

Il n'y avait rien autre à faire, la tempête empêchant toute recherche.

Aimablement, le commandant Chatfield invita Jacques d'Harteaux à déjeuner. L'ancien lieutenant de vaisseau accepta, et, en attendant, accompagna son hôte à l'arrière où il allait avoir une conférence avec ses officiers.

Mais, comme les deux hommes pénétraient dans le salon particulier du commandant de l'***Auckland,*** ils furent rejoints par un jeune midship (aspirant) qui annonça qu'un des destroyers chiliens venait d'apparaître dans la baie et semblait manœuvrer avec difficulté.



— Je suis le capitaine de vaisseau Herber Buckridge, de la marine nationale des États-Unis.

Le commandant Chatfield et Jacques d'Harteaux remontèrent immédiatement sur le pont du croiseur.

Vers le Sud, à quelque distance de la pointe ouest de l'île L'Hermitte, ils purent apercevoir et reconnaître un des deux destroyers chiliens qui voguait dans la direction de l'***Auckland***.

Le petit bâtiment avançait avec lenteur. Il donnait fortement de la bande sur tribord (droite) ; deux boules noires, hissées à son unique mât, indiquaient qu'il n'était pas maître de sa manœuvre, ou, du moins, qu'il manœuvrait difficilement.

Décrivant de fortes embardées, il s'immobilisa à cinq cents mètres environ de l'***Auckland*** et mouilla ses ancres. Un canot s'en détacha aussitôt et se dirigea vers le croiseur britannique.

— C'est le ***Delfin !*** murmura le commandant Chatfield, qui examinait le petit navire avec ses jumelles.

Quelques instants plus tard, le commodore Lavalle arrivait à bord du bâtiment de guerre anglais.

Jacques d'Harteaux qui, au côté du commandant Chatfield, avait marché à sa rencontre, remarqua qu'il était très pâle et semblait en proie à une profonde dépression :

— Soyez le bienvenu à mon bord ! le salua courtoisement Chatfield, discrètement.

— Ah ! commandant !… Je vous salue !… J'ai bien cru ne pas vous revoir !…

« Hier soir, quand j'avais appareillé pour vous suivre ici… nous avons vu… tout près de nous… ***le capot d'un sous-marin !…*** Oh ! vous n'allez pas me croire !… Mais nous l'avons vu !… ***Il était légèrement phosphorescent !…***

« Nous lui avons donné la chasse… Il filait à une très grande vitesse !… C'est pour cela que, je n'ai pas cru devoir vous prévenir !… Votre vitesse… et l'importance de votre bâtiment… ne vous eussent pas permis d'intervenir efficacement !… Et puis, nous étions deux destroyers !… Enfin,

nous avons donné la chasse à ce sous-marin !… Mais il a disparu avant que nous ayons pu lui envoyer un obus !…

« La nuit, entre temps, était venue… Nous n'avons plus pu gagner la baie de Saint-François : nous aurions risqué de nous jeter à la côte… Nous avons tiré au large et pris la cape, une cape très dure !…

« Vers onze heures du soir, nous avons vu s'allumer le projecteur du *Dorado*… Il s'est éteint aussitôt – mais nous avons eu le temps d'apercevoir… ah ! c'est terrible !… Je ne l'oublierai jamais !… Le *Dorado* s'est ouvert en deux, dans une gerbe de flammes vertes !… Et, parmi ce halo d'enfer, nous avions vu jaillir dans le ciel les tôles, les couples, les cheminées, les débris du malheureux navire… et, avec, les hommes !…

« J'ai fait foncer à toute vapeur vers l'endroit de la catastrophe, à moins d'un quart de mille en avant de nous… Nous avons allumé le projecteur… Mais, presque aussitôt, nous avons ressenti un choc… Deux de nos trois hélices : l'hélice centrale et celle de bâbord, venaient d'être arrachées !… par une torpille !…

« L'eau a envahi deux compartiments… J'ai fait stopper et lancer des appels de secours… mais un obus est venu démolir notre piste de T.S.F., que nous avons vainement essayé de réparer !…

« Heureusement, la cloison étanche a tenu ! Les pompes ont pu étaler… Nous avons fui vent arrière, tous feux éteints, pour ne pas signaler notre présence au pirate !…

« Au jour, nous nous sommes trouvés entre le cap Weddell et l'île Henderson… Et nous sommes venus ici !…

« C'est épouvantable !

Et le commodore Lavalle essuya la sueur mouillant son front.

— Le sous-marin était-il grand ? s'enquit le commandant Chatfield, qui ne s'était pas ému le moins du monde.

— Je n'en sais rien ! Nous n'en savons rien !... Nous avons vu juste sa tourelle... Une tourelle conique !...

Chatfield insista, mais ne parvint à tirer aucun autre détail de l'officier chilien, sinon qu'il avait plusieurs blessés à son bord et qu'il demandait qu'on voulût bien les accueillir à bord de l'***Auckland,*** car le ***Delfin*** pouvait sombrer d'un moment à l'autre à la suite de ses avaries.

— Je vais essayer d'arriver jusqu'à Ushuaïa ! conclut le commodore Lavalle. J'enverrai télégraphiquement mon rapport à Santiago. Le gouvernement chilien décidera !... Mon navire, dans l'état où il se trouve, est incapable d'aucune action offensive !

Le commodore Chatfield était bien de cet avis. Il accepta volontiers d'hospitaliser les hommes blessés du destroyer chilien, et fit amener deux grandes chaloupes qui, sur-le-champ, partirent les prendre.

Il était dit que cette matinée serait remplie d'événements, car, presque aussitôt, un timonier vint avertir le commandant de l'***Auckland*** qu'un petit croiseur venait d'apparaître dans le Nord, venant de la baie de Nassau.

Chatfield, Lavalle et d'Harteaux étant montés sur la passerelle, purent apercevoir un grand destroyer à l'arrière duquel flottait le pavillon à raies et à étoiles des États-Unis d'Amérique :

— En voilà un qui vient me remplacer ! murmura le commodore Lavalle.

Chatfield ne répondit pas…

Moins de dix minutes plus tard, le destroyer américain mouillait ses ancres non loin des trois navires.

Une élégante chaloupe automobile s'en détacha aussitôt, et, malgré la houle, vogua à toute allure vers l'*Auckland* qu'elle accosta peu après.

Deux officiers sautèrent aussitôt sur la plate-forme inférieure de l'échelle de coupée du croiseur britannique.

Le premier était haut de plus d'un mètre quatre-vingts et large en proportion. Son compagnon, quoique de belle taille, paraissait petit à son côté. Ils eurent rapidement gravi l'échelle :

— Je suis le capitaine de vaisseau Herbert Buckridge, de la marine nationale des États-Unis ! se présenta le géant en saluant l'officier britannique qui était venu l'accueillir à la coupée. Veuillez me conduire sur-le-champ devant le commandant de ce navire !

XIV

L'officier britannique, qui avait rendu leur salut aux nouveaux venus, répondit affirmativement et envoya un timonier prévenir le commandant de l'***Auckland***.



— Je suis le commandant Buckridge ! veuillez m'appeler par mon grade !
— Je ne suis pas votre subordonné, mister Buckridge ! veuillez ne pas l'oublier.

Le commandant Chatfield, s'étant excusé auprès de Jacques d'Harteaux qu'il laissa sur la passerelle, s'en fut courtoisement à la rencontre de ses visiteurs.

À distance réglementaire, les trois officiers se saluèrent, puis se présentèrent l'un à l'autre.

— Je suis envoyé par le gouvernement fédéral, expliqua Buckridge, pour participer à l'action contre ce Sarraskine !

« Le Département de la marine a pensé qu'un destroyer – plus rapide et plus maniable qu'un croiseur – conviendrait à cette tâche. Mais, comme j'avais déjà été désigné avec mon navire, le croiseur ***Bâton-Rouge,*** le Département de la

marine à bien voulu, sur ma demande, me désigner pour diriger les opérations à bord du ***Pioneer***.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que M. Wilbur Royce m'a donné les instructions les plus précises pour mener les opérations avec la plus grande énergie !…

« Cela fait trois jours que je suis à votre recherche. J'ai fait plusieurs fois le tour des îles Wollaston et L'Hermitte… Enfin, je vous ai trouvé !…

— Avez-vous obtenu quelque résultat, jusqu'ici, commandant ?

— Aucun ! fit Chatfield, froidement. Des deux destroyers chiliens qui étaient avec nous, un est au fond, torpillé cette nuit, et l'autre, qui a été également canonné et torpillé, est là-bas… qui donne de la bande !… Il vient de m'envoyer ses blessés et va se rendre à Ushuaïa, s'il le peut, pour y effectuer les réparations les plus urgentes !…

« J'ajoute que, également cette nuit, le capitaine de la goélette ***Vigilancia,*** M. d'Harteaux, qui est ici à bord, a vu un feu rouge sur l'îlot de Diego-Ramirez. Il s'en est approché autant que la prudence le lui a permis… mais le feu a disparu. C'est tout !

Un silence suivit ces paroles.

Herbert Buckridge se retourna vers la rambarde et regarda dans la direction du ***Delfin*** où des mécaniciens et des forgerons s'efforçaient d'exécuter quelques réparations provisoires, ce qui était difficile, étant donnés l'inclinaison du petit navire et le roulis qui l'agitait.

Buckridge eut un mince et sardonique sourire. Son visage rasé, couleur de cuir tanné, son menton énorme, son

nez court, ses deux petits yeux d'un gris d'acier plantés presque à fleur de tête, annonçaient une énergie formidable, et aussi une brutalité bestiale.

— Ces Chiliens, hein ? des marins d'eau douce ! ricana-t-il. Se laisser torpiller en pleine tempête !… Ils devaient pourtant bien savoir que le Sarraskine est prêt à tout !… Ils ont pris la cape !… S'ils avaient seulement navigué à vingt nœuds, qui aurait pu les torpiller ?… Des navigateurs pour salons et bureaux !…

— Je vous demande pardon, commandant, observa doucement Chatfield, mais il se peut aussi que quelque mine flottante…

— Mine flottante ? Cela ne tient pas debout ! fit grossièrement l'Américain.

« Le Sarraskine n'est pas si bête – d'après ce qu'il a fait jusqu'ici !… *Une mine est aveugle !* Il doit avoir un sous-marin, qu'il ne tient pas à couler !…

« Et vous dites que ce d'Harteaux… le patron du schooner, est à votre bord ?

— Je l'ai laissé sur la passerelle, commandant ! fit Chatfield, toujours calme.

— Faites-le donc venir ici !… À propos… vos galons… Capitaine de frégate, hein ?

— C'est, en effet, mon grade, commandant ! constata Chatfield.

— Moi, je suis capitaine de vaisseau !… D'après l'usage, le commandement me revient !… Je vais tout organiser !…

« Et je vous promets qu'il faudra que ça marche !

— Je vous demande pardon, commandant, mais je n'ai aucune instruction de mes supérieurs m'ordonnant de collaborer avec vous !…

« En l'absence de ces instructions, je serai obligé de me cantonner dans ma mission, tout en m'efforçant d'agir d'accord avec vous, si c'est possible ! observa l'Anglais, de son ton calme, qui n'excluait pas la fermeté.

Buckridge le toisa :

— Vous aurez donc à en demander ! dit-il un peu sèchement. Par T.S.F., vous les aurez vite !…

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler la doctrine de Monroë ?… Nous sommes ici dans les eaux américaines, et la politique des États-Unis, qui n'est un secret pour personne, leur interdit de laisser aucune nation européenne s'occuper des affaires américaines !…

« C'est un principe qui n'admet pas de restrictions !… C'est par simple courtoisie que le gouvernement fédéral n'a pas protesté *encore* contre l'ingérence de l'Angleterre dans une affaire qui…

— Je vous demande pardon, commandant !… Nous ne sommes pas ici en Amérique…

— Nous sommes dans les eaux américaines !

— Oui. Où je me suis mis à l'abri, ainsi que m'en donnent le droit les usages internationaux !

« Je poursuis des pirates. Cela ne regarde que moi et mes supérieurs !… Je ne suppose pas que la doctrine de Monroë s'étende aux océans !

— Elle s'étend partout où les États-Unis le jugent équitable, commandant ! Au surplus, je vais envoyer mon rapport à l'amiral américain qui est en ce moment à Rio-de-Janeiro avec une division… Il décidera.

« Faites venir le patron du schooner ! S'il n'a pas rêvé, ses indications peuvent être précieuses !

Il est sur la passerelle. Nous allons le rejoindre, si vous le voulez bien, commandant !… Je l'ai invité à déjeuner, et, si vous voulez bien être également mon hôte, nous pourrons utilement causer !

— Votre hôte, commandant ? Avec un patron de goélette ? Que veut dire cela ? Je ne suppose pas que vous plaisantez ? Je vous déclare tout net que ma dignité ne me permet pas de me commettre avec de pareils individus !…

— M. d'Harteaux, qui commande la *Vigilancia,* est un gentleman, sinon, je ne l'aurais pas invité, commandant !… C'est un ancien officier de la marine française !…

Buckridge haussa les épaules :

— Des Français ! murmura-t-il… Ils… Allons !

Sans plus échanger un mot, les deux hommes gagnèrent la passerelle du croiseur.

Le commandant Chatfield fit aussitôt les présentations. D'Harteaux et Buckridge échangèrent un long regard, comme pour se sonder mutuellement.

Invité par Chatfield à relater ses aventures de la nuit précédente, d'Harteaux le fit en quelques phrases.

— ***Et vous n'avez pas d'alcool, à votre bord, sir ?*** lui demanda Buckridge, dès qu'il eut terminé.

D'Harteaux comprit la signification de cette question ; il se contint :

— Mon moteur fonctionne au mazout, commandant ! dit-il.

— Il n'est pas question de votre moteur, sir ! Il est question de votre boisson ! Vous avez dû boire quelque sale cognac, ou autre poison, qui vous auront fait prendre une étoile pour un feu !

— Nous buvons ce qu'il nous plaît, commandant ! fit d'Harteaux, sans abandonner son calme. – Et nous n'acceptons d'observation de personne !

— Vous n'acceptez d'observat… Hein ? Mais je peux vous faire mettre aux fers, moi, insolent que vous êtes ! gronda l'Américain, dont le visage rouge-brique prit la teinte d'un jambon fumé. Je vous apprendrai à me répondre sur ce ton ! Commandant ! je vous prie de faire immédiatement arrêter cet homme !

Cet ordre s'adressait à Chatfield qui, très tranquillement, riposta :

— Ce gentleman est mon hôte, commandant !… Et je n'ai en rien à intervenir entre les différends qui pourraient s'élever entre lui et vous !… Je les déplore seulement pour la bonne marche de notre entreprise !

Herbert Buckridge ne répondit pas. Il avala sa salive, lança un regard furibond aux deux hommes – à l'Anglais et au Français – et, se dominant, reprit, à l'adresse de Jacques d'Harteaux :

— Et vous prétendez que vous avez vu un feu dans la direction de Diego-Ramirez ? Vous ?

— Je ne ***prétends*** pas que j'ai vu un feu, ***j'affirme*** que j'ai vu un feu, sir ! Ce n'est pas la même chose ! fit d'Harteaux, froidement.

— Je suis le commandant Buckridge ! Veuillez m'appeler par mon grade !

— Je ne suis pas votre subordonné, mister Buckridge ! Veuillez ne pas l'oublier !

— Et si je faisais saisir votre navire ?

— Nous ne sommes pas, je présume, dans les eaux territoriales américaines, sir ! Et je n'ai commis aucun acte qui pourrait justifier votre procédé ! Essayez donc, nous verrons la suite !

Le commandant Chatfield, impassible, s'était reculé d'un pas. Il observait les deux hommes. À part lui, il était sans doute très heureux de cette altercation qui allait diminuer plus ou moins l'arrogance de l'officier américain.

— Je ferai mon rapport aux autorités compétentes ! fit Buckridge, en raffermissant sa voix. Pour l'instant, je vous prie de me répondre !

— Je ne demande que cela, sir ! Je vous répète que, cette nuit, j'ai aperçu un feu rouge, à éclats, je précise, dans la direction des îlots de Diego-Ramirez. Ce feu est resté vi-

sible pendant près d'une heure. Il a disparu brusquement alors que, d'après mes relèvements, nous devions en être distants d'environ dix milles !

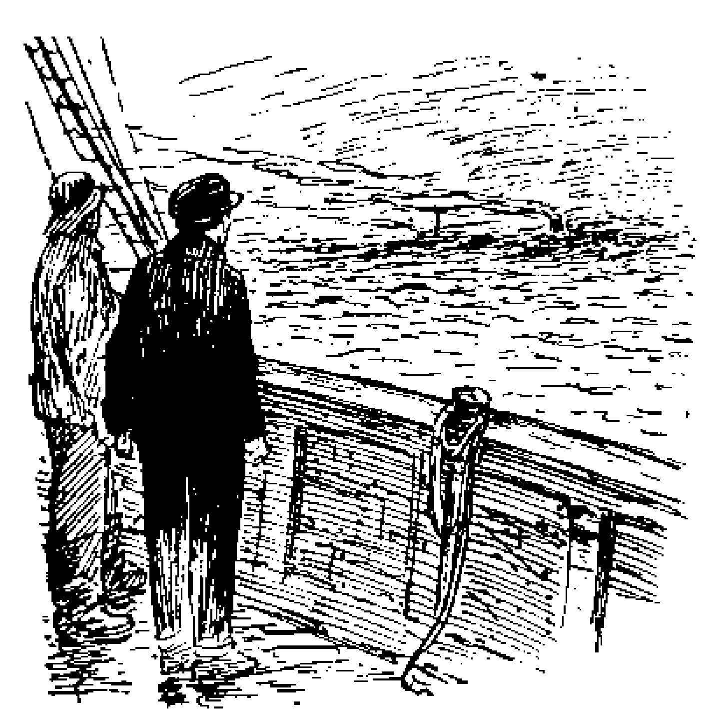
— Et vous n'avez aperçu aucun navire ? insista Buckridge.

— Aucun.

L'Américain arrêta là son interrogatoire.

— Que pensez-vous de cela, commandant ? demanda-t-il à Chatfield, après quelques instants de méditation.

— Je pense, commandant, que, dès la première embellie, nous pourrons faire exécuter un débarquement sur les îlots de Diego-Ramirez et les fouiller…



D'HARTEAUX PUT BIENTOT VOIR LE CROISEUR ANGLAIS ET LE DESTROYER AMÉRICAIN QUI FILAIENT VERS LE SUD.

Buckridge fit entendre un formidable éclat de rire :

— Drôle d'idée ! observa-t-il avec grossièreté. Vous ne comprenez donc pas que, si ce que dit cet homme est vrai, le feu rouge en question a été allumé pour attirer son navire sur les rocs de Diego-Ramirez et provoquer sa perte ! Cela saute aux yeux !…

« Ce feu était tout simplement placé à bord du sous-marin qui a attaqué les destroyers chiliens !… Je pense, moi, que si le pirate Sarraskine a un repaire par ici, il est n'importe où, sauf à Diego-Ramirez !… Il n'aurait pas été assez bête pour attirer notre attention sur le seul endroit où il ne veut pas que nous allions !… C'est clair !…

« Vous n'avez pas beaucoup d'imagination, en Angleterre !

— Celle que nous avons nous suffit ! remarqua froidement Chatfield.

Le commandant Buckridge eut la sensation qu'il était allé trop loin. Il se calma un peu et expliqua qu'il avait voulu plaisanter et serait très heureux de collaborer avec son camarade de la marine royale britannique. Chatfield répondit sur le même ton que tout l'honneur serait pour lui.

Pendant quelques minutes, les deux officiers échangèrent différentes suppositions et considérations. Jacques d'Harteaux, discrètement, s'était écarté. Chatfield l'appela et lui déclara que le commandant Buckridge et lui-même seraient très heureux d'entendre ses suggestions.

— J'ai été un peu vif, tout à l'heure, mister d'Harteaux, fit Buckridge dont le mufle se plissa pour esquisser une sorte de sourire. Il ne fallait pas vous en offusquer, je suis un vieux loup de mer !… Vous connaissez cela aussi, dans la marine française, je pense ?…

« Oublions cette petite escarmouche et ne pensons qu'à la réussite de nos efforts !… Et dites-nous votre impression sur tout cela ?

D'Harteaux n'était pas rancunier :

— Mon impression, commandant, dit-il en désignant cette fois l'Américain par son titre, c'est que nous avons affaire à un ennemi astucieux et puissamment armé ! Et que nous devrons, pour lutter contre lui, user de prudence et de circonspection !

Buckridge ne répondit pas, mais sa physionomie exprima clairement le peu de cas qu'il faisait des observations de l'ancien officier français.

La conversation continua jusqu'à l'heure du déjeuner, que les trois hommes prirent dans la salle à manger du commandant Chatfield.

Pendant tout le repas, diverses observations furent échangées. Finalement, Buckridge déclara qu'à son avis le temps était devenu suffisamment maniable pour pouvoir, le jour même, reprendre les recherches autour de Diego-Ramirez et des innombrables îles et îlots avoisinant le cap Horn.

Chatfield voulut présenter quelques objections. Buckridge lui laissa entendre qu'il n'obligeait personne à l'accompagner et que les marins américains sauraient se débrouiller seuls.

— Combien file votre bateau ? demanda-t-il à d'Harteaux.

— Quatorze nœuds présentement, commandant !…

— Alors, inutile de nous accompagner, vous nous embarrasseriez plutôt qu'autre chose ! fit dédaigneusement Buckridge. Ce qui n'empêche pas, naturellement, que nous vous remercions des renseignements, ***exacts ou non,*** que vous nous avez donnés !

D'Harteaux se mordit les lèvres et dédaigna de répondre. Il entendit Chatfield qui acceptait d'accompagner le ***Pioneer*** avec son croiseur.

Comme l'appareillage des deux navires allait être ordonné d'un moment à l'autre, d'Harteaux se leva. Il remercia Chatfield de son aimable invitation, s'inclina froidement devant Buckridge qui lui rendit à peine son salut, et redescendit dans le canot qui l'avait amené à bord de l'***Auckland*** et qui le reconduisit sur la ***Vigilancia***.

Il était furieux. L'arrogance, la suffisance du commandant américain avaient dépassé toutes les bornes. Aussi ne regrettait-il pas que Buckridge eut décliné son concours. Il ne tenait pas du tout à collaborer avec un pareil personnage !…

Il était bien résolu, maintenant, à laisser les Anglais et les Américains – et d'autres s'il en venait ! – agir pour leur compte et à leur convenance, sans intervenir en rien !

Lui même continuerait ses recherches par ses propres moyens !

Luciano Moreno, à qui il fit le récit de ce qui s'était passé à bord de l'***Auckland*** et confia ses projets, l'approuva sans réserve.

D'Harteaux put bientôt voir le croiseur anglais et le destroyer américain qui, leurs ancres rentrées, filaient vers le

sud. Ils eurent rapidement disparu dans la direction du faux cap Horn.

L'éternel vent d'ouest s'était un peu apaisé. La houle elle-même était moins forte. D'Harteaux en profita pour faire exécuter par les marins quelques réparations au gréement, que la tempête subie la nuit précédente avait éprouvé. Ces travaux durèrent toute l'après-midi.

À la nuit tombante, d'Harteaux envoya tout le monde au repos.

Et, le lendemain, vers sept heures du matin, les ancres furent dérapées et le petit navire appareilla.

L'intention de l'ancien lieutenant de vaisseau était de se rendre à Ushuaïa, la capitale de la partie argentine de la Terre de Feu, un village d'environ cinq cents habitants, situé dans le canal du Beagle, où il voulait faire se reposer son équipage et se ravitailler en combustible avant de poursuivre ses recherches.

Il était loin de se douter de ce qui l'attendait, et qu'il ne verrait jamais Ushuaïa !

XV

Le canal de Beagle est situé entre la partie méridionale de la Terre de Feu et le chapelet d'îles qui la bordent – et dont les principales sont les îles Navarin, Hoste et Gorson. Pour s'y rendre, la ***Vigilancia*** remonta vers le nord, dans la direction de l'île Nouvelle qui borne au sud l'extrémité est du canal du Beagle.

Vers onze heures du matin, la goélette se trouva à une demi-douzaine de milles de l'île Lennox, formidable rocher noir recouvert d'arbres rabougris par le vent de mer et ceinturé par plusieurs lignes de récifs sur lesquels la houle se brisait avec un formidable fracas.

Le temps était maniable : la brise d'ouest, qui soufflait modérément, faisait glisser lentement les nuages gris qui, de toutes parts, formaient un dôme au-dessus de l'eau verte.

Par derrière le cap Caroline – la pointe la plus méridionale de l'île Lennox, – les falaises de l'île Nouvelle se distinguaient à l'horizon où elles se confondaient presque avec les nuages.

Jacques d'Harteaux, debout à quelque distance de l'homme de barre, les pieds écartés pour résister au roulis, un cigare en bouche, contemplait distraitement l'horizon.

Bien que le froid fût plutôt vif, – on était en mars, à la fin de l'été austral, – d'Harteaux était simplement vêtu d'un vieil uniforme de drap bleu dont il avait retiré les galons. De temps à autre, il allait consulter la carte étalée sur la table de la petite chambre de veille placée à l'arrière du navire.

Un léger nuage, plus foncé que les autres, et qui apparut soudain derrière les falaises de l'île Nouvelle, attira son attention. Tout autre qu'un marin eût cru que c'était simplement l'horizon qui s'assombrissait. Jacques d'Harteaux reconnut que c'était une fumée – la fumée d'un navire. Ses jumelles, qu'il approcha aussitôt de ses yeux, fortifièrent cette conviction.

— Encore quelque bâtiment de guerre qui vient s'occuper de Sarraskine ? songea-t-il. Si cela continue, le cap Horn va devenir aussi fréquenté que la Manche !… Et tout cela pour bien peu de choses !…

Il haussa les épaules, et, de ses jumelles, continua d'observer la fumée. Il put bientôt se rendre compte que son foyer ne bougeait pas. Le navire qui la produisait – si c'était un navire ! – était immobile. Que faisait-il là ?

Ce n'était pas un navire de commerce ! Les vapeurs, en effet, lorsqu'ils contournent le continent sud-américain, passent toujours par le détroit de Magellan, ce qui abrège leur route et leur évite les dangers et les fatigues du cap Horn. D'autre part, un bâtiment de guerre n'avait nulle raison de stationner près de l'île Nouvelle, où la mer est semée de récifs mal connus…

Plus Jacques d'Harteaux réfléchissait, plus il se sentait intrigué. Et le point d'où montait la fumée ne bougeait toujours pas !…

D'Harteaux fit accélérer l'allure du moteur de la ***Vigilancia***. Il ordonna à l'homme de barre de venir légèrement sur la droite.

Et, brusquement, il vit !

La fumée provenait bien d'un navire. Ce navire était un croiseur qu'il reconnut : l'***Auckland !***

L'***Auckland*** était submergé sur un quart de sa longueur !… Toute sa partie arrière, presque jusqu'au grand mât, était sous l'eau… Autour de lui, plusieurs embarcations flottaient, immobiles, prêtes, sans doute, à embarquer l'équipage si le croiseur sombrait.



LE *Pioneer*, BRUSQUEMENT, AVAIT REDRESSÉ SON ÉTRAVE VERS LE CIEL : UN CRATÈRE JAILLISSAIT DE DESSOUS SA PASSERELLE

— Chacun à son poste ! cria d'Harteaux. Et ouvrez l'œil, tous : il y a un sous-marin ou des mines, par ici !

Cet ordre était bien inutile ! Les matelots de la goélette, eux aussi, avaient vu l'***Auckland*** ; ils avaient compris !

— Gouverne sur le croiseur ! cria d'Harteaux à l'homme de barre. Et attention à la manœuvre !

— Paré, capitaine ! fit l'homme.

L'***Auckland,*** toujours immobile, se rapprochait avec rapidité. Jacques d'Harteaux put voir des hommes qui couraient sur ses ponts ; des boules noires – signal de détresse –

montèrent le long de son mât de misaine. Les Anglais avaient aperçu la goélette et l'appelaient à l'aide…

Mais, de derrière la pointe Fifty – une des nombreuses dentelures de l'île Nouvelle – apparut soudain un grand destroyer : le *Pioneer*.

Il filait à plus de trente-cinq milles à l'heure, écartant devant lui la mer de son étrave acérée comme un rasoir. De ses trois cheminées trapues, des tourbillons de fumée rousse, presque transparente, jaillissaient, aussitôt rabattues sur l'océan par le vent de la vitesse…

Où allait-il ? Que faisait-il ? Qui poursuivait-il ?

Sans ralentir, il passa à moins de cinq cents mètres de l'***Auckland,*** croisa à une distance encore moindre la ***Vigilancia,*** cependant que derrière lui la mer, fouettée par ses puissantes hélices, bouillonnait comme du lait dans un chaudron.

Des exclamations de stupeur et d'épouvante montèrent vers le ciel, proférées par les marins de la ***Vigilancia*** : le ***Pioneer,*** brusquement, avait redressé son étrave vers le ciel ; un cratère jaillissait de dessous sa passerelle, et, dans un halo rougeâtre, le navire entier volait en pièces…

Pendant une longue seconde, tôles, fragments de machines, membres et corps humains, débris de toutes sortes s'entre-croisèrent dans les airs pour retomber aussitôt en pluie sinistre sur la mer.

À l'endroit où, quelques instants auparavant, voguait à une allure de train rapide un splendide navire, chef-d'œuvre du génie humain, une usine flottante de cent mille chevaux, il ne restait plus que quelques épaves noircies, quelques

corps mutilés, ballottés par la houle encore écumante des derniers tours des hélices.

D'Harteaux bondit vers la roue du gouvernail. Repoussant l'homme de barre, il lança son navire vers le théâtre du sinistre.

Parmi les débris sans nom, quelques nageurs affolés, hagards, barbotaient.

La *Vigilancia* stoppa. Deux canots furent mis à la mer. D'Harteaux avait pris place dans l'un d'eux.

Le repêchage des naufragés fut vite terminé : c'était à peine si une douzaine d'hommes, dont plusieurs étaient horriblement brûlés, surnageaient.

Ils hurlaient furieusement, craignant, dans leur affolement, d'être oubliés ou de passer inaperçus.

Jacques d'Harteaux, après avoir embarqué quatre survivants, dirigea son embarcation vers un naufragé qui agitait une casquette : c'était le commandant Herbert Buckridge. Il avait dû être heurté au visage par quelque débris, car une de ses paupières, toute noire, pendait sur son œil…

Non sans peine, les matelots de la *Vigilancia* l'aidèrent à escalader le bordage de leur canot. Il se redressa aussitôt et, une fois debout, souffla, regarda autour de lui et aperçut Jacques d'Harteaux.

— Ah ? *C'est vous ?* grommela-t-il, sans même songer à un mot de remerciement. Vous étiez ici ?

— Je suppose que vous êtes content que j'y sois ! observa l'ancien lieutenant de vaisseau. Vous avez été torpillé ?

— Est-ce que je le sais, ***moi*** ? maugréa Buckridge en lançant à son sauveur un regard bizarre de son œil unique.

« Vous avez du brandy… du cognac ?

— Nous ne buvons que de l'eau, commandant ! déclara froidement d'Harteaux, qui, sans plus s'occuper de l'officier américain, dirigea le canot vers un autre naufragé.

Celui-là ne bougeait pas. Il flottait, étendu sur le dos, le visage tourné vers le ciel.

S'en étant approché davantage, d'Harteaux vit qu'il était mort : la nuque broyée par quelque éclat d'acier.

Et c'était tout !… Sur la mer, recouverte d'une mince couche de mazout noirâtre, il ne restait plus que des débris informes.

Les deux canots se dirigèrent vers la *Vigilancia* dont ils s'étaient éloignés de plusieurs centaines de mètres.

Avant qu'ils n'y arrivassent, le petit navire, tout à coup, s'ébranla… Sous son couronnement, la mer bouillonna avec violence.

— Les v'là qui appareillent ! maugréa un matelot, dans le canot de d'Harteaux. Ah !…

À l'arrière de la goélette, une gerbe d'eau verte venait de jaillir, arrosant entièrement le petit bâtiment qui, aussitôt, commença à se coucher sur le flanc :

— « Ils » nous ont torpillés, les rossards ! gronda un des marins.

— Là ! Là ! cria un autre.

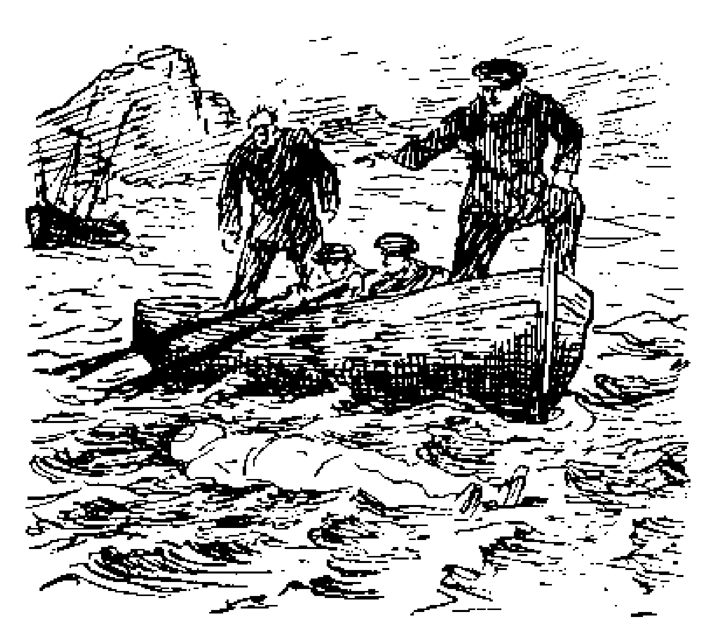
Jacques d'Harteaux, qui, le cœur serré, regardait son navire, se retourna machinalement vers l'homme qui venait de crier. Dans la direction de son bras étendu, il aperçut un « être » bizarre, ressemblant assez à un homme revêtu d'un scaphandre, qui flottait, inanimé, à une cinquantaine de mètres à peine du point où s'était élevée la gerbe d'eau.

La houle le balançait doucement.

Jacques d'Harteaux, tout en lançant le canot vers l'extraordinaire scaphandrier, se rappela soudain les confidences de George Stuart, à l'hôpital de Talcahuano. George Stuart avait parlé d'hommes qui nageaient comme des poissons…

C'était sans doute celui qui était là qui avait fait sauter le *Pioneer* ?…

Mais, quand même !… Faire sauter un navire lancé à plus de trente milles à l'heure ! C'était invraisemblable.



— Et attention !… Tiens bon partout !

Le canot n'était plus qu'à quelques mètres du scaphandrier qui ne bougeait toujours pas. Tous les yeux étaient tournés vers lui :

— Attention à ne pas le heurter, vous autres ! ordonna Buckridge. Et nagez plus fort ! Vous avez du sang de limaces dans les veines ?

— C'est moi qui commande ici, monsieur ! fit d'Harteaux. Je vous prie de ne pas l'oublier !…

« Pedro !… Empoignez-le par les bras, et allez doucement !… Ildefonso ! Prenez-lui les jambes !… Et attention !… Tiens bon partout !

Les avirons s'immobilisèrent. Les deux marins interpellés par d'Harteaux empoignèrent le corps inerte avec précaution. Le bizarre scaphandrier fut déposé sur les bancs de l'embarcation.

D'Harteaux et ses compagnons purent alors constater que son casque était percé de deux ouvertures grillagées, dont une à la hauteur des yeux et l'autre devant la bouche – ***et que ces ouvertures n'étaient pas munies de verres.***

Le casque, en métal très léger, servait simplement de protection. ***Il n'était muni d'aucun réservoir d'air.***

D'Harteaux et ses compagnons n'étaient pas au bout de leurs surprises : à travers les ouvertures du casque, ils virent que l'inconnu – un homme paraissant une trentaine d'années – avait le cou entouré d'un appareil de métal de forme convexe, affectant grossièrement la forme d'un hausse col, percé d'innombrables trous pareils à des piqûres d'aiguilles, ***et que son visage était bleu !***

Buckridge avait avalé sans sourciller la juste observation de Jacques d'Harteaux. Ses lèvres minces s'étaient simplement pincées davantage.

Immobile, impassible – du moins en apparence, – il observait…

— Nage à bord ! commanda d'Harteaux. Et du nerf, garçons !

Les avirons frappèrent l'eau avec vigueur.

La *Vigilancia* était éloignée d'environ un kilomètre. Elle avait stoppé à quelque distance de l'*Auckland* toujours immobile, ses deux mâts décrivant un angle de cinquante degrés avec l'horizon. Évidemment, elle avait dû – elle aussi ! – recevoir quelque torpille, à moins qu'elle n'eût heurté une mine flottante.

Le second canot de la goélette, qui était resté à quelque distance de celui où se trouvait d'Harteaux, le suivait. Les deux embarcations eurent rapidement rallié leur navire.

— Que s'est-il passé ? cria d'Harteaux, dès qu'il fut à portée de voix.

— Je crois… que nous avons heurté une mine, capitaine ! expliqua Luciano Moreno, penché sur la lisse. Le gouvernail est fendu en deux… et il y a un trou dans la carène, près de l'étambot… mais les pompes franchissent sans peine… Nous pourrons facilement réparer avec un paillet et quelques planches !…

— ***Naturellement !*** grinça Buckridge, entre ses dents.

— Vous m'avez parlé. Monsieur ? demanda d'Harteaux en se retournant vers lui.

— Non ! fit l'Américain.

D'Harteaux n'insista pas.

Avant tout, il fit embarquer les blessés qu'il venait de recueillir – et dont un avait expiré entre temps.

Ceux-ci une fois à bord de la goélette, le mystérieux scaphandrier y fut transbordé. On l'étendit sur le grand panneau :

— Veuillez me faire ramener sur l'***Auckland,*** monsieur d'Harteaux ! demanda Buckridge, qui était resté dans l'embarcation.

— Ne voudrez-vous pas, avant, prendre quelque chose pour vous réconforter, mister Buckridge ?

— Je n'en ai pas besoin !… Veuillez ne pas vous occuper des blessés, que je vais faire transborder à bord de l'***Auckland*** dès que ce sera possible !

— À votre aise ! Vous devez savoir ce que vous devez faire, commandant ! fit froidement d'Harteaux.

« Ernesto ! Juan ! Conduisez le commandant Buckridge à bord de l'***Auckland,*** et faites savoir au commandant de ce navire que j'aurai l'honneur de lui rendre visite dans quelques minutes.

Les deux hommes désignés, qui étaient restés dans le canot où était Buckridge pour aider leurs camarades à embarquer le scaphandrier, prirent aussitôt leurs avirons. L'embarcation s'éloigna dans la direction du croiseur britannique.

Jacques d'Harteaux, malgré les ordres de Buckridge, fit boire un cordial aux blessés et fit une piqûre de morphine à l'un d'eux qui, la jambe arrachée, souffrait atrocement.

Il ne pouvait rien d'autre pour le moment.

Deux marins l'aidèrent à déshabiller le mystérieux scaphandrier, cependant que le reste de l'équipage s'occupait de placer un paillet sur la brèche trouant la carène de la goélette.

Le scaphandrier – d'Harteaux le constata aussitôt – n'était pas mort. Il fut descendu dans une cabine et étendu dans un lit. On le déshabilla : tout son corps avait la même teinte bleue, comme son visage, un bleu tirant sur le bleu de Prusse.

Ce n'était pas une teinture ; c'était la couleur de la peau !…

Un cordial, qu'on lui fit couler entre les dents, ne le ranima pas. On le frictionna en vain.

D'Harteaux allait envisager des moyens plus énergiques, lorsqu'un marin vint l'informer que Buckridge était revenu, accompagné d'un médecin du croiseur et de plusieurs marins anglais.

D'Harteaux remonta précipitamment sur le pont, et vit qu'une grande vedette automobile était accostée le long de la *Vigilancia*.

Debout auprès du grand panneau de la goélette, Buckridge, que flanquait un grand et maigre individu roux, portant l'uniforme de médecin-major de la flotte britannique, surveillait le transbordement des blessés qui avait déjà commencé.

D'Harteaux s'approcha des deux, hommes, qu'il salua. L'Anglais seul lui rendit son salut et se présenta :

— Major de seconde classe Fontleroy, du croiseur de Sa Majesté ***Auckland***. Le commandant Chatfield m'a ordonné de vous demander de me laisser examiner l'homme que vous avez recueilli !

XVI

C'était Douglas Sgorp qui avait enlevé George Stuart de l'hôpital de Talcahuano.

Le chef des Informations de l'***American Evening News,*** en apprenant par le portier de l'hospice que deux « señores » étaient avec le « rescapé » du ***San-Pedro,*** avait compris qu'il était devancé et que, s'il voulait parvenir à ses fins – qui étaient de faire parler le nègre – il devait agir. Et vite.

Douglas Sgorp – cette justice doit lui être rendue ! – avait le tempérament expéditif.

— Que le diable emporte Stuart et ceux qui viennent le voir ! avait-il exclamé au portier stupéfait. Puisqu'il a tant d'amis, qu'il reste avec eux ; moi, je ne m'occupe plus de lui !

Il était parti sur ces mots.

Talcahuano est une des principales bases navales chiliennes. Comme tous les ports tant soit peu importants, il possède sa « pègre », un ramassis d'individus amenés là par les navires et toujours prêts à s'embaucher pour quoi que ce soit, à condition qu'il y ait de l'argent au bout…

Douglas Sgorp avait assez roulé à travers le monde pour savoir qu'en y mettant le prix il était certain de trouver à Talcahuano – comme il eût trouvé ailleurs ! – des gaillards déterminés pouvant l'aider à réaliser le projet qu'il venait de concevoir : enlever George Stuart dans le délai le plus court et par les moyens les plus expéditifs.

Seulement, ces gaillards, il fallait les dénicher.

Douglas Sgorp s'en fut sur les quais avoisinant l'arsenal.

Marchant sans hâte, dévisageant au passage les gens qu'il rencontrait, examinant les devantures des ***fondas*** et des ***hospedajes*** – autrement dit des restaurants et des bars – il estima brusquement qu'il ne pouvait manquer de trouver son affaire à l'intérieur de la ***Fonda Americana,*** devant laquelle il venait d'arriver.

La ***Fonda Americana*** occupait tout le rez-de-chaussée d'une étroite maison à deux étages surmontée d'une terrasse où séchaient des linges douteux : caleçons, gilets de flanelle et autres hardes.

La bicoque était sinistre à souhait. Un badigeon de chaux rose, qui s'écaillait par endroits, recouvrait sa façade. Les volets des fenêtres, qui avaient été – il y avait très longtemps ! – peints en vert tendre, n'avaient présentement plus de couleur bien déterminée. Le bois se voyait. Des lames manquaient… Quant aux vitres, la plupart avaient été remplacées par des papiers parcheminés ou par de simples journaux jaunis.

Les mots ***Fonda Americana*** étaient peints en noir, en lettres énormes, au-dessus de la porte et des deux fenêtres grillées du rez-de-chaussée.

Douglas Sgorp eut une moue dégoûtée, qu'il remplaça aussitôt par un demi rire plein de cynisme, puis, de sa main baguée d'or, écarta le rideau de cotonnade pisseux, luisant de crasse, suspendu devant la porte, et pénétra dans une vaste salle voûtée, au plafond de laquelle des guirlandes de papier rose et bleu, piquetés de souillures de mouches, étaient suspendues.

De grosses lampes à acétylène se balançaient au bout de fils de fer entre ces guirlandes.

Contre les murailles d'un jaune sale, des pancartes de fer émaillé, des chromos, portant les réclames de différentes marques de whisky, de bière ou de rhum, étaient apposées. Sur certaines de ces images, qui représentaient de gracieux visages de femmes, des moustaches ou des barbes avaient été grossièrement ajoutées au crayon, quand ce n'étaient pas des pipes.



— Que désire l'illustre Senor ?
— Un whisky, et pas de l'alcool a vernis, hé ?

Dans le fond de la salle, un haut comptoir de bois était érigé. Derrière lui, contre la muraille, d'innombrables bouteilles et flacons s'alignaient sur d'étroits rayons, de chaque côté d'une petite porte badigeonnée de rouge brun.

Trois consommateurs peuplaient la vaste pièce : un gros nègre qui, assis devant une tasse de café au lait, lisait un vieux journal, et deux individus à peau brune, aux faces patibulaires, installés face à face, les coudes appuyés sur le

guéridon qui les séparait, leurs visages se touchant presque, qui parlaient à voix basse.

Douglas Sgorp, au passage, leur adressa un sourire aimable, auquel ils répondirent par un regard méprisant, et se dirigea vers le comptoir, derrière lequel un grand diable de mulâtre vêtu d'une veste de velours s'ouvrant sur une chemise garnie d'un faux col crasseux et d'une cravate de soie effilochée, semblait étudier attentivement un livre à couverture illustrée.

Si profondément plongé qu'il fût dans sa lecture, il n'en avait pas moins vu entrer son visiteur. Il leva la tête et montra à Douglas Sgorp un visage chevalin orné d'une bouche torve, surmontée d'une moustache en virgule, de deux petits yeux et d'un nez immense où étaient posées des lunettes à monture dorée.

— Une belle tête de coquin prétentieux ! pensa l'Américain qui s'y connaissait, cependant que l'homme demandait :

— Que désire l'illustre señor ?

— Un whisky, et pas de l'alcool à vernis, hé ? commanda Sgorp, qui parlait suffisamment l'espagnol.

— J'ai le meilleur whisky de toute l'Amérique, señor ! Du quarante étoiles ! Je vois que vous êtes un connaisseur ! Vous allez voir !

Il se baissa, atteignit une bouteille sous son comptoir et emplit un verre ébréché :

— Voilà ! dit-il. Goûtez moi ça ! Je n'en fais boire qu'à mes amis et aux señores connaisseurs, comme le señor !… Je vois tout de suite à qui j'ai affaire, señor !… Ce n'est pas

parce qu'un sort funeste m'a obligé d'exercer ce misérable métier que j'ai pour cela perdu mes facultés d'observation !…

— Un rascal bavard ! Les pires de tous !… Je suis bien tombé ! pensa Sgorp en avalant sans trop de grimace l'infâme mixture à goût de savon qui venait de lui être servie.

— Pas mauvais ! apprécia-t-il. Je vois que vous êtes un homme intelligent !… Je peux même dire que je suis content d'être entré ici… Vous êtes dans les affaires, señor ?…

— Don Esteban de las Estrellas est mon nom !… J'étais avocat, señor… à La Paz… en Bolivie !… J'ai eu des ennuis… Maintenant, je suis journaliste !…

— Journaliste ?

— Oui. Je suis correspondant d'un journal de Valparaiso !… Et je dirige aussi cette fonda, señor !… Les grands esprits savent mener de front les affaires intellectuelles et les entreprises simplement matérielles, comme celle-ci !… Spinoza polissait des verres de lunettes… un grand philosophe, señor !… C'était un de mes amis… Et Dante…

— Connaîtriez-vous deux hommes de confiance pour accomplir une mission ***délicate*** ? interrompit Sgorp, brusquement, en regardant dans les yeux don Esteban de las Estrellas.

Celui-ci eut un ricanement qui découvrit deux rangées de dents larges et jaunes comme les touches d'un vieux piano.

— Deux hommes de confiance ?… de ***vraie*** confiance ? murmura-t-il en baissant la voix. Et pour une mission tout à fait ***délicate*** ?

— ***Extrêmement délicate !*** précisa Sgorp.

— Combien donnez-vous ? s'enquit le journaliste cabaretier, sans s'étonner.

— Très cher, si je suis satisfait !

— Ça, c'est parlé !… Je vois que vous savez vivre, señor ! Il y a trop de…

— Vous avez deux hommes sous la main ? Tout de suite ? interrompit Sgorp.

— Je les ai. Et pour moi ?… Vous comprendrez que… un homme comme moi… journaliste…

— Oui. Mille pesos. Payés comptant si les hommes font l'affaire. Où sont-ils ?

Le cabaretier journaliste ne répondit pas. Le nègre venait de se lever et se dirigeait vers la porte. Ce ne fut que quand il fut sorti que don Esteban de las Estrellas chuchota :

— Ce sont les deux señores qui sont là !… Des hommes de confiance ***absolue*** ! J'en réponds comme de moi-même !

Sgorp songea que ce n'était pas une référence :

— Faites-moi entrer quelque part, dit-il, que l'on ne me voie pas !… Je ne veux pas être remarqué !…

— Je comprends cela ! Venez, señor !…

Don Esteban ouvrit une sorte de portillon percé dans le comptoir et fit passer l'Américain. Puis il le conduisit dans la

salle sur laquelle donnait la porte aménagée dans la muraille.

Quelques chaises dépaillées y entouraient une table de bois grossier recouverte d'une toile cirée graisseuse.

Don Esteban pria Sgorp de s'asseoir sur un des sièges et annonça qu'il allait revenir avec les señores :

— Non. Appelez-les d'ici ! ***Je veux leur parler avant que vous vous entendiez avec eux !***… Allez ! ordonna le chef des informations de l'***American Evening News***.

Le cabaretier eut un geste de protestation, le geste de l'honnête homme soupçonné injustement, puis, se pencha dans l'entre-bâillement de la porte et appela :

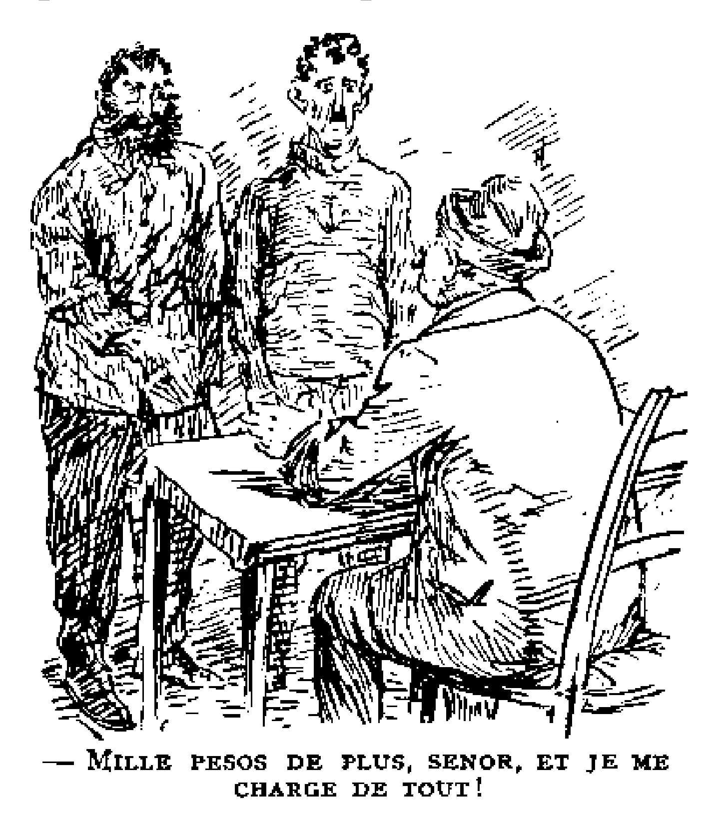
— Señor don Baltazar ! Señor Zanfoni ! Venez vite !

Les deux interpellés, presque aussitôt, pénétrèrent dans la petite pièce, une grimace hideuse qui voulait passer pour un sourire fendant leurs faces bestiales.

« Don » Baltazar, ou plutôt Baltazar Miranda, était petit, large d'épaules et d'une maigreur squelettique. Ses bras, d'une longueur démesurée, comme ceux des singes, se terminaient par deux « pattes » osseuses, au dos recouvert de poils. La face était plate, écrasée ; les joues, le menton, les tempes disparaissaient sous une barbe noire et abondante. Les yeux noirs, enfoncés dans les orbites osseux, distillaient une lueur vipérine. L'homme était revêtu d'un pantalon de drap noir agrémenté d'un fond de velours marron. Une jaquette de même couleur que le pantalon, mais étoilée de taches, recouvrait son torse. Elle était retenue par des épingles… Pas de faux col, une loque verdâtre qui jouait le rôle de foulard…

Baltazar Miranda – cela se voyait ! – ne devait pas rouler sur l'or.

Son compagnon, Michele Zanfoni, était petit et mince. Son visage jaune citron était surmonté d'une chevelure crépue. Ses lèvres étaient rasées ; très minces, elles se voyaient à peine et restaient perpétuellement entr'ouvertes en un rictus stupide, auquel il ne fallait pas se fier.



— MILLE PESOS DE PLUS, SENOR, ET JE ME CHARGE DE TOUT !

Michele Zanfoni était simplement vêtu d'un pantalon de toile bleue délavé mais très propre, et d'un jersey bleu marine orné d'une ancre brodée en rouge.

— Le señor don Baltazar Miranda, ancien commissaire de police !… Don Michele Zanfoni, étudiant en médecine ! fit le cabaretier journaliste après avoir prudemment refermé la porte.

— Moi, John Baker ! se présenta Sgorp, impassible. Je suppose que vous voudriez bien gagner chacun deux mille pesos, mes amis ?

Les visages de Michele Zanfoni et de Baltazar Miranda exprimèrent avec éloquence combien cette perspective leur plaisait.

Cependant Michele Zanfoni crut devoir remarquer :

— Comme de juste, cela dépend de la nature de l'affaire !

— Affaire très simple ! affirma Sgorp, sobrement.

— Et honnête, naturellement ! observa l'ancien « commissaire de police ».

— Cela va de soi ! fit Sgorp, paisible. C'est pourquoi, avant de m'engager avec vous, señores, je prendrai la liberté de vous demander vos références !

— Oh ! il me semble que nous sommes entre caballeros ! protesta don Baltazar Miranda, d'un ton froissé.

— C'est bien ainsi que je l'entends !… Dites-moi simplement où avez-vous été commissaire de police, señor, et vous, don Michele, à quelle faculté vous êtes étudiant !… Lorsqu'on est en affaires, il est bon de se connaître !

Les deux interpellés se regardèrent. Leur embarras était visible :

— Il y a quelque temps… que… je ne suis plus étudiant ! avoua Zanfoni. Vous comprenez… des malheurs de famille…

— Oui. Et que faisiez-vous en dernier lieu ?…

— En dernier lieu ? répéta Zanfoni.

— Oui. Quelle a été la dernière ***affaire*** que vous avez faite ?

— Heu…

— Peut-être devrai-je me renseigner plus amplement sur votre compte ?… fit Sgorp, en hésitant.

Les deux compères se rembrunirent :

— Oh ! puisque vous vous méfiez de nous, señor, protesta l'ancien « commissaire de police », nous aimons autant ne pas « travailler » avec vous !… Nous sommes des caballeros !…

Sgorp eut un sourire cynique :

— Suffit ! interrompit-il. Je vois que j'ai devant moi des hommes ***sérieux !*** C'est tout ce que je voulais savoir ! (À la vérité, il avait voulu savoir si les deux gibiers qu'on venait de lui présenter avaient la conscience tranquille : à présent, il était renseigné ! Il tenait ses hommes !)

— Donc, vous aurez chacun vos deux mille pesos !… Et plus, si l'affaire réussit !… Vous pouvez aller à vos occupations, don Esteban : il me semble qu'il y a quelqu'un dans la salle !…

Le cabaretier-journaliste eut une grimace de dépit, mais ne protesta pas :

— Vous n'oublierez pas nos conventions, señor ! murmura-t-il simplement.

— Comme de juste ! fit Sgorp, avec un geste large.

Don Esteban disparut.

Sgorp, aussitôt, fit connaître à ses nouveaux associés ce qu'il attendait d'eux : enlever George Stuart de l'hôpital avant vingt-quatre heures.

Les deux malandrins se regardèrent. Le sourire stupide de Michele Zanfoni se changea en une grimace d'aise :

— Mille pesos de plus, señor, et je me charge de tout ! assura-t-il.

Sgorp proposa cinq cents. Il savait qu'en discutant, il augmenterait aux yeux de ses complices le prix de la récompense offerte.

Zanfoni n'insista pas trop et expliqua qu'il avait justement un « ami » qui était infirmier à l'hôpital. Pablo Garrotto était son nom. Moyennant cinq cents pesos, Zanfoni se flattait d'obtenir son aide. Et, grâce à lui, rien ne serait plus facile que de faire sortir le nègre sans que personne s'en avisât.

Le trio s'entendit. En moins d'une demi-heure tout fut combiné. Sgorp, ayant laissé ses nouveaux amis, après versement d'une petite partie de la récompense promise, et leur ayant fixé un rendez-vous dans la soirée, s'en fut à la recherche d'un bateau quelconque, sur lequel il voulait prendre le large avec George Stuart.

XVII

Alliant son astuce et son cynisme naturels à beaucoup d'argent et pas de scrupules du tout, Douglas Sgorp sut agir avec rapidité. En moins de trois heures, il eut découvert un petit navire à vendre. Et il l'acheta.



De l'hopital au quai, les trois hommes et leur victime toujours sans connaissance n'avaient rencontré personne.

Le navire, c'était un petit sloop d'environ soixante tonneaux, accosté dans un coin écarté du port, du côté opposé à l'arsenal.

El-Garron était le nom du petit bâtiment. Avec sa coque éraillée, rapiécée, ses bastingages renforcés par des plaques de tôle rouillée, son unique mât courbé en avant et paraissant prêt à se rompre, ses agrès blanchis par l'usure et le sel, *El-Garron* paraissait mûr pour la démolition.

Mais Sgorp, d'un coup d'œil, l'eut « jaugé ». Ce sloop lui semblait trop délabré pour l'être vraiment. Autrement dit, le journaliste américain estima que ce délabrement était exagé-

ré, voulu, d'autant plus que son œil exercé avait remarqué que la carène du sloop était garnie de plaques de cuivre en parfait état, sans qu'un clou y manquât.

Douglas Sgorp était tombé juste !

El-Garron, s'il ne payait pas de mine, était un excellent, solide et rapide navire. Officiellement, il se livrait au cabotage entre les différents ports de la côte chilienne. Ce qui était la vérité, mais pas *toute* la vérité. Car, en plus du transport de marchandises anodines comme du maïs, du charbon, des traverses de chemin de fer, *El-Garron* se livrait à d'autres trafics plus rémunérateurs. Il chargeait dans les petits ports du Pérou, à l'insu de la douane, du tabac, du rhum, de la vanille qu'il introduisait en contrebande au Chili.

Son équipage était réduit : deux hommes. Deux jumeaux : Felipe et Cristobal Sabaguer, tellement identiques que nul n'avait jamais pu les différencier, ce qui facilitait leurs affaires. Grands, maigres, osseux, doués d'une force colossale, les frères Sabaguer formaient à eux seuls tout l'équipage de leur navire, lequel, d'ailleurs, n'utilisait guère sa voilure, étant muni d'un moteur Diesel qui lui permettait de défier à la course les garde-côtes les plus rapides de la douane chilienne.

Ayant avisé les deux frères qui causaient, appuyés à la lisse de leur navire, Douglas Sgorp avait mené rondement les choses. Étant monté à bord, il avait demandé si le sloop était à vendre :

— Ça dépend du prix ! avait déclaré froidement Cristobal Sabaguer.

— Et il faut que le prix soit confortable ! avait précisé son jumeau.

Ces paroles avaient plu au journaliste américain.

— Je vous paie le prix que coûterait ce navire à reconstruire, plus cinquante pour cent de bénéfice, avait-il proposé, et je vous garde à bord pour deux mois, moyennant une somme pareille au bénéfice que vous aura laissé votre sloop ! Mais pas un peso de plus ! Et on appareille cette nuit !

Il se trouvait que, depuis quelque temps, les frères Sabaguer estimaient que leur navire commençait à être trop connu. La perspective de pouvoir le remplacer, tout en empochant un « honnête » bénéfice, n'avait pu que leur plaire :

— ***El-Garron*** a coûté… avait commencé Cristobal.

— Tu veux dire ***qu'il vaut***… avait interrompu son frère.

— Non ! ***El-Garron*** a coûté dix-huit mille pesos. Mais il en vaudrait plus de vingt-cinq mille à l'heure présente ! On ne trouve plus de bois aussi bons !… Et le moteur ! Ah ! le moteur ! Un moteur…

— À dix-huit mille pesos, nous y perdrions ! déclara Felipe, avec fermeté. En le laissant à vingt mille au señor, nous lui faisons faire une affaire d'or !… Nous ne sommes pas des mercantis ! Nous…

— Ce bateau vaut cinq mille pesos, bien payé !… Je vous en offre dix mille en tout, payables huit mille présentement et le reste dans six semaines ! Ça va ? Oui ou non. Si non, je cherche autre chose ! avait interrompu Sgorp.

Les deux frères avaient protesté. Finalement, on s'était entendu à quinze mille pesos, payables dix mille comptant.

— Tenez-vous prêts à partir, je vous amènerai des amis cette nuit ! avait expliqué Sgorp, une fois l'affaire conclue.

— Pour où ? avait demandé Cristobal.

— Pour le large, d'abord ! avait précisé Sgorp d'un ton définitif.

Les jumeaux n'avaient pas insisté.

Et, un peu avant trois heures du matin, ils avaient vu arriver leur acheteur, suivi d'un groupe de trois hommes : trois hommes dont deux soutenaient le troisième qui paraissait formidablement ivre.

Ces trois hommes, c'étaient « los señores » don Baltazar Miranda et don Michele Zanfoni, lesquels servaient de garde du corps à George Stuart.

L'enlèvement du nègre s'était facilement opéré. Moyennant cinq cents pesos, dont trois cents d'avance, l'infirmier Pablo Garrotto avait mélangé un soporifique à la soupe servie à George Stuart.

Puis, profitant de ce qu'il était de garde, vers deux heures du matin, Garrotto avait introduit Miranda et Zanfoni dans l'hôpital, en les faisant passer par une ancienne porte condamnée depuis longtemps – mais dont il possédait la clé.

Les deux bandits avaient habillé Stuart, qui était inconscient, puis, le soutenant par les bras, l'avaient emmené et avaient rejoint Sgorp qui faisait le guet à l'extérieur.

De l'hôpital au quai, les trois hommes et leur victime, toujours sans connaissance, n'avaient rencontré personne…

La nuit était noire, sans lune ; une bruine fine tombait.

George Stuart, véritable loque humaine, fut descendu dans une des deux cabines du sloop – celle de Felipe Sabaguer qui, pour la circonstance, l'avait cédée à Douglas Sgorp.

Et le petit navire appareilla.

Un appareillage rapide ! En quelques instants, les amarres firent larguées, rentrées. L'avant du sloop fut écarté du quai à l'aide d'une gaffe et le moteur mis en marche, à demi-vitesse.

Sur le conseil de Douglas Sgorp, don Baltazar Miranda et don Michele Zanfoni étaient allés tenir compagnie à George Stuart : Sgorp ne tenait pas à ce qu'on vît les deux hommes sur le pont, où leur présence eût pu éveiller des soupçons.

Habilement manœuvré par Cristobal Sabaguer, ***El-Garron*** eut rapidement gagné le large.

— Gouvernez à l'ouest, jusqu'au jour ! ordonna Sgorp aux frères Sabaguer. Ensuite, nous verrons !… Et, s'il en est besoin, faites-vous aider par les deux compères que j'ai amenés !… Vous leur trouverez un endroit pour coucher ! Bonsoir !

Et Sgorp descendit dans la cabine où avait été enfermé George Stuart. Il renvoya Miranda et Zanfoni sur le pont. Le nègre, abruti par la dose exagérée de soporifique versée dans sa soupe, continuait à dormir, étendu sur le tapis pelé recouvrant le parquet.

Sgorp referma soigneusement la porte de la cabine. Il baissa légèrement la mèche de la lampe de cuivre suspendue

à la tête de la couchette appuyée contre la paroi du navire, puis alluma un cigare.

Il était satisfait de lui. Tout avait admirablement marché. Restait, à présent, à interroger le nègre, mais, de cela, Sgorp se chargeait.

Assis sur le petit divan accoté à la cloison, face au lit, il fuma son cigare jusqu'au bout, l'éteignit en l'écrasant sous son talon, puis examina sa chambre. Elle occupait, avec l'autre cabine, dont elle était séparée par la cloison servant d'appui au divan, la moitié de l'arrière du navire, dont elle épousait les formes arrondies. En plus de la couchette et du divan, une sorte de petit secrétaire de bois peint et un lavabo pliant la meublaient.

Des hardes, appartenant à Felipe Sabaguer qui n'avait pas pris le temps de les enlever, étaient suspendues à des crochets de fer fixés à la cloison, auprès du lit. Une odeur de suint, de sueur aigre et de vieux tabac s'en exhalait.

Sgorp, froidement, ouvrit un des deux petits sabords percés dans la cloison du navire, et jeta les défroques à la mer.

— Ces ***Lagoes !*** Ils puent comme des moutons ! grommela-t-il entre ses dents.

Il referma le sabord, car une bise glaciale soufflait.

Au-dessus de sa tête, l'on marchait… Le moteur tournait avec régularité.

Douglas Sgorp alluma un second cigare. Il alla examiner la porte, laquelle était munie d'un énorme verrou de fer :

— La confiance n'a pas l'air de régner beaucoup entre les jumeaux ? constata-t-il. Après tout, ils n'ont pas tort !… Des hommes pratiques !…

Il sortit de sa poche les deux pistolets automatiques qui s'y trouvaient, en vérifia le chargement et les glissa sous son oreiller :

— Quoique je leur aie dit que je n'avais que des chèques, on ne sait jamais ! pensa-t-il.

Son manteau et son veston retirés, il déboutonna le col de sa chemise, éteignit son cigare et s'étendit.

— Pff !… On se dirait dans une étable !… Quelle vie ! Je porterai ça sur la note !… Je voudrais l'y voir, le patron !

Il baissa la lampe, la mit en veilleuse et s'endormit – d'un sommeil de gendarme.

À l'aube – moins de trois heures plus tard – il fut debout.

Le réservoir du lavabo ne contenait pas une goutte d'eau.

Sgorp haussa les épaules. Il se pencha sur George Stuart. Le nègre continuait à dormir. Le verrou de la porte n'avait pas été touché.

Sgorp réempocha ses pistolets et monta sur le pont.

Le vent s'était à peu près calmé ; c'était à peine s'il soulevait de petites vagues qui venaient clapoter le long de la coque du sloop. Le soleil, qui venait d'apparaître au ras de l'horizon, se réverbérait sur la mer qu'il faisait luire comme de la nacre. De petits nuages blancs, effilochés, passaient lentement dans le ciel pâle.



— Alors si tu ne veux pas que je te jette aux requins, tu vas m'expliquer ce qui t'est arrivé à partir du moment où le *San-Pedro* a coulé !

Sur le pont, personne, sinon Felipe Sabaguer qui, un long cigare noir entre ses lèvres minces, se tenait debout, les mains appuyées à la barre du sloop.

— Buenos Dia, señor ! articula-t-il en voyant Sgorp surgir de l'écoutille.

— Bonjour ! Ça s'est bien passé ? Où sont les autres ?

— Mon frère dort dans notre cabine, et vos deux hommes sont couchés dans l'ancien poste d'équipage… Il y a des vieilles voiles !… Ils y sont très bien !

— Ça, je m'en moque ! grommela Sgorp, cyniquement. Ne me soufflez pas votre fumée dans le nez, s'il vous plaît !… Oui… Où sommes-nous ici ?

— À trente ou trente-cinq milles dans l'ouest-sud-ouest de Talcahuano, señor !

— Bon. Ralentissez votre rôtissoire !… Je ne déciderai que tout à l'heure la direction à donner !…

« J'ai faim ! Je vais éveiller votre frère : il nous fera du café… quelque chose !…

Sgorp, sans attendre de réponse, s'en fut appeler Cristobal Sabaguer.

La cuisine du sloop se composait d'une sorte de guérite contenant un petit fourneau de fonte, devant lequel, un homme, à condition qu'il ne fût pas gros, pouvait se tenir debout.

Cristobal Sabaguer, en moins d'un quart d'heure, eut préparé du café qu'il apporta à Sgorp avec une miche de pain et un jambon. L'Américain avala la moitié de la miche et une grande partie du jambon, but le café et déclara :

— Maintenant, qu'on ne me dérange pas !… Et, si vous entendez crier, ne vous troublez pas : « mon » nègre est à moitié fou – c'est pour cela qu'il était à l'hôpital !… – Il lui arrive d'avoir des crises !… À part ça, une excellente nature !

Les jumeaux ne bronchèrent pas.

— Chacun ses affaires ! fit sentencieusement Cristobal.

Sgorp, sans répondre, redescendit dans la cabine.

George Stuart continuait à sommeiller ; mais il avait changé de position. Il était maintenant étendu sur le côté droit et sa bouche s'était ouverte.

Sgorp poussa le verrou. Il arracha les petites embrasses de crin fixées de chaque côté des sabords, pour en maintenir les rideaux – rideaux qui, depuis longtemps, n'existaient plus ! – et, s'agenouillant contre le noir, lui lia solidement les poignets derrière le dos et lui entrava les chevilles.

— Quel métier ! grommela-t-il.

Ayant saisi George Stuart par le bras, il le secoua sauvagement. Le nègre poussa quelques soupirs, mais n'ouvrit même pas les yeux :

— Cet idiot d'infirmier ! Il me l'a complètement abruti, avec sa drogue ! maugréa Sgorp, furieux.

Il tira de sa poche un petit briquet automatique, l'alluma et l'approcha du dormeur, de façon à ce que la flamme léchât son oreille.

Presque aussitôt, George Stuart eut un violent haut-le-corps et poussa un véritable rugissement…

— Ah ! ah ! On se réveille ? fit Sgorp, en anglais.

Le nègre s'était dressé sur son séant. Roulant des yeux ronds, il essayait – mais en vain – de libérer ses poignets.

— ***Be quiet, mister negro !*** (Reste tranquille, monsieur le nègre !) lui conseilla Sgorp, sur un certain ton. Et écoute-moi !… Compris ?

George Stuart, si stupide qu'il fût, si engourdi par le narcotique que fût encore son cerveau, « réalisa » la situation. Il était ligoté, enfermé dans une cabine de navire avec un homme qui venait de lui griller l'oreille et qui ne paraissait pas animé de sentiments trop bienveillants :

— ***Yes***, sir ! murmura-t-il avec une affreuse grimace.

— ***Well !***… Tu es George Stuart, ancien cuisinier du destroyer ***San-Pedro,*** qui a coulé du côté du cap Horn.

« Tu en es le seul survivant. Tu as été recueilli drôlement par le quatre-mâts allemand ***Furst-Bismark***…

« Tu as fait l'idiot à bord, et on t'a débarqué à l'hôpital de Talcahuano. Voilà.

« Maintenant, tu es ici au large, à bord de ce navire qui m'appartient. ***Nul ne sait que tu es à bord.*** Je peux te jeter aux requins si cela me plaît, sans que nul au monde ne s'inquiète de toi. ***Savvee*** ? (Tu sais ?)

— Yes… sir !

— Tant mieux !… Alors, si tu ne veux pas que je te jette aux requins, tu vas m'expliquer ce qui t'est arrivé à partir du moment où le ***San-Pedro*** a coulé ! Tu…

— ***Mais je l'ai déjà dit !*** s'écria étourdiment le nègre qui, malgré tout, n'avait pas encore les idées bien nettes.

— ***Tu l'as déjà dit ? Et à qui ?*** Explique-toi ! Je t'écoute ! ***And no shenanigans, hé ?*** (Pas de blagues !) Ou les requins !

George Stuart regarda la face menaçante de Douglas Sgorp. Il eut un frisson, et, d'une voix qui tremblait, répéta le récit qu'il avait fait, la veille, à Jacques d'Harteaux : la fin du ***San-Pedro,*** les « hommes-bleus », l'apparition de Ralph Cullen qui l'avait emmené par un tunnel sous-marin dans la mystérieuse crypte, son évasion grâce à Cullen et son arrivée à bord du ***Furst-Bismark***.

— Well ! je suppose que tu m'as dit la vérité ! dit Sgorp quand le noir se fut tu. Parce que, si tu as menti… tant pis pour ta carcasse !

L'Américain alluma un cigare, et, pendant quelques minutes, en tira de grosses bouffées de fumée, sans prononcer un mot :

— Et… est-ce que… vous n'allez pas me délier ? demanda timidement George Stuart.

— Je vais te délier. Tu étais cuisinier sur le ***San-Pedro*** ! Tu le seras ici à bord, et pas un mot aux hommes de ce que tu viens de me raconter, hein ? Parce que, si tu parles, ta peau ne vaudra pas un cent… je veux dire un demi-penny.

XVIII

George Stuart était dans un état d'effarement, de stupeur complet. Le soporifique, les menaces de Douglas Sgorp l'avaient littéralement atterré.

— Je vous… jure que je ne dirai rien, sir ! balbutia-t-il.

— C'est ton intérêt !…

C'est déjà assez malheureux que tu aies bavardé à l'hôpital !… Tu t'es laissé tirer les vers du nez comme un imbécile !… Tu m'as dit que l'homme qui t'a parlé était grand et paraissait vingt-cinq ans ?

— Oui, sir !

— C'était un Chilien ?

— Je n'en sais rien… Sir !

— Enfin, il t'a bien dit qui il était ?

— Non, sir !… Je… je vous jure que je ne le sais pas !

— Oh ! assez de serments comme ça !… Tu ne sais pas si cet homme était Chilien, tu ignores son nom… tu ne sais rien, quoi ! Et tu lui as dit tout ce qu'il a voulu !… Idiot !… Enfin ! Que je ne t'attrape pas à bavarder, hé ?… Ça va !… Ferme !

George Stuart n'avait nulle envie de poursuivre l'entretien. Il resta coi. Sgorp, aussitôt, le délia et grommela :

— Arrive !

Précédant le nègre, il remonta sur le pont. L'« équipage » entier du petit navire y était assemblé, autrement dit, Cristobal Sabaguer et « los señores » Baltazar Miranda et Michele Zanfoni ; debout entre le mât et la guérite-cuisine, ils lapaient le café préparé par Cristobal, en se retenant aux manœuvres afin de ne pas être renversés par le roulis. Felipe était à la barre.

À la vue de Sgorp. Miranda et Zanfoni, au risque de renverser leur café, s'élancèrent à sa rencontre.

— Ça va ! les calma l'Américain. Señor Cristobal ! Je vous présente mister George, votre nouveau cuisinier jusqu'à nouvel ordre. Mettez-le au courant !…

Et, abandonnant le nègre, Sgorp se dirigea vers l'arrière et rejoignit Felipe Sabaguer :

— Mène-moi en rade de Valdivia, et à toute vitesse ! ordonna-t-il. Quand pouvons-nous y être ?

— Ce soir, à cinq heures, si le temps se maintient tient !

— *Bueno*. Tâche d'y être à quatre !… Appelle ton frère, qu'il règle le moteur !

— Comme vous voudrez, señor ! fit docilement Felipe.

Sgorp alluma un cigare et alla s'asseoir sur la lisse du couronnement. Il se sentait perplexe : d'après les révélations qu'il venait d'entendre, il résultait que Sarraskine avait son repaire ou un de ses repaires non loin du cap Horn. George Stuart avait affirmé que, s'il arrivait devant le tunnel sous-marin où son ami Ralph Cullen l'avait fait passer, il le reconnaîtrait sans peine. Mais il se pouvait que le nègre se flattât ?

Quoi qu'il en fût, la décision à prendre était délicate. D'une part, Sgorp avait tout intérêt à agir sans tarder, puisque Stuart avait fait des confidences à un autre qu'à lui.

Oui. Mais que pouvait-il avec ce petit bateau et ces quatre rascals dont deux n'étaient même pas des marins ? Quatre rascals dont il était peu sûr, somme toute… (Quant au nègre, il le comptait pour zéro !)

En ordonnant à Felipe de le mener à Valdivia, il pensait câbler à son directeur, William-Arthur Feist, et lui demander des instructions.

Il n'ignorait pas que ce manque d'initiative risquait fort de n'être pas apprécié par le directeur de l'***American Evening News*** !… Mais, d'autre part, il n'osait, malgré son cynisme et son audace, se lancer en de pareilles circonstances contre le redoutable Sarraskine…



— Si dans une minute le moteur n'est pas en route et l'hélice embrayée, vous vous noierez ici, avec du plomb dans les tripes.

Toutes ces pensées, et bien d'autres, il les remuait en tétant son cigare.

— Bah ! En allant à Valdivia, je ne me retarde guère ! réfléchit-il. De toutes façons, nous aurions passé devant ce port ! Je câblerai au ***boss*** (Patron) ! Il me répondra par oui ou par non, et on verra la suite !

Le vent se calmait. Le clapotis de l'océan avait fait place à une petite houle qui faisait rouler le sloop, mais sans ralentir sa marche.

À quatre heures du soir, très exactement, Felipe Sabaguer vint prévenir Sgorp qu'on n'était plus qu'à cinq milles de Valdivia.

— Vous voulez aller dans le port ? demanda-t-il. Dans une demi-heure, nous serons à quai, señor !

— Non ! Je n'y tiens pas : je veux repartir tout de suite : cela nous retarderait !… À trois milles de terre, vous stopperez et amènerez le canot !…

Felipe Sabaguer ne fit aucune observation.

Quelques minutes plus tard, le sloop s'immobilisa. Sgorp sauta aussitôt dans le petit canot automobile qui avait été mis à la mer.

Dès qu'il eut été débarqué, il se fit indiquer le bureau central du télégraphe, et, en code secret, expédia un « câble » à M. William Arthur Feist :

« J'ai le nègre qui m'a indiqué une piste sérieuse. Mais il l'a indiquée aussi à un autre. Faut-il agir avec moyens restreints, ou bien organiser forte expédition ? Réponse urgente, télégraphe restant, à Valdivia. SGORP. »

Son câblogramme transmis, il alla se promener en ville. À la tombée de la nuit, il regagna le canot qui le ramena à bord. Et, le lendemain matin, il s'en fut de nouveau à terre.

Ce ne fut que dans la soirée qu'il reçut une réponse. À peine l'eut-il ouverte que son visage changea. Elle était ainsi conçue :

« M. Feist en voyage en Europe. N'a pu être joint. ***Broadly,*** secrétaire. »

Sgorp connaissait Charles Broadly, un des secrétaires particuliers de M. Feist. Charles Broadly ne l'aimait pas, les deux hommes se jalousaient. Broadly devait jubiler à la pensée que le câblogramme de Sgorp ne parviendrait pas en temps voulu au « boss ».

— Le porc ! grommela le chef des informations de l'***American Evening News***. Il se… moque de moi, par surcroît ! Mais je vais lui faire voir moi !…

La décision de Douglas Sgorp était prise. Il fila vers le quai et se fit aussitôt ramener à bord :

— En route, direction : sud ! ***Nous allons au cap Horn !*** annonça-t-il aux frères Sabaguer.

— Au cap Horn ? répéta Felipe.

— Nous allons nous noyer comme des chiens ! ajouta Cristobal.

— J'ai dit : au cap Horn ! Moteur en route, tant que ça peut !… Et du jus, s'il vous plaît ! réitéra Sgorp. Vous comprenez ?

— Mais… ce n'est pas possible !… Un petit bateau comme ***El-Garron*** ne peut affronter… voulut expliquer Cristobal.

— L'amiral Drake, il y a trois siècles, a passé le cap avec un navire plus petit que celui-là ! Et il n'avait pas de moteur…

— Mais il avait un équipage… fit Felipe. Un…

— Nous sommes six, c'est plus qu'il n'en faut pour un rafiot comme celui-là ! En route, hein ?

— Je dis que nous allons nous noyer si nous allons là-bas, señor ! protesta Cristobal. Laissez-nous débarquer ! Nous ne demandons rien !… En tout cas, nous refusons absolument d'aller au cap…

— Il n'est pas sûr que vous vous noierez là-bas, tandis que, si, dans une minute, le moteur n'est pas en route et l'hélice embrayée, vous vous noierez ici, avec du plomb dans les tripes ! annonça Sgorp, en sortant, ensemble, les deux mains des poches de son veston.

Chacune d'elles enserrait la crosse d'un pistolet.

— La route au sud ! répéta-t-il froidement.

Il n'y avait pas à hésiter. Les jumeaux obéirent. Felipe prit la barre Cristobal lança le moteur. En quelques instants, le sloop fut en marche :

— Et attention à la manœuvre, hé ? fit Sgorp. Si le moteur flanche, si quelque avarie se produit, je croirai que vous l'avez fait exprès et j'agirai en conséquence !…

« D'abord, je vous avertis qu'une fois au cap Horn, vous n'aurez pas encore vu le plus beau !… Ah ah ah !… Nous allons rire, señores !… Vous croyiez, comme ça, que je vous avais acheté votre rafiot pour faire des promenades au clair de lune et inviter les dames à y prendre le thé ?… Avec un jazz ?… Vous vous êtes trompés !…

« *Don* Baltazar !… Ici !

Baltazar Miranda, qui causait à l'avant du sloop avec Michele Zanfoni, accourut, obséquieux :

— Tu as une arme, n'est-ce pas ?

— Non… Juste un canif ! fit l'interpellé.

— Fais voir ?

Baltazar Miranda exhiba aussitôt un petit poignard à lame triangulaire, tout à fait suffisant pour égorger un homme.

— Rengaine ce cure-dents ! fit Sgorp. Voilà un pistolet ! Si cet homme lâche la barre, envoie-lui deux balles dans la peau et vise bien !…

— Mais… protesta Felipe, qui avait pris la barre.

— Nous ne permettrons pas… gronda Cristobal, qui venait de remonter sur le pont.

Sgorp, qui avait fait passer un de ses pistolets à Baltazar Miranda, détendit en avant son bras. Sa main agrippa Cristobal par le cou et se referma avec une violence telle que le malheureux poussa un râle de détresse et fléchit sur les genoux.

Sgorp, d'une poussée, l'envoya rouler contre le bastingage et se retourna vers Felipe.

Celui-ci n'avait pas bougé. Baltazar Miranda, sérieux comme un alguazil, le tenait gravement en joue.

— Ça va ! approuva Sgorp. Ouvre l'œil, Baltazar !… Je vais fouiller ces gentlemen !

Il fit comme il le disait.

En quelques instants, il eut entièrement vidé les poches des jumeaux. Elles ne contenaient que quelques cigarettes, des briquets et de la monnaie de billon.

Mais les ceintures que les deux Sabaguer portaient autour de leurs torses étaient bourrées de nombreuses banknotes, non seulement celles que leur avait remises Sgorp en paiement de leur navire, mais encore d'autres.

— Bon, ça ! fit le journaliste. Baltazar ! Voilà cinq cents pesos pour toi, comme prime supplémentaire !… Et veille-moi sur ces deux gibiers !… Felipe ! À la barre, et attention à gouverner ! Et toi, Cristobal, si tu veux ramener ta carcasse complète, tâche de marcher droit !…

« Ah ah ! Ces señores voulaient non seulement me prendre mon argent, mais encore m'empêcher d'aller où je veux ! Un comble !… Je suis bon, moi ! Je suis doux, et timide, et conciliant, mais il y a une limite à tout !… Je veux bien me laisser faire… mais je ne veux pas encourager le vice ! Compris ? Nous allons au cap Horn, et que ça marche bien, parce qu'autrement, je ferai de la confiture avec vos tripes !…



— La prochaine fois, rascal je te frotte les gencives avec un piment bouc pour te tenir éveillé !

« Cristobal ! Repose-toi ! Couche-toi ici, sur cette amarre ! Tu remplaceras ton frère à la barre quand je le jugerai bon !… Zanfoni !

Le soi-disant étudiant, qui s'était approché, mais à distance respectueuse, rejoignit aussitôt Sgorp.

— Toi, je te charge de surveiller celui-là ! (Et Sgorp désigna Cristobal.) Tu me réponds de lui !… Voilà cinq cents pesos pour toi !… Tâche d'en mériter d'autres !… Allez !

— J'ai un pistolet automatique, patron ! fit Zanfoni, avec orgueil.

— Tu es un homme de précaution : j'aime ça !… Va !… Et ouvre l'œil !…

« Et toi, le nègre, tâche de nous faire de la bonne cuisine, si tu ne veux pas que je te tanne la peau !… Pour commencer, apporte-moi le whisky !

Sgorp, tranquillement, remit son pistolet dans sa poche.

Il s'assit sur une bitte d'amarrage, s'entonna un grand verre de whisky que Stuart lui apporta en tremblant, alluma un cigare et contempla la côte chilienne dont les falaises se silhouettaient dans le ciel assombri par les approches de la nuit.

— Attention à gouverner, Felipe ! avertit l'homme de barre. J'ai fait du yachting ; je sais comment on conduit une barque, moi !… Le sillage n'est pas droit !… Il faut qu'il soit droit !… Ou sans ça, rien à manger !

Atterré, Felipe Sabaguer resta coi.

Son cigare terminé, Sgorp appela Cristobal Sabaguer et descendit avec lui dans la chambre du moteur. Il se fit longuement expliquer le fonctionnement du Diesel et de ses appareils auxiliaires et obligea Cristobal à répéter ses explications, pour bien s'en pénétrer. Il remonta ensuite sur le pont et dîna en compagnie de Michele Zanfoni, Baltazar Miranda étant resté à surveiller les jumeaux.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne montraient, pour le moment, aucune velléité de se révolter. Ils étaient atterrés.

Sgorp resta jusqu'à minuit sur le pont. Il fit alors relever par son frère Felipe Sabaguer, qui était resté à la barre, et l'envoya manger et se coucher, sous la surveillance de Zanfoni.

Ayant ainsi tout réglé, il s'étendit sur le pont, simplement enroulé dans une couverture, à quelques pas du compas, les deux mains plongées dans ses poches, les doigts refermés sur la crosse d'un pistolet automatique.

Il reposa ainsi – ne dormant, si l'on peut dire, que d'un œil – jusqu'à six heures du matin.

Cristobal Sabaguer était toujours à la barre. Les lueurs du jour levant éclairaient son visage tiré par la fatigue et l'angoisse. À deux pas de lui, Zanfoni était assis, un pistolet en main, et ne le quittait pas des yeux.

— Va éveiller Miranda et Felipe ! ordonna Sgorp. Et dis au maudit cuisinier de malheur qu'il prépare le café !

Ces ordres furent immédiatement exécutés.

Pendant la journée, pendant la nuit qui suivirent, tout marcha à souhait.

Sgorp, infatigable, était partout, veillait à tout.

Felipe Sabaguer ayant voulu élever une nouvelle, quoique timide protestation, reçut dans les mâchoires un « direct » à assommer un bœuf, et qui lui brisa cinq dents.

Son frère, fatigué, ayant fermé les yeux à la barre, fut souffleté avec une telle force qu'il alla rouler contre le bastingage :

— Et la prochaine fois, rascal, je te frotte les gencives avec un piment-bouc pour te tenir éveillé ! l'avertit Sgorp.

L'autre avala sa salive, sans rien répondre.

Il se trouvait que Zanfoni connaissait plus ou moins la conduite des moteurs Diesel. Sgorp put se reposer sur lui. Il obligea d'ailleurs les deux frères, après leurs six heures de barre, à s'assurer que tout allait bien dans la machine.

Miranda et Zanfoni, à qui il avait promis les dépouilles des jumeaux, lui étaient tout dévoués, d'autant plus qu'ils le craignaient comme la peste.

Quant à George Stuart, il se tenait tranquille. Pourvu qu'il préparât soigneusement les repas, Sgorp ne l'inquiétait pas.

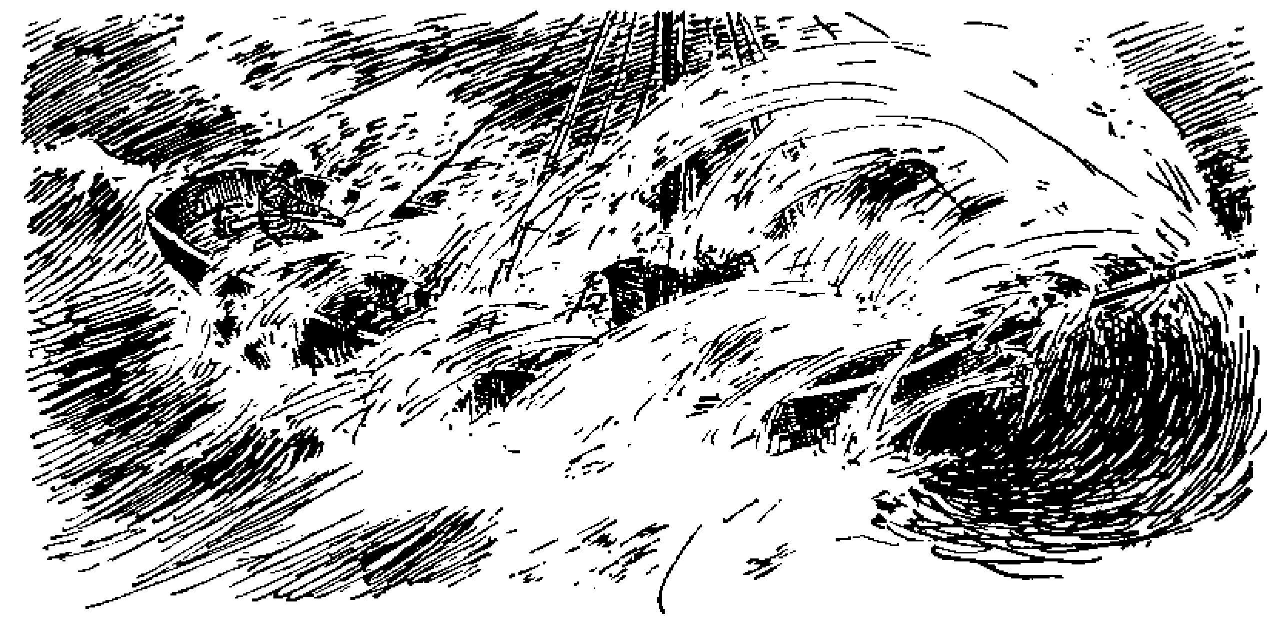
À seize nœuds de vitesse, ***El-Garron*** progressait vers le sud.

Vingt-quatre heures après son départ de Valdivia, il avait atteint l'archipel des Chonos. Grâce aux livres d'instructions nautiques trouvés à bord et qui décrivaient la configuration des côtes chiliennes, Sgorp pouvait, facilement se rendre compte de la position du sloop au fur et à mesure de sa progression.

Le temps, heureusement, se maintenait au calme, mais, comme il l'avait dit, Sgorp n'avait pas vu le plus beau !

XIX

À mesure que le petit navire descendait vers le sud, la mer se faisait plus dure, le vent plus âpre, la température plus rude.



UNE LAME ÉNORME SURPLOMBA SOUDAIN LE SLOOP, LE COIFFA ET S'ÉCRASA SUR LUI.

À la hauteur de l'archipel de la Madre de Dios – vers 50°sud de latitude – le thermomètre marqua zéro. Une formidable houle gonfla l'océan, balançant le sloop à croire qu'il allait chavirer, le faisant alternativement piquer du nez jusqu'au mât « dans la plume », ou le soulevant à plusieurs mètres hors de l'eau.

Six heures de barre, dans de pareilles conditions, devinrent six heures de supplice, d'autant plus que ***El-Garron*** était muni d'une « barre franche », un simple madrier articulé sur la mèche du gouvernail, et non pas d'une roue, ce qui faisait que les moindres chocs des lames contre le safran du gouvernail étaient ressentis directement par le timonier.

Felipe et Cristobal esquissèrent de timides protestations. Elles furent reçues par des menaces.

Sgorp, ricanant, donna le choix aux jumeaux entre « faire leur service » et faire le plongeon. Ils n'insistèrent pas.

George Stuart dut continuer à assurer la cuisson des aliments, et à l'heure !…

Or, le pont du sloop était presque constamment balayé par les coups de mer qui menaçaient d'emporter la guérite servant de cuisine. Le malheureux nègre, à demi gelé, transi de froid autant que d'épouvante, obligé de ranimer, de rallumer plusieurs fois par jour son fourneau misérable que la mer éteignait, forcé d'exécuter des prodiges d'adresse et d'équilibre pour faire parvenir intacts à l'arrière les plats qu'il avait préparés, ne prononçait plus un mot. Il ne se lavait plus, dormant assis sur une caisse, devant son fourneau. Car le petit poste d'équipage placé à l'avant était devenu inhabitable : par les coutures du pont, qui s'étaient disjointes sous les efforts imposés au navire, l'eau y dégoulinait. Et, aussi bien, le tangage empêchait d'y rester…

Miranda et Zanfoni étaient les moins malheureux. C'était une tactique de la part de Sgorp, qui voulait ainsi s'attacher les deux bandits et irriter contre eux les frères Sabaguer.

Il y réussissait, d'ailleurs ! Miranda et Zanfoni, aussi vils que cruels, prenaient plaisir à voir souffrir les jumeaux qu'ils accablaient de menaces et de sarcasmes.

Zanfoni avait initié Miranda à la surveillance du moteur. Les deux acolytes s'y relayaient. À part le désagrément du roulis et du tangage et celui de respirer les relents de pétrole,

les bandits n'étaient pas mal, dans la chambre de la machine où régnait une douce température. Aussi ne se plaignaient-ils pas.

Sgorp, lui, fumait ses éternels cigares dont il avait emporté une bonne provision achetée à Talcahuano. Pour la première fois de sa vie, il pouvait donner libre cours à ses instincts de brutalité et de domination. Et il ne s'en privait pas !

El-Garron, cependant, avançait.

Le lendemain de son passage devant l'archipel de la Madre de Dios, il atteignit l'extrémité ouest du détroit de Magellan, et croisa deux grands paquebots allant vers le Nord.

L'un d'eux passa à moins de trois cents mètres du sloop. Felipe Sabaguer, qui était à la barre, – son frère dormait, épuisé – profita d'un moment d'inattention de Sgorp pour lancer *El-Garron* vers le paquebot… Il n'en fut bientôt plus qu'à cent cinquante mètres :

— À moi ! Au sec… hurla Felipe, en agitant son bonnet de laine.

De nombreux passagers, accoudés aux lisses du paquebot, regardaient, mais sans entendre.

À ce moment, Sgorp vit toute la scène. Il fourra précipitamment dans sa poche les jumelles avec lesquelles il observait la terre, et, se ruant vers Felipe, lui lança un soufflet qui l'aplatit contre le bastingage où il s'écroula, inanimé.

Sgorp, d'un bond, le rejoignit, le souleva, le redressa d'une seconde gifle et le replanta, pour ainsi dire, devant la barre qu'il lui mit entre les mains :

— Tout à l'heure, nous réglerons ça ! lui dit-il.

À demi assommé, tremblant d'épouvante, hagard, étourdi par les coups qu'il venait de recevoir, le malheureux ne répondit pas :

— Et reprends la route ! À droite !… Hein ? fit Sgorp.

L'homme obéit, presque inconscient.

Le paquebot, lancé à seize nœuds de vitesse, était déjà loin.

Pendant les deux heures qui suivirent, ***El-Garron*** croisa encore plusieurs vapeurs. Il eut enfin laissé derrière lui le cap Pilar, situé au nord de la Terre-de-Désolation – la bien nommée – qui borne au sud l'extrémité ouest du détroit.

Le journaliste américain, après un examen minutieux de la carte, lança son navire dans la direction de l'île Landfall, puis fit appeler Cristobal Sabaguer qui, sur son ordre, releva son frère à la barre.

— Enlève tes bottes et tes chaussons ! ordonna aussitôt Sgorp à Felipe, en le menaçant de son pistolet automatique. Fais vite, et pas un mot, hein ?

« Stuart ? Nègre de malheur ! Apporte ici un baquet plein d'eau, que tu tireras à la mer ! Ne t'endors pas !

Le cuisinier, qui se tenait devant la porte de sa guérite, y rentra précipitamment, pour en ressortir aussitôt.

Sautelant sur le pont que recouvrait une mince couche de glace, il alla prendre sous le gaillard d'avant un grossier baquet fait de la moitié d'un tonneau scié par le milieu, et l'apporta derrière.

La houle était toujours aussi forte, mais la mer n'embarquait plus. Une bise glaciale soufflait, rougissant les visages, bleuissant les nez. Le thermomètre marquait dix-sept sous zéro.

Non sans peine. George Stuart, aiguillonné par les quolibets menaçants de Sgorp, parvint à tirer à la mer quelques seaux d'eau dont il remplit le baquet.

— Ouste ! Porc de Dago ! Mets-toi debout dans la baille ! ordonna Sgorp à Felipe Sabaguer. Et vite, hé, si tu ne veux pas que je te fasse prendre un bain complet le long du bord !… Oh ! je ne te noierai pas !… J'ai besoin de toi ! On t'attachera à une corde !… Tu y es ?

« Ne me fais pas mettre en colère !… Dégoûtant !… Il a les pieds sales et il ne veut pas se les laver !… Et ça appelle les gens d'un paquebot ! Tu voulais t'embarquer sur un paquebot avec les pieds sales, canaille ? En cabine de luxe, hein ? Naturellement, en cabine de luxe !… Avec les pieds sales !… Ça va te les laver !

Terrorisé, Felipe Sabaguer, le cœur sautant dans sa poitrine, avait plongé un de ses pieds dans l'eau glacée de la baille. Il le retira aussitôt, comme si l'eau eût été bouillante.

— Eh bien ? Faut-il que je te fourre moi-même dedans ? demanda Sgorp. Dépêche ou…

Felipe Sabaguer remit son pied dans le baquet, puis l'autre.

Il poussa une sourde plainte, cependant que des ondes de souffrance tordaient ses traits. Il leva un pied, leva l'autre, tandis que son corps tout entier était agité par un horrible tremblement.

Sgorp éclata de rire :

— Voilà qu'il danse, à présent !… Un tango ?… Ça m'a plutôt l'air d'un black-bottom ! Ah ah ah ! Tu ne m'avais pas dit que tu dansais le black-bottom ! Tu aurais dansé le black-bottom à bord du paquebot, hein, canaille !

— Grâce ! grâce, señor ! Je… je… ne le… ferai plus ! haleta le malheureux en continuant à se trémousser grotesquement sous la morsure de l'eau glacée.

— Il te faut un long bain de pieds, mon ami, tu as les pieds trop sales !… Tu es bien, voyons !… Je te fais… moi-même… préparer un bain de pieds, et tu n'es pas content ? Que te faut-il ?

— Je vous… en supplie… señor… capitaine… Je… je… peux plus !… je… je… je je je…

— Assez ! Que je ne t'entende plus ou tu y resteras davantage !… Et toi, le frère, ne fais pas des yeux de cormoran malade, ou tu seras baigné aussi ! Je parie que tu as également les pieds sales ?

Cristobal Sabaguer, de la barre, ne perdait rien de la torture de son frère. Lui aussi s'était mis à trembler. Sa pomme d'Adam s'élevait et s'abaissait convulsivement.

En s'entendant apostropher par Sgorp, il tourna la tête, pour ne plus voir…

— Et attention à gouverner, imbécile ! lança l'Américain.

Vingt minutes durant se prolongea le supplice de Felipe Sabaguer.

Quand Sgorp le vit prêt à s'évanouir, il l'autorisa enfin à sortir du baquet où l'eau avait commencé à se congeler, et lui fit boire un grog bouillant qu'il avait fait préparer par George Stuart.

— À présent, va te coucher, et attention à la prochaine ! l'avertit-il.

Titubant, se traînant sur ses pieds à demi gelés qui pouvaient à peine le porter, Felipe Sabaguer alla s'étendre sur le pont, à l'abri de la chambre des cartes…

Dans la soirée, le temps empira. Le vent augmenta de violence.

Une fois le soleil couché, ce fut la tempête. Pendant des heures et des heures, le sloop dut fuir devant l'ouragan, poursuivi par les lames hautes comme des montagnes qui menaçaient de l'engloutir.

Cristobal Sabaguer, incapable de maintenir la barre à lui seul, dut être doublé par Baltazar Miranda. Les deux hommes, pour ne pas être emportés par les lames qui balayaient sans trêve le petit navire, durent être attachés par la ceinture à des boucles du pont.

Sgorp, tranquillement, s'était étendu sur l'étroite banquette de la chambre des cartes. Il savait qu'il pouvait se fier à Cristobal Sabaguer, un excellent marin qui avait autant d'intérêt que lui à sauver le sloop, puisque la perte du navire eût été la sienne…

Enfin, ce fut le jour, une clarté blafarde, jaunâtre. Aucune terre en vue. Partout, les masses d'eau écumantes, bouillonnantes, qui s'entre-choquaient avec de sinistres hululements.



Il leva un pied, leva l'autre, tandis que son corps tout entier était agité par un horrible tremblement.

Sgorp alla consulter Felipe Sabaguer, qui fut d'avis de hisser la trinquette, afin de soulager le petit navire.

La trinquette, une voile triangulaire, la plus petite de toutes !

Pour la mettre en place, pour la border, les efforts réunis de Sgorp, Zanfoni et George Stuart furent nécessaires. Encore ne fut-elle à poste qu'après une heure de travail, au cours de laquelle Sgorp et ses compagnons risquèrent plusieurs fois d'être enlevés par les lames.

Le sloop souffrit un peu moins, mais les paquets de mer continuèrent à s'abattre sur son pont.

Felipe Sabaguer était encore trop faible pour pouvoir relever son frère.

Celui-ci n'en pouvait plus. Sgorp le laissa pourtant à la barre et remplaça lui-même Miranda. Cristobal Sabaguer, qui pouvait à peine se tenir debout tant il était épuisé, se

borna à indiquer à Sgorp ce qu'il devait faire pour éviter les formidables masses d'eau qui poursuivaient le navire et menaçaient de l'écraser.

Pendant toute la journée, l'ouragan dura.

Impossible de rien distinguer : le ciel et la mer se confondaient. Pas d'horizon.

Quoique cela, Sgorp, au risque de briser son navire contre les récifs de la Terre de Feu, tenta de se rapprocher de la terre.

Malgré les avis de Cristobal Sabaguer, il lança le sloop vers l'est du monde. ***El-Garron*** navigua complètement vent arrière. Sa vitesse s'accrut encore, cependant que les lames qui le poursuivaient devenaient plus menaçantes…

Un marin n'eût jamais osé pareille manœuvre. Il fallait l'ignorance et la présomption de Sgorp pour agir ainsi…

Sa chance le sauva !… Une éclaircie lui fit apercevoir brusquement, à moins d'un mille en avant du sloop, une gigantesque falaise toute noire, à la base de laquelle la mer se brisait avec furie.

Vivement, il poussa la barre à droite, de toutes ses forces. Le petit navire pivota aussitôt sur lui-même…

Un formidable claquement retentit : une lame énorme surplomba soudain le sloop, le coiffa, et s'écrasa sur lui… Pendant quelques instants, Sgorp et ses compagnons crurent bien que le petit bâtiment ne se relèverait pas… Submergés, étourdis, soulevés par l'eau bouillonnante, ils réussirent à rester cramponnés aux objets auxquels ils s'étaient agrippés.

El-Garron se redressa enfin, ses dalots crachant l'eau à gros bouillons, mais sa trinquette avait disparu, arrachée par la mer…

Le vent poussait le sloop vers la côte. Sgorp dut tourner la proue de son navire vers le sud.

Assailli par les rafales et les paquets de mer, son mât craquant lugubrement à chaque coup de tangage, ses agrès tendus à se briser, *El-Garron* n'avança presque plus. Et la température baissait encore.

Pendant toute la nuit, le malheureux navire lutta ainsi contre les montagnes d'eau qui l'entouraient, qui le dominaient de toutes parts. Le moteur tint bon, heureusement…

Sgorp était resté à la barre, avec Cristobal Sabaguer, lequel n'était plus qu'une loque. Les autres s'étaient entassés dans la petite chambre des cartes où ils attendaient en silence, éclairés par une lampe au pétrole que les soubresauts du navire menaçaient d'éteindre à chaque seconde. Bien que la porte de la chambre fût fermée, l'eau avait suinté entre la porte et son cadre et ruisselait sur le linoléum recouvrant le plancher, se déplaçant avec le roulis…

Enfin, ce fut le jour. Les premières clartés du soleil permirent à Sgorp de distinguer la terre, à environ cinq milles dans le sud-est.

Il détacha Cristobal Sabaguer et l'envoya chercher son frère et Baltazar Miranda.

— Si ton jumeau peut se tenir debout, il te remplacera ! lui hurla-t-il dans l'oreille. Et Miranda prendra ma place ! Dépêche !

Cristobal n'avait pas le cœur à protester.

Rampant sur le pont que recouvraient plusieurs centimètres de glace, il réussit tant bien que mal à atteindre la porte de la chambre des cartes, située à moins de trois mètres.

Il rentra et ressortit peu après, suivi de Miranda et de Felipe qui cheminait à quatre pattes pour ne pas tomber, sur les pieds et sur les mains.

Felipe avait récupéré quelques forces. Sgorp l'attacha ainsi que Miranda aux boucles du pont avoisinant la barre et rentra dans la chambre de veille. Un examen approfondi de la carte lui persuada que la terre qu'il avait aperçue ne pouvait être que l'île Noire, située à un peu plus de deux cents milles au Nord-Ouest du cap Horn.

Deux cents milles !… Présentement, ***El-Garron*** devait filer trois ou quatre milles à l'heure, à peine… Et le vent ne donnait aucun signe de faiblesse.

— On va tous crever ! grommela Sgorp. Eh bien, on crèvera !

XX

Jacques d'Harteaux n'avait jamais prétendu garder secret le repêchage du mystérieux scaphandrier à peau bleue. Aussi répondit-il avec la plus parfaite bonne grâce à la demande du médecin britannique :



— JE VOUS PRIERAI DONC DE ME LAISSER AGIR, SIR ! FIT L'ANGLAIS SÈCHEMENT.

— Si vous voulez me suivre, major, je vais vous montrer l'individu en question ! dit-il.

Le major Fontleroy s'inclina, cependant que Buckridge restait impassible.

Derrière d'Harteaux, les deux hommes descendirent dans la cabine où l'inconnu avait été transporté. L'homme n'avait toujours pas repris connaissance.

Buckridge, l'ayant rapidement considéré, se pencha vers Fontleroy et lui chuchota quelques mots à l'oreille.

L'Anglais, sans mot dire, regarda d'Harteaux, puis se pencha sur l'extraordinaire scaphandrier dont il écarta la chemise :

— ***Curious !*** murmura-t-il après quelques instants d'observation. Ce collier… vous voyez ?… Il est relié avec le pharynx… On ne peut pas l'enlever !… Il est muni d'un tube… il doit être en or… ce tube !… Il pénètre dans la gorge de l'individu !… Extraordinaire !…

Fontleroy colla son oreille contre la poitrine de l'homme à peau bleue :

— Le cœur bat encore… mais d'un rythme bien lent… et faible !… Vous avez essayé de le ranimer ? demanda-t-il.

— Naturellement !… Je lui ai fait avaler du rhum…

— Il ne l'a pas avalé : il a coulé sur le collier… ***Il a passé par le tuyau d'or !***… Étrange !… Et cette coloration bleue de la peau… Bleue !… Il n'y a pas de race bleue !

— Cet homme appartient indubitablement à la race blanche, caucasique ! observa d'Harteaux.

— Exact. Mais, pourtant… Et les ongles ?… Ils sont violets !… Et la bouche ?… Hein ? Vous voyez !… C'est étonnant !… On ne peut pas soigner cet homme ici !… Si vous le voulez bien, nous allons le transporter tout de suite à bord de l'***Auckland !***

— Et le plus tôt sera le mieux ! ***Sous tous rapports !*** approuva Buckridge, entre ses dents, mais de façon à être entendu de Jacques d'Harteaux.

— Vous avez dit, monsieur ? demanda l'ancien lieutenant de vaisseau.

— Je ne vous ai pas parlé ! riposta Buckridge, très raide.

D'Harteaux n'insista pas :

— Je ne vois aucun inconvénient à ce que cet « être » soit transporté à bord de l'***Auckland !*** répondit-il au médecin. À bord d'un navire britannique, je sais qu'il sera parfaitement traité !… Il n'en aurait pas été de même, peut-être, s'il avait été transporté sur ***certains bâtiments*** !… Mais je ne l'y aurais pas laissé aller !

Et d'Harteaux regarda Buckridge, qui prit un air lointain, comme s'il n'avait pas entendu.

L'ancien lieutenant de vaisseau siffla. Deux matelots accoururent. Avec d'infinies précautions, l'homme-bleu fut descendu dans la vedette qui avait amené le major Fontleroy et Buckridge.

D'Harteaux, ayant rapidement passé une capote et coiffé une casquette plus présentable que la toque de fourrure pelée qu'il avait sur la tête prit place à l'arrière de l'embarcation, à droite de Fontleroy, qui eut Buckridge à sa gauche.

La vedette, tanguant avec violence sur la houle qui agitait l'océan, eut rapidement accosté le croiseur britannique. Buckridge, d'Harteaux et le major Fontleroy montèrent à bord.

Conservant à grand'peine leur équilibre sur le pont incliné de l'***Auckland,*** les trois hommes rejoignirent le commandant Chatfield qui les attendait à quelques mètres de la coupée, et qui, très aimablement, salua d'Harteaux et lui serra la main.

L'ancien lieutenant de vaisseau, en réponse à une question de Chatfield, expliqua comment il avait recueilli l'homme-bleu et ce qui s'en était suivi.

Tandis que s'échangeaient ces quelques paroles, l'« homme-bleu » avait été hissé à bord du croiseur et porté dans l'infirmerie.

Chatfield et ses hôtes l'y rejoignirent aussitôt. Le médecin-chef de l'***Auckland*** était déjà là : il examinait le mystérieux personnage.

— Je n'y comprends rien, commandant ! avoua-t-il. Absolument rien !… Le cœur bat à un rythme ralenti, ***que je n'ai jamais observé dans l'espèce humaine !…*** Quarante pulsations… au plus ! C'est incompréhensible !… Incroyable ! Mais l'homme est là ! Et il vit… encore !… Je vais essayer de le ranimer par une piqûre de caféine…

— Et cet appareil… qu'il a au cou ? demanda Chatfield.

— Je n'y comprends rien !… Il doit communiquer avec les poumons !… Il contient un produit chimique… je ne sais lequel, mais qui a légèrement corrodé le métal… qui est de l'or !… De l'or… allié à du platine !… Nous allons voir !

Un infirmier fut appelé avec le matériel à piqûre hypodermique. Une ampoule de caféine fut injectée à l'homme-bleu. Elle ne produisit aucun effet. Le cœur ne battit pas plus vite. L'homme ne tressaillit même pas.

— La pupille est rétrécie… fit le médecin-chef de l'***Auckland,*** l'air soucieux.

— Si on essayait de l'oxygène ? proposa d'Harteaux. L'homme est peut-être tout simplement asphyxié… noyé ?…

Le médecin lui jeta un regard méprisant :

— L'estomac de cet homme est vide ! dit-il. Et ses poumons aussi ! Cela se sent à la pression et à la percussion ! J'ai assez vu de noyés pour savoir ce que je dis !…

« Cet homme, au contraire, paraît avoir les poumons rétrécis… diminués… comme quelqu'un qui a un pneumothorax… Un pneumo-thorax, une opération qui consiste à vider un poumon de l'air qui y est renfermé, à l'aplatir en quelque sorte comme un soufflet !… On soigne ainsi certains tuberculeux qui vivent alors avec un seul poumon, cependant que l'autre, vide d'air, se guérit… ou ne se guérit pas !…

« Celui-là… d'homme… me paraît n'avoir presque plus de poumons !… ***Ça ne m'étonnerait pas qu'il respirât autrement que par les poumons !… Grâce à cet appareil qu'il a au cou !…***

« Nous allons nous en assurer !… Je vais lui enlever cet appareil en essayant de l'abîmer le moins possible !… Qu'on aille me chercher ma trousse !

L'infirmier se précipita.

— Peut-être que cet homme… a besoin de cet appareil pour vivre, monsieur le major ? murmura d'Harteaux.

— Vous êtes médecin, sir ? demanda le médecin-chef.

— Non !… Mais je me permets…

— Je vous prierai donc de me laisser agir, sir ! fit l'Anglais, sèchement.

D'Harteaux se le tint pour dit. L'infirmier revenait.

Dans la trousse qui lui était présentée, le médecin-chef prit une petite scie à os et une pince avec lesquelles il entreprit de sectionner le mince tuyau unissant l'appareil au pharynx de l'homme-bleu.

Il y parvint rapidement.

Un faible sifflement s'entendit. Presque aussitôt, l'homme eut un léger tressaillement. Sa bouche s'ouvrit davantage, ses paupières battirent.

Une même exclamation fut poussée par les assistants.

L'homme-bleu était retombé dans son immobilité.

Le médecin-chef, à l'aide de sa scie, coupa la bande de métal qui, sous la nuque de l'homme-bleu, retenait le bizarre collier tubulaire.

Il attira l'objet à lui :

— C'est bien cela ! murmura-t-il. Il y a dedans un acide… Nous l'analyserons !… Voyons l'homme !… Je vais lui faire une seconde piqûre de café !…

« Infirmier !… La seringue !… Une…

— Je crois qu'il est mort, votre homme, major ! intervint Chatfield qui s'était penché sur l'homme-bleu.

— Mort ! s'exclama le médecin-chef incrédule. Ce n'est pas possible !

— ***Moi, ça ne m'étonnerait pas du tout !*** maugréa Buckridge.

Les assistants le regardèrent, attendant une explication, mais elle ne vint pas.

Le médecin-chef du croiseur, ayant appuyé son oreille contre la poitrine de l'homme-bleu se redressa, un peu pâle :

— Je n'entends plus… battre le cœur ! avoua-t-il. Voulez-vous un peu l'ausculter, Fontleroy ?

L'interpellé, à son tour, écouta…

— Le cœur ne bat plus, monsieur le major ! dit-il.

— ***Naturellement !*** grinça Buckridge, entre ses dents.

— C'est fâcheux ! apprécia Chatfield. Vous en êtes sûr, major ?

Le médecin-chef ne répondit pas. Il souleva une des paupières de l'homme-bleu, prit une plaque de métal argentée dans la trousse apportée par l'infirmier et la plaça devant la bouche du bizarre individu. Aucune buée ne la ternit…

— Tout fait croire à la mort ! dit-il. Le cœur ne bat plus !… D'ailleurs, on va voir !

Il piqua une veine de l'homme-bleu. Rien n'en sortit : le sang avait cessé de circuler.

— Si on ne lui avait pas enlevé son appareil ! observa d'Harteaux.

— Son appareil ? Son appareil ?… Je ne suppose pas que cet appareil le faisait vivre !… grommela le médecin-chef, en se contenant avec peine.

« D'ailleurs, cette teinte bleue de la peau, savez-vous ce qu'elle signifie ? C'est de la ***cyanose,*** provoquée par l'effort imposé au cœur, qui se voit généralement chez les typhiques pendant la quatrième semaine de maladie. Si vous joignez à ce symptôme la lenteur anormale des pulsations du cœur du

patient, constatée tout à l'heure, tout nous prouve que l'homme est mort intoxiqué ! C'est clair !



ELLE SALUA DU PAVILLON « L'AUCKLAND » AU PASSAGE, ET A DIX NŒUDS DE VITESSE, VOGUA VERS LE SUD DU MONDE.

— Vous ferez l'autopsie, si l'homme est mort ! conclut le commandant Chatfield. Qu'on porte l'appareil dans ma cabine : je vais l'examiner moi-même… et aussi le casque !… Venez, messieurs !

D'Harteaux et Buckridge suivirent le commandant de l'*Auckland* dans ses appartements.

Le casque, qui y avait été apporté, n'avait rien de particulier, sinon qu'il était fait d'un métal très dur et très léger, assez semblable, comme densité, au ***duralumin,*** cet alliage d'aluminium que les Allemands emploient dans la construction de la carcasse de leurs zeppelins.

Mais le métal en question ne contenait pas d'aluminium, qui eût été rongé par l'eau de mer…

Évidemment, ce casque servait à protéger la tête de son propriétaire, sans plus, puisqu'il était percé de larges ouvertures grillagées.

Le large collier tubulaire criblé de ses multiples « trous d'aiguilles », fut éventré avec précaution. Il était rempli d'un produit spongieux, qui ressemblait assez à du corail très fin, comportant des milliards d'alvéoles, et d'une blancheur de lait.

Quelques gouttes d'un liquide blanchâtre, d'une consistance sirupeuse, s'en échappèrent. Une odeur fade emplit la cabine :

— Mais… ***ça sent l'oxygène, commandant !*** observa d'Harteaux.

— ***Vous avez l'air bien renseigné, vous ?*** fit Buckridge, d'un ton bizarre.

— Je connais, en effet, l'odeur de l'oxygène naissant ! Mais, peut-être, ne savez-vous pas ce que c'est que l'oxygène, monsieur ? observa froidement d'Harteaux. Rien ne vous y oblige, en effet !

Un éclair de colère fit briller les yeux gris de Buckridge. Mais il se contint et ne répliqua pas.

Le commandant Chatfield n'avait rien perdu de cette scène rapide. Mais il fit semblant de n'avoir rien remarqué.

— On analysera ce produit ! dit-il. Peut-être connaîtrons-nous ainsi la clé de l'énigme !

« Il est bien malheureux que l'homme soit mort : il aurait pu nous donner des détails !

« Je viens d'envoyer un message par T.S.F., qui a été reçu par le poste de Port-Stanley !… Je pense que, dans les quarante-huit heures, des remorqueurs seront ici pour me ramener aux Falklands !

« J'aurai le temps, d'ici là, d'établir mon rapport, en y annexant les observations que va nous fournir l'autopsie de l'homme-bleu et l'analyse du produit qui est là !

« Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur d'Harteaux, que je ne manquerai pas de mentionner votre vaillante conduite !

« C'est vous qui avez recueilli l'homme-bleu !… Si nous parvenons à percer le mystère, c'est beaucoup à vous que nous le devrons ! Et je ne parle pas du sauvetage des marins du ***Pioneer !*** N'est-ce pas, commandant ?

Buckridge, à qui s'adressaient ces derniers mots, fit entendre un grognement indistinct. Il avait la rancune tenace !

D'Harteaux, à présent, n'avait plus qu'une hâte : regagner son navire. Il n'avait plus rien à faire à bord de l'***Auckland,*** et appréhendait que la ***Vigilancia*** fût de nouveau torpillée !

Il prit congé du commandant Chatfield, adressa à Buckridge un bref salut que l'Américain lui rendit à peine, et se fit reconduire à bord de sa goélette.

Ses hommes, sous la direction de Luciano Moreno, avaient vaillamment œuvré pendant son absence.

Non seulement un ***paillet,*** sorte d'emplâtre composé de plusieurs doubles de solide toile à voile suiffée, avait été appliqué contre la brèche crevant la carène de la ***Vigilancia,*** mais le charpentier, aidé de plusieurs matelots, était en train de réparer sommairement mais solidement le gouvernail :

— Ce soir, nous serons parés pour repartir, capitaine ! fit Luciano Moreno aussitôt d'Harteaux à bord. Et l'homme-bleu ? On l'a ranimé ?

— Il est mort !… Nous ne saurons rien par lui !

« Il nous reste ses habits, nous les examinerons, quoique je ne pense pas qu'ils nous apprennent quelque chose !… Le temps est plus maniable ! Nous allons en profiter pour appareiller dès que le gouvernail sera réparé !…

« Nous passerons par la baie de Nassau, ferons le tour par le cap Horn… je me méfie de tous ces îlots et préfère passer en dehors, même si la mer est dure ! Et puis, je ne serais pas fâché de voir un peu ce qui se passe à Diego-Ramirez !…

« Quoiqu'en ait dit cette brute de Buckridge, le feu rouge que nous avons vu comporte une signification ! J'ai mes idées là-dessus ! Nous irons ensuite nous réparer et nous ravitailler à Valdivia, car à Ushuaïa ce serait impossible, il n'y a rien !

« Je ne peux davantage disposer du navire de M. Brotteaux, et, aussi bien, on nous attend dans les îles pour le ravitaillement et le chargement de l'huile !…

« Je câblerai à M. Brotteaux, afin de m'entendre avec lui… Car je n'aurai de repos avant d'en avoir fini avec le Sarraskine !…

— Quoi qu'il arrive, capitaine, je suis votre homme ! Et j'espère que vous voudrez de moi ! fit Moreno, avec simplicité.

D'Harteaux, en guise de réponse, lui serra vigoureusement la main.

À quatre heures du soir, la réparation du gouvernail terminée, la *Vigilancia* appareilla. Elle salua du pavillon

l'***Auckland*** au passage, et, à dix nœuds de vitesse, vogua vers le sud du monde.

Le vent avait complètement cessé ; seule, une forte houle rappelait les tempêtes passées. Mais de lourds nuages chargés de neige cachaient la voûte céleste.

À huit heures, par nuit très noire, l'île Deceit fut laissée à quelques milles sur la droite.

Peu après, la masse sinistre du cap Horn apparut, couronnée de nuages. Elle fut doublée un peu avant neuf heures, par temps relativement calme.

Jacques d'Harteaux lança alors son navire vers le sud-ouest, de façon à aller reconnaître les îlots de Diego-Ramirez.

Vers dix heures, ils n'étaient pas encore en vue, mais d'Harteaux, qui ne cessait de fouiller l'horizon de ses jumelles, découvrit soudain, en avant de la goélette, légèrement sur sa droite, un petit navire gréé en cotre qui naviguait, à sec de toile tous feux éteints…

XXI

On ne peut reprocher à certains dictons de ne pas renfermer une grande part de vérité ! Celui qui assure qu'il n'y a de la veine que pour la « canaille », exagère peut-être un peu. Mais enfin, il faut bien avouer que certaines canailles jouissent d'une chance insolente.



— HAND'S UP ! STOP ! ORDONNA L'UN D'EUX, EN EXCELLENT ANGLAIS.

Là où des marins expérimentés se fussent noyés vingt fois, en admettant qu'ils eussent eu la témérité de s'aventurer dans les eaux du cap Horn avec un navire semblable à ***El-Garron,*** Sgorp devait sauver sa peau !

Le sloop, après avoir reconnu l'île Noire, avait continué sa route vers le sud-est.

Pendant des heures et des heures, il s'était frayé un passage à travers les effroyables montagnes d'eau qui le cernaient de toutes parts… Sgorp, indomptable, voulait aller jusqu'au bout. Peut-être ne se rendait-il pas très bien un compte exact des périls qui l'environnaient ? C'était un

homme borné, têtu et pugnace qui, une fois sa résolution prise, fonçait en avant, sans rien voir d'autre que son but, comme s'il eût eu des œillères.

En quittant Valdivia, il s'était résolu à gagner le cap Horn et à y rester tant qu'il aurait des vivres et du combustible, jusqu'à ce qu'il ait découvert le repaire de Sarraskine. Le reste, il n'y voulait pas songer.

Et pourtant la vie à bord du sloop était atroce, aucune possibilité d'allumer du feu pour se réchauffer ou pour faire la cuisine. Comme nourriture, des conserves et du biscuit de mer. Et, pas un endroit sec, pas un endroit chaud, sinon la chambre du moteur.

Miranda et Zanfoni, presque aussi épuisés que les frères Sabaguer, auraient bien protesté, ils n'en ressentaient même pas l'envie !

Sgorp faisait marcher tout le monde par l'insulte et la menace. Les misérables, empaquetés dans de triples vêtements recouverts d'« imperméables », qui avaient cessé de l'être et laissaient filtrer l'eau, se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. Lorsqu'ils n'étaient pas de faction à la barre, ils allaient s'étendre l'un contre l'autre dans la chambre de veille, car le compartiment du moteur, où il faisait relativement chaud, était trop restreint pour qu'ils pussent s'y coucher.

Sgorp lui-même sentait l'épuisement le gagner. Ni plus ni moins que ceux de ses hommes, ses mains, son visage étaient meurtris par les gerçures, par les engelures…

Et la température baissait toujours.

Le moteur, par chance, continuait à fonctionner parfaitement. L'hélice et son arbre de couche tenaient bon…

Au cap Horn, les ouragans persistent parfois plusieurs semaines, sans arrêt ; c'est ainsi qu'on a vu certains navires, après avoir lutté vainement contre la tempête pendant un mois et plus, être obligés, finalement, de renoncer au passage, leurs équipages étant décimés par le froid et l'épuisement.

Il ne devait pas en être pour ***El-Garron***…

Deux jours après avoir entrevu l'île Noire, le sloop rencontra enfin une mer plus clémente.

Si le froid persistait, le vent s'était calmé, ou du moins fortement affaibli. La mer était encore agitée, mais si les vagues brisaient encore, elles n'embarquaient plus à bord du sloop dont le pont était recouvert d'une épaisse couche de glace.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, George Stuart put allumer du feu dans sa cuisine et confectionner une vaste marmite de thé bouillant.

Pas de terre en vue. Mais Cristobal put profiter d'une brève apparition du soleil dans l'échancrure de deux nuages pour prendre une hauteur et calculer la position du petit navire.

— Attention à ne pas te tromper, hé ? le menaça Sgorp. Ou je te fais hisser par les bras en tête de mât, où tu resteras au sec !

— Je ferai… pou… pour le mieux, señor ! assura le malheureux qui tremblait de froid et de misère.

Ses calculs paraissaient démontrer – s'ils étaient exacts – que le sloop se trouvait à 56 degrés 39 minutes de latitude sud et 69 degrés 15 minutes et 30 secondes de longitude ouest, soit à 80.000 milles marins environ dans le sud-ouest du cap Horn.

— Ça va ! décida Sgorp. Hello ! Le ***Royal-Stuart*** ? Arrive ici, damné nègre !

George Stuart, saucissonné dans tous les vêtements qu'il avait pu accumuler sur lui pour se garantir du froid, jaillit littéralement de la guérite servant de cuisine et rejoignit l'Américain :

— On va aller faire une petite villégiature chez tes amis ! lui dit Sgorp. Tu m'as raconté que tu reconnaîtrais l'endroit où tu as été entraîné par les hommes-poissons !… Ça va être le moment de te montrer !…

— Je… je ne suis… pas très sûr, sir… de bien reconnaître la place !… Je… balbutia Stuart.

— Tu n'es pas ***très*** sûr ? Eh bien, il faut être ***très*** sûr, Boule-de-Neige, parce que moi, si tu as perdu la mémoire, je suis ***très*** sûr de te la faire retrouver ! J'ai des moyens à moi !…

« Tu as vu Felipe, hein ?… ***Bueno. Well.*** File dans ta gargote, je t'appellerai quand ce sera le moment !… Et ne rate pas le dîner ! J'ai faim !

Quatre heures du soir étaient proches. Sgorp, après avoir constaté par un coup d'œil sur le compas que la route du sloop avait été rectifiée de façon à ce que le navire se dirigeât sur le Cap Horn, descendit dans sa cabine et alla s'entonner une plantureuse rasade de whisky.

Réconforté, il alluma un cigare et remonta sur le pont.

Le temps restait sinon beau, du moins calme. Mais, de toutes parts, de lourds nuages s'amoncelaient et s'abaissaient vers la mer. Le baromètre était à 657, avec tendance à monter. La température n'avait pas changé : 19°sous zéro.

Bientôt, ce fut la nuit. Sgorp qui, une toque de fourrure, « empruntée » à Cristobal Sabaguer, enfoncée au ras des yeux et plus bas que les oreilles se promenait de long en large devant l'homme de barre, arrêta brusquement son va-et-vient :

— Mais, nous ne marchons plus ! grommela-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

En trois pas, il fut devant la petite claire-voie d'aération percée dans le pont, au-dessus du compartiment du moteur :

— Ho, Zanfoni ? Tu dors, mon garçon ? Elle ne tourne plus, ta rôtissoire ?

Penché sur l'ouverture, il attendit la réponse, mais n'entendit que quelques grognements indistincts.

Vaguement inquiet, il se glissa dans l'étroite écoutille donnant dans la chambre du moteur, descendit la petite échelle de fer et vit Michele Zanfoni qui, à la clarté d'une lampe au cérat, examinait une pompe de compression :

— Et alors ? demanda-t-il.

— Cette pompe !… Elle ne marche presque plus ! expliqua Zanfoni, en se redressant. Si ça continue, faudra stopper !

— Stopper ? Tu es fou ? gronda Sgorp, saisi.

— Non, que je ne suis pas fou ! C'est le clapet qui est rongé… et puis, elle doit être sale !… Maintenant, si vous voulez continuer à marcher, señor, moi je veux bien !…

Sgorp se contint : Michele Zanfoni était le seul à bord, avec les frères Sabaguer, qui connût quelque chose au moteur. Jusqu'ici, il s'était assez bien acquitté de sa tâche. Il convenait donc de ne pas le brusquer :

— Nous ne sommes pas loin de terre ! fit Sgorp. Dans trois ou quatre heures, nous pourrons nous mettre à l'abri dans quelque crique !

— La pompe, elle n'ira jamais jusque-là ! opina Zanfoni. Maintenant, vous savez, si vous ne me croyez pas… regardez vous-même !

Sgorp resta interdit. L'événement le prenait au dépourvu. Il resta quelques instants silencieux, à réfléchir, puis grommela :

— Ralentis !… Je crois avoir vu sur la carte qu'il y a un îlot pas loin d'ici… On va tâcher d'y arriver !…

L'îlot dont parlait Sgorp, c'était Diego-Ramirez.

Zanfoni répondit qu'il allait faire tout son possible pour continuer à faire fonctionner le moteur, mais qu'il ne répondait de rien…

Sgorp, sans insister, remonta sur le pont. Il put bientôt constater que le sloop ne filait plus que trois ou quatre milles à l'heure, vitesse à peine suffisante pour gouverner.

Les îlots de Diego-Ramirez n'étaient qu'à une vingtaine de milles dans l'est. Il lança ***El-Garron*** dans leur direction…

Il était furieux. Avoir tant lutté ! Avoir risqué la mort, bravé le froid, la tempête, avoir terrorisé ses hommes pour les faire marcher et, arrivé au but, se voir arrêté par une stupide avarie de moteur ! C'était rageant !

Et contre cela il ne pouvait rien !

Vers dix heures et demie de la nuit, Sgorp, qui n'avait pas quitté les jumelles des yeux depuis des heures, distingua enfin, dans l'est-sud-est, la masse noire de Diego-Ramirez.

Il fit légèrement venir le sloop sur sa droite.

Il ne se doutait pas que, depuis une longue demi-heure, son navire avait été aperçu par Jacques d'Harteaux qui, intrigué de le voir naviguer sans feux de position – surtout à proximité de Diego-Ramirez – s'était lancé à sa poursuite.

À quoi tiennent les choses ! Sir Sgorp naviguait sans feux de position, ce n'était pas pour se cacher, c'était tout simplement parce qu'il ne pensait pas à les faire allumer…

El-Garron, d'ailleurs, avançait de plus en plus lentement. Son moteur avait des chocs, des borborygmes, des sifflements… Par instants, il s'arrêtait, pour repartir brusquement et ralentir tout aussitôt… La compression ne se faisait presque plus. Le calme, heureusement, persistait.

Se traînant sur les flots houleux plus qu'il n'avançait, le sloop, pourtant, continua à progresser, si lentement qu'il obéissait difficilement au gouvernail.

Malgré l'obscurité, les falaises recouvertes de neige de Diego-Ramirez se distinguaient.

— Il faudrait mouiller, señor ! osa dire Cristobal Sabaguer, qui était à la barre. Ou, au moins, sonder !… Nous sommes tout près de la côte !



— ÇA VA ! TU VAS VENIR AVEC MOI A TERRE ! SI PAR HASARD C'ÉTAIT ICI ? HEIN ?

— Qui te demande quelque chose, idiot ? rétorqua Sgorp.

Quoique cela, il ordonna à Cristobal de sonder après l'avoir fait remplacer à la barre. Le plomb indiqua qu'il y avait à peine onze mètres de fond.

Sgorp, du coup, devint circonspect. Il fit stopper le moteur, et, presque aussitôt, mouiller les deux ancres. ***El-Garron*** s'immobilisa.

Il était près de trois heures du matin. Le vent avait complètement cessé de souffler.

— Allez vous coucher tous ! grommela Sgorp. Demain, on verra ce qu'il y a à faire !

Les misérables ne demandaient que cela.

Ayant allumé – la première fois depuis bien des nuits ! – le petit poêle de fonte du poste d'équipage, ils s'enfournèrent dans leurs couchettes et ne tardèrent pas à succomber à leur effroyable fatigue.

Sgorp, après s'être entonné une large rasade de whisky, s'enferma dans sa cabine et se coucha tout habillé sur son cadre.

Il fut le premier réveillé, monta sur le pont et alla remplir un bidon à la pompe à eau douce.

Il fit de rapides ablutions avec le liquide glacé, puis alla ouvrir brusquement la trappe du poste d'équipage :

— Alors ? glapit-il. Il vous faut la trompette du jugement dernier pour vous éveiller, rascals ? Debout, tous !… « ***Royal-Negro !*** À ta cuisine, et prépare-nous du café !…

Il y eut des grognements, des bâillements. Mais, en moins de trois minutes, l'équipage entier du petit navire fut sur le pont.

C'était le jour. À moins de huit cents mètres du petit navire, les hautes falaises, toutes noires, de Diego-Ramirez se profilaient sur le ciel d'un gris-jaunâtre. Une neige fine comme du grésil tombait. Le long de la côte des bancs de goémons que la houle soulevait à intervalles réguliers, recouvraient les flots.

— Ça te dit quelque chose, ***Royal-Negro,*** ce pays-la ? demanda Sgorp en apparaissant à la porte de la cuisine.

— Ça ressemble… à l'endroit… où j'ai abordé avec Cullen… je veux dire que ça lui ressemble ***un petit peu !***…

— Ça va !… Tu vas venir avec moi à terre ! Si, par hasard, c'était ici ? Hein ?

— Je ne sais pas, sir ! fit le nègre, qui, vraiment, n'osait se prononcer.

— On verra… Il est fait, ce café ?

Il ne l'était pas, mais le fut quelques minutes plus tard.

Douglas Sgorp en avala un grand bol, qu'il fit suivre – dans sa cabine – de plusieurs verres de whisky.

— J'aurais dû me faire marin ! murmura-t-il. Au moins, on boit à sa soif !… Ce n'est pas comme à New-York !…

Il remonta sur le pont :

— Tâche de me préparer le tournebroche, hein ? Et vite ! dit-il à Michele Zanfoni. Fais-toi aider par Miranda…

« Quant à Felipe, tu vas me le garrotter ; avec ces gibiers, on ne sait jamais !… J'emmène l'autre à terre avec moi… et ***Royal-Nigger*** aussi !

« Tout le monde au travail ! Amenez-moi le canot !

El-Garron possédait un petit canot automobile qui, malgré les coups de mer, était encore en assez bon état. Il fut mis à l'eau.

Son moteur, après quelques essais infructueux, finit par tourner. Sgorp s'y embarqua aussitôt, en compagnie de George Stuart et de Cristobal Sabaguer. La neige tombait toujours…

Sur l'ordre de Sgorp, l'hélice fut embrayée. La légère embarcation vogua vers le rivage.

Elle fut bientôt au-dessus des goémons. Sgorp, craignant d'engager l'hélice dans les algues, la fit débrayer.

Cristobal et George Stuart firent avancer le canot avec les avirons. Enfin, il s'échoua sur le sable.

Sgorp le fit tirer à quelques mètres du bord de l'eau, afin d'éviter qu'il ne pût être enlevé par le ressac, puis ordonna à ses compagnons de le suivre.

Sous la neige, les trois hommes cheminèrent pendant quelques minutes sur l'étroite bande de sable, recouverte par endroits de plaques de glace, qui séparait la falaise du bord de l'eau.

Ayant dépassé une pointe de roc, ils perdirent de vue le sloop.

— Oh oh !… Mais il y a une caverne, ici ? Ça ne te dit rien, ***Royal-Nigger ?*** demanda Sgorp au nègre.

— Je… je ne sais pas ! murmura George Stuart, que le froid faisait claquer des dents.

— Dépêchons ! grommela Sgorp. D'abord, marchez devant ! J'aime mieux ça !

Le nègre et Cristobal, sans mot dire, obéirent.

Les trois hommes franchirent encore quelques centaines de mètres :

— Tu ne t'y reconnais pas, décidément ? maugréa Sgorp qui se sentait des velléités de regagner son navire.

— Je… je… sais… pas… Je… crois… que…

George Stuart n'en dit pas plus : six hommes, enveloppés de vêtements faits d'un tissu brillant qui ressemblait assez à de la toile cirée, venaient d'apparaître d'une fissure du roc, à quelques pas en avant de Sgorp et de ses acolytes. Ils brandissaient de courtes carabines.

— ***Hands up ! Stop !*** ordonna l'un d'eux, en excellent anglais.

XXII

Instantanément, Cristobal Sabaguer et George Stuart avaient levé les mains vers le ciel – Sgorp les avait dressés à l'obéissance !

Le chef des Informations de l'*American Evening News,* lui, s'immobilisa, stupide de surprise, les bras ballants, la bouche entr'ouverte.

— Alors ? Vous ne comprenez pas ? fit l'homme qui avait ordonné au trio de s'arrêter. À votre oreille et, dans trois secondes, je tire au front.

Une détonation retentit : Sgorp lâcha une imprécation furieuse : la balle de l'inconnu lui avait arraché le lobe de l'oreille gauche, éraflant sa joue.

— ***Hands up !*** répéta l'homme, sans cesser de tenir Sgorp en joue.

Cette fois, l'Américain « réalisa » la situation. Il la « réalisa » parfaitement. Ses deux bras se levèrent. Il grommela :

— Que me voulez-vous ?

— On va vous le dire ! Ne bougez pas, fit l'inconnu, qui, toujours sans bouger, ajouta à l'adresse de ses compagnons :

— « Préparez-les » ! Vite !

Trois des six hommes s'approchèrent de Sgorp et de ses acolytes, lesquels, en un clin d'œil, furent soigneusement fouillés et dépouillés de tout ce qu'ils avaient sur eux.

Pour Stuart et Cristobal, la question, si l'on peut dire, ne se posa pas : Sgorp, depuis longtemps, les avait débarrassés de tout ce qu'ils possédaient.

Douglas Sgorp, lui, fut soulagé de son carnet de chèques, qu'il portait toujours sur lui, de son magnifique stylographe d'or, d'un portefeuille garni de nombreuses banknotes, et de ses deux pistolets automatiques.

Sa blessure à l'oreille, pour légère qu'elle fût, l'avait entièrement démoralisé. Elle lui avait fait comprendre, mieux que tout discours, l'inutilité d'une tentative de résistance.

Le butin, en un petit tas, avait été déposé sur le sol recouvert de neige.

Sgorp et ses compagnons furent ensuite ligotés ; ***ligotés*** n'exprime pas exactement le traitement qu'ils subirent. « Saucissonner » serait plus exact.

Ils furent ficelés aux chevilles, aux jarrets ; leurs bras furent fixés derrière leur dos au moyen de deux ligatures, dont l'une enserrait leurs poignets et la seconde la jointure du membre, un peu au-dessus du coude.

Ainsi traités, ils ne pouvaient plus faire un seul mouvement. Ils restèrent debout, raidis sous la neige qui, à présent, tombait en abondance.

Un des inconnus, qui s'était éloigné, revint après quelques instants, portant plusieurs sphères noirâtres dans un filet à grosses mailles, qu'il déposa sur le sol.

Les sphères étaient des casques, analogues à ceux qu'emploient les scaphandriers pour descendre sous les eaux. Mais ceux-ci étaient munis, à leur partie postérieure,

d’un renflement cylindrique qui contenait de l’air comprimé destiné à permettre à leurs usagers de respirer.

Sgorp et ses compagnons en furent coiffés. Ils sentirent qu’on les leur fixait sous les aisselles, au moyen de larges sangles.

Ils se trouvèrent dans les ténèbres – les casques n’étant percés d’aucune ouverture…

Chacun d’eux fut chaussé de larges sandales garnies d’épaisses semelles de plomb… Ils sentirent qu’on leur attachait une corde sous les aisselles…



UN DES HOMMES BLEUS CIRCULANT DANS LA GROTTE, SOUDAIN, SEMBLA LE RECONNAITRE. IL S’APPROCHA DE LUI, LE REGARDA…

On les souleva de terre.

Pendant quelques minutes, ils se sentirent transportés, sur une distance que Sgorp évalua à plusieurs centaines de mètres. On les déposa sur le sol…

Tout aussitôt, ils sentirent un liquide froid filtrant à travers leurs vêtements…

Ils se sentirent tirés, entraînés… Leurs dos touchèrent le sol… ils plongèrent…

Ce fut plutôt désagréable !… Avoir la tête enfermée dans une sorte de cloche, être immobilisés par des liens serrés, se sentir transis par l'eau glacée…

Ils furent entraînés rapidement… Pendant plusieurs minutes, ils furent ballottés comme des paquets. Leurs pieds touchaient à peine le fond – à chaque instant, ils perdaient leur équilibre, piquaient en avant, penchaient à droite, à gauche – mais les plombs fixés à leurs pieds les ramenaient automatiquement à la verticale…

Contre leur nuque, ils sentaient un petit souffle froid : c'était l'air comprimé qui jaillissait du réservoir fixé au casque.

Enfin, les trois hommes furent empoignés par les épaules. On les redressa. On les mit debout.

Ils se rendirent compte qu'on coupait les cordelettes enserrant leurs chevilles. On les poussa brutalement. D'instinct, ils marchèrent autant que le leur permettaient les liens qui entravaient leurs jarrets.

Ils comprirent qu'ils sortaient de l'eau par une plage de sable en pente douce.

La corde qui, fixée sous leurs aisselles, les reliait ensemble, les retint brusquement, si brusquement qu'ils faillirent s'étaler.

Dociles, ils s'immobilisèrent. Presque aussitôt, on leur retira leurs casques… Ils virent qu'ils étaient dans une vaste crypte circulaire, d'un diamètre de cent cinquante à deux cents mètres, et dont le centre était occupé par une sorte de

conque pleine d'eau. C'était par cette conque, par ce bassin, qu'ils étaient arrivés.

Une vingtaine de puissantes ampoules électriques, suspendues à la voûte, répandaient une clarté intense. Contre les parois de granit et de cristal de roche, plusieurs maisonnettes en bois peint étaient adossées.

Ahuris, étourdis, transis jusqu'aux moelles, Sgorp et ses deux compagnons aperçurent les six hommes qui les avaient si dextrement capturés, ligotés et dépouillés.

C'étaient eux qui venaient de les débarrasser de leurs casques.

Ils remarquèrent que leurs visages étaient bleus, et qu'ils portaient autour du cou une sorte de large tuyau percé de milliers de petits trous pareils à des piqûres d'aiguilles. Ils ne semblaient en rien souffrir du froid, et paraissaient très à l'aise.

Sgorp, qui se remettait rapidement, remarqua qu'ils n'avaient plus leurs carabines. L'un d'eux s'éloigna et disparut à l'intérieur d'une des maisons de bois.

Dans la grotte, d'autres hommes – une dizaine en tout, allaient et venaient, sans s'occuper des prisonniers, absolument comme s'ils eussent ignoré leur présence. Un ronflement lointain s'entendait, sans doute produit par les machines génératrices de la lumière électrique… du moins, Sgorp le supposa.

— Vous n'allez pas nous laisser comme ça ? grommela-t-il, en anglais, à l'adresse des cinq hommes bleus debout auprès de lui. Nous mourons de froid !

— Silence ! répondit d'une voix rêche un des étranges personnages.

Cinq minutes s'écoulèrent, cinq minutes qui parurent longues comme cinq heures à Sgorp et à ses deux acolytes.

Cristobal Sabaguer claquait des dents avec violence. George Stuart geignait.

Un des hommes bleus qui circulaient dans la grotte, soudain, sembla le reconnaître. Il s'approcha de lui, le regarda, regarda Cristobal Sabaguer et Sgorp et, sans mot dire, s'éloigna.

— Ça doit être son camarade Cullen, dont il m'a parlé ? se dit Sgorp qui, par prudence, ne posa aucune question au nègre.

Ce Cullen pouvait être utile ; il ne fallait pas risquer de le « brûler » auprès de ses congénères.

Mais qui pouvaient donc bien être ces extraordinaires hommes bleus qui respiraient dans l'eau, car Sgorp comprenait que les étranges individus n'avaient pas mis de casques, eux.

Il se rappelait les confidences de George Stuart, le massacre des survivants du ***San-Pedro*** et de l'***Arauco*** par les hommes bleus. Pas de doute. Lui, Sgorp, était présentement dans le repaire de Sarraskine !

— Si je m'en sors, quel reportage ! songea-t-il, frémissant à cette pensée. Ce sera ***tremendous !***… (Il n'y a pas de mot, en français, pour traduire ***tremendous.*** Cela signifie littéralement « qui fait trembler) »

« Oh ! Mais je ferai un prix avec William-Arthur Feist ! Il ne m'exploitera pas !… Cent mille dollars, au moins ! Je peux dire que ma fortune est faite ! Cent mille dollars !… plus les droits de reproduction pour tous pays ! Quel reportage !…

« Et j'irai vivre de mes rentes !…

« Seulement, il faut sortir d'ici… Bah !… Cet ignoble nègre est bien sorti une première fois, je sortirai !

« Nous sommes dans l'île de Diego-Ramirez… C'est un point de fixé… Que je sorte seulement !

Les réflexions de Sgorp furent interrompues par le retour de l'homme qui était entré dans la maison de bois.

Il s'approcha du chef des informations de l'***American Evening News*** et demanda brièvement :

— C'est vous le chef, le capitaine du bateau ?

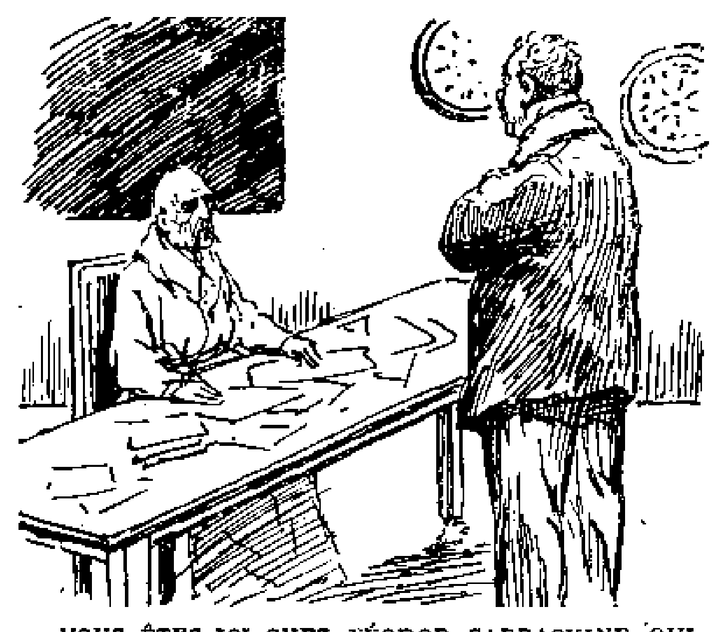
— Oui, c'est lui ! fit Cristobal Sabaguer. Il nous a…

— Taisez-vous, fit l'homme bleu. Vous, suivez-moi !

— Si vous pouviez me délier complètement les jambes, au moins ? grommela Sgorp. Je peux à peine marcher.

— Vous n'avez pas à aller loin. Venez !

Sgorp n'insista pas. Il lança un regard de regret vers George Stuart, en pensant qu'il avait eu tort de ne pas se concerter avec le nègre. Stuart avait un allié dans la place. Ça pouvait servir. Maintenant, il était trop tard.



— VOUS ÊTES ICI CHEZ FÉODOR SARRASKINE QUI VOUS TIENT ENTRE SES MAINS...

L'homme bleu avait saisi Sgorp par le bras et l'entraînait :

— Je suis gelé ! fit l'Américain, qui n'exagérait pas.

— On va vous changer de vêtements !

— Et mes camarades ?

— Mêlez-vous de ce qui vous concerne personnellement !

Sgorp croyait que son étrange compagnon allait pénétrer dans une des maisons de bois. Il fut vite détrompé. L'homme s'engagea dans une galerie percée dans le roc, qu'éclairaient des ampoules électriques. Cette galerie mesurait une centaine de mètres et débouchait dans une seconde crypte quatre fois plus grande que la première, et presque complètement emplie par un lac.

Au centre de ce lac, une tourelle conique, peinte en vert-sombre, qui luisait sous la clarté des lampes électriques suspendues aux pylônes du quai, émergeait.

— C’est un sous-marin qui est là ! pensa Sgorp. Mais par où peut-il passer ?

Au-dessus du quai de pierre, deux petites embarcations démontables étaient accrochées à des portemanteaux.

Faisant face à l’issue de la galerie par laquelle venaient de déboucher Sgorp et son compagnon, un grand cadran de tôle émaillée était fixé à la paroi. Sur ce cadran, plusieurs rangées de chiffres concentriques étaient peints ; à chacun des cercles de chiffres, correspondait la pointe d’une aiguille.

Sgorp, ayant machinalement levé la tête, aperçut, suspendu au milieu de la voûte de roc, un immense gong de bronze.

Au côté de son guide, il longea le quai sur une cinquantaine de mètres et arriva devant une porte de bois que l’homme ouvrit.

La porte donnait sur un couloir taillé dans la pierre, qui aboutissait, quelques mètres plus loin, à une seconde porte donnant dans une petite pièce meublée de quelques chaises de bois grossièrement taillé.

Un homme à peau bleue était assis sur un de ces sièges. Il échangea quelques mots avec le guide de Sgorp, en une langue que l’Américain ne comprit pas, mais qui lui parut être un dialecte slave.

Sgorp se sentait mieux. Dans les galeries, sous les cryptes, en effet, la température devait atteindre environ dix degrés au-dessus de zéro, ce qui, en comparaison de celle qui régnait à l’extérieur, était supportable. Quoique cela, le chef des informations de l’***American Evening News*** grommela :

— Vous m'avez dit que j'allais changer de vêtements ?

— Nous y sommes ! fit son guide.

L'autre homme bleu venait de se lever. Il disparaissait par une porte transversale et, quelques minutes plus tard, revenait avec une paire de bottes en caoutchouc, des sous-vêtements de flanelle rouge, une paire d'épaisses chaussettes de laine grise, une vareuse et un pantalon de molleton épais et une toque de peau de phoque.

— Habillez-vous ! entendit Sgorp, qui fut aussitôt débarrassé de ses liens.

Il ne se fit pas répéter l'invite et quitta avec délices ses vêtements imbibés d'eau salée. Rapidement, il passa les habits qui venaient de lui être apportés et se sentit mieux.

Mais il dut aussitôt se laisser religoter les bras et les jarrets. Il n'essaya même pas de protester. C'était un homme pratique, qui savait comprendre les choses…

— Vous allez être amené devant le chef ! l'avertit son guide. Répondez avec franchise, netteté, et brièveté, c'est votre intérêt.

Une autre porte fut ouverte ; elle donnait sur une petite antichambre aux parois blanchies à la chaux. Le guide de Sgorp poussa encore une porte et fit passer l'Américain devant lui.

Sgorp, le seuil franchi, se trouva dans une vaste pièce carrée, éclairée par quatre diffuseurs électriques placés aux angles du plafond. Sur le sol, un linoléum uni. Contre les murailles, plusieurs cadrans gradués et un vaste tableau noir sur lequel des équations à demi effacées étaient tracées, à la craie.

Au centre de la pièce, devant une table de bois blanc rectangulaire, large d’un mètre, longue de trois, un grand vieillard était assis.

Son crâne, pointu, était entièrement chauve. Son visage, couleur de cire, ridé comme une nèfle, montrait un front haut et bombé, un nez légèrement crochu qu’une moustache blanche, tombante comme celle d’un magot chinois, séparait de la bouche aux lèvres rentrées. Le menton était énorme : les petits yeux noirs, enfouis dans les orbites osseux, entre l’arcade sourcilière proéminente et les pommettes exagérément saillantes, dardaient un regard aigu, acéré comme une pointe d’acier.

Le vieillard était revêtu d’une ample robe de chambre de bure blanche retenue à la taille par une corde goudronnée. Ses deux mains maigres et osseuses, desséchées et jaunies comme si elles eussent été recouvertes de parchemin, reposaient sur les papiers épars devant lui. L’une d’elles tenait un long crayon.

Douglas Sgorp s’était avancé jusqu’à deux mètres du bureau.

L’étrange vieillard, qui l’avait observé depuis son entrée dans la pièce, demanda, en anglais très pur :

— Votre nom ?

— Je voudrais savoir, d’abord, chez qui je suis et pourquoi l’on m’a fait subir un pareil traitement ! riposta Sgorp, qui avait retrouvé tout son aplomb.

— Vous êtes ici chez Feodor Sarraskine, qui vous tient entre ses mains, et qui, si vous ne répondez pas correcte-

ment, vous y obligera par des moyens appropriés ! précisa le vieillard d'un ton égal, tranquille, définitif. Votre nom ?

Sgorp, malgré son extraordinaire « culot », se sentit troublé :

— Je suis Douglas Sgorp, citoyen américain ! se présenta-t-il.

— Pourquoi avez-vous débarqué à Diego-Ramirez ?

Sgorp regarda Sarraskine. Il comprit, en un éclair, qu'avec un pareil homme, mieux valait abattre ses cartes :

— Je suis venu ici parce que je supposais que vous y étiez ! dit-il carrément. Je suis chef des informations de l'***American Evening New,*** un des plus grands journaux américains ! J'ai reçu la mission de vous interviewer. Et me voilà ici !

XXIII

Feodor Sarraskine ne manifesta pas d'étonnement. Il ne manifesta aucun sentiment. Dans son visage jauni, desséché, parcheminé, seuls les yeux paraissaient vivants :



— INSENSIBLES, INANIMÉS, LES HOMMES APPRENNENT LEUR NOUVEAU MÉTIER !... J'EN FAIS DES AMPHIBIES !...

— Comment avez-vous su que j'étais ici ? demanda-t-il.

— Vous me permettrez de garder le silence à ce sujet, mister Sarraskine ! Nous autres, journalistes, nous avons notre secret professionnel…

— Que vous oubliez lorsqu'il s'agit de soulever quelque scandale ! observa froidement Sarraskine. À combien estimez-vous « votre » secret professionnel, Douglas Sgorp ? Je veux dire à combien de dollars ?

— Mister Sarraskine !… Je proteste…

— Assez de comédie. Racontez comment vous êtes arrivé ici, ou je vous le fais dire !…

Sgorp avala sa salive. Rien à faire, décidément, avec ce diable de dur à cuire !

Il en prit son parti, et, sans rien oublier, raconta comment M. William-Arthur Feist avait été intéressé par le meurtre de lord Thornsdale, au large de Palm-Beach, et comment il l'avait chargé, lui, Sgorp, d'élucider le mystère et d'entrer en relations avec Feodor Sarraskine.

Sgorp n'oublia rien. Il raconta son voyage à Talcahuano, l'enlèvement du nègre du ***San-Pedro*** sur ***El-Garron,*** et ce qui s'en était suivi.

— Vous ne mentez pas. J'étais renseigné ! fit Sarraskine, lorsqu'il eut terminé.

« Je suis content de vous avoir ici, en votre double qualité de journaliste et d'Américain.

« Je vous ferai voir un de « mes » sous-marins. Il peut donner soixante-deux nœuds en surface. Oui, il peut aller du pôle Sud au pôle nord en cent quatre-vingts heures, quelque temps qu'il fasse.

« Propulsion électrique. J'ai inventé un accumulateur extra-léger. Pour le charger, j'utilise simplement la différence de température des eaux suivant leur profondeur. Je sais qu'un savant français a également découvert cette utilisation… Trente ans après moi ! Et moi, je l'applique. Vous verrez.

— Mais… où avez-vous pu construire vos sous-marins ? ne put s'empêcher d'interrompre Sgorp, avec son audace professionnelle.

— Je les ai fait construire chez Blohm und Voss, en Allemagne ; chez Harland and Wolff, en Irlande ; chez Swan Hunterand Wigham Richarson, en Écosse ; chez Cramp, aux États-Unis ; aux chantiers de Penhoët, en France…

« Pièce par pièce, morceau par morceau !

« Le tout m'a été expédié dans différents ports, où un navire, qui m'appartenait, l'a embarqué.

« Le premier de mes sous-marins a été monté… dans un endroit que vous n'avez pas à connaître.

« Tout cela n'était rien ! Le difficile avait été pour moi de recruter mes hommes !… Surtout pour ce que je voulais faire d'eux !

« Cela m'a pris des années. Des années !

« Mais je suis patient !… À moins d'accident, j'ai encore un quart de siècle à vivre, à deux ans près !

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, tout simplement en mesurant ma force vitale. Non pas ma force physique, mais ma force vitale. Ce n'est pas la même chose !

« J'ai découvert comment mesurer la dégradation des organes vitaux… J'ai découvert quels étaient les organes vitaux. Le cœur, le cerveau, l'estomac, le foie, le rein… Il y en a d'autres, qu'on néglige. Je ne vais pas vous faire un cours de physiologie. Les organes ne s'usent pas : c'est le sang qui s'use. Il s'agit de le renouveler, mais il n'est apte à être renouvelé que dans certaines conditions. Et jusqu'à une certaine limite…

« Laissons cela. Je vous ferai voir les assises de ma puissance. J'ai un nombre « X » d'hommes qui peuvent, s'ils le veulent, anéantir la plus grande partie de la flotte mondiale !

« Je sais, on prendra des précautions !

« Mais cela coûte cher, de prendre des précautions ! Le taux des assurances montera. Les marins demanderont des salaires plus forts… Il faudra des appareils de défense ! Mais j'établirai de nouveaux plans d'attaque !…

« Mes hommes peuvent rester longtemps sous les eaux. J'ai abaissé de plusieurs degrés la température de leur sang. Ils sont, pour ainsi dire, insensibles au froid ! Du moins, ils peuvent supporter un froid plus intense que les autres humains. Et leur vie est entre mes mains, et ils le savent. Ils ne me sont pas dévoués : ils me craignent. Je suis sûr qu'ils ne me trahiront pas !…

— Mais… où avez-vous trouvé l'argent pour tout cela ? ne put s'empêcher de demander Sgorp.

— Oui, hein ? Américain ? Dollars !… Au fond de tout, vous cherchez les dollars !

« Vous autres, Yankees, vous les trouvez généralement dans les poches des autres ! Moi, j'ai pris mon or dans la terre, dans les lits des fleuves. En Patagonie.

« Je vous l'apprends, si vous l'ignorez. Les fleuves de cette contrée charrient de l'or. La Terre-de-Feu est un nouveau Klondyke, plus riche que l'autre. On l'ignore généralement. Je vous donne le renseignement pour rien.

« Venez !

« Je vais vous montrer mon établissement ici.

« Ensuite, je vous relâcherai. Vous direz, en Amérique, ce que vous avez vu.

« Je sais. On viendra bombarder, anéantir mon œuvre ! Si on peut ! Vous avertirez seulement que si un seul homme en arme débarque à Diego-Ramirez, les représailles suivront. Elles seront telles que le monde en frémira !

Sarraskine s'était levé. Ce discours, ces menaces, il les avait proférés sans qu'un muscle de sa face bougeât. Son calme était entier.

— Mais, puisque vous avez tant d'or, pourquoi en réclamez-vous à l'Angleterre et aux États-Unis ? demanda Sgorp.

— Parce que je veux me venger. Parce que je sais que, pour les Anglo-Saxons, la perte de l'or est la plus sensible qui soit !

« Les anciens Saxons taxaient en or les assassinats les plus féroces. ***Wehrgeldt,*** le prix du sang. Il suffisait de payer, à moins que la famille de l'assassiné refusât le prix du sang – c'était bien rare, quand elle le refusait !

« Le prix de ma liberté, le prix de mon honneur, le prix de mes souffrances, l'Angleterre et les États-Unis le paieront, ou alors, la loi du talion jouera !

« Dix ans de la vie d'un homme comme moi valent dix mille vies entières. Et je suis modeste. Avez-vous réfléchi que la population de la terre entière est d'environ trois milliards, et que, sur ces trois milliards, il n'y a jamais qu'une douzaine de grands hommes à la fois. Douze sur trois milliards ! Ce sont ces douze-là qui découvrent tout, qui imagi-

nent tout, qui font progresser la science… Le reste ? Du fumier.

« Et moi, un de ces douze-là, on m'a enfermé, torturé, déshonoré !… Le prix sera payé.

« Venez !

Cette fois, Sgorp n'avait plus rien à dire.

Sarraskine, ayant fait le tour de la table, s'approcha de lui. Il tenait un petit couteau en main dont il trancha, avec des gestes incroyablement précis et vigoureux, les liens qui entravaient encore le journaliste américain.

Sans mot dire, il alla ouvrir la porte et s'engagea dans un couloir qui, dix mètres plus loin, aboutissait à un escalier de bois aménagé dans une sorte de cheminée creusée dans le roc.

Sgorp était subjugué, dominé. Sarraskine lui apparaissait comme un surhomme, comme un être doué d'une puissance supra-humaine. Entre lui et le vieillard, il y avait disproportion…

Sarraskine, d'un pas étonnamment régulier et souple, gravissait l'escalier, sans même se retourner – il savait que Sgorp le suivait.

Celui-ci, machinalement, s'était mis à compter les marches. À la soixantaine, l'escalier s'arrêtait devant un palier de pierre, de l'autre côté duquel une porte était percée.

Sarraskine l'ouvrit, traversa une pièce vide, dont le sol était recouvert de nattes, et pénétra dans une vaste salle aménagée dans une fissure du roc : les anfractuosités de la

pierre avaient été bouchées avec des briques, de façon à donner quelque régularité à la paroi.

Des caissettes, des tonnelets y étaient accumulés, bien rangés sur des étagères de bois. Plus loin, des tubes d'acier, longs d'environ un mètre et d'un diamètre de trente centimètres, effilés à une de leurs extrémités, étaient entassés.

— Les tonnelets contiennent du trinitrotoluène, de quoi faire sauter New-York ! expliqua Sarraskine. Les tubes sont remplis de gaz phosgène ! Vous connaissez ? Oxychlorure de carbone, C O Cl2.

« Et j'ai perfectionné la formule ! J'ai rendu « mon » phosgène plus pesant, plus dense ; il se volatilise très lentement !…

« Avez-vous réfléchi à l'effet des torpilles au phosgène ? La torpille troue la carène du navire. Le phosgène se répand à l'intérieur. Pas de sauvetage possible. Ceux qui ne se noient pas meurent asphyxiés. Vous « réalisez » ?

« Rien ne m'empêche d'essayer sur le ***Mauretania,*** sur le ***Leviathan***… Rien ne m'en empêche. Venez !

Sgorp ne répondit pas. Il suivit le terrible vieillard. Après la salle des explosifs, une autre contenait d'innombrables batteries d'accumulateurs d'un genre spécial : c'étaient ces accumulateurs, alimentés par l'électricité de l'air, qui fournissaient le courant des lampes électriques, des fourneaux de cuisine, des appareils de distillation chimique.

— Maintenant, vous allez voir le laboratoire ! reprit Sarraskine. Il ne m'est pas possible de vous y faire entrer, à cause des sujets… Regardez !

Dans le couloir qui faisait suite à la salle des accumulateurs, une fenêtre était creusée dans la paroi. À travers la vitre, Sgorp distingua une vaste crypte éclairée par de puissantes ampoules électriques, et au centre de laquelle une sphère d'un diamètre de deux mètres environ pendait de la voûte. Ses parois étaient recouvertes d'une mince couche de neige glacée, toute blanche, qui luisait. Sous cette sphère, une douzaine de lits étroits étaient posés sur le sol, de façon à former un cercle dont la sphère occupait le centre.

Ces lits, si l'on peut appeler cela des lits ! n'avaient ni sommiers, ni matelas. Ils supportaient des cages de verre opalescent, qui ressemblaient assez à des cercueils. Dans chacune des cages, une forme humaine aux contours indistincts, flous, se distinguait vaguement. À la base du crâne, de chaque forme, un petit tuyau était fixé et correspondait à une boule de verre placée au-dessus de la cage.

— Des hommes en processus d'opération ! expliqua Sarraskine. Ils sont plongés dans l'eau… de l'eau de mer suroxygénée par un procédé de mon invention. Insensibles, inanimés, les hommes apprennent leur nouveau métier !… J'en fais des amphibies !… J'ai diminué leurs poumons. Je remplace la partie inutilisée par un organe que je crée, que je greffe !… Mais peu vous importe. Regardez ! Ces hommes, après quatre semaines de traitement, peuvent vivre dans l'eau, à des températures avoisinant le zéro du thermomètre, et ils ne peuvent vivre qu'à condition que j'injecte dans leur sang, à intervalles réguliers, un produit destiné à le maintenir en état d'équilibre. Car cet équilibre est troublé par mon intervention. Voulez-vous devenir homme-poisson ? Hein ?… Cela vous permettrait de gagner des dollars, monsieur l'Américain ?



IL Y AVAIT LA PLUSIEURS TONNES D'OR.

— Je… je vous remercie ! balbutia Sgorp, d'une voix changée, d'une voix qu'il ne se connaissait pas.

— Venez ! reprit Sarraskine.

Les deux hommes revinrent sur leurs pas. Ils redescendirent l'escalier de bois, au bas duquel Sarraskine ouvrit une trappe aménagée dans le sol de roc. Une étroite échelle était accrochée au rebord de la trappe. Sarraskine la descendit. Sgorp l'imita et prit pied, cinq mètres plus bas, dans une crypte humide et froide, dont le sol était parsemé de flaques d'eau.

— Des infiltrations, qui se produisent à marée haute, expliqua Sarraskine.

Sgorp ne répondit pas.

À la clarté d'une ampoule électrique fixée à la voûte, à quelque distance de la trappe, il apercevait des trésors inouïs : de l'or. Des pépites grosses, petites, moyennes, de

toutes formes. Certaines atteignaient la grosseur d'une tête d'homme, et il y en avait beaucoup ! La plupart étaient grosses, comme des œufs, comme des noix. Elles étaient disposées par tas, dans des stalles de bois.

Il y avait là plusieurs tonnes d'or.

— À cinq cents dollars le kilo, précisa Sarraskine, je possède environ 1.700 millions de dollars. Et je sais où il y en a d'autres !… Prenez-en une, comme souvenir. Choisissez !

Sgorp eut une légère hésitation et, se penchant vers un des tas, happa une pépite de la dimension d'un œuf de canard.

— Venez ! articula Sarraskine, une fois de plus.

Les deux hommes remontèrent et regagnèrent le bureau de l'étrange vieillard.

— De quoi faire un article sensationnel, hein ? fit Sarraskine, après s'être assis devant sa table. Vous le ferez ! Je vais vous faire ramener à votre bateau !… Et vous avertirez les autorités américaines que, si je n'ai pas satisfaction dans un mois, j'agirai !…

— Je ne sais pas comment l'opinion publique américaine prendra cela ! observa Sgorp.

— Peu m'importe ! dans quelques heures, mon sous-marin sera parti d'ici, avec « ce qu'il faut », et attendra mes ordres !…

« À l'Amérique de savoir si elle veut la guerre ou la paix !…

« Maintenant, mon établissement, ici, est connu ! J'en ai d'autres… dont on ne se doute pas… Si j'agis ainsi, c'est que je suis armé.

— Oui… je comprends ! murmura Sgorp. Mais… ne croyez-vous pas… qu'il serait possible… d'employer d'autres moyens ?

« Par exemple… en vous entendant avec le patron… avec M. William-Arthur Feist… qui possède plusieurs grands journaux… et plusieurs agences télégraphiques qui fournissent la plupart des journaux américains ?…

« Il me semble… qui sait ?… peut-être qu'il y aurait une belle combinaison ?… Le patron est fort, vous savez !…

« Vous n'en voulez pas qu'aux États-Unis !… Vous en voulez à l'Angleterre aussi… Hein ?… Une combinaison ? Vous vous entendez avec les États-Unis… contre l'Angleterre ! En Amérique, on est positif ! On pourrait… vous donner des compensations… des…

— Oui. Il y en a une qui me satisferait assez : qu'on électrocute le président de l'Union et ses ministres !… Je renoncerais, en ce cas, à toutes mes autres demandes ! fit froidement Sarraskine.

« Assez !… Je hais les Américains encore plus que les Anglais !… Vous en êtes un, soyez heureux que je vous fasse grâce !

« Les Américains ! Des mercantis descendants de bandits, de toute la racaille d'Europe, de l'écume du monde. Je hais les Anglais, mais je méprise les Américains !… On va vous ramener à votre navire, mister Sgorp !…

XXIV

Sgorp, depuis qu'il avait vu le prodigieux amoncellement de pépites dans la cave, n'était plus le même homme. Il était comme un chien qu'une chaîne empêche de s'emparer d'une cargaison d'os à moelle.

Sarraskine ne l'épouvantait plus. Du moins, il avait oublié son épouvante. Il ne pensait plus qu'aux pépites.

Les imprécations de Sarraskine ne l'émurent pas, il ne songeait qu'à l'or…

— Je vous comprends, mister Sarraskine, dit-il, en hochant la tête. Je connais les Américains… des bandits sans scrupules !… Des rien-du-tout !…

« Moi-même, je ne suis Américain que depuis la guerre !… Mes ancêtres sont norvégiens… (Sgorp mentait effrontément.)

« Ah ! j'ai eu, comme vous… pas tant que vous… mais beaucoup… à souffrir des Yankees !… Je les connais… Je vous dis cela pour que vous ne vous trompiez pas sur mon compte !…

« Votre personnalité m'a, de prime abord, inspiré la plus grande sympathie… Je suis sincère… Vous êtes un homme, vous !… Vous avez compris comment il fallait agir avec ces chiens… ces porcs !… Et moi, je ne demande qu'à vous seconder… Vous pouvez compter sur moi… Que penseriez-vous d'un homme comme moi… qui vous serait tout dé-

voué… qui vous tiendrait au courant de tout ?… J'ai mes entrées un peu partout !…

« Tenez !… Je peux bien vous le dire, la lettre que vous avez adressée au Secrétaire d'État à Washington, je l'ai connue quelques heures plus tard !… C'est moi qui l'ai communiquée à mon patron, William-Arthur Feist, qui l'a publiée !…

« Vous comprenez ? Hein ? Quelle force pour vous, ce serait d'avoir un homme dans la place, un homme comme moi !…

Sgorp parlait toujours.

Sarraskine s'était immobilisé. Il l'écoutait, mais sans manifester ses sentiments.

Sgorp essayait vainement de scruter le visage du vieillard. Impossible de deviner ce qu'il pensait…

— Je correspondrais avec vous par T.S.F., poursuivit Sgorp. Nous conviendrions d'un code, d'une longueur d'ondes ! C'est facile !… Hein ?

Il s'interrompit. Sarraskine ne bougeait toujours pas.

— D'ailleurs, reprit Sgorp, je correspondrais avec vous, bien entendu, de la façon que vous jugeriez la plus convenable ! Je suis à vos ordres en tout !…

Sgorp s'arrêta. Malgré son aplomb, il ne trouvait plus rien à dire.

— Les Américains me dégoûtent ! fit Sarraskine. Et les espions davantage !… Et les imbéciles encore plus ! Vous êtes un imbécile, Sgorp !…

Le chef des informations de l'*American Evening News* eut un petit tremblement de dépit et de rage, mais il resta coi.

Sans qu'il eût vu Sarraskine faire un geste pour sonner, la porte s'ouvrit.

Deux hommes bleus apparurent :

— Mettez cet homme au secret. Vous recevrez des ordres à son sujet ! dit-il en anglais.

Les deux hommes saisirent Sgorp par le bras.

— Mais… on ne me reconduit pas… dehors ? bafouilla l'Américain, repris soudain d'épouvante.

Sarraskine ne lui répondit pas. Les deux hommes bleus l'entraînèrent. Il ne songea même pas à opposer la plus petite résistance.

Par plusieurs couloirs, il fut emmené dans une sorte de cellule où on l'enferma.



LE COURANT ÉLECTRIQUE A HAUTE TENSION VENAIT DE PARCOURIR SOUDAIN LE CORPS DU MISÉRABLE.

— Me voilà beau !… J’ai trop parlé ! réfléchit-il, après s’être assis sur le sol, car le cachot ne comportait aucun meuble.

« J’aurais dû me taire ! Maintenant, *il* va me prendre pour un espion !… *Il* ne croit plus que je suis un journaliste… *Il* voulait se servir de moi, comme messager… *Il* va en choisir un autre, et moi… Moi ? *Il* est capable de m’utiliser pour ses expériences, comme cobaye !… On parle toujours trop !…

« Ils m’ont laissé « ma » pépite. C’est toujours ça !… Ça allait trop bien !

Pendant plusieurs heures, Sgorp fut laissé ainsi dans le cachot. À mesure que le temps passait, son inquiétude croissait. Ce qui ne l’empêchait pas d’avoir faim et soif, de souffrir du froid, car la température, dans la cellule, ne dépassait certainement pas dix degrés…

Enfin, il entendit la porte s’ouvrir. Précipitamment, il se mit debout. Deux hommes bleus s’approchèrent de lui :

— Sortez ! ordonna l’un d’eux.

— Où… me… me menez-vous ? questionna Sgorp, d’une voix mal assurée.

— Silence ! fit l’homme bleu.

Sgorp n’insista pas. Il fut ramené dans la grande crypte au centre de laquelle il avait vu le sous-marin. Ce qui lui parut de bon augure.

Ses gardes du corps l’entraînèrent dans la galerie qui conduisait à la première crypte, celle par laquelle il était arrivé dans le repaire de Sarraskine.

Les trois hommes n'avaient pas encore atteint le milieu du souterrain, lorsque, soudain, un son puissant retentit, assez semblable au tintement d'une gigantesque cloche.

Les deux hommes bleus s'immobilisèrent. Le tintement recommença, et ne cessa plus, résonnant lugubrement, comme un glas.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sgorp.

Les deux hommes ne lui répondirent pas, mais échangèrent quelques mots qu'il ne put comprendre. Et, de nouveau, ils l'entraînèrent, mais vers la grande crypte, d'où ils venaient.

Là, le grondement était assourdissant. Sgorp, brusquement, comprit : le son était produit par le gigantesque gong suspendu à la voûte…

Que se passait-il ?

Il vit des hommes bleus qui couraient de tous côtés.

Ses gardiens, sans consentir à lui fournir la moindre explication, le ramenèrent dans sa cellule.

Une fois enfermé, il demeura immobile, ahuri, stupide… Il ne comprenait pas ! Pourquoi le gong résonnait-il ? Quelque navire bombardait-il Diego-Ramirez ? Exécutait-on un débarquement ?

Sgorp n'ignorait pas que George Stuart avait fait des confidences à un autre que lui, à l'hôpital de Talcahuano. Cet autre devait les avoir utilisées ! Quoi qu'il en fût, si une escadre ou un navire de guerre attaquait Diego-Ramirez, sa peau à lui, Sgorp, ne vaudrait pas lourd !… Il le comprenait !…

À travers la porte de son cachot, il entendait toujours le gong tinter…

Il cessa enfin.

Et le temps passa…

Deux hommes bleus vinrent enfin chercher Sgorp. On le conduisit dans une pièce carrée, garnie de quelques escabeaux de bois. Contre la muraille, il vit un grand tableau noir, qu'il jugea être en ébonite, et sur lequel plusieurs commutateurs et manipulateurs voisinaient avec des cadrans enregistreurs, en cuivre.

Deux hommes-bleus étaient là. Ils obligèrent Sgorp à s'asseoir sur un des escabeaux ; ils lui attachèrent les pieds à deux boucles scellées dans le sol et les poignets à l'extrémité d'un petit palan accroché à la voûte.

— Est-ce qu'ils vont me faire subir la torture ? se demanda l'Américain, blêmissant.

Il regarda les quatre hommes. Leurs visages étaient impassibles, fermés, murés. Des visages de statues.

Sans mot dire, ils sortirent. La porte se referma sur eux. Sgorp resta seul dans la pièce.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Malgré le froid ambiant, Sgorp suait à grosses gouttes. Ses bras, que le palan obligeait à rester levés, commençaient à s'engourdir.

La porte se rouvrit. Sarraskine parut. Son visage n'avait pas changé. Nul n'eût pu y lire un sentiment dominant. Il referma la porte et demanda :

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas révélé que vous aviez des intelligences avec certains de mes hommes ? Je vous avais prévenu qu'il était de votre intérêt de me faire connaître toute la vérité !… Parlez !

— Mais… je ne sais rien d'autre que ce que je vous ai dit !… Je vous le jure !…

— Secret professionnel, hein ? Vous n'en êtes pas à un faux serment près !… Parlez !

— Je ne sais rien ! Je vous le… Oh !…

Un courant électrique à haute tension venait de parcourir soudain le corps du misérable.

Sgorp se mit à trembler. Il eut la sensation qu'il se noyait, qu'il était paralysé. Sa langue s'immobilisa dans sa bouche…

Et le courant continua de passer à travers ses muscles et ses nerfs, le faisant souffrir comme si des milliards d'aiguilles se fussent, de toutes parts, enfoncées dans sa chair.

Ses yeux s'étaient arrondis. Son visage, tiré, tordu, avait pris une expression à la fois horrible et grotesque.

Le courant cessa de passer. La tête de Sgorp retomba sur sa poitrine. Il crut qu'il allait s'évanouir. Mais ses forces, presque aussitôt, revinrent :

— Maintenant, parlez, ou je recommence ! l'avertit Sarraskine. Et ce n'est qu'un commencement !… Vous n'avez pas encore souffert !

Sgorp avala une forte gorgée d'air. La salive manquait à sa bouche sèche : il réussit à murmurer d'une voix changée :

— Je suis prêt à vous dire ce que vous voudrez !

— Rien que la vérité !… Vous aviez des intelligences, ici. J'en ai la preuve !… Expliquez-vous !

En un éclair, Sgorp comprit : Stuart !… C'était à cause de ce gueux de nègre qu'on venait de le torturer !…

— C'est ce damné cuisinier, dont vous parlez ? gronda-t-il. Je vous l'avais dit qu'il avait un ami ici, qui l'avait fait évader la première fois !… Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

— Pas de questions ! C'est moi qui interroge, ici !…

« Le nègre dont vous parlez s'est enfui, en effet.

« Mais, auparavant, nous l'avions interrogé ! Il résulte de ses réponses que vous vouliez vous emparer de moi !… C'est pour capter ma confiance, l'Américain, que, hier, vous m'aviez proposé de devenir mon espion !…

— Je… j'avais changé mes projets !… Je ne tenais pas essentiellement… à m'emparer de vous… Je voulais éclaircir le… le mystère… de… du… de… de la…

— Assez !… Stuart est recherché. Il ne va pas tarder à retomber entre nos mains avec ses complices.

« Vous, vous allez repartir avec votre sloop. Vous vous rendrez aux États-Unis par les voies les plus rapides et rappellerez mes conditions au Secrétaire d'État.

« Vous vous rendrez à Puntas-Arenas avec votre bateau. Vous pouvez y être en quarante-huit heures, au plus. Vous vous embarquerez sur le premier paquebot qui passera, allant vers le Pacifique. Vous irez jusqu'à Panama et gagnerez Washington aussi vite que possible.



SGORP SE SENTIT DEVENIR FOU. IL SE MIT A COURIR FURIEUSEMENT LE LONG DE LA PLAGE DANS L'ESPOIR D'APERCEVOIR « EL GARRON ».

« Dans vingt jours, vous devez être à destination ! Dans vingt-cinq, j'agirai si je n'ai pas satisfaction !

— Vous pouvez être sûr, sir, que… je… que… je ferai ce que vous m'avez dit !… Je ferai… bafouilla Sgorp.

— Je sais que vous obéirez ! fit paisiblement Sarraskine.

Il sortit sur ces mots. Sgorp resta sur son escabeau, pieds liés, bras en l'air.

Moins d'une demi-heure plus tard, deux hommes bleus vinrent enfin le libérer et l'entraînèrent dans la première crique, où ils l'affublèrent d'un casque pareil à celui dont il avait été muni à son arrivée dans le repaire. Des semelles de plomb furent fixées à ses pieds. Et les deux « peaux-bleues » le poussèrent vers le petit bassin.

Il sentit qu'il entrait dans l'eau… qu'il plongeait, qu'on le tirait…

La traversée sous-marine lui parut longue. Ses pieds, enfin, reposèrent sur le sol. Il fit quelques pas et, progressivement, émergea. On le débarrassa de son casque.

Il était sur une plage, qu'il ne reconnaissait pas.

Aucune trace du tunnel sous-marin par lequel il venait d'arriver n'était visible. C'était la nuit. La neige tombait, à flocons épais.

— Le jour ne va pas tarder à venir ! fit un des deux hommes bleus. Votre navire est derrière cette pointe !

Ils s'éloignèrent, en suivant une direction opposée à celle qu'ils, venaient d'indiquer.

En quelques secondes, ils se furent fondus dans les ténèbres ambiantes.

Sgorp s'était mis à claquer des dents. Une bise aigre soufflait, lui projetant au visage les paquets de neige ; déjà ses vêtements ruisselants se figeaient, se glaçaient.

Il se mit à courir vers la pointe derrière laquelle son sloop devait être. Elle était distante d'environ un kilomètre. Ce kilomètre, Sgorp, malgré son épuisement, malgré ses vêtements imbibés d'eau, le franchit à une allure de record. La pointe atteinte, il dut, pour la contourner, sauter d'un roc à l'autre et s'enfoncer dans l'eau jusqu'aux cuisses. Et le vent fraîchissait de seconde en seconde…

Enfin, il eut doublé l'éperon de roc. Des yeux, il chercha ***El-Garron***.

Il reconnaissait l'endroit, maintenant ! C'était bien devant cette plage, au large de ces bancs de goémons, maintenant recouverts par la marée, qu'il avait laissé son sloop. Le

canot qui l'avait amené à terre avait été tiré sur le sable, entre ces deux blocs de roc. L'empreinte de sa coque subsistait encore sur le sol. Mais il n'était plus là. On l'avait tiré vers le large et renfloué !… Qui ?

Sgorp eut un frisson plus violent, un frisson qui n'était pas provoqué par le froid.

Il y avait bien un navire, au large, un navire qui, tous feux éteints, « tanguait sur sa bosse », à moins d'un demi-mille du rivage. Mais ce navire, ce n'était pas un sloop, c'était un schooner ! Il était beaucoup plus grand qu'***El-Garron***. Il avait deux mâts. ***El-Garron*** n'en avait qu'un !

Sgorp, immobile, regardait, essayant de ne pas en croire ses yeux.

— Mais il marche ! s'écria-t-il tout à coup.

Oui. Le navire marchait. Lentement, il progressait, dans la direction du large. Ses agrès, ses espars, s'éloignaient, se rapetissaient.

Et le sloop ? Où était-il ? Et qui était ce schooner ?

Sgorp se sentit devenir fou. Il se mit à courir furieusement le long de la plage, dans l'espoir d'apercevoir ***El-Garron***.

Mais, rien. Rien que l'Océan noir, taché par l'écume livide des vagues.

Il rebroussa chemin et galopa dans la direction de la pointe de roc qu'il avait eu tant de peine à doubler quelques minutes auparavant.

Appelant toutes ses forces à lui, il bondit parmi les rochers, se retrouva sur la plage où les hommes bleus l'avaient laissé, et, au jugé, revint à l'endroit où ils s'étaient séparés de lui.

Machinalement, il regarda vers l'océan. Il ne vit rien.

Alors, comme un fou, comme une bête aux abois, il se mit à hurler…

XXV

Douglas Sgorp hurla longtemps, jusqu'à ce que le froid l'eût enveloppé, se fût emparé de lui…

Dans une dernière clameur, l'Américain s'écroula sur le sol…

Pendant quelques instants, il gratta de ses mains raidies la neige dure, puis ne bougea plus…

Il ne devait pas mourir encore !

Il revint à lui étendu dans un lit accoté à la cloison d'une petite chambre blanche qu'éclairait une ampoule électrique.

À son chevet, un grand et maigre vieillard, vêtu d'une robe de chambre de bure blanche, était debout, une fiole en main.

Sgorp reconnut Sarraskine.

Il fit entendre une exclamation rauque.

— Buvez ! ordonna le vieillard qui venait de verser dans un verre quelques gouttes du liquide de la fiole.

Sgorp avança vers Sarraskine une main qui tremblait. Il put pourtant saisir le verre et avaler son contenu. Il sentit une brûlure à son gosier, et, presque aussitôt, eut l'impression que ses forces revenaient. Le sang, dans ses artères, lui parut couler plus vite, avec plus de puissance…

Sarraskine le regardait :

— Maintenant, dit-il, racontez-moi ce qui vous est arrivé ? Vous n'avez donc pas laissé d'ordres pour que votre navire vous attende devant, à l'endroit où vous aviez pris terre ?… Il me semble que vous aviez laissé une embarcation ?

— Elle n'y était plus !… Je l'ai cherchée sans la trouver ! expliqua Sgorp.

— Et votre navire ?… Pourquoi est-il parti sans vous attendre ?

— Le navire ?… Ah oui !… Ce n'était pas mon navire ! Mon navire n'avait qu'un mât, et celui-là en avait deux !

— Vous ne mentez pas ! dit-il enfin. Je comprends tout ! J'aurais dû être plus méfiant !…

« Votre nègre Stuart et l'autre se sont enfuis, avec deux de mes hommes.

« Leur évasion a été vite découverte, mais on les a cherchés où il ne fallait pas ! Tandis qu'on les recherchait au dehors, ils étaient dans la crypte de l'or… Ils en ont enlevé peut-être deux cents kilos !… Les hommes les plus faibles sont vigoureux lorsque ce qu'ils portent est de l'or !

« Ils ont passé par une ancienne galerie… J'ai découvert leur fuite trop tard !…

« Ce sont eux qui ont enlevé votre embarcation !… Mes hommes ont perdu trop de temps !… Et les fuyards ont dû s'embarquer sur votre propre navire !

— Sur mon navire ! exclama Sgorp. Mais… alors ?… Ils s'en sont emparés !… Les rascals !

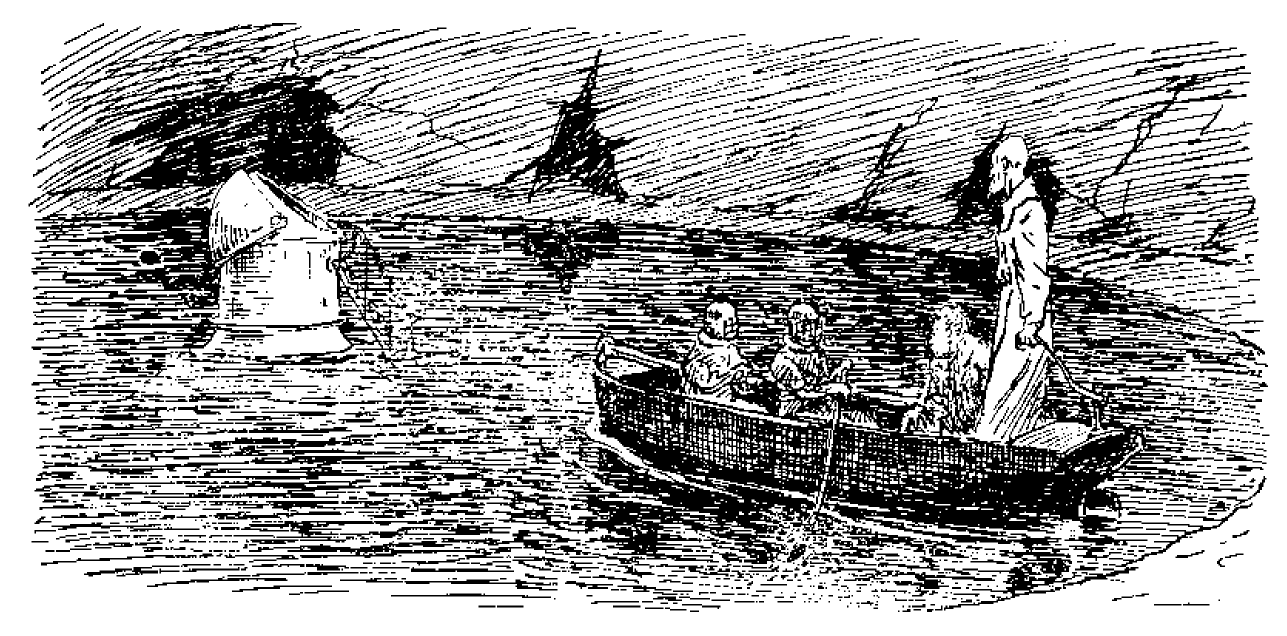
— Du calme !… J'ai commis des erreurs, mes hommes aussi. Ils ont pris le schooner pour votre navire !… Ils avaient ordre de vous surveiller sans être vus, et de s'assurer que vous vous embarquiez !

« Ils croyaient qu'on allait venir vous chercher dans un canot !… Mais ils ont vu le schooner prendre le large ! Ils ont voulu savoir ce que vous deveniez et vous ont ramassé inanimé dans la neige. Ces idiots, qui vous croyaient mort de froid, vous ont ramené sans vous munir de scaphandre ! Vous avez avalé beaucoup d'eau en traversant la galerie sous-marine !… J'ai bien cru que vous ne reviendriez plus !

« Comment vous sentez-vous ?

— Assez bien ! Mais faible !… Et mes pieds sont glacés !

— Ils ont presque été gelés. On a rétabli la circulation du sang, mais elle n'est pas encore parfaite.



LES DEUX HOMMES BLEUS SAISIRENT LES AVIRONS ET NAGÈRENT DANS LA DIRECTION DE LA TOURELLE QUI ÉMERGEAIT AU CENTRE DU BASSIN.

« Demain, vous serez mieux. Vous partirez à bord du ***Thanatos*** qui vous déposera dans un port d'où vous gagnerez les États-Unis. Vous verrez le Secrétaire d'État. Vous lui

raconterez ce que vous avez vu et lui rappellerez mon ultimatum.

« S'il veut attaquer Diego-Ramirez, à son aise ! Je riposterai !

« Maintenant, dormez !

Feodor Sarraskine, brusquement, tourna le dos au malade, marcha vers la porte, l'ouvrit et disparut.

Douglas Sgorp, pendant quelques secondes, resta immobile, atone, sans pensée. Mais, peu à peu, le sentiment exact de sa situation lui revint. Toute sa rage, toutes ses rancœurs montèrent à son cerveau affaibli :

— Joué ! Je suis joué !… Le nègre a filé, avec de l'or ! Et il a enlevé ***El-Garron*** ! Avec les deux hommes bleus, cela lui a été facile… d'autant plus qu'il avait Cristobal avec lui, et que ce ne sont pas ces deux mollusques de Zanfoni et de Miranda qui ont pu leur opposer de la résistance !… Je suis dépouillé, joué, roulé… et par un sale nègre encore !… Voilà une belle histoire à ajouter à mon damné reportage !… Et je suis à moitié mort !…

« Savoir ? Que va faire le nègre ? Ils sont capables de tout raconter dans le premier port où ils arriveront !… Alors, tout mon reportage est à l'eau !… William-Arthur me jettera à la porte comme un incapable !…

« S'être laissé rouler par un nègre !… Oh ! Mais je porterai plainte ! S'emparer de mon navire ! C'est de la piraterie !… Oui, mais moi-même, je l'ai enlevé de l'hôpital de Talcahuano, ce sale nègre !

Sgorp se tourna, se retourna, se roula sur son étroite couchette. Il était hors de lui. Des images de meurtre flot-

taient devant ses yeux injectés de sang. Il se voyait ruiné, bafoué, ridiculisé, réduit à la misère…

Mais qu'y faire ? Pour l'instant il était impuissant…

L'excès de sa rage mina ses forces encore minimes. Il finit par s'assoupir et s'endormir.

Des bruits de voix le réveillèrent. Il était toujours dans sa couchette. Tout près de lui, il vit Sarraskine que flanquaient deux hommes-bleus dont l'un portait des vêtements et l'autre un bol de porcelaine :

— Buvez ! ordonna Sarraskine, tandis que l'homme au bol tendait le récipient au malade.

Sgorp, machinalement, obéit. Le bol contenait une bouillie blanchâtre, au goût à la fois aigre et sucré. Sgorp l'avala jusqu'au bout.

— On va vous aider à vous habiller ! fit Sarraskine. Le *Thanatos* part dans dix-sept minutes !

L'Américain n'éprouva même pas l'envie de répondre. Il était toujours très faible, mais sa lucidité était parfaite. Il se laissa tirer hors du lit et habiller. On lui passa un pantalon et une vareuse de drap épais, ainsi que des bottes de caoutchouc.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Sarraskine, lorsqu'il se fut mis debout.

— Assez bien !… Et… ma pépite ? On me l'a enlevée ?

— Vous la trouverez à bord, dans votre cabine !… Arrivez !…

Entre les deux hommes bleus, Sgorp sortit de la chambre. Sarraskine suivit.

En quelques minutes les quatre hommes eurent débouché sur le quai entourant la grande crypte. Une embarcation attendait. Ils y prirent place. Les deux hommes bleus saisirent les avirons accrochés aux tolets et nagèrent dans la direction de la tourelle qui émergeait au centre du bassin. Ils l'eurent rapidement atteinte. Une échelle de fer y était fixée. Sarraskine, le premier, la gravit et disparut dans le capot ouvert au sommet de la tourelle. Sgorp grimpa à son tour. Le capot s'ouvrit sur une échelle intérieure qu'il descendit. Il prit pied, cinq mètres plus bas, dans un vaste compartiment de forme circulaire, autour duquel des cadrans, des manomètres, des leviers, des roues et autres appareils de manœuvre étaient fixés. Mais il chercha vainement un périscope. Il n'y en avait pas.

— Suivez-moi, ordonna Sarraskine après avoir ouvert une porte percée dans la cloison de tôle.

Cette porte donnait sur une étroite coursive, éclairée électriquement, comme le reste du navire. Le long de ses parois peintes en blanc, plusieurs portes étaient percées. Sarraskine en ouvrit une :

— Voilà votre cabine ! dit-il en se retournant vers Sgorp. Entrez !… Vous vous y reposerez à loisir. On vous y apportera à manger, et vous serez prévenu au moment de débarquer !

— Alors… je vais être enfermé ici ? ne put s'empêcher de demander l'Américain.

— Que vous importe ?… Le *Thanatos* navigue généralement à soixante mètres de profondeur. Alors, vous n'avez

pas la prétention de vous promener sur le pont ?… Comme vous pourriez avoir la tentation de causer des dégâts… n'interrompez pas ! ou de quitter le navire, ce qui serait stupide je vous prémunis contre elle, contre cette tentation !…

» D'ailleurs, vous n'aurez pas longtemps à rester à bord !

— Mais… où allez-vous me débarquer, monsieur Sarraskine ?

— Vous le saurez en débarquant. On vous remettra un passeport, des papiers en règle, de l'argent…

— Le mien ! Celui qu'on m'a…

— Taisez-vous, maître Sgorp ! Rien ne vous manquera ! Vous pourrez, sans aucune gêne, pénétrer sur le territoire de ce pays de mercantis hypocrites qui s'appelle les États-Unis !… Vous vous rendrez aussitôt à Washington et verrez le secrétaire d'État.

« Si vous n'obéissiez pas à la lettre à mon ordre, j'ai les moyens de vous punir !… Et rien, vous entendez ? R-i-e-n ne pourrait m'en empêcher !…

— Je… je ne… demande pas mieux que… de faire ce que vous me dites !… Mais… quelle va être ma situation ?… Je suis ruiné !… Stuart, le nègre damné, m'a volé mon bateau !… Il va me brûler !… je veux dire qu'il racontera avant moi aux journaux ce qui se passe à Diego-Ramirez ! L'***American Evening News*** me jettera à la porte ! Je serai un homme fini ! Ce n'est pas ma faute si…

— Personne ne vous a obligé à venir ici ! Vous devriez être heureux d'exister encore ! Comment ! Vous qui ne me connaissiez pas, qui ne m'aviez jamais rencontré, vous vous mêlez de mes affaires, vous enlevez le nègre pour le faire

parler, vous pénétrez chez moi !… Assez ! La pépite que je vous ai donnée pèse au moins deux livres !… Cela fait plus de deux mille dollars ! Votre reportage ne vaut pas ça ! Obéissez !



— Quoi ! qu'est-que vous faites la, vous, s'écria Sgorp.

Impassible, Sarraskine ressortit de la cabine dont il referma la porte sur lui. Sgorp, écumant de rage, alla examiner la porte : la serrure qui la fermait était placée en dehors !

Il respira fortement et jeta à la ronde un regard de tigre en cage.

La cabine, somme toute, était confortable : face à la porte, contre la cloison, une couchette était adossée. Le long des deux autres cloisons, il y avait un bureau, une armoire et un lavabo pliant.

Au-dessus du bureau, sur une étagère, des livres, reliés en toile, étaient rangés. Machinalement, Sgorp lut les titres imprimés en lettres dorées au dos des couvertures :

Les contes de la mère l'Oie…

Alice au pays des merveilles…

— Des contes de nourrices ! maugréa-t-il. Ce Sarraskine se moque de moi par-dessus le marché !… C'est complet !

Il grinça des dents et cracha sur le linoléum recouvrant le parquet.

Une légère secousse le fit sursauter. Il sentit le plancher manquer sous lui. Le sous-marin plongeait.

Un imperceptible sifflement parvint à ses oreilles. Il le jugea produit par l'eau qui pénétrait dans les ballasts. Presque aussitôt, le sous-marin se stabilisa. Un ronflement sourd le fit longuement vibrer.

— Nous voilà partis ! pensa Sgorp. Mais je voudrais bien savoir par où l'on passe pour sortir du bassin !

Il s'approcha de la porte, y appuya son épaule et essaya de l'ébranler. Il n'obtint d'autre résultat que de consumer le peu de force qui lui restait. Il s'assit sur la chaise de fer placée devant le petit bureau, et, de sa manche, essuya la sueur perlant à son front.

Maintenant, il percevait très distinctement le ronflement des machines et le murmure léger de l'eau contre la coque. Le sous-marin, il le sentait, augmentait son allure.

Quelques minutes passèrent.

— Savoir où ils vont me mener ? se demanda Sgorp.

« Si encore j'arrivais avant le nègre ?…

« *Il* m'a dit que son sous-marin pouvait donner soixante milles à l'heure !… S'il le veut, il distancera facilement le

sloop ! Mais, voilà, peut-être que le maudit nègre va aborder dans le port le plus proche ?… Et en avant, le télégraphe !…

« Pendant ce temps, nous naviguerons à soixante milles… mais nous irons peut-être à Panama, ou même plus loin !…

« *Il* a l'air pressé, le vieux gredin !…

« Un reportage pareil !… J'aurais dû me méfier davantage de ce nègre !… Les nègres, d'abord, ne valent jamais rien… et celui-là était un nègre anglais !… Les pires de tous !…

Le grondement des machines, le ruissellement de l'eau contre la carène du sous-marin grandissaient. Maintenant, le navire tout entier frémissait sous une vibration sourde et ininterrompue.

— On doit être dehors… au large de Diego-Ramirez ! songea Sgorp. Il y a peut-être des navires de guerre ?… Le nègre avait parlé, à Talcahuano !… S'ils allaient nous envoyer des bombes… des torpilles ?… Nous couler ! Je pourrais dire que je mourrais victime du devoir !… Mais on ne le saurait même pas !

Les vibrations s'accentuaient encore.

La cabine n'était pas bien grande, trois mètres sur deux, exactement. Il fit quelques pas, de long en large, puis, n'y tenant plus, alla frapper à violents coups de poing contre la porte qui résonna :

— Ouvrez ! meugla-t-il. Qu'on m'apporte à manger… et à boire, au moins !…

Il cogna, cogna, cogna encore. Mais rien ne répondit à ses appels.

Épuisé par l'excès même de sa rage, il se rassit.

La chaleur, dans la cabine, avait augmenté. Essoufflé, suant, haletant, Sgorp, pour essayer de calmer sa fureur, prit un livre, les ***Contes de la Mère l'Oie***. Mais les lignes dansaient devant ses yeux. Il lança le volume sur le plancher avec une telle violence que la couverture s'arracha.

Par surcroît, il avait soif !

— Je ferais aussi bien de me coucher et d'essayer de dormir ! décida-t-il. Il doit y avoir du linge, dans l'armoire ?

Il s'approcha du meuble, en tourna la clé et attira le battant à lui.

Une exclamation jaillit de ses lèvres sèches : un homme aux vêtements boueux, mais à la peau blanche, celui-là, était debout dans l'armoire, immobile :

— Quoi ? qu'est-ce que vous faites là, vous ? s'écria Sgorp.

— Chut ! Ne faites pas de bruit, surtout ! répondit l'inconnu, qui sortit du meuble.

XXVI

En apercevant le sloop de Sgorp naviguant tous feux éteints dans les parages de l'île de Diego-Ramirez, Jacques d'Harteaux ne s'était pas douté un seul instant que le petit navire contenait l'inconnu de Talcahuano (celui qu'il soupçonnait d'avoir enlevé George Stuart, et qu'il contenait aussi George Stuart lui-même).

Trompé par la négligence de Sgorp, qui n'avait pas pensé à faire allumer les feux de position d'***El-Garron,*** il avait cru que cette négligence était voulue et que le sloop avait un intérêt à naviguer sans être vu.

Comme le repaire de Sarraskine était dans les environs (du moins, l'ancien lieutenant de vaisseau avait de fortes raisons pour le croire !), d'Harteaux en avait inféré que le sloop devait appartenir à Sarraskine, ce qui expliquait pourquoi il se cachait.

D'Harteaux avait donc suivi le sloop. Ce qui lui avait été facile, ***El-Garron,*** par suite de l'avarie à sa pompe de compression, ne filant que quatre à cinq nœuds.

Et, un peu avant trois heures du matin, il avait pu voir – grâce à ses excellentes jumelles – le sloop mouiller à quelques encablures de terre.

D'Harteaux qui avait, lui aussi, fait éteindre ses feux de position pour ne pas être vu des gens du sloop mystérieux (mystérieux pour lui !) résolut de descendre à terre sur-le-champ :

— Si les gens du sloop ne débarquent pas maintenant, ils débarqueront demain matin ! À ce moment, il sera trop tard pour moi pour aller les guetter : ils me verraient. Donc, débarquons tout de suite.

« S'ils descendent à présent, je les verrai. S'ils descendent demain, je les attendrai !

D'Harteaux, qui se souvenait des confidences de George Stuart, lequel lui avait expliqué qu'on l'avait fait plonger et qu'on l'avait ensuite entraîné dans un tunnel sous-marin, prit donc ses précautions en conséquence.

Il alla jeter l'ancre de l'autre côté de la pointe de roc qui, vers l'est, bornait la plage devant laquelle le sloop avait mouillé. Ainsi, il ne risquait pas d'être vu des gens du navire inconnu.

Il fit ensuite mettre un canot à la mer et s'y embarqua avec un flacon d'eau mélangée de cognac et deux sandwiches, plus un petit appareil de scaphandrier composé d'une paire de semelles de plomb et d'un casque muni d'un réservoir d'air comprimé permettant à celui qui le portait de respirer pendant environ quarante minutes.

— Je serai de retour demain dans la nuit, dit-il à Luciano Moreno, son fidèle second.

« Si, avant l'aube, je ne suis pas ici sur la plage, inutile de m'attendre.

« Vous irez à Ushuaïa réparer vos avaries. Vous avertirez les autorités argentines de ce qui s'est passé et vous câblerez à M. Brotteaux.

« Cela ne voudra pas dire, d'ailleurs, que je serai mort – je peux très bien avoir été fait prisonnier par Sarraskine ou

par ses hommes – mais, dans ce cas, vous ne pourriez rien pour moi !

« Donc – la consigne est la consigne – si, après-demain avant l'aube, je ne suis pas sur la plage, appareillez !… Et, en m'attendant, ouvrez l'œil. Attention aux mines et aux torpilles !

En vain, le bon Luciano Moreno essaya de faire revenir d'Harteaux sur sa décision. En vain le supplia-t-il, s'il ne voulait pas le laisser l'accompagner, d'emmener au moins un ou plusieurs hommes de l'équipage.

— Non ! répondit d'Harteaux. S'il n'y a pas de péril, je n'ai besoin de personne. S'il y en a, je dois seul l'affronter. La lutte que j'ai entreprise contre Sarraskine m'est personnelle !

Il n'y avait pas à répliquer : Luciano Moreno connaissait son chef. Un canot partit donc et déposa d'Harteaux à terre avec son attirail de scaphandrier.

D'Harteaux, avançant entre les blocs de roc détachés de la falaise qui, de toutes parts, encombraient la plage, contourna la pointe derrière laquelle était mouillé le sloop.

Mais ce fut en vain qu'il explora le rivage : il put se convaincre – et il ne se trompait pas ! – qu'aucun membre de l'équipage du navire inconnu n'avait encore débarqué.

Il se dissimula donc entre deux masses de rochers, parmi une épaisse couche de goémons amenés par les vagues au cours de la dernière tempête, et attendit…

L'endroit n'était pas très confortable ; en plus de l'humidité des goémons, d'Harteaux ressentait durement les effets de la bise glacée qui s'était mise à souffler.

Ce fut avec joie qu'il vit poindre les premières lueurs du jour. Il était littéralement transi.

Immobile, il observa le sloop où rien ne bougeait encore. Mais des crissements de pas sur le sable, non loin de lui, le firent tressaillir. Il se retourna et aperçut, longeant la falaise, entre la muraille de roc et les blocs épars sur le sable, six hommes accoutrés de vêtements luisants comme de la toile cirée, qui portaient des carabines en bandoulière, et dont la peau du visage et des mains était bleue…

D'où avaient-ils surgi ? D'Harteaux aurait été bien incapable de le dire ! Ils passèrent à moins de vingt mètres de lui et disparurent entre les masses de rocher.

Une demi-heure s'écoula. D'Harteaux perçut le ronflement caractéristique d'un moteur à explosions. Il vit le canot automobile du sloop se diriger vers la terre. Il vit trois hommes en débarquer. Il vit ces trois hommes échouer l'embarcation, la tirer sur le sable, et il vit, peu après, surgir les six individus à peau bleue qui, sous la menace de leurs carabines, obligèrent les trois individus du sloop à lever les bras, à se laisser ligoter et dépouiller.

— Mais… alors ? ***Les gens du sloop, ce ne sont pas des affiliés de Sarraskine !*** Moi qui croyais que les hommes bleus venaient à leur rencontre !…

Il regarda mieux et, brusquement, reconnut un des prisonniers. Un nègre. George Stuart !…

George Stuart était là !…

La vérité, en un éclair, se fit jour dans l'esprit de Jacques d'Harteaux : ce sloop ! ***C'était dans ce sloop que***

Stuart avait dû quitter Talcahuano, après s'être enfui de l'hôpital grâce à ses complices !

L'ancien lieutenant de vaisseau n'eut pas le loisir de réfléchir davantage. Il vit les hommes à peau bleue affubler leurs prisonniers de casques, les chausser de semelles de plomb, puis les soulever de terre par les pieds et par les épaules et les emporter ***vers le large !***

Ils traversèrent les bancs de goémons, recouverts, un peu partout, par la marée montante. Bientôt, ils eurent de l'eau jusqu'aux hanches. Et, soudain, ils disparurent, l'un après l'autre, avec leurs captifs, comme si la mer les eût engloutis.

— Ça va de mieux en mieux ! songea d'Harteaux.

Portant son appareil de scaphandrier, il marcha vers le bord de la mer.

Il s'arrêta entre deux masses de roc, chaussa ses semelles de plomb et revêtit le veston de caoutchouc auquel était fixé le casque et son réservoir.

Ce casque était muni d'un dispositif simple et efficace permettant à son possesseur de le mettre en place et de le retirer sans aucun secours étranger.

En quelques minutes, d'Harteaux l'eut endossé. Il pressa sur le bouton actionnant la valve qui réglait l'échappement de l'air comprimé à l'intérieur du casque, puis entra dans l'eau et se dirigea vers le point approximatif où il avait vu disparaître les extraordinaires hommes bleus et leurs captifs…

Il avait bien repéré l'endroit ! Y étant arrivé, il sentit soudain le sol de roc manquer sous ses pieds ; il y avait un

puits, là… Il se laissa aller et plongea, entraîné par le poids de ses sandales de plomb.

La descente lui parut longue. Il avait conservé tout son sang-froid.

Ses pieds, enfin, touchèrent une surface solide. À sa droite, il distingua une faible lueur verdâtre. Pensant que c'était un point de repaire, il marcha dans sa direction.

Ses yeux s'étant mieux accoutumés aux demi-ténèbres dans lesquelles il se mouvait, il reconnut qu'il était dans une sorte de faille – un couloir large d'un mètre cinquante à deux mètres – au sol de roc, mais dont il ne pouvait distinguer le plafond, s'il y en avait un.

Il avança avec circonspection.

Il eut bientôt atteint la source lumineuse qu'il avait aperçue et qui était produite par une lampe à incandescence enfermée dans un ballon de verre épais, fixé dans un creux de la roche. Il la dépassa et, peu après, en aperçut une seconde. Il accéléra le pas ; il lui sembla bientôt qu'un courant le poussait. Ce qui l'inquiéta. Il devait avoir franchi plusieurs centaines de mètres – au jugé – lorsqu'il s'arrêta ; le couloir n'allait pas plus loin ! Il était barré par une muraille de grosses briques dans laquelle était encastrée une porte de métal, semblable à celles des cloisons étanches des navires : une plaque de fonte coulissant dans un cadre de même métal et se levant ou s'abaissant au moyen d'un dispositif à crémaillère. Jacques d'Harteaux aperçut le mécanisme. Il était commandé par une grosse barre de fer qui traversait la cloison et se manœuvrait du côté opposé.



En haut, le capot était ouvert. D'Harteaux l'enjamba.

Impossible d'aller, plus loin. Impossible d'ouvrir la porte… C'était par là que les hommes bleus avaient passé, tout le prouvait !

D'Harteaux n'eut même pas la pensée de revenir en arrière :

— Je resterai jusqu'à ce que l'air me manque… ou presque ! décida-t-il. Peut-être que quelqu'un sortira… ou entrera ?… Un de nous y restera !

Il consulta le manomètre suspendu à sa ceinture. Il vit qu'il avait encore de l'air dans son réservoir pour environ une demi-heure…

Mais, comme il relevait la tête, la porte glissa lentement entre ses rainures.

Il attendit qu'elle fût entièrement ouverte, puis la passa. Il se trouva dans un compartiment carré, d'environ deux

mètres de côté. En face de lui, il vit une seconde muraille, munie d'une porte semblable à celle qu'il venait de franchir, et au-dessus de laquelle une lampe électrique brillait derrière un verre épais.

— Hé ! Je suis dans un sas !… Il doit y avoir une différence de niveau ! réfléchit-il. Oui, mais il faudrait, maintenant, que l'autre porte s'ouvre !

Machinalement, il se retourna : la porte qu'il venait de franchir reprenait lentement sa place !

Il se sentit inquiet. Allait-il rester enfermé dans ce compartiment plein d'eau ? Il avait à peine une demi-heure d'air dans son réservoir, et après. Deux minutes passèrent, pendant lesquelles il eut le temps de se livrer à de peu folâtres réflexions.

Aussi sa joie fut-elle immense en voyant s'ouvrir la seconde porte. Il s'y glissa et s'engagea dans une large galerie qui, cinquante mètres plus loin, se divisait en deux.

Il s'arrêta, indécis. Devait-il aller à gauche ou à droite ? Il n'avait pas plus de raisons de faire l'un que l'autre. Il emboucha la galerie de gauche.

Bientôt, il s'aperçut que le sol montait. Il parcourut environ quatre cents mètres et arriva devant un vaste puits autour duquel tournait un escalier creusé dans le roc.

Jacques d'Harteaux en gravit rapidement les marches. À la trentième, il se rendit compte qu'il n'était plus dans l'eau.

Il ouvrit un des petits hublots de verre dont était muni son casque, et, pour avancer plus vite, se déchaussa de ses sandales à semelles de plomb. Ayant gravi encore une dizaine de marches, il prit pied dans une galerie horizontale,

faiblement éclairée par des ampoules électriques placées dans des niches grillagées.

Cette galerie, après avoir décrit un coude, débouchait sur l'étroit quai s'étendant autour d'un bassin occupant le centre d'une immense crypte. À la clarté des puissantes lampes électriques disposées un peu partout, Jacques d'Harteaux vit que le quai était désert. Personne dans la crypte. Mais, au centre du bassin il distingua la tourelle d'un sous-marin. Jacques d'Harteaux revint en arrière, dans la galerie.

Il craignait d'être vu. Il se débarrassa de son lourd casque. Mais qu'en faire ? Le laisser dans la galerie ? On le trouverait ! Sa présence serait signalée !… Le jeter dans le bassin ? Dans ce cas, d'Harteaux se privait de toute possibilité d'emprunter, pour ressortir de l'antre de Sarraskine, la voie qu'il avait prise pour y pénétrer…

— Jusqu'au bout ! murmura-t-il.

S'approchant du bord du quai, il s'y agenouilla, laissa doucement glisser à l'eau ses sandales et son casque de scaphandrier.

Un bruit de voix parvint à ses oreilles. Par un boyau voisin, des hommes venaient !

D'Harteaux comprit qu'il n'avait pas la possibilité de regagner la galerie par laquelle il était arrivé. Il en était trop loin.

Sans hésiter, il se baissa, s'agrippa à une boucle à laquelle était amarré un petit canot démontable et, se faufilant entre le quai et l'embarcation, entra sans bruit dans l'eau où il se tint immobile, immergé jusqu'au menton.

D'un côté, le quai le cachait ; de l'autre le canot empêchait qu'il fût vu du large. Il resta ainsi pendant quelques minutes. L'eau était glacée. Enfin, il n'entendit plus de bruit.

Il avait eu le temps de réfléchir que, sans nul doute, il pourrait surprendre de profitables et intéressants secrets à bord du sous-marin si, toutefois, cette tourelle était bien celle d'un sous-marin. S'étant assuré du regard que nul ne pouvait le voir, il nagea doucement dans la direction de la tourelle. Celle-ci, qui occupait à peu près le centre du bassin, se trouvait à environ deux cents mètres du quai. Ils furent rapidement franchis.

Jacques d'Harteaux, après un regard circulaire, gravit lestement l'échelle d'acier fixée extérieurement le long de la tourelle.

En haut, le capot était ouvert. D'Harteaux l'enjamba, avança la tête dans l'ouverture, n'entendit rien, ne vit personne.

Il attendit quelques instants, le temps de laisser à ses habits ruisselants le temps de s'égoutter, puis descendit une seconde échelle scellée en dedans de la tourelle.

En bas, personne. Mais il perçut le sourd ronflement d'une dynamo : le sous-marin était habité. D'Harteaux traversa le compartiment, vit une porte devant lui, la passa, emboucha une coursive. Il crut entendre parler non loin de lui. À trois mètres, sur sa gauche, une porte était entr'ouverte. Il la poussa. Elle donnait dans une cabine servant de lingerie.

Sur des rayons de bois, des piles de draps, de serviettes, de couvertures étaient rangées.

D'Harteaux entra et referma doucement le battant sur lui. Cette cabine avait une seconde porte, qui était fermée, mais seulement au loquet.

D'Harteaux, curieux, l'ouvrit et vit une cabine meublée principalement d'une couchette et d'une grande armoire.

Il lui sembla qu'on entrait dans la cabine qu'il venait de traverser… Vivement, il ouvrit la porte de l'armoire, se coula dans le meuble et attira la porte à lui.

XXVII

On l'a compris : c'était Jacques d'Harteaux que Douglas Sgorp avait découvert dans l'armoire de sa cabine !

D'Harteaux, après s'être caché dans le meuble, avait entendu plusieurs hommes pénétrer dans la cabine et échanger une longue conversation en russe. Comme il ne parlait pas cette langue, il n'avait rien compris de ce qui s'était dit. Il avait entendu ensuite qu'on apportait des draps, qu'on faisait le lit – il l'avait deviné plutôt qu'entendu.

Pendant d'innombrables minutes, il avait tremblé qu'on ouvrît la porte de l'armoire. (Il était décidé, en ce cas, à défendre chèrement sa vie !) On ne l'avait pas ouverte !

Il avait entendu déplacer des meubles.

Et ç'avait été le silence.

Jacques d'Harteaux était sorti de sa cachette. Mais impossible de quitter la cabine ! La porte, un épais panneau de tôle, en était fermée. La seconde porte, celle qui donnait dans la lingerie, et par laquelle d'Harteaux était entré, était maintenant condamnée : on avait placé devant un secrétaire d'acajou qui la masquait entièrement !

D'Harteaux, craignant de faire du bruit, n'avait osé y toucher. Il s'était résigné à attendre une occasion propice pour quitter sa nouvelle prison.

Le lit, il l'avait constaté, venait d'être fait, ce qui signifiait que la cabine allait être incessamment occupée. Quand

son propriétaire en prendrait possession, d'Harteaux espérait bien en profiter pour filer.

À l'intérieur du sous-marin, une température tiède régnait. D'Harteaux avait pris son mal en patience. Ses habits avaient fini par sécher. Et les heures avaient passé.

Il avait enfin entendu ouvrir la porte de la cabine… Il avait entendu entrer deux hommes : Sarraskine et Sgorp. Et il n'avait pas perdu une syllabe de leur intéressante conversation. Il avait appris les noms des deux hommes : Sarraskine, et Sgorp, journaliste américain.

Il avait tout compris : ce Sgorp, c'était l'individu qui avait enlevé George Stuart de l'hôpital de Talcahuano ! Grâce aux confidences de Stuart, Sgorp, plus heureux que d'Harteaux, avait pu pénétrer dans le repaire de Sarraskine. Il s'était entendu avec lui, et, à présent, le sous-marin allait le débarquer dans quelque port, afin qu'il puisse, en faisant connaître la puissance de Sarraskine, influer sur les décisions du gouvernement américain à son égard !… Le sloop qu'avait vu d'Harteaux, c'était le sien !

La joie de l'ancien lieutenant de vaisseau avait été courte !

Tandis qu'il écoutait les deux hommes, il avait décidé de fuir, de tenter de regagner au plus vite la ***Vigilancia*** et d'appareiller, afin de joindre aussitôt le croiseur ***Auckland,*** s'il était encore au Cap Horn, et de prévenir son commandant.

Maintenant que d'Harteaux connaissait son repaire, Sarraskine était vulnérable !… Un corps de débarquement, appuyé de quelques hardis scaphandriers armés de bombes et

de grenades, pouvait facilement en avoir raison. Mais il fallait agir sans délai !

Hélas !… D'Harteaux avait entendu sortir Sarraskine lequel avait prévenu Sgorp qu'il l'enfermait dans « sa » cabine. Et Sgorp avait vainement tenté d'enfoncer la porte de tôle. Et le sous-marin avait plongé. Et ses machines s'étaient mises en marche.

D'Harteaux avait prévu que, d'un moment à l'autre, Sgorp ouvrirait l'armoire lui servant de cachette. Il s'était donc préparé à une explication.



— CROYEZ-MOI, NE TENTEZ PAS DE FUIR !… SI VOUS ÉTIEZ SURPRIS AU MOMENT DE DÉGUERPIR, VOTRE PEAU NE VAUDRAIT PAS CHER !…

— Que faites-vous ici ? chuchota Sgorp, en réponse à l'objurgation de ne pas faire de bruit que lui avait lancée l'ancien lieutenant de vaisseau.

— Je vais vous l'expliquer !… Je suis un survivant de l'équipage du sous-marin chilien *Arauco,* qui a été coulé par une torpille !… L'*Arauco* était un…

— Je sais ! interrompit Sgorp. Mais comment êtes-vous ici ?

— Je suis en train de vous l'expliquer ! Après la catastrophe, je me suis accroché à une épave… J'ai nagé… Le courant m'a conduit sur le rivage de cette île !… J'ai erré à l'aventure, me nourrissant de racines et de coquillages. J'ai vu des hommes à peau bleue… comme ceux qui avaient massacré mes compagnons, les survivants de l'***Arauco***. Je les ai suivis en me cachant… J'ai découvert une sorte de puits garni d'une échelle. J'y suis descendu.

Il donnait dans une crypte où était un sous-marin qui est celui-ci. J'ai pu grimper à bord sans être vu…

« D'abord, je me suis caché dans un ballast, mais j'ai eu peur d'être noyé quand on le remplirait. J'ai cherché une autre cachette… Enfin, j'ai vu la porte de cette cabine qui était ouverte… J'y suis entré… J'ai entendu du bruit. Je me suis vite caché dans cette armoire. Mais, quand j'ai voulu sortir de la cabine, la porte en avait été refermée à clé !… Il a fallu que j'y reste !…

D'Harteaux s'interrompit.

— Il y a longtemps que vous y êtes ? s'enquit Sgorp, méfiant.

— Je ne peux pas compter les heures, ici… et je n'ai pas de montre ! Mais il me semble qu'il y a bien vingt-quatre heures !…

— Vous connaissez Sarraskine ?

— Sarraskine ?

— Oui… le maître de ce sous-marin ?

— Je ne… Ah ! Oui ! C'est l'homme qui avait menacé de faire couler l'***Arauco*** et le ***San-Pedro*** et qui a tenu parole ! fit d'Harteaux, avec une naïveté jouée.

— Oui. Et qu'étiez-vous, à bord de l'***Arauco ?***

— Second-maître torpilleur !

Sgorp ne répondit pas. Il était à la fois satisfait et mécontent de la présence de ce compagnon imprévu. Ce pouvait être un allié. Mais Sgorp se disait aussi que cela faisait un homme de plus à posséder le secret de Sarraskine.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Jack Dartold ! fit l'ancien lieutenant de vaisseau. Et vous ?

L'Américain pensa qu'il n'y avait aucun inconvénient pour lui à se faire connaître :

— Douglas Sgorp, chef des informations de l'***American Evening News !*** se présenta-t-il. Vous devez, d'ailleurs, m'avoir entendu discuter avec Sarraskine… ici… il n'y a pas une heure de ça ?

— Oui !… J'ai entendu qu'on parlait… mais je ne comprenais pas ce qu'on disait ! fit d'Harteaux, prudemment.

— Ça n'a pas d'importance, d'ailleurs ! assura Sgorp. On va me débarquer dans un port dont je ne sais pas le nom !… Aussitôt à terre, je ferai connaître que vous êtes prisonnier de Sarraskine ! Vous pouvez compter sur moi !

— Je vous remercie, mais… je pense que, peut-être, je pourrai, moi aussi, quitter le sous-marin !… Vous comprenez

que je ne tienne pas à rester ici… d'autant plus que je ne sais le sort qui me sera réservé si on me découvre !

Sgorp, malgré lui, lança un regard de mécontentement au prétendu Jack Dartold :

— Oh ! dit-il. On ne vous fera rien ! On vous enfermera, d'autant plus que vous pourrez dire que je connaissais votre présence à bord !… Sarraskine ou ses subordonnés ne voudront pas se charger d'un crime inutile !…

« Croyez-moi, ne tentez pas de fuir !… Si vous étiez surpris au moment de déguerpir, votre peau ne vaudrait pas cher !

Le raisonnement était plutôt faible. D'Harteaux, pourtant, n'y fit aucune objection : il était entre les mains de Sgorp qui, pour le perdre, n'avait qu'à appeler.

— Vous me rendez perplexe, mister Sgorp ! dit-il. Je vais réfléchir à cela !…

— Écoutez-moi ! C'est votre intérêt ! affirma l'Américain, avec gravité.

D'Harteaux ne répondit pas. Sans connaître Sgorp, il flairait en lui un ennemi.

Ce qui n'était pas difficile : le cynisme, l'outrecuidance, la brutalité et la fourberie étant inscrits en grosses lettres sur la face de l'Américain.

À la vérité, Sgorp était perplexe. D'une part, il était heureux d'avoir un compagnon qui, à l'occasion, pouvait l'aider à fuir, si besoin était – si Sarraskine ou ses acolytes changeaient d'idée, ce qui était possible – d'autre part, Sgorp se

souciait peu d'avoir un témoin de ses aventures, qui pourrait l'empêcher de les raconter à sa façon.

— Bah ! pensa-t-il. Avant de débarquer, je le dénoncerai aux hommes du sous-marin. Ils lui feront son affaire et tout sera dit !…

D'ici là, il me distraira… et peut-être qu'il en sait plus qu'il n'en dit ? En lui tirant habilement les vers du nez, j'apprendrai sans doute des choses intéressantes !

Cette considération surtout décida le journaliste à temporiser, heureusement pour le prétendu Jack Dartold !

— On va m'apporter à manger ! reprit Sgorp. Je partagerai avec vous !… Pour le reste, laissez-moi faire et fiez-vous à moi ! Vous ne vous en repentirez pas ! Nous autres, journalistes, nous avons l'habitude de nous débrouiller !…

— Je sais que vous ferez pour le mieux, monsieur Sgorp ! fit l'ancien lieutenant de vaisseau.

Sgorp lui aménagea une cachette plus confortable que l'armoire, sous la couchette, et où il était parfaitement invisible.

Après quoi, l'Américain s'étendit sur son lit. Son épuisement était réel.

Ce devait être la nuit, car plusieurs heures passèrent avant que la porte de la cabine s'ouvrît.

Des hommes bleus, enfin, apparurent. Ils apportaient un grand plateau sur lequel plusieurs plats, assiettes, bouteilles de vin étaient rangés. Ils le déposèrent sur la tablette du secrétaire qu'ils ouvrirent, et se retirèrent sans mot dire. La porte fut refermée.

Sgorp ne s'était pas réveillé. D'Harteaux l'appela, mais il déclara qu'il n'avait pas faim pour le moment, et se contenta de boire une assiette de bouillon.

D'Harteaux, lui, était littéralement affamé. Sgorp lui ayant confirmé qu'il ne voulait pas manger, il rafla le contenu de tous les plats, sans en rien laisser. Le menu, aussi bien, était excellent et varié : poulet rôti, tranche de bœuf saignant, jambon, petits pois et saumon. Plus un large morceau de fromage de Hollande et une demi-douzaine de bananes. Et deux bouteilles de vin de Bourgogne et de Graves.

Sarraskine savait traiter ses hôtes !

Une fois rassasié, d'Harteaux sentit davantage sa fatigue. Il se coula sous le lit, contre la cloison d'acier, et ne tarda pas à s'endormir.

Deux jours passèrent, d'Harteaux et Sgorp les comptaient en se basant sur les repas, à raison de deux par vingt-quatre heures.

Le sous-marin continuait sa marche à toute vitesse. Remontait-il à la surface ? N'y remontait-il pas ? Les deux hommes l'ignoraient. L'air, dans la cabine, était suffisamment renouvelé. Et, à part les hommes bleus chargés de ravitailler le journaliste, personne ne pénétrait dans sa chambre.

Sgorp restait faible. Son appétit ne revenait pas. Il était nerveux et préoccupé, bien qu'il essayât de le cacher à son compagnon. Cet homme fort et sanguin aurait eu besoin de grand air, d'exercice, pour se remettre. C'était à peine s'il touchait aux mets succulents qui lui étaient servis. Il se rattrapait sur le vin, dont il avalait la totalité à lui tout seul. D'Harteaux se contentait du contenu de la carafe d'eau.

Pour mettre Sgorp à l'aise, il lui avait expliqué que le vin lui faisait mal à l'estomac. Sgorp n'en avait pas demandé plus…



D'HARTEAUX, D'INSTINCT, COLLA SON OREILLE CONTRE LE PANNEAU.

Les deux hommes n'échangeaient que de rares conversations, autant par prudence que parce que l'Américain dormait ou somnolait presque tout le temps.

La même préoccupation revenait dans les propos de Sgorp : il se demandait si Sarraskine était ou non à bord.

D'Harteaux, quels que fussent les sentiments de Sgorp, n'avait pas renoncé à s'évader.

Chaque fois qu'il était bien certain que Sgorp dormait, il travaillait à desceller le secrétaire placé devant la porte faisant communiquer la cabine avec la lingerie. Entreprise difficile : d'Harteaux ne devait pas faire de bruit pour ne pas attirer l'attention de Sgorp, ni celle des hommes bleus et, comme outils, il n'avait que son couteau…

Pourtant, après une demi-douzaine de séances, il put déplacer le meuble. Il atteignit la porte de communication. Elle n'était maintenue que par deux verrous, qui se trouvaient justement dans la cabine occupée par d'Harteaux et Sgorp.

L'ancien lieutenant de vaisseau ouvrit le battant. Il revint vers Sgorp et se rendit compte qu'il dormait profondément. Rassuré, il passa dans la lingerie, la traversa et en ouvrit la seconde porte, celle qui donnait sur la coursive, laquelle était déserte.

D'Harteaux sortit et referma la porte sur lui. Il franchit douze à quinze mètres et aboutit devant une porte plus large que celle de la lingerie.

Il avançait la main vers le bouton de cuivre dont elle était munie, lorsqu'un murmure de voix l'arrêta net. Il venait de derrière la porte. D'Harteaux, d'instinct, colla son oreille contre le panneau. Il entendit très distinctement ces mots, en espagnol :

— Inutile de nous hâter, chef !… À la vitesse présente, nous serons vendredi matin, entre cinq et six heures, devant Fernando de Noronha.

« Il y a là des fonds de trente à quarante mètres, dans la partie ouest. Nous y ferons reposer le sous-marin, tandis que la chaloupe ira à Pernambuco ou à Olinda, acheter des vivres frais. En vingt-quatre heures, nous pourrons repartir, et vous en profiterez, comme je vous l'ai dit, pour démonter et réparer la dynamo de bâbord !…

« Fuhrlig ! Appelez Amster !… À cette heure-ci, nous n'avons aucun message à attendre. Il n'y a pas besoin de lui dans le poste de T.S.F. !… Il faut que nous…

D’Harteaux eut peur de voir la porte s’ouvrir et recula. Mais la pièce d’où provenaient les voix devait avoir d’autres issues. La porte ne bougea pas.

La coursive n’allait pas plus loin. D’Harteaux revint sur ses pas. Il aboutit à un escalier de fer dont il descendit les sept marches. Une autre coursive se présenta à lui. Mais des pas, tout proches, le firent sursauter. Machinalement, il ouvrit une porte placée à sa gauche, et vit une grande cabine, ou plutôt un salon, garni de luxueux meubles d’acajou : deux bibliothèques chargées de livres aux somptueuses reliures, plusieurs fauteuils de velours, et, au centre de la pièce, un vaste bureau sur lequel des cartes marines étaient étalées et voisinaient avec des livres d’instructions nautiques, un sextant et un appareil téléphonique.

Contre les cloisons tendues de soie pourpre, des gravures, des tableaux de maîtres étaient accrochés.

Ayant doucement refermé la porte, Jacques d’Harteaux s’approcha de la table. Sur une des cartes, un petit calepin à couverture de maroquin encadrée d’or était posé.

D’Harteaux avança la main vers lui… Il l’ouvrit. Des lignes d’une fine écriture y étaient tracées. D’Harteaux en lut quelques-unes et eut un sursaut si violent que le calepin faillit échapper de sa main.

XXVIII

Sur une des premières pages du carnet, d’Harteaux pouvait voir ceci :

Exp. Invermere. Frais : *Lst. 311.7sh.* -6 *Affaire AMT. Payé comptant. Auto abandonnée.*

Transporté A.M. îlot n° 7 *aménagements terminés.*

Reprendre ampoules 87.

LN 6o° 57 30” *GO* 3^0 07’ 40”.

Correction nulle.

Decl. 12 NE-12^0*.*

Chenal à sonder, courant nord-ouest amenant sable. Prendre le roc carré par le sommet de l’îlot Black-Horse. Fort courant. Le chenal sous-marin est *indiqué par l’entaille Z.*

Un petit plan, au crayon, accompagnait ces notes.

Invermere ? C’était le village le plus proche du manoir de Thornsdale ! AM ? Annie Montagu. AMT ? Annie Montagu Thornsdale !

C’était sans doute l’occupant de cette cabine qui avait dirigé l’incendie du château et l’enlèvement de la jeune fille !… À présent, il commandait le sous-marin… ou était officier à bord…

Jacques d’Harteaux, fébrilement – et il n’était jamais fébrile, à l’accoutumée ! – arracha une des feuilles du bloc-

notes posé sur le bureau. Il prit un des crayons épars dans le plumier de bronze placé près du bloc-notes, et, rapidement, frénétiquement, copia les inscriptions et le plan…

Il eut rapidement terminé, collationna sa copie avec le carnet, pour être bien certain qu'il n'avait rien oublié, et mit la feuille dans sa poche.

Le carnet contenait d'autres notes qui se rapportaient à des incidents de navigation. Sur la feuille de garde, ce nom était tracé :

Demetrios Metaxas.

Les tiroirs du bureau étaient ouverts… Jacques d'Harteaux ne les toucha pas. Malgré les crimes et les ignominies de Sarraskine et de ses acolytes, il lui eût paru faire acte de cambrioleur en les fouillant, et puis, d'un moment à l'autre, quelqu'un pouvait pénétrer dans le salon.

L'ancien lieutenant de vaisseau revint vers la porte et l'entrebâilla doucement.

Dans la coursive, personne. D'Harteaux sortit et referma la porte.

À l'extrémité de la coursive, il y avait une échelle de fer qui aboutissait à une trappe ronde percée dans le plafond. Il la gravit, passa la trappe, et se trouva dans une petite cabine remplie d'appareils compliqués qu'il identifia instantanément : un puissant poste émetteur et récepteur de télégraphie sans fil.

Les paroles qu'il avait surprises quelques minutes auparavant tintèrent à ses oreilles : « Nous serons vendredi matin, entre cinq et six heures, devant Fernando de Noronha. Il y a des fonds de quarante mètres dans la partie ouest ; nous

y ferons reposer le sous-marin… En vingt-quatre heures, nous pourrons repartir ! Profitons-en pour démonter et réparer la dynamo de bâbord…

— Nous serons vendredi à Fernando de Noronha ! se répéta d'Harteaux, mais quel jour sommes-nous, aujourd'hui ?

La réponse à cette question, il l'avait devant les yeux ! Sur une des tables supportant les condensateurs, un petit calendrier-éphéméride était posé. D'Harteaux y lut : Mardi 19 mars.

— Donc, c'est dans trois jours, vendredi !… calcula-t-il. S'il y a un ou plusieurs navires de guerre à portée, ils ont le temps d'arriver à Fernando de Noronha avant nous et d'y attendre le sous-marin !…

D'Harteaux savait que, s'il était surpris, c'était la mort… et peut-être pis.

Il n'hésita pas et s'assit devant les appareils de transmission. Devant lui, un tableau suspendu à la paroi, indiquait les différentes longueurs d'ondes des principaux postes du monde entier.

D'Harteaux régla rapidement l'appareil à la longueur employée par l'observatoire de Greenwich et, saisissant les manipulateurs, émit ce court appel :

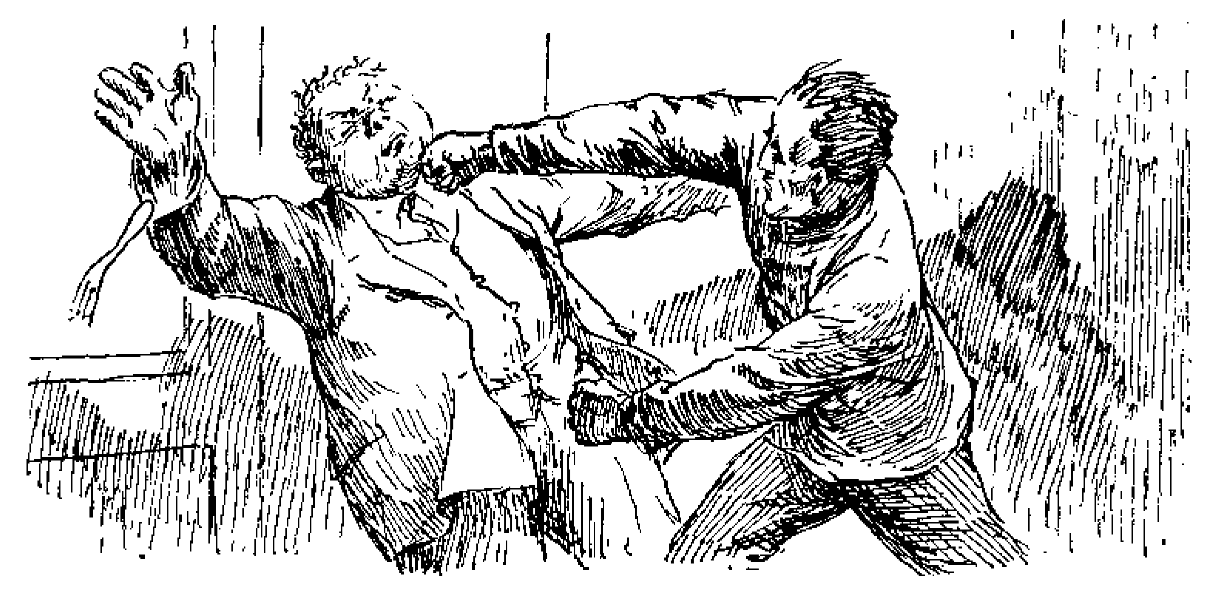
S.O.S.S.O.S. Sous-marin de Sarraskine sera devant Fernando Noronha rive-ouest vendredi matin… message lancé par un prisonnier à bord… qui supplie de le retransmettre.

D'Harteaux aurait donné dix années de sa vie pour savoir si son appel avait été reçu ! Mais c'était une chose impossible.

Sans bruit, il ressortit de la cabine, redescendit l'échelle de fer et, par les coursives, se dirigea vers la porte de la lingerie.

Sous ses pieds, il entendait ronfler les dynamos. Des bruits de voix arrivaient jusqu'à lui. Sa chance voulut qu'il ne rencontrât personne, et qu'il retrouvât la porte qu'il cherchait. Il avait eu chaud !

De la lingerie, d'Harteaux passa dans la cabine. Sgorp dormait toujours, mais il avait changé de position. S'était-il réveillé ? D'Harteaux se le demanda. Dans la cabine, rien n'avait bougé.



SON POING DROIT ARRIVAIT SUR LE MENTON DE SGORP.

L'ancien lieutenant de vaisseau referma avec soin la porte de communication avec la lingerie, puis, avec d'infinies précautions, il remit à sa place le secrétaire, mais sans le fixer : il voulait pouvoir ressortir si besoin était.

Sa joie était grande ! Non seulement il venait de découvrir l'endroit où avait été transportée Annie Montagu, mais encore il pouvait espérer que, grâce au message qu'il venait

de lancer, le sous-marin, aussitôt son apparition devant Fernando de Noronha, serait attaqué et détruit.

Quant à lui-même, il n'y pensait même pas ! Sans doute réussirait-il à se sauver. Sinon, tant pis… Seule, la pensée de sa fiancée prisonnière mettait une ombre à sa satisfaction.

Étendu sous la couchette, il attendit…

Quelques minutes après son retour dans la cabine, Sgorp s'éveilla. Il rajusta ses vêtements, se mit debout et appela son compagnon de captivité. D'Harteaux crut remarquer que Sgorp paraissait plus renfrogné que de coutume. Il se demanda si l'Américain s'était aperçu de sa « promenade ». Quoi qu'il en fût, Sgorp n'en montra rien. Les deux hommes, pendant une longue heure, causèrent de choses indifférentes.

Des bruits de pas, dans la coursive voisine, incitèrent d'Harteaux à se glisser précipitamment dans sa cachette. Mais c'était une fausse alerte, la porte ne s'ouvrit pas.

Deux jours passèrent encore.

Malgré lui, d'Harteaux, à mesure que s'approchait le moment fatidique de l'arrivée du sous-marin devant Fernando de Noronha, avait peine à dissimuler son impatience et son anxiété. Il avait cru remarquer que Sgorp ne cessait de l'observer, de l'épier, de le guetter. À plusieurs reprises, il s'était aperçu que l'Américain ne dormait pas, mais feignait de dormir. Sans doute se doutait-il de quelque chose ?… Sans doute voulait-il le surprendre ?

D'Harteaux, prudemment, n'avait plus essayé de sortir.

Sgorp, d'ailleurs, ne parlait plus de son départ du sous-marin. Il évitait même ce sujet.

Mais cette contrainte, sans doute, lui pesait, car, à la fin du quatrième repas qui suivit l'expédition de d'Harteaux à travers le sous-marin, l'Américain, brusquement, éclata :

— Vous me prenez pour une ***corne verte (naïf),*** Dartold ? questionna-t-il à l'improviste, en fixant d'Harteaux.

Celui-ci, bien qu'il ne s'attendît pas à cette sortie, fit bonne contenance.

— Vous avez dit, mister Sgorp ? s'enquit-il.

L'autre le foudroya d'un regard d'assassin :

— Je dis que vous me prenez pour un idiot !… Pendant mon sommeil, l'autre jour, vous êtes sorti de la cabine… par la porte qu'il y a derrière le secrétaire !… Je vous ai vu rentrer !

« Je vous ai guetté, depuis, mais vous vous êtes méfié !…

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, que je sois sorti ? demanda d'Harteaux, dédaigneux de nier.

— Ça me fait… Ça me fait… D'abord, où êtes-vous allé ?

— Je vous répondrai quand vous me parlerez sur un autre ton, mister Sgorp ! Je ne suis pas votre inférieur, que je sache !

— Vous n'êtes pas mon inférieur ? Et qu'est-ce que vous êtes ?… Je vais vous montrer, moi, ce que vous êtes !… Voulez-vous me dire, oui ou non, ce que vous êtes allé fricoter en dehors de cette cabine, ou j'appelle !…

D'Harteaux serra les poings.

— Je n'avais pas une fameuse opinion de vous, maître Sgorp, mais je ne vous croyais pas un mouchard ! observa-t-il sans quitter des yeux le chef des informations de l'*American Evening News*.

— Des insultes, maintenant ? gronda Sgorp. Vous allez voir !

Il bondit vers la porte, mais d'Harteaux, au passage, l'agrippa rudement par le bras et l'attira vers lui. Sgorp, d'une secousse sauvage, se dégagea et atteignit la fourchette restée dans l'assiette où il venait de manger.

Son bras se détendit furieusement dans la direction du visage de d'Harteaux.

L'ancien lieutenant de vaisseau était un boxeur émérite. D'un revers de sa main gauche, il fit dévier le bras de l'Américain, cependant que son poing droit, lancé à toute volée, arrivait sur le menton de Sgorp avec la force et la soudaineté d'un obus…

Sgorp ne poussa même pas un cri ; lâchant sa fourchette qui tomba sur le linoléum, il étendit les bras en avant, exécuta un quart de tour sur lui-même, et tomba dans les bras de d'Harteaux qui le déposa doucement sur la couchette, sans connaissance.

D'Harteaux se frotta le poing. Il avait frappé fort, et les os du crâne de Douglas Sgorp étaient plutôt durs.

— Et maintenant ? se demanda-t-il perplexe. Décidément, « ça » ne s'arrange pas !… Le Sgorp va se réveiller… Il ameutera tout le navire !… Et les hommes bleus me seront dessus !… Ma peau ne vaudra pas cher !…

« Il est vrai que je peux le ligoter et le bâillonner, mais après ?… Quand on va venir lui apporter à manger ?…

« Ce doit être demain matin que le sous-marin arrive à Fernando de Noronha ! Il faut que j'en sorte, à tout prix !…

D'Harteaux se pencha sur Sgorp, toujours évanoui. Il en profita pour le déshabiller. Il se déshabilla lui-même et troqua ses vêtements contre ceux du journaliste américain.

Sgorp était à peu près de sa taille, mais plus corpulent. Seulement, les habits que lui avait fournis Sarraskine étaient plutôt étroits pour lui. Ils allèrent parfaitement à d'Harteaux.

Celui-ci, ayant rhabillé son ennemi, ce qui ne fut pas une besogne facile, le ligota soigneusement avec ses bretelles, le bâillonna avec une taie d'oreiller et le poussa sous le lit, à l'endroit qui lui avait servi de cachette depuis le départ du sous-marin.

Ces précautions prises, d'Harteaux s'étendit sur la couchette. Il ne pouvait plus rien, sinon attendre les événements.

Le temps lui sembla long.

La porte s'ouvrit, c'étaient les hommes qui venaient chercher les plats vides. D'Harteaux s'était tourné contre la muraille du navire. Les gens du sous-marin ressortirent sans s'être aperçus de rien.

D'Harteaux se sentit sommeil. Il se raidit. Il avait l'intuition que le sous-marin n'allait pas tarder à arriver devant Fernando de Noronha. Il devait donc se tenir prêt.

De fait, moins d'une heure après l'enlèvement des plats, d'Harteaux entendit ralentir les machines. Il se rendit

compte que le sous-marin remontait obliquement vers la surface des eaux. Son mouvement d'ascension cessa bientôt, mais les machines continuèrent à tourner au ralenti.

Où était le navire ? Pourquoi avait-il diminué de vitesse ? Il fallait attendre…

Sgorp avait enfin repris ses sens. D'Harteaux l'entendait se contorsionner, se rouler sur le parquet, au-dessous de lui. Il se pencha dans sa direction et l'avertit que, s'il ne se tenait pas tranquille, il l'enverrait une seconde fois au pays des songes. Sgorp ne bougea plus.

Deux longues heures s'étaient encore passées, lorsque les machines, brusquement, cessèrent de tourner.

Était-on arrivé devant Fernando de Noronha ? Où bien l'arrêt avait-il une autre cause ?

D'Harteaux entendit Sgorp qui recommençait à s'agiter.

— Assez, hein ? gronda-t-il.

L'Américain, de nouveau, s'immobilisa.

Mais, à travers la cloison de tôle, d'Harteaux perçut un bruit de pas. Une clé grinça dans la serrure de la porte de la cabine.

La porte s'ouvrit. Deux hommes bleus franchirent le seuil. L'un portait un plateau chargé de plats et de bouteilles, l'autre un fort paquet de linge : sans doute venait-il changer les draps du prisonnier ?

Les deux individus, qui ne se doutaient de rien, marchèrent l'un vers la couchette, l'autre vers le secrétaire ouvert. D'Harteaux, qui leur tournait le dos, pirouetta brusquement

sur ses talons. Il avait, d'avance, calculé avec précision le moindre de ses gestes…

Saisissant dans chaque main une des deux bouteilles posées sur le plateau, il les abattit, du même mouvement, sur les têtes des deux hommes.

Le crâne fracassé, ils tombèrent.

Linge, plateaux, verres, vaisselle s'abattirent sur le parquet en produisant un formidable fracas…

D'Harteaux, lâchant le goulot d'une de ses bouteilles, qui s'était brisée dans sa main, sauta par-dessus les corps pantelants de ses victimes, atteignit la porte, la passa et bondit dans la coursive, vers le poste central.

Il entendit crépiter des sonneries électriques. Un grand gaillard à face rouge – et non bleue – apparut devant lui, un pistolet automatique au poing, dont il pressa la détente. La balle érafla l'épaule du fugitif, qui, à la même seconde, fut sur le tireur, et lui écrasa la tête d'un coup de bouteille. Il enjamba son corps, poussa une porte qu'il vit devant lui, et fut dans le vaste compartiment situé sous la tourelle.

Trois hommes étaient là.

La clarté blême du jour naissant, entrant, au-dessus de leurs têtes, par le capot ouvert, luttait avec l'éclat doré des ampoules électriques disséminées entre les appareils de manœuvre.

Ensemble, les trois individus se retournèrent vers d'Harteaux. L'un d'eux, un petit vieillard à face parcheminée – une face tannée, jaunie, mais non bleue comme celle des hommes que d'Harteaux avait vus à Diego-Ramirez et dans la cabine du sous-marin – sortit de la poche de sa vareuse un

pistolet automatique. Il fit feu. D'Harteaux eut juste le temps de se baisser. La balle, par-dessus lui, alla faire éclater le cadran d'un voltmètre.



IL LUI ÉCRASA EN PLEINE FACE LES DÉBRIS DU FLACON BRISÉ.

Des hurlements retentirent. Les deux autres individus voulurent se jeter sur le fugitif. Mais d'Harteaux, s'étant débarrassé du premier en lui brisant la bouteille sur le front, défigura le second en lui écrasant en pleine face les débris du flacon brisé.

L'échelle n'était qu'à deux pas de lui. Il se rua vers elle et en escalada les échelons, quatre à quatre. Mais, comme il allait atteindre l'ouverture du panneau, les faces bleues de deux hommes apparurent…

XXIX

D'un élan désespéré, Jacques d'Harteaux s'élança, jaillit, pour ainsi dire, hors du capot ouvert de la tourelle.

Il entendit des hurlements derrière lui. Il vit se lever le bras, armé d'un poignard, d'un des deux « hommes-bleus » qui s'étaient, d'instinct, reculés.

D'un coup de tête dans le ventre, il fit basculer en arrière l'homme qui, glissant sur la paroi polie de la tourelle, culbuta à la mer.

Son acolyte, courageusement, empoigna d'Harteaux par la ceinture, avec une telle violence que le fugitif, après avoir vainement essayé de se retenir à un des montants de l'échelle fixée à l'extérieur de la tourelle, perdit l'équilibre et fut précipité dans le vide, entraînant son ennemi avec lui…

Les deux hommes plongèrent dans l'eau clapoteuse, sans se lâcher. Ils revinrent à la surface où d'Harteaux, d'un formidable coup de genou dans l'estomac, se débarrassa de l'homme-bleu.

Il haletait.

Ayant aspiré une ample gorgée d'air, il nagea furieusement pour s'éloigner du sous-marin immobile.

Le soleil venait d'apparaître au-dessus de l'horizon, faisant briller intensément la surface de la mer d'un bleu presque noir. Vers le sud, la terre se distinguait : de hautes falaises dentelées, dont la teinte allait du jaune au rouge, et

que surmontaient, çà et là, des bouquets de palmiers et de cocotiers agités par le vent.

Un clapotis, derrière lui, fit se retourner d'Harteaux. Il aperçut deux hommes bleus qui nageaient à sa poursuite. Le sommet de leurs crânes apparaissait seul hors de l'eau ; par instants, le front et les yeux émergeaient pour disparaître presque aussitôt.

D'Harteaux se rappela les confidences de George Stuart sur les hommes-poissons qui avaient massacré les survivants de l'*Arauco* et du *San-Pedro*.

— Ils ne m'ont pas encore ! pensa-t-il.

Sans cesser de nager, il prit le couteau à large lame qu'il avait dans sa poche, l'ouvrit et le plaça entre ses dents, prêt à servir.

Les hommes-bleus, heureusement, ne nageaient pas plus vite que lui. Il ne courait encore aucun péril.

Mais la terre était loin. Et d'Harteaux comprenait que l'épuisement le livrerait à ses poursuivants, fatalement.

Grâce à leur faculté de respirer dans l'eau, ils ne s'essouffleraient pas. Ils n'étaient pas obligés de mesurer leurs mouvements, de maintenir leur équilibre pour garder leur bouche et leur nez hors du liquide. Ils n'avaient qu'à se préoccuper de nager, d'avancer, dans les conditions qui leur paraissaient les plus commodes.

Le sous-marin n'avait pas bougé. Au sommet de sa tourelle, trois hommes, en vêtements de toile sombre, fixaient sur le fugitif les jumelles qu'ils tenaient devant leurs yeux.

La terre se rapprochait, mais bien lentement. Quant aux deux hommes-bleus, ils gagnaient peu à peu sur le fugitif.

D'Harteaux avait environ quatre-vingts mètres d'avance sur eux. Cette distance diminuait d'instants en instants, bien qu'il nageât de toutes ses forces. Mais le clapotis de la mer le gênait.

Presque à chaque brasse, il était giflé, heurté par la vague, ce qui ralentissait son avance, malgré tous ses efforts. Les hommes-bleus, eux, passaient par-dessous les lames, ne relevant leurs têtes hors de l'eau qu'à intervalles éloignés, pour s'assurer qu'ils étaient toujours en bonne direction.

Plusieurs minutes passèrent. Les hommes-bleus n'étaient plus maintenant qu'à trente mètres à peine de d'Harteaux qui, malgré son énergie et sa vigueur, commençait à sentir l'épuisement le gagner. Et plus d'un mille marin le séparait encore de la terre…

Rassemblant tout ce qu'il possédait encore de force, il parvint, pendant quelques minutes, à empêcher ses poursuivants de se rapprocher davantage. Mais, bientôt, il dut ralentir ses mouvements, il sentait la crampe le gagner.

Il regarda la terre. Trop loin pour qu'il pût espérer y arriver avant ses ennemis.

Alors, il ne lui restait plus qu'à s'arrêter et à engager la lutte. Cela valait mieux que de prolonger la poursuite inutilement. Cette énergie qu'il possédait encore, d'Harteaux voulut l'employer à combattre…

Les deux hommes-bleus, ayant constaté que leur ennemi s'arrêtait, ralentirent leur nage. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, évidemment pour concerter leur attaque. La brise

apporta à d'Harteaux le murmure de leurs voix. Mais il ne put distinguer ce qu'ils se disaient.

Son couteau bien en main, il attendit l'attaque…

Mais, soudain, il ne vit plus ses poursuivants. Ils avaient plongé. D'Harteaux devina leur plan : ils comptaient arriver sur lui sans être vus et le poignarder, à coup sûr…

Malgré le clapotis qui l'agitait, la mer, heureusement, était d'une limpidité parfaite. D'Harteaux put bientôt distinguer, à quelques mètres de lui, une tache sombre qui se mouvait lentement à moins de trois mètres au-dessous de la surface de l'eau.

Il la laissa s'approcher, et, comme l'homme-bleu fonçait dans sa direction, son bras droit, armé d'un poignard, prêt à se défendre pour l'éventrer, d'Harteaux plongea brusquement vers lui, la tête en avant.

Son couteau, lancé de haut en bas avec toute la force dont il disposait, s'enfonça, jusqu'au manche, dans l'épaule de l'homme-bleu, à la naissance du cou. Le malheureux, atteint à mort, plongea comme une pierre, emportant l'arme de d'Harteaux fichée dans son corps.

L'ancien lieutenant de vaisseau revint à la surface. Il était désarmé.

Frémissant, il attendit l'attaque du second homme-bleu, mais vainement. Il le chercha des yeux, et distingua, à moins de dix mètres de lui, un faible bouillonnement, évidemment produit par une agitation au sein des eaux… Des bulles d'air vinrent crever à la surface. Et, soudain, parmi une flaque d'écume blanche striée de rouge, l'aileron dorsal d'un requin, un triangle noir aux arêtes aiguës, apparut. Il y eut un

violent remous. D'Harteaux eut le temps de distinguer la main, le bras de l'homme-bleu, qui s'agitaient… Et plus rien. Le squale avait entraîné sa victime dans les profondeurs…

D'Harteaux se sentit froid dans le dos. Des yeux, il essaya de scruter l'océan, autour de lui. Rien. L'écume produite par le monstre avait déjà disparu.

Mais, le long du sous-marin, une grande chaloupe automobile venait d'apparaître. À bord, plusieurs hommes s'agitaient.

Jacques d'Harteaux comprit qu'elle allait le poursuivre.

De nouveau, il tira sa coupe vers la côte. Le vent avait légèrement fraîchi, creusant davantage la mer, rendant la nage plus pénible. D'Harteaux pensa que l'agitation des vagues aurait, pour lui, cet avantage qu'elle allait le rendre moins visible.

Fouetté par les paquets d'eau salée, il progressa. La mer se faisait de plus en plus dure. Mais on devait encore le voir de la tourelle du sous marin, car, s'étant retourné, il constata que la chaloupe fonçait à toute allure dans sa direction.

Il dut se raidir pour ne pas s'abandonner au découragement. Il avait échappé aux requins, aux deux hommes-bleus lancés à sa poursuite, et, maintenant, sa perte n'était plus qu'une question de minutes. Et il était sans armes…

Son dernier espoir était de passer inaperçu des gens de la chaloupe. C'était là une bien faible espérance !… Mais peut-être n'y avait-il là qu'une simple coïncidence : les hommes du sous-marin avaient repéré le point où s'était livrée la lutte suprême entre d'Harteaux et l'homme-bleu. La chaloupe avait été lancée dans cette direction qu'elle conti-

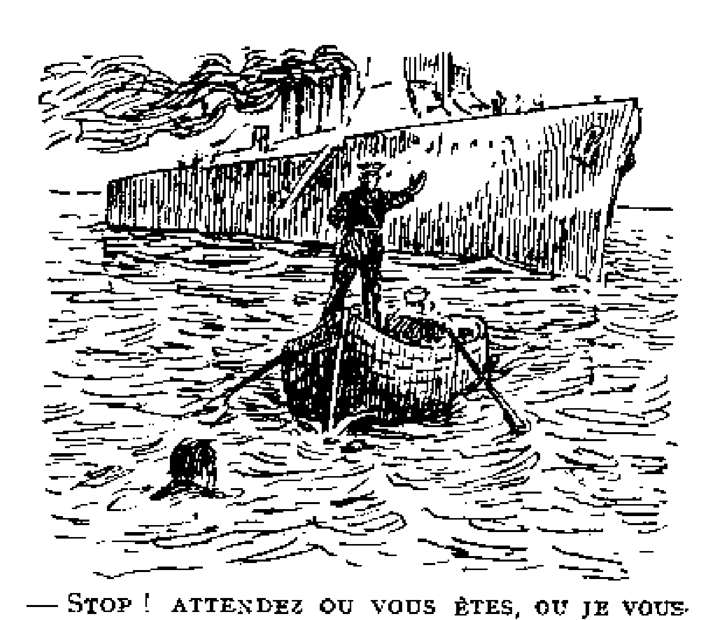
nuait à suivre en se guidant sans doute sur son compas ou sur un point de la côte.

Pour lui donner le change, d'Harteaux plongea et franchit une centaine de mètres entre deux eaux, dans une nouvelle direction. Il revint à la surface, essoufflé.

S'étant retourné, il put, presque aussitôt, reconnaître que les gens de l'embarcation l'avait aperçu, car la chaloupe, infléchissant brusquement sa course, fonça droit sur lui.

— C'est réglé ! pensa le fugitif. Il ne me reste plus qu'à me rendre ou à me laisser couler !… Je…

Ses yeux s'ouvrirent davantage. Sa bouche aussi, et un paquet d'eau en profita pour s'y engouffrer. D'Harteaux cracha le liquide et, toutes ses forces revenues, exécuta un crawl impressionnant dans la direction d'un grand destroyer qu'il venait de voir surgir de derrière une des falaises de la côte !



— STOP ! ATTENDEZ OU VOUS ÊTES, OU JE VOUS BRULE.

Il filait avec une foudroyante rapidité, crevant de son étrave la mer qui formait de chaque côté de sa proue deux

formidables rouleaux d'écume. De ses quatre cheminées jaillissaient des tourbillons de fumée noirâtre.

Ses officiers avaient dû apercevoir le sous-marin et la chaloupe, car d'Harteaux vit un jet de fumée blanche fuser de dessous sa passerelle de commandement. Une détonation sourde retentit. Une énorme gerbe d'eau jaillit d'entre les vagues, sous le choc d'un obus, à moins de deux cents mètres du sous-marin.

Déjà, la chaloupe, virant de bord, revenait vers le bâtiment des hommes-bleus, à une allure de torpilleur. Une seconde détonation retentit. Cette fois, le projectile, passant par-dessus le sous-marin, alla tomber à cent mètres plus loin.

— Ils ne tirent pas fameusement, les Américains ! songea d'Harteaux qui, maintenant, apercevait le large pavillon étoilé flottant à l'arrière du destroyer.

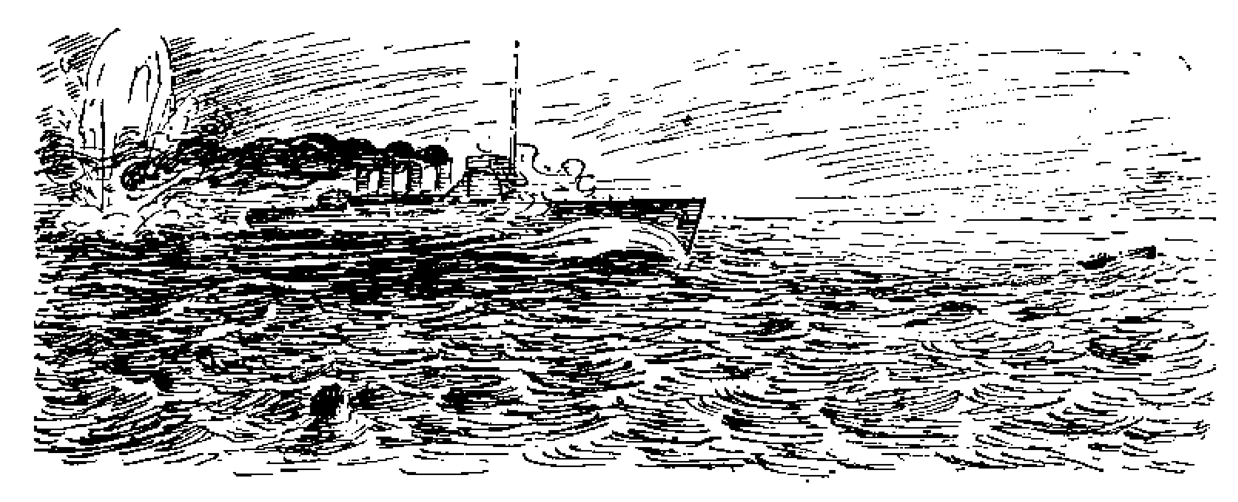
Le sous-marin, d'ailleurs, s'ébranlait. D'Harteaux, qui n'avançait plus, le vit soudain disparaître, comme une pierre qui s'enfonce. Seule, une large flaque d'écume blanche marqua pendant quelques instants l'endroit où il s'était immergé.

La chaloupe, elle, continuait à fuir, à plus de trente milles à l'heure.

Pour empêcher les Américains de régler leur tir, elle décrivait des zigzags irréguliers.

Les détonations, à présent, se succédaient avec rapidité. Les obus tombaient dru autour de l'embarcation, sans l'atteindre encore, mais ils s'en rapprochaient peu à peu.

Soudain, la chaloupe ralentit. Au formidable bouillonnement de l'eau autour de sa poupe d'Harteaux devina qu'elle battait en arrière à toute puissance.



SOUDAIN LA MER SEMBLA SE GONFLER DERRIÈRE EUX !

Il ne se trompait pas ! Presque aussitôt, l'embarcation, sa vitesse brisée, n'avança plus qu'avec lenteur…

Le destroyer américain, dont les cheminées rougies par la chaleur des chaudières soufflaient des tourbillons de fumée mêlée de flammes que le vent rabattait, fonçait vers la chaloupe à une vitesse de record, mais, soudain, la mer sembla se gonfler à moins de quatre mètres derrière lui.

Une formidable masse d'eau jaillit juste dans le sillage de ses hélices, à plus de vingt mètres de hauteur, et s'éparpilla de tous côtés, cependant qu'une sorte de tourbillon creusait la mer.

Le destroyer, déjà, était loin.

— Ils l'ont raté ! songea d'Harteaux, qui avait compris : une torpille avait été lancée contre le bâtiment de guerre américain !

Elle ne l'avait manqué que de très peu : les hommes-bleus avaient sous-évalué la vitesse du destroyer, et leur engin était arrivé trop tard, une seconde trop tard, à peine !

— Ils ont du cran, les Yankees ! pensa d'Harteaux en voyant le destroyer continuer à filer droit sur la chaloupe qui, maintenant, était presque immobile sur l'eau bleue.

Il n'était pas au bout de ses surprises !

À cet instant précis, il vit les cinq hommes qui montaient l'embarcation enjamber le bordage, sauter à la mer et disparaître !

— C'est vrai ! murmura-t-il. J'oubliais que les gaillards peuvent respirer dans l'eau ! Ils vont tranquillement rejoindre le sous-marin qui n'aura qu'à les attendre !

Il n'avait pas encore tout vu !

La chaloupe, dont les soupapes avaient dû être ouvertes, s'enfonçait lentement dans les flots !

Au moment où le destroyer allait l'atteindre, elle piqua brusquement du nez et disparut, en laissant à peine un léger bouillonnement !

Cinq minutes plus tard, le navire américain passait exactement sur le point mathématique qu'avait occupé, l'embarcation avant de sombrer !

D'Harteaux, qui n'en était qu'à une centaine de mètres, fut soulevé, roulé par le formidable remous produit par le bâtiment de guerre.

Jugeant que c'était le moment ou jamais d'attirer sur lui l'attention des Américains, il agita ses bras, battit violem-

ment l'eau de ses mains, cria de toute la force de ses poumons, et, presque aussitôt, eut la satisfaction de constater qu'on l'avait vu.

Le destroyer, ses machines stoppées, décrivit un large cercle et, avant même de s'être immobilisé, lança un canot à la mer, qui vogua dans la direction du naufragé.

D'Harteaux nagea à sa rencontre.

Il put bientôt remarquer qu'un homme était debout à l'avant de l'embarcation, dans une attitude plutôt surprenante : il tenait en main un pistolet automatique, braqué dans la direction du naufragé !

Lorsque d'Harteaux ne fut plus qu'à quelques mètres du canot, l'homme, qui portait un uniforme de second-maître de la marine fédérale américaine, cria :

— Stop ! Attendez où vous êtes, ou je vous brûle !… Vous êtes seul ?

— Oui ! Mais… pourquoi… voulut dire d'Harteaux.

— Ça va ! Approchez, maintenant ! On va vous embarquer ! Et n'essayez pas de nous jouer quelque tour, parce que, moi, je vous fusille comme un rat ! Avancez !

D'Harteaux comprit qu'on le prenait pour un homme de l'équipage du sous-marin. Il n'essaya pas de discuter, pour le moment, c'était inutile.

Sans répondre, il nagea vers le canot et, arrivé contre le bordage, fut brutalement saisi par les bras, soulevé et jeté comme un paquet dans le fond de l'embarcation, où deux marins le maintinrent avec force, tandis qu'un troisième lui attachait solidement les poignets derrière le dos.

— Je ne suis pas un homme du sous marin ! voulut expliquer d'Harteaux, à l'adresse du second-maître qui n'avait pas cessé de le tenir sous la menace de son pistolet.

« J'étais prisonnier des pirates ! Je me suis échappé, et c'est même moi qui…

— ***Shut up !*** (Fermez ça !) ordonna le second-maître, rudement. Vous raconterez ça aux officiers, s'ils veulent vous écouter ! Nage à bord, garçon !

Les matelots tirèrent sur leurs avirons. Peu après, le canot accosta le destroyer, qui s'était immobilisé.

Précédé de l'officier-marinier et suivi d'un matelot en armes, d'Harteaux gravit la petite échelle de bois suspendue au flanc du bâtiment de guerre.

Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait !

XXX

D'Harteaux n'avait pas encore posé le pied sur le pont du destroyer qu'il le sentit s'ébranler, repartir à toute vitesse.

Mais, déjà, deux matelots en armes lui mettaient la main sur l'épaule et le poussaient vers un officier qui attendait à quelques pas de l'échelle :

— Qui êtes-vous ? demanda ce dernier. Que faisiez-vous à bord du sous-marin ? Répondez !

— Je l'ai dit aux hommes de votre canot ! J'étais prisonnier ! C'est moi qui, il y a trois jours, ai envoyé…

— Venez avec moi ! interrompit l'officier.

D'Harteaux, toujours flanqué de ses deux gardes du corps, le suivit dans une petite pièce, située sous la passerelle, qui devait servir de chambre de veille. Une table, un divan et quelques fauteuils la meublaient.

— Je vais vous interroger, reprit l'officier, une fois la porte refermée. Vous êtes un pirate pris sur le fait ! Vos complices vous ont jeté à la mer pour que nous vous recueillions, afin de profiter de notre arrêt pour nous torp…

L'officier s'interrompit : le destroyer, brusquement, s'inclinait sur sa droite, presque à quarante-cinq degrés, avec une telle violence que d'Harteaux, glissant sur le parquet recouvert de linoléum, alla heurter la cloison. L'officier avait pu se retenir à la table. Les deux marins s'étaient accrochés aux fauteuils.

Une détonation sourde, presque aussitôt, s'entendit, suivie du sifflement caractéristique produit par un paquet de mer qui s'écrase.

Le destroyer se redressa, ses machines tournant à toute puissance.

L'officier américain, un peu pâle, s'était précipité vers la porte. Il l'ouvrit, avança le haut du corps au dehors et sortit.

Il revint à la minute suivante :

— Vos complices ont encore tenté de nous torpiller ! dit-il à d'Harteaux. Ils n'ont pas réussi. Vous savez comment on traite les pirates pris en flagrant délit ?

— Je suppose qu'on les laisse au moins s'expliquer ! fit d'Harteaux, très calme. Je ne faisais pas partie de l'équipage du sous-marin. Je m'étais caché à bord, après m'être introduit dans le repaire de Sarraskine, au cap Horn.

« C'est moi qui, il y a trois jours, ai lancé un message, avec les appareils de T.S.F. du sous-marin, révélant qu'il allait relâcher ici !

— Vous étiez bien informé, pour quelqu'un qui se cache ! Et les appareils de T.S.F. du sous-marin étaient bien mal gardés, en vérité ! observa ironiquement l'officier.

— C'est par une conversation, surprise à travers une porte, et bien inopinément, que j'ai appris que le sous-marin allait relâcher à Fernando de Noronha.

« Quant au poste de T.S.F., je suis passé devant alors qu'il était ouvert et que le radiotélégraphiste était en conférence avec les dirigeants du sous-marin. J'en ai profité au péril de ma vie.

— C'est vous qui le dites !

— Je dis la vérité, mais ne peux vous empêcher de penser ce que vous voudrez !

— Je pense tout simplement que le message envoyé par le sous-marin l'a été dans le but d'attirer des navires de guerre au large de Fernando de Noronha, afin de les torpiller.

« Cela fait partie de la même machination qui a consisté à vous abandonner afin qu'on stoppe pour vous recueillir.

« C'était bien imaginé. Seulement, vos lanceurs de torpilles sont plutôt maladroits !… Quant à vous… D'abord, qui êtes-vous ?

— Jacques d'Harteaux, ancien officier de la marine française.

— Comment avez-vous – soi-disant – découvert le repaire de Sarras…

L'officier s'interrompit et la porte s'ouvrait sur deux hommes en uniformes de capitaines de vaisseau de la marine américaine.

L'un d'eux fit entendre une exclamation rauque.

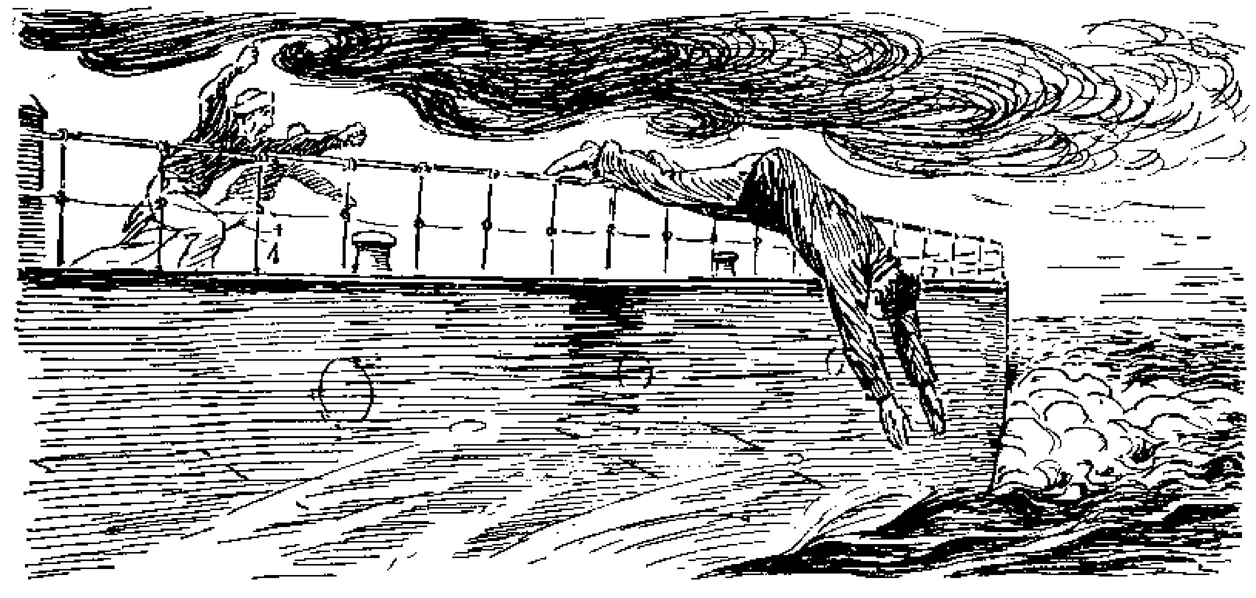
— ***By Jove !*** Mais c'est « mon » Français !

D'Harteaux reconnut le capitaine Buckridge, qu'il avait laissé à bord de l'***Auckland***.

— C'est moi, en effet, commandant ! dit-il. Je vous prends à témoin que j'étais au cap Horn avec mon navire et que je prêtais mon concours aux opérations contre…

— J'ai été témoin, en effet, de votre attitude étrange, lors du torpillage du ***Pioneer*** et des autres bâtiments !… Je ne l'ai, d'ailleurs, pas caché à l'Anglais, au capitaine Chatfield.

« Mon opinion est que vous étiez là pour régler le tir des pirates et nous espionner… Et il paraît que vous avez continué !… Mais, cette fois, vous êtes pris sur le fait !… Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer, hé ? Tout a une fin, mon garçon !



TROP TARD ! D'UN DERNIER ÉLAN, IL SE PRÉCIPITAIT A LA MER.

« Sans l'Anglais, vous seriez déjà pendu ! Je vous avais flairé, moi ! Mais vous n'aurez rien perdu pour attendre !

Buckridge se tourna vers l'autre capitaine de vaisseau qui était entré avec lui, et qui était le commandant du destroyer :

— Je vous l'avais bien dit, à Montevideo, mon cher, que c'était un piège !… Mais, du diable si je pouvais penser que ce rascal était encore dans l'affaire !… Vous avez eu plus de chance que ce pauvre *Pioneer* !…

— C'est vrai ! admit l'interpellé qui, fixant d'Harteaux, demanda :

— Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Une seule chose : les bandits de Sarraskine, vous ne devez pas l'ignorer, ont enlevé miss Annie Montagu, fille de lord Thornsdale. Miss Montagu est ma fiancée. Vous devez comprendre que je n'ai pour Sarraskine que de la haine, et que…

— À moins que cette histoire de fiançailles soit inventée ! ricana Buckridge. À moins que ce soit vous qui ayez fait enlever miss Montagu !… Ce qui me paraît assez vraisemblable !…

— Il y a des infamies auxquelles on ne répond pas ! constata froidement le prisonnier.

Buckridge allait riposter par quelque injure, mais le commandant du destroyer, de la main, lui imposa silence.

— D'où viennent les vêtements que vous portez ? dit-il au prisonnier, après avoir examiné la vareuse dont était revêtu d'Harteaux.

— Je les ai enlevés à bord du sous-marin, pour remplacer les miens. Je…

— Je vois que vous avez réponse à tout ! constata le commandant du destroyer. Votre capture est trop intéressante pour que je vous applique la loi martiale, ainsi que je le devrais. Mais, sans doute la justice régulière tiendra-t-elle à vous demander d'autres explications !… Vous devriez être pendu. Vous serez électrocuté !

L'officier américain fit un pas vers la cloison et appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique.

Quelques secondes passèrent. La porte se rouvrit sur un sous-officier.

— Appelez le prévôt ! ordonna le commandant du destroyer. Cet homme aux fers, dans les locaux disciplinaires ! Il devra être fouillé aussi !

Le sous-officier salua et ressortit.

Le prévôt du destroyer arriva peu après. Il fit signe de le suivre aux deux marins qui surveillaient le prisonnier. D'Harteaux ressortit de la cabine.

Sur le pont, il vit des bouées suspendues aux rambardes. Elles lui apprirent le nom du destroyer : ***Camden.***

En compagnie du prévôt et des deux marins, il se dirigea vers l'avant.

Le ***Camden,*** toujours à toute vitesse, se dirigeait approximativement vers le nord. Toute terre avait disparu.

Jacques d'Harteaux dut descendre plusieurs étages d'un étroit escalier de fer. Il arriva dans un étroit couloir aux parois de tôle où des portes numérotées étaient aménagées. L'une d'elles fut ouverte par le prévôt. Elle donnait dans un cachot dont le parquet était muni d'une solide barre de fer horizontale, fixée à quelques centimètres du plancher et dans laquelle couraient des manilles.

Le prévôt s'approcha de d'Harteaux. Rapidement, il lui délia les poignets et ordonna :

— Les bras en l'air, rascal, et ne bouge pas !

Le poing du prisonnier lui arriva en pleine face, avec une violence décuplée par le désespoir, et le projeta contre la cloison. Et d'Harteaux, arrachant le pistolet automatique de la main d'un des deux marins américains, lui en écrasa la mâchoire, et fut dehors !

Parmi les cris du matelot indemne et les hurlements de rage de son camarade, il fonça vers l'échelle de fer. Il l'atteignit, l'escalada, arriva sur le pont.

Des marins occupés à peindre un rouf, à quelques pas de là, le virent, le reconnurent, se ruèrent vers lui.

Mais, déjà, il atteignait la légère rambarde entourant le pont. Deux détonations claquèrent : de la passerelle, l'officier de quart, qui venait de l'apercevoir, avait fait feu de son pistolet dans sa direction.

Trop tard ! D'un dernier élan, Jacques d'Harteaux venait de se précipiter à la mer !…

Le formidable remous produit par les hélices lui fit faire un tour sur lui-même. Pendant une fraction de seconde, il se crut perdu. Mais le destroyer, déjà, était loin.

D'Harteaux revint à la surface, étourdi, la bouche pleine d'eau qu'il cracha.

Un assez fort vent de nord-est creusait la mer et y soulevait de hautes vagues casquées d'écume qui haussaient et abaissaient alternativement le nageur.

Tandis qu'il était au sommet d'une des masses liquides, d'Harteaux put voir que le destroyer avait aussitôt infléchi franchement sur sa droite, de façon à décrire un cercle devant le ramener à l'endroit précis où le fugitif s'était jeté à la mer.

D'Harteaux, pour déjouer ce calcul, se dirigea vers l'extérieur de ce cercle. L'agitation de la mer, il le savait, le rendait difficilement visible.

Il franchit environ cinq cents mètres et ne bougea plus, se laissant ballotter par les vagues, gardant juste la tête hors de l'eau.

Le destroyer stoppa à moins de quatre cents mètres de lui. Un canot automobile s'en détacha et commença de zigzaguer entre les vagues, à la recherche de l'évadé. À l'avant, un officier, debout, agrippé au petit mât de pavillon pour n'être pas précipité à la mer par les ressauts de l'embarcation, explorait les flots du regard.

Pendant une longue heure, le canot poursuivit ses recherches. À plusieurs reprises, il passa assez près du fugitif, mais sans le voir.

Les Américains, enfin, se lassèrent. Ils durent croire que d'Harteaux s'était noyé, car le canot rallia le destroyer qui, aussitôt, reprit sa route, mais vers le sud cette fois.

Soulagé, d'Harteaux fit la planche pour ménager ses forces.

Il ne se faisait pas d'illusions sur sa position il était à trente ou quarante kilomètres de terre, donc sans aucun espoir d'y arriver à la nage. Sa seule chance de salut était de rencontrer un navire – à condition que ce navire ne fût pas américain – et encore !… Car le *Camden* avait dû signaler par T.S.F. l'évasion du « pirate » à l'univers entier !

— On verra ! pensa d'Harteaux. Au petit bonheur, maintenant !

Il avait la tête vide, la réaction se faisait !… Après tant d'efforts, tant d'émotions, sa faiblesse était extrême !

Le soleil tropical lui brûlait douloureusement le visage. Il dut se garantir avec un mouchoir qu'il trouva dans la poche de sa vareuse. Et il resta ainsi, immobile, ballotté par les lames qui, par instants, le couvraient d'embruns.

Il s'expliquait, maintenant, certains propos de Buckridge, à bord de ***l'Auckland***. L'Américain l'avait toujours cru complice de Sarraskine. Sans doute même avait-il fait connaître ses soupçons au commandant Chatfield, mais celui-ci n'avait pas dû les partager.

Mais comment Buckridge, qu'il avait laissé sur l'***Auckland,*** au cap Horn, s'était-il trouvé à bord du ***Camden,*** à Fernando de Noronha ? D'Harteaux ne pouvait parvenir à le comprendre !

C'était simple, pourtant. Quelques heures après le départ de la ***Vigilancia,*** un remorqueur argentin de Puntas-Arenas, alerté par les appels lancés par l'***Auckland*** par T.S.F., avait rejoint le croiseur britannique. Celui-ci avait refusé ses secours – car on venait de lui annoncer que, de Port-Stanley (îles Falkland), des navires étaient envoyés à son aide.

Buckridge, lui, avait pris passage sur le remorqueur argentin, qui l'avait emmené à Puntas-Arenas, dans le détroit de Magellan, où il avait pris passage, quelques heures après son arrivée, sur un paquebot allant en Europe.

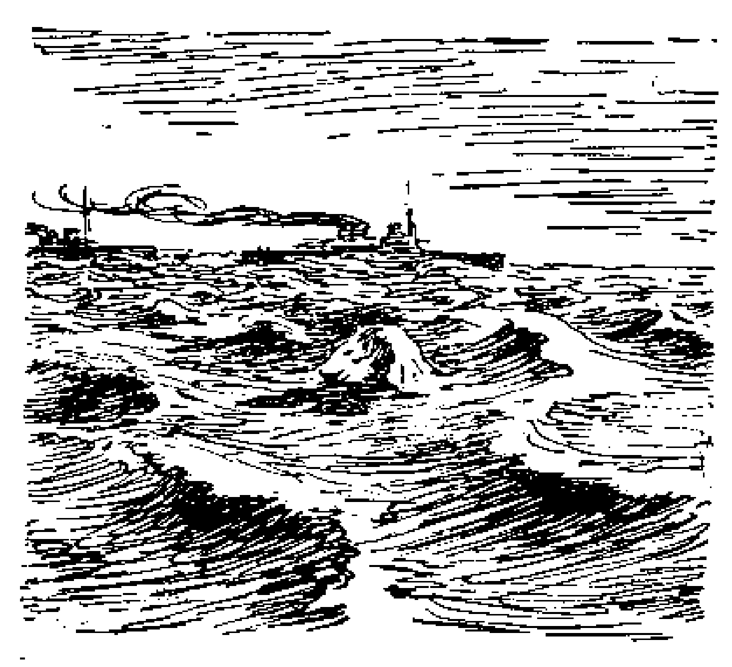
Il s'était arrêté à Montevideo, où venait d'arriver le destroyer américain ***Camden,*** pour se concerter avec son commandant. C'était à ce moment que d'Harteaux avait lancé son message annonçant que le sous-marin de Sarraskine se

dirigeait vers Fernando de Noronha, où il allait arriver trois jours plus tard.

Le ***Camden,*** aussitôt, avait foncé vers le nord, de toute la vitesse dont il était capable, et était arrivé à temps pour voir le sous-marin disparaître.

D'Harteaux, d'ailleurs, pensa vite à autre chose. L'idée qu'on pouvait le croire, lui, complice de Sarraskine, le rongeait. Mais il était obligé de s'avouer que certaines apparences étaient contre lui.

Il songea à la ***Vigilancia***. Elle l'avait attendu devant Diego-Ramirez ; puis, terminé le délai fixé par lui, le fidèle Luciano Moreno s'était éloigné et avait conduit la goélette à Ushuaïa, comme il lui était prescrit.



ILS PASSÈRENT A UN MILLE DE LUI ET IL NE TENTA MÊME PAS DE S'EN APPROCHER.

L'apparition de deux fumées, dans la direction du nord, donna un autre cours aux pensées du fugitif. Il put bientôt apercevoir et reconnaître deux navires de guerre lancés à grande vitesse. Ils passèrent à un mille de lui, et il ne tenta même pas de s'en approcher.

Ces navires, c'étaient des croiseurs britanniques qui, alertés comme le ***Camden*** par son message, se dirigeaient vers Fernando de Noronha, où ils arriveraient trop tard.

Ils eurent bientôt disparu. D'Harteaux fut de nouveau seul sur l'immensité bleue.

Sa faiblesse croissait. Une sorte d'engourdissement le gagnait. Il se secoua :

— Je tiendrai bien le coup jusqu'à demain matin ! pensa-t-il. Et encore, à condition que quelque requin n'intervienne pas !… Et après ?

XXXI

Après que Jacques d'Harteaux lui eut intimé l'ordre de ne plus bouger sous peine d'être « renvoyé au pays des songes », ce qui était une façon poétique de le menacer de l'assommer, Douglas Sgorp n'avait plus remué, du moins en apparence.

Sa rage et sa haine étaient sans bornes. Il ne songeait plus qu'à se venger. Or, d'Harteaux, dans sa hâte de le ligoter, n'avait pas serré les nœuds autant qu'il l'eût fallu. Et Sgorp était doué d'une force peu commune, que sa fureur augmentait encore.

Sans que son corps bougeât d'une ligne, le chef des informations de l'*American Evening News* avait entrepris de faire glisser les bretelles enserrant ses poignets. Bien que d'Harteaux les eût serrées de toutes ses forces, elles avaient conservé une certaine élasticité. Sgorp, sans bruit, les avait encore étirées. Lentement, progressivement, il avait senti qu'elles se relâchaient, pas de beaucoup, mais elles se relâchaient. Encouragé, il avait redoublé d'efforts.

Jacques d'Harteaux, plongé dans ses préoccupations, n'avait plus songé à surveiller Sgorp, qu'il croyait hors d'état de se libérer.

Et Sgorp avait réussi, après des heures de travail, à libérer ses mains. Il avait délié ses chevilles. À ce moment, il avait heurté de son coude un des ressorts du sommier de la couchette.

Il s'était bien cru perdu. Mais d'Harteaux, qui ne se doutait de rien et avait attribué le bruit à un mouvement d'impatience du prisonnier, s'était borné à lui chuchoter :

— Assez, hein !

Sgorp en avait eu chaud dans le dos !

Pendant quelques secondes, il n'avait plus osé bouger – bien qu'il ne lui restât plus qu'à se débarrasser de son bâillon.

Et la porte de la cabine s'était ouverte sur les deux hommes-bleus apportant le repas de l'Américain.

Ce qui s'était passé ensuite, on le sait. D'Harteaux avait assommé les deux hommes-bleus, s'était rué au dehors.

La surprise de Sgorp avait été telle que, pendant quelques secondes, il n'avait pas bougé de dessous la couchette. Il ne « réalisait » pas encore ce qui s'était passé.

Les râles des deux hommes-bleus démolis par d'Harteaux, les cris poussés dans la coursive lui avaient fait comprendre la réalité. Il avait bondi de dessous la couchette, s'était mis debout, avait enjambé les corps des deux hommes-bleus et était sorti dans la coursive.

Mais le claquement sinistre d'un pistolet automatique avait retenti.

Sgorp s'était élancé dans la direction d'où était parti le coup de feu. En quelques bonds furieux, il avait débouché sous la tourelle. Une détonation nouvelle l'avait fait sursauter. Il avait eu le temps de voir d'Harteaux se débarrasser à coups de bouteilles de deux hommes-bleus et grimper le long de l'échelle intérieure de la tourelle.

À ce moment, le petit vieillard à face parcheminée qui venait de faire feu sur d'Harteaux se retourna et aperçut Sgorp.

Ses yeux flambèrent. Il étendit vers l'Américain son bras armé du pistolet automatique. Sgorp, d'instinct, bondit vers lui et, d'un coup de poing, fit dévier son bras. La balle alla s'écraser contre la paroi de la tourelle.

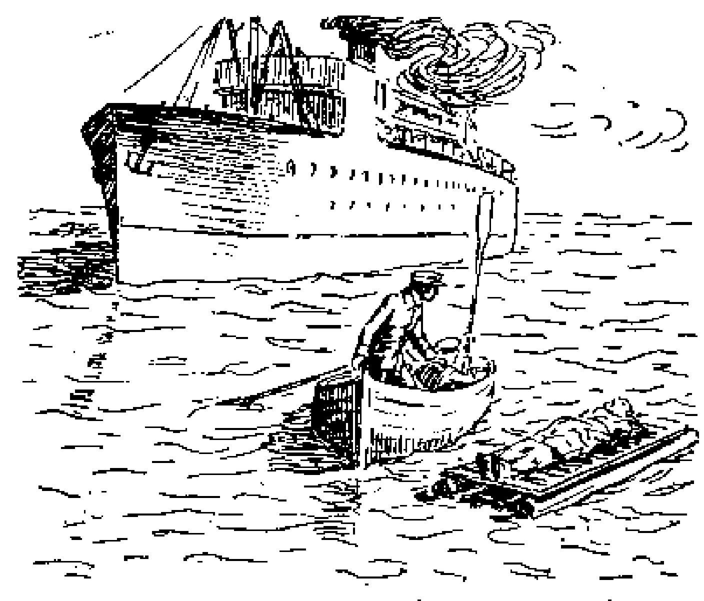
Avant que Sgorp eût pu faire un autre mouvement, plusieurs hommes-bleus, accourus, se ruèrent sur lui. Saisi par les bras, ceinturé, il se débarrassa d'un de ses assaillants en lui brisant les tibias d'une ruade bien assénée. Un autre le remplaça. Après une lutte rapide, Sgorp, réduit à l'impuissance, fut jeté sur le parquet et ligoté.

Ligoté ! Son corps, entouré de cordelettes, depuis les chevilles jusqu'au cou, les bras collés à ses flancs, fut radicalement mis dans l'impossibilité d'exécuter le moindre mouvement.

Ce fut tout juste s'il put encore respirer !

Malgré ses cris, ses protestations, on le porta dans la cabine dont il venait de sortir. Les corps pantelants des deux hommes-bleus mis à mal par d'Harteaux en furent retirés. On déposa Sgorp sur la couchette et deux hommes-bleus s'installèrent à ses côtés, sans le quitter des yeux.

Sgorp, après être resté étourdi pendant quelques minutes des coups qu'il avait reçus, recouvrait peu à peu ses esprits. Il écumait de rage. Non seulement, il devinait que d'Harteaux avait réussi à s'enfuir, mais encore lui, Sgorp, allait passer pour son complice. Les hommes-bleus devaient croire qu'il avait voulu filer, lui aussi, et il sentait bien qu'il lui serait difficile, sinon impossible, de les détromper.



Un gros individu y était attaché.

Le sous-marin, cependant, se remettait en marche, plongeait, forçait de vitesse, ralentissait, accélérait.

Sgorp, toute son attention concentrée dans ses oreilles, se rendait vaguement compte de toutes ses manœuvres, sans bien pouvoir comprendre ce qui se passait.

Mais il devinait que le sous-marin attaquait… ou se défendait.

Les deux hommes-bleus chargés de sa surveillance restaient impassibles. Inutile de songer à les interroger.

Une longue heure passa. Le sous-marin, après avoir stoppé encore une fois, s'était remis en marche.

Sgorp suait d'angoisse et de rage.

La porte de la cabine s'ouvrit enfin.

Le petit homme à face parcheminée entra, suivi de deux autres individus vêtus, comme lui, de molleton bleu. L'un était grand et fort. Une barbe noire, carrée, florissait à son

menton. Le troisième, de taille moyenne, bedonnait. Sur sa face rasée, une paire de grosses lunettes rondes brillait.

Aucun des trois n'avait la peau bleue.

Sur un signe du petit vieillard, les deux factionnaires qui avaient surveillé le prisonnier, ressortirent.

— Votre seul moyen d'échapper à la mort, mister Sgorp, commença le petit vieillard, en excellent anglais, mais d'une voix un peu zézayante, c'est de nous dire toute la vérité.

« Je suis le capitaine de ce navire. J'ai droit de vie et de mort ici à bord. Je vous avertis d'avance que votre sort dépend de votre franchise… Vous avez compris ?

— J'ai très bien compris ! fit Sgorp, en se contenant. Je ne demande qu'à m'expliquer… Je suis victime de…

— Chut ! J'ai dit : de la sincérité ! Vous n'êtes victime de personne, pas plus que votre complice ! Le maître vous a fait voyager ici à bord, confiant dans votre…

— Mais, puisque je vous dis que je ne connaissais pas l'autre ! Il s'était caché dans la cabine, à Diego-Ramirez, et il ne s'est montré qu'une fois en mer !… Il m'a assommé et ligoté parce que je voulais le dénoncer, et…

— Quand l'avez-vous découvert ? interrompit le petit homme.

— Presque aussitôt après le départ !… Mais il m'a tellement supplié que j'ai eu pitié de lui !… Le rascal !

— Du calme !… Commencez par le commencement ! coupa le petit vieillard.

Sgorp avala sa salive.

Appelant à lui toute sa dialectique, il fit le récit de ce qui s'était passé dans la cabine, à partir du moment où il avait découvert d'Harteaux dans l'armoire. Il relata à peu près toute la vérité. Ce fut à peine s'il travestit légèrement les événements lorsqu'il affirma que c'était « par pure bonté d'âme » qu'il n'avait pas dénoncé « Dartold ».

Depuis longtemps, il n'avait été si sincère !

Cette sincérité, pourtant, ne fut pas appréciée. Les trois hommes le laissèrent parler sans l'interrompre, l'écoutant avec une attention soutenue, sans échanger autre chose que des coups d'œil.

Lorsqu'il eut terminé, le petit vieillard observa :

— Il est étonnant que, ne connaissant pas cet homme, vous ayez couru le risque de le garder caché ici ! Vous saviez bien que nous pouvions le découvrir et que cela n'eût pas précisément arrangé vos affaires !

— Oui !… Je le sais… Je le savais ! Mais je suis trop bon ! assura Sgorp. Ça m'a toujours nui, ça, d'avoir trop bon cœur !… Une fois de plus, j'en suis mal récompensé !

— Est-ce que vous nous prenez pour des lecteurs de vos journaux, dites donc ? persifla le petit vieillard. Pas de boniments, hein !

« Vous mentez ! L'homme était votre complice. C'est vous qui l'avez fait cacher dans la cabine !… C'est vous qui l'avez nourri !… Il est sorti le premier. Vous, le second… et vous avez voulu m'assommer !… Peut-être le nierez-vous ?

— Il y a là tout un malheureux concours de circonstances !… Je reconnais que les apparences sont contre moi ! admit Sgorp. Mais je ne vous en ai pas moins dit la vérité !…

— Vous deviez prévenir les hommes qui venaient vous apporter à manger deux fois par jour ! C'était votre devoir et votre intérêt… si votre histoire est vraie !… Mais elle ne l'est pas !

— Oh ! mais je vous jure… Je… Je me suis laissé embobiner par ce rascal, voilà !… Il m'avait supplié de ne pas le dénoncer !… Et, pour la peine, il a profité de ce que je dormais pour se jeter sur moi, m'assommer, me ligoter, me bâillonner !… Je n'ai pu…

— Et vous vous êtes libéré tout seul ? C'est bien étonnant !… Il fallait qu'il n'ait pas beaucoup serré les nœuds !

— Oh ! j'y ai mis du temps, à me dégager ! Et si vous ne m'aviez pas ligoté, vous aussi, je vous aurais montré les traces des liens qui…

— On va vous passer un peu à la torture ! coupa doucement le petit vieillard. Ça vous rendra votre sincérité que vous paraissez avoir oubliée pour avoir trop fait de journalisme.

— Mais je vous jure… sur ce que j'ai de plus sacré… voulut encore protester Sgorp, dont la voix s'étranglait.

— J'ai dit : pas d'histoires à dormir debout, mister journaliste ! Réservez-les à vos lecteurs !… Voulez-vous, une dernière fois, dire la vérité ?

— Mais, qu'est-ce que cela me ferait de vous la dire, si je mentais ? Je suis entre vos mains !… Mon intérêt est de m'entendre avec vous, vous devriez le comprendre ! éclata Sgorp, hors de lui.

Le petit vieillard ne lui répondit pas. Il échangea avec ses deux acolytes quelques phrases à voix basse, que le prisonnier ne put entendre.

L'un d'eux sortit et revint peu après avec deux marins qui s'installèrent dans la cabine.

Le petit vieillard et ses compagnons sortirent.

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire ? se demanda Sgorp.

À mesure que les minutes passèrent, son inquiétude s'accrut ; elle devint de l'anxiété, puis de l'angoisse. Les deux hommes s'étaient assis sur le divan et causaient tout en surveillant le prisonnier.

Un troisième marin apparut, apportant un plateau chargé de victuailles.

Il le posa sur le secrétaire ouvert et, patiemment, fit ingurgiter au prisonnier, cuillerée par cuillerée, le contenu d'une gamelle d'aluminium. C'était de la soupe à la queue de bœuf. Sgorp, malgré ses préoccupations, ne put s'empêcher de la trouver excellente. Il l'avala presque avec plaisir.

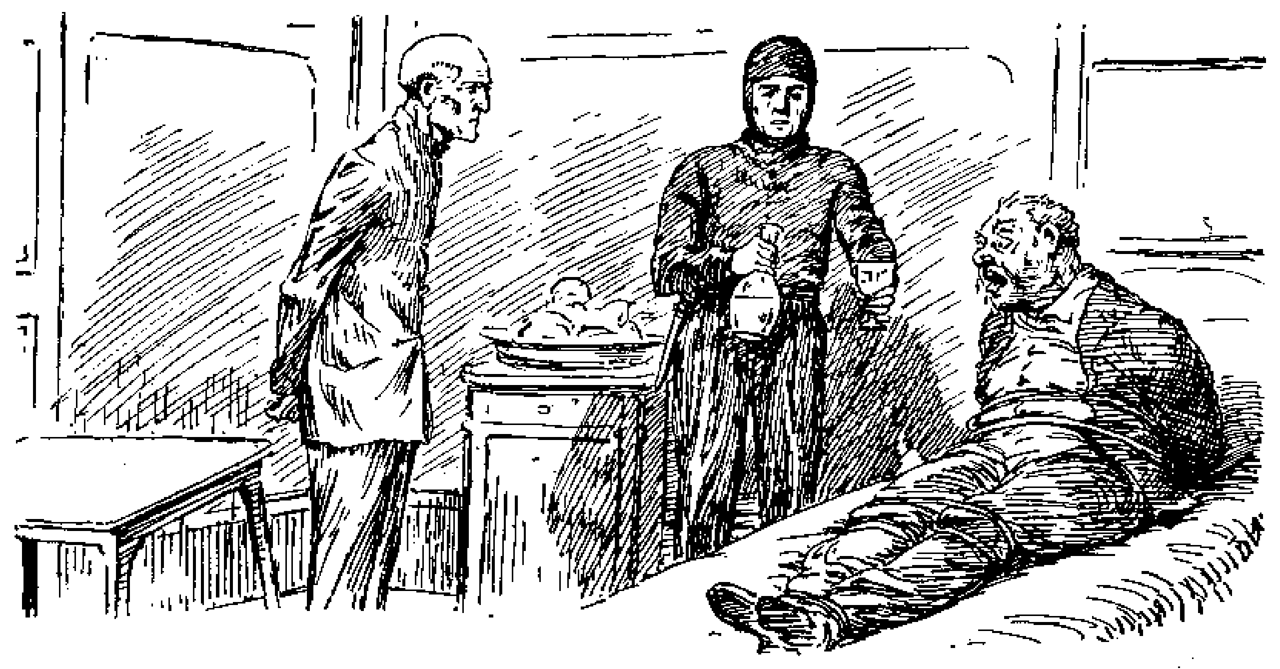
Mais son repas s'arrêta là : l'homme ne lui offrit rien d'autre et sortit avec le plateau.

Bientôt, Sgorp se sentit soif… Cette soif augmenta… Son gosier ; desséché devint brûlant. Sa langue enfla, ses lèvres se durcirent.

— À boire ! râla-t-il.

Il avait compris quelle espèce de torture allait être la sienne.

Les deux marins ne tournèrent même pas la tête.



— A... BOIRE ! PARVINT-IL A ABOYER.

Le supplice du misérable devint intolérable. Après avoir vainement hurlé : « À boire ! » pendant des heures et des heures, jusqu'à ce que son gosier déchiré par la soif ne pût plus former que des râles inarticulés, il se roula, se tordit sur sa couche.

Hagard, il vit enfin la porte s'ouvrir. Le petit vieillard apparut, suivi d'un matelot qui portait une carafe d'eau glacée et un verre.

L'homme s'approcha de Sgorp. Tenant le verre à moins de vingt centimètres du visage du misérable, il y fit couler lentement l'eau de la carafe dont le glouglou s'entendit nettement.

Sgorp se dressa, les yeux hors de la tête, la bouche tordue par la souffrance.

— À… boire ! parvint-il à aboyer.

— Quand vous nous aurez donné des détails sur votre complice et sur la façon dont vous l'avez introduit à bord ! fit doucement le petit vieillard.

Sgorp, alors, comprit qu'il était perdu. Sa face eut une expression d'effroyable détresse. Puis, brusquement, il se mit à rire, d'un rire bruyant, énorme, saccadé… d'un rire de dément !

Le matelot qui tenait la carafe regarda le petit vieillard d'un air interrogatif.

— Pas une goutte ! C'est un simulateur !… Arrive ! ordonna le vieillard.

Tous deux sortirent.

Sgorp riait toujours.

*

Trois jours plus tard, vers six heures du matin, le second capitaine du paquebot français *Les Alpes,* allant de Bahia à Las Palmas, qui était de quart, crut distinguer sur l'eau calme une épave, un peu vers la gauche de la route suivie par le navire.

Il se tourna vers l'homme de barre et lui fit diriger le paquebot vers la tache noire qu'il apercevait.

Les Alpes en furent bientôt assez près pour que l'officier pût voir qu'il s'agissait d'un petit radeau fait de deux cylindres métalliques soutenant un plancher à claire-voie sur lequel un homme était étendu, sans doute évanoui car il ne bougeait pas.

L'officier ralentit, puis stoppa. Sur ses ordres, un canot fut aussitôt mis à la mer.

En quelques coups d'avirons, il eut atteint le radeau. Le maître d'équipage, qui dirigeait l'embarcation, ne fut pas médiocrement surpris en reconnaissant que l'homme étendu sur le radeau – un gros individu aux chairs flasques – y était attaché, et solidement, par le cou, par la ceinture et par les chevilles, de façon à ce qu'il ne pût faire un seul mouvement.

Ses mains étaient réunies derrière son dos.

Le maître d'équipage remarqua également que les nœuds des liens de l'étrange naufragé avaient certainement été faits par un marin. Il fit délier le malheureux qui vivait, mais était sans connaissance. Le radeau fut remorqué jusqu'au paquebot où on le hissa à bord au moyen d'un mât de charge.

Le naufragé fut descendu à l'infirmerie. On le déshabilla. Dans sa ceinture, une pépite d'or, de la grosseur d'un œuf de canard, était enveloppée.

Après une heure d'efforts, le médecin du bord parvint à ranimer le misérable. Il voulut lui poser quelques questions. Mais l'homme, ayant regardé autour de lui, fit entendre un rire bestial.

De sa bouche qui bavait, deux mots, toujours les mêmes, sortirent :

— ***Gold !… Dollars !… Gold !… Dollars !…***

On lui rendit sa pépite. Il eut un rire d'aise, un rire heureux, pâmé… Il était fou !

Les cylindres et les planches dont se composait le radeau ne pouvaient donner aucune indication sur son origine. Quant aux habits du naufragé, c'étaient des loques sans nom.

Le misérable fut débarqué à Bordeaux, quelques jours plus tard, et interné à l'asile d'aliénés.

XXXII

Avant d'être embarqué sur le sous-marin par Sarraskine, Sgorp, on se le rappelle, avait été soumis – une première fois ! – à la torture.

Sarraskine avait cru que l'Américain avait facilité la fuite de George Stuart.

Car George Stuart s'était bien évadé.

Sarraskine, pour une fois, avait voulu être trop fin. Il avait commis une faute grossière : cela arrive aux plus grands hommes… Il s'était cru habile en feignant de charger Ralph Cullen de surveiller la cellule où avaient été enfermés George Stuart et Cristobal Sabaguer.

Par Sgorp, en effet, Sarraskine savait que c'était Cullen qui avait fait fuir Stuart quelques mois auparavant, après la destruction du ***San-Pedro*** où le nègre était cuisinier.

Sarraskine espérait que Stuart et Ralph Cullen, tout heureux de se revoir, causeraient de leurs petites affaires. Ce qui lui permettrait de se renseigner sur les prisonniers d'une façon certaine, sans risque d'être trompé. Car il y avait un microphone dissimulé dans la cellule où avaient été incarcérés le nègre et Cristobal.

L'on ne saurait penser à tout ! Sarraskine, qui était décidé à faire périr Cullen – pour le punir et se débarrasser d'un traître – dès qu'il aurait appris ce qu'il voulait savoir, n'avait oublié qu'une chose (qu'il ignorait) : c'était que Ralph Cullen voulait lui-même fuir le repaire de Diego-Ramirez !

Sarraskine, pour s'attacher ses complices, les nourrissait abondamment, ne leur refusait rien. Il leur avait promis de leur répartir l'or entassé dans les cryptes de l'îlot s'ils lui demeuraient fidèles cinq ans seulement.

Ce n'est pas beaucoup, cinq ans ! Pourtant plusieurs des hommes-bleus commençaient à trouver le temps long. Ralph Cullen était de ce nombre.



LES FUGITIFS REVINRENT A LA SURFACE ENTRE DEUX MASSES DE ROCHERS.

Depuis quelques semaines, déjà, il avait commencé secrètement certains préparatifs pour fuir avec un des infirmiers de Sarraskine, Giuseppe Lorenzi, petit homme d'une cinquantaine d'années, à face de fouine, aux cheveux crépus et grisonnants.

Giuseppe Lorenzi avait pour occupation, à Diego-Ramirez, de « piquer » les hommes-bleus aux dates choisies par Sarraskine. Par suite des greffes qui leur avaient été faites, des opérations qu'ils avaient subies, les hommes-bleus ne pouvaient vivre s'il ne leur était pas injecté fréquemment certains produits opothérapiques, que Sarraskine

tenait secrets et qui étaient destinés à rétablir l'équilibre des sécrétions de leurs glandes, équilibre détruit par l'énigmatique vieillard.

Giuseppe Lorenzi avait affirmé à Ralph Cullen qu'il connaissait la composition du sérum injecté. Ainsi, Ralph Cullen pourrait s'enfuir sains risquer de périr. Car c'était cette peur-là qui retenait à Diego-Ramirez la majeure partie des acolytes du sinistre vieil homme.

Les préparatifs de Ralph Cullen et de Lorenzi étaient presque terminés lorsque George Stuart et Cristobal Sabaguer avaient été faits prisonniers avec Sgorp.

Cullen et Lorenzi avaient décidé de s'enfuir sur un petit canot, rejeté, à demi brisé par la mer, sur le rivage de Diego-Ramirez, et qui provenait de quelque navire naufragé.

Cullen et Lorenzi l'avaient réparé tant bien que mal, y avaient accumulé quelques provisions et l'avaient muni d'avirons, d'un mât et d'une voile grossièrement fabriqués ; ils espéraient l'utiliser pour atteindre la Terre de Feu. Ils comptaient, auparavant, enlever dans la crypte de l'or autant de précieux métal qu'ils pourraient en emporter : il servirait de lest à l'embarcation qui, par le canal du Beagle, gagnerait Ushuaïa. Ce qui était faisable, à condition de partir pendant une des rares accalmies de l'océan, et de n'être pas poursuivis par Sarraskine.

George Stuart, en voyant entrer Ralph Cullen dans sa cellule, l'avait immédiatement reconnu et en avait manifesté sa joie. Les deux amis s'étaient embrassés, puis Stuart, sans que l'autre eût besoin de l'interroger, lui avait raconté comment il était revenu à Diego-Ramirez, comment il avait dé-

barqué d'*El-Garron* avec Sgorp et Cristobal Sabaguer, et comment ils avaient été cernés et pris par les hommes-bleus.

Ce récit, tout naturellement, avait aussitôt fait germer une idée nouvelle dans le cerveau de Cullen : puisque le sloop attendait le retour de Sgorp et de ses deux compagnons, pourquoi ne pas l'utiliser ?

Sans faire encore connaître son dessein, Cullen avait interrogé Stuart sur *El-Garron,* sur les hommes restés à bord. Puis, comme c'était le moment du repas, il avait rejoint Lorenzi et lui avait fait part de son nouveau projet. Lorenzi l'avait approuvé et avait proposé d'emmener les deux prisonniers.

— C'est plus sûr ! lui avait-il fait observer. À bord du sloop, il y a trois hommes. Qui sait comment ils nous recevraient, si nous n'étions que deux, surtout avec un chargement pareil ?

« Mais, attention ! Pas de conversations là-dessus dans la cellule, Cullen !

Lorenzi avait souvent entendu parler de microphones : il fallait se méfier !

Les deux amis avaient convenu que Ralph Cullen ferait sortir les deux prisonniers après le repas du soir et, avec eux, rejoindrait Lorenzi dans la crypte de l'or.

Ce programme s'était accompli point par point. Sarraskine, qui avait d'autres préoccupations, ne s'était douté de rien. Il se croyait certain qu'aucun homme-bleu n'oserait jamais le quitter, de peur d'être privé des indispensables piqûres et de périr.

Cullen, Cristobal Sabaguer et Stuart avaient retrouvé Lorenzi dans la crypte de l'or, qui n'était pas gardée, Sarraskine jugeant cette précaution inutile tant il croyait tenir ses complices.

Cullen et Lorenzi avaient expliqué leur plan à Stuart et à Cristobal.

L'accord s'était fait avec rapidité et facilité : on laisserait l'or sur la plage ; on gagnerait le sloop à la nage. On se « débarrasserait » de Miranda et de Zanfoni ; on délivrerait le malheureux Felipe Sabaguer. On irait dans un canot reprendre l'or… et en route !

Il n'y aurait plus qu'à gagner un port où l'or serait vendu et son produit partagé en quatre. Cristobal, s'il le voulait, pourrait donner quelque chose à son frère : cela ne regardait que lui !

Quant à la vente de l'or, elle serait facile : les frères Sabaguer étant, devant la loi, les légitimes propriétaires d'***El-Garron,*** Sgorp n'ayant pas pris le temps d'en faire enregistrer la vente à Talcahuano. De ce côté, aucune difficulté à craindre.

Giuseppe Lorenzi, qui savait bien des choses, connaissait l'existence et la position exacte d'un conduit d'aération, par lequel il était possible de passer.

Les quatre hommes, ayant donc chargé sur leur dos autant d'or que leurs forces et la prudence leur permettaient d'en emporter, étaient sortis de la crypte et avaient gagné le conduit d'aération, lequel était constitué par une faille de la montagne s'étendant entre la voûte d'une des cryptes et une caverne du bord de la mer qui se vidait à marée basse.

Sarraskine l'avait fait combler en partie, n'y laissant qu'une sorte de cheminée rectangulaire, large de quatre à cinq mètres, épaisse de deux. C'était par ce conduit que l'air des cryptes se renouvelait.

Rares étaient les hommes-bleus qui le connaissaient.

Chargés d'or à tomber, les quatre hommes, s'étant introduits dans la cheminée naturelle, durent, pendant plusieurs heures, s'épuiser en de terribles efforts pour progresser. Se déchirant les mains et les genoux aux saillies de la pierre, risquant presque à chaque pas de glisser le long de la roche et de s'abattre dans le vide, suant, soufflant, râlant presque, mais n'abandonnant pas leur or, ils avancèrent quand même.

Le conduit, par endroits, était presque horizontal ; ailleurs, il montait verticalement ! Les fugitifs devaient se faire la courte échelle, se hisser l'un l'autre, exécuter une véritable gymnastique d'alpinistes, et cela éclairés uniquement par une petite torche électrique emportée par Ralph Cullen.

Ils atteignirent enfin la dernière partie de la galerie, qui était presque plane, et, cent mètres plus loin, durent s'arrêter, de l'eau jusqu'à la ceinture. Impossible d'avancer davantage, du moins pour George Stuart et pour Cristobal Sabaguer.

— Il faut faire une vingtaine de mètres sous l'eau ! expliqua Lorenzi. Toi, Stuart, donne-moi la main et tiens bon, je t'entraînerai. Cullen entraînera Cristobal !

Le nègre et Sabaguer manifestèrent bien une certaine appréhension, mais il n'y avait pas à choisir.

Ils respirèrent longuement et, guidés, traînés par les deux hommes-bleus, entrèrent dans l'eau.

La traversée se fit rapidement, sans trop de difficulté.

Les fugitifs revinrent à la surface entre deux masses de rochers, à quelques mètres du rivage.

C'était la nuit. Une neige fine tombait du ciel noir. Le froid était intense.

À un demi-mille environ au large, ***El-Garron,*** retenu par ses deux ancres, tanguait à la houle. La couche de neige blanche recouvrant la tente qui abritait son pont se distinguait nettement.

— Ça ira merveilleusement ! déclara Cullen.

Les quatre ballots de pépites furent dissimulés sous des algues, à la base de la falaise, en un endroit que l'on repéra avec soin.

— À présent, on y va ! déclara Ralph Cullen, qui, d'un accord tacite, avait pris le commandement du quatuor.

Les fugitifs entrèrent dans la mer.

Cristobal Sabaguer et George Stuart, incommodés par la froideur de l'eau, faillirent presque aussitôt couler. Cullen et Lorenzi durent les ramener sur le rivage et les frictionner. Peu à peu, ils s'habituèrent à la température.

L'on repartit.

En moins d'un quart d'heure, les quatre hommes eurent atteint le sloop. Ils s'accrochèrent aux chaînes de ses ancres qui leur servirent à grimper à bord.

Baltazar Miranda et Michele Zanfoni, après avoir travaillé pendant toute la journée à réparer la pompe du moteur, avaient largement dîné. Ils avaient bien mangé et bu encore mieux. Ils étaient ensuite descendus dans la cabine où Felipe Sabaguer était ligoté, avaient allumé le poêle, fumé quelques cigares et s'étaient assoupis.

Les piétinements des quatre hommes sur le pont les réveillèrent à demi, mais ne les inquiétèrent pas : ils crurent que c'était Sgorp qui revenait avec Cristobal Sabaguer et George Stuart. Engourdis par la chaleur et le vin, ils ne se dérangèrent pas.

Ce qui se passa fut rapide.

Ralph Cullen et Giuseppe Lorenzi, moins affectés par le froid que leurs deux compagnons, avaient chacun pris un des cabillots de fer plantés dans la lisse, à l'aplomb du mât. Un cabillot, pour ceux qui l'ignorent, est une fiche, généralement longue de trente centimètres environ, et un peu plus grosse que le pouce. Elle sert à « tourner » les cordages, à les fixer sans avoir besoin de faire des nœuds.

Leur cabillot en main, Cullen et Lorenzi se dirigèrent vers l'arrière du petit bâtiment. La clarté filtrant à travers les vitres de la claire-voie de la cabine les guidait.

Ils s'engagèrent dans l'écoutille, descendirent le petit escalier, pénétrèrent dans la cabine, dont la porte était entr'ouverte.

Baltazar Miranda et Michele Zanfoni les avaient entendus venir. Ils croyaient toujours voir apparaître Sgorp, Cristobal et George Stuart.

Ce furent deux hommes ruisselants, aux visages bleus, qui surgirent devant eux !

Ils poussèrent un même cri de stupeur et d'épouvante et reçurent chacun, en plein front, un furieux coup de cabillot. Ils tombèrent.

Ralph Cullen et Giuseppe Lorenzi échangèrent un regard éloquent. Le prisonnier, hein ? Moins on est, plus les parts sont belles !…

Le misérable Felipe Sabaguer, véritable loque humaine enserrée de multiples liens, avait vu toute la scène. Un cri d'affreuse terreur jaillit de sa gorge. Ce fut le dernier. Giuseppe Lorenzi, d'un coup de cabillot, lui avait fracassé le crâne.

— Ils ont leur compte ! fit Ralph Cullen, sobrement.

Des pas faisaient craquer l'escalier. George Stuart et Cristobal Sabaguer apparurent.

— Oh ! mon frère !… Vous l'avez tué, misérables ! clama Cristobal à la vue de Felipe gisant devant lui, la cervelle à nu.

— J'ai glissé ! expliqua doucement Lorenzi. Je voulais taper sur l'autre, qui était devant !… C'est regrettable !… D'ailleurs, rien qu'à le voir, on peut dire que le pauvre garçon n'en avait pas pour longtemps !… C'est presque une bonne œuvre que d'avoir mis fin à ses souffrances !… Mais je ne l'ai vraiment pas fait exprès !

— Oui… oui !… Je comprends ! murmura Cristobal. Mon pauvre Felipe !

— Il faut se faire une raison ! intervint Ralph Cullen. On va amener un canot. J'en ai vu un sur le pont, et aller chercher l'or… Et en route !…

« Sarraskine doit déjà nous chercher ! Il ne faut pas moisir ici !

Cette remarque fit diversion. Les quatre hommes remontèrent sur le pont. La chaloupe qu'avait vue Ralph Cullen fut mise à la mer, après deux heures d'efforts épuisants. Elle était lourde !…

Les quatre hommes s'y embarquèrent ; ils retrouvèrent leur or, regagnèrent le sloop et, ayant monté leur butin à bord, abandonnèrent l'embarcation, mirent le moteur en marche et laissèrent filer les chaînes des ancres.



— Ils ont leur compte ! fit Ralph Cullen.

Le sloop, à petite vitesse, vogua vers le nord-est, vers les îlots de la Terre de Feu.

Ralph Cullen, qui avait pris le commandement du navire, envoya Cristobal à la barre ; puis, aidé de George Stuart et de Giuseppe Lorenzi, se débarrassa des trois cadavres en les précipitant dans les flots.

Au lever du jour, les îles du Cap Horn furent en vue. Ralph Cullen, qui était bon navigateur, dirigea le sloop vers le détroit de Lemaire qui sépare la pointe est de la Terre de Feu et l'île des États.

Le moteur, que Michele Zanfoni avait à peu près réparé, tournait avec assez de régularité, à condition de ne pas le pousser.

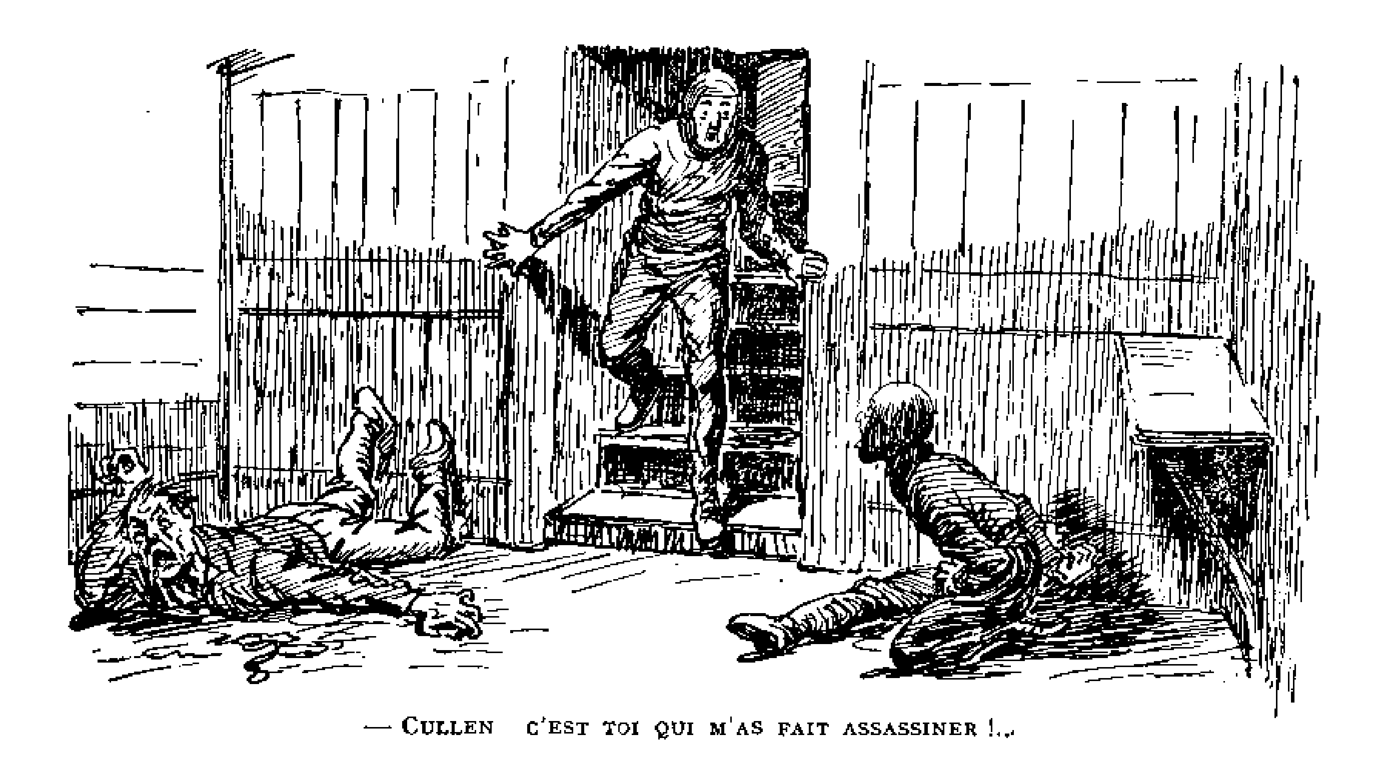
Le sloop, dans la même journée, franchit le détroit de Lemaire et remonta vers le nord, en suivant la côte de la Terre de Feu.

Les provisions, à bord, étaient abondantes et il y avait largement assez de combustible pour atteindre Montevideo.

Mais, dès le second jour qui suivit leur départ de Diego-Ramirez, un sourd malaise commença de régner entre les quatre bandits.

L'or avait été déposé dans la cabine où ils prenaient leurs repas. Les quatre ballots n'avaient pas été touchés, mais les deux hommes-bleus, aussi bien que le blanc et le nègre, ne pensaient qu'à eux !…

XXXIII



— Cullen c'est toi qui m'as fait assassiner !..

Maintenant qu'ils étaient hors des griffes de Sarraskine, maintenant qu'ils possédaient une fortune, qu'ils étaient à peu près certains d'arriver à bon port, les quatre bandits considéraient les choses d'une toute autre façon que pendant leur séjour à Diego-Ramirez.

La peur de Sarraskine, l'espoir d'être libres, celui de devenir riches, avaient fait d'eux des alliés. Toutes ces causes n'existaient plus.

Chacun d'eux, à présent, considérait la situation au seul point de vue de son intérêt personnel et de ses sentiments particuliers.

Cristobal Sabaguer en voulait à ses complices d'avoir assassiné son frère. Il éprouvait une haine particulière pour Giuseppe Lorenzi, auteur de cet assassinat.

George Stuart, lui, pensait que Cristobal Sabaguer n'avait aucun droit ou, du moins, un droit très petit, sur l'or enlevé à Sarraskine. Si l'évasion s'était effectuée, c'était grâce à lui, Stuart, et à son ami Ralph Cullen. À la rigueur, Lorenzi avait droit à une part.

Quant à Cullen et à Lorenzi, ils songeaient simplement que, quand il faut partager en quatre, les parts sont moins fortes, moitié moins fortes, enseignent les mathématiques, que quand il faut partager en deux. Et ils tiraient de cette vérité les réflexions qu'elle comporte.

Et chacun se doutait, plus ou moins vaguement, de ce que pensaient les trois autres.

Pendant le second jour de la traversée, Cristobal Sabaguer, qui s'était chargé de surveiller le moteur qu'il connaissait, eut quelques mots aigres avec Giuseppe Lorenzi, à qui il laissa clairement entendre qu'il le tenait pour un assassin.

— Pour faire une omelette, et qu'elle soit bonne, il faut toujours casser des œufs ! observa Lorenzi, sans s'émouvoir.

Cristobal n'insista pas, mais il lança à l'homme-bleu un regard éloquent. Lorenzi surprit ce regard. Il feignit de ne pas l'avoir vu, mais il en fit son profit.

À la tombée de la nuit, il s'assura prudemment que Cristobal était dans le compartiment du moteur, puis rejoignit George Stuart dans sa cuisine.

— Ce Cristobal, lui chuchota-t-il, nous veut du mal à tous !… Il ne peut digérer qu'on ait expédié son moribond de

frère… comme s'il ne serait pas mort quand même !… Ça ne m'étonnerait pas qu'une fois arrivé à terre, il nous dénonce tous !

— Mais il serait coffré, lui aussi ! observa le nègre.

— Oui, mais comme dénonciateur on lui ferait grâce !… Tout à l'heure, il m'a laissé entendre qu'il se vengerait !… Il n'a pas dit comment, mais je l'ai compris et je lui ai fait remarquer qu'on était tous dans le même bateau et que la même corde servirait pour tous les quatre !

« Il m'a répondu que cela lui était égal et que, quand on voulait une chose, il fallait savoir la payer le prix ! Ça veut dire que nous sommes prévenus !

— Faudrait quand même qu'il ait du crime ! grommela George Stuart, alarmé.

— Ces gens-là, c'est capable de tout ! assura sentencieusement Giuseppe Lorenzi. Mais on ne se laissera pas faire, hein !

« Une supposition !… Si on l'envoyait rejoindre son frère, hé ? Puisqu'il le regrette tellement, eh bien ! il ira le voir !…

— Il doit se méfier ! remarqua le nègre, qui n'était pas très courageux. Même mister Sgorp faisait attention avec lui… C'est un ancien contrebandier… et qui sait jouer de la navaja !

— Naïf !… Tu es cuisinier… tu lui barbouilles son assiette avec un sirop… Il n'y voit rien !… Il mange sa soupe et, une heure après, on est tranquille avec lui !

— Faudrait que j'en aie, d'abord, de ton sirop !

— J'en ai emporté de là-bas, moi !… J'ai toujours aimé prendre mes précautions… Si tu es d'accord…

— Et Cullen ?

— Il est à la barre !… Je l'ai averti. Il ne demande qu'à être débarrassé du Cristobal !… C'est même lui qui m'a donné le conseil de venir te voir !

Giuseppe Lorenzi mentait. Il n'avait pas encore parlé à Ralph Cullen de son sinistre projet, mais était bien certain que celui-ci l'approuverait.

— Tu l'as là ? demanda le nègre.

— Oui !… Fais voir une assiette, que je la barbouille !… Comme ça, je la reconnaîtrai… Des fois que tu te trompes !

— J'ai l'œil ! affirma Stuart qui, en compagnie de l'homme-bleu, descendit dans le petit office placé près de la salle à manger.

La vaisselle d'***El-Garron*** se composait uniquement d'assiettes de fer-blanc, dont beaucoup étaient rouillées.

Giuseppe Lorenzi en choisit une sur laquelle une étoile avait été dessinée au couteau, précisément par Felipe Sabaguer. Il prit dans sa poche une petite fiole de verre épais, la déboucha et fit couler dans l'assiette quelques gouttes du liquide sirupeux et incolore qu'elle contenait :

— Là ! dit-il. J'en ai mis trois fois plus qu'il n'y en avait besoin… Mais il faut bien faire les choses ! Bonne mesure : c'est ma devise !…

« Laisse sécher !… Dans dix minutes, on n'y verra plus rien. Et colle-la devant lui, à sa place ! Te trompe pas !

— Pas de danger ! affirma George Stuart.

Giuseppe Lorenzi, qui voulait aller mettre Ralph Cullen au courant, remonta aussitôt sur le pont.

Prudemment, George Stuart attendit quelques minutes avant de regagner sa cuisine.

Une heure plus tard, les quatre « amis » dînèrent.

Le temps était beau. Pas de nuages dans le ciel. Une petite brise froide, mais non désagréable, apportait les senteurs de la pampa. Sur la mer légèrement clapoteuse, ***El-Garron*** filait allègrement. Pas de terre, pas de navire en vue. La barre avait donc pu être amarrée. Le navire se guiderait bien tout seul pendant une heure, ses embardées n'ayant pas grande importance.

Giuseppe Lorenzi et Ralph Cullen – lequel avait été dûment prévenu – observèrent avec satisfaction que Stuart ne s'était pas trompé : l'assiette ornée de l'étoile était bien devant Cristobal Sabaguer.

Celui-ci, tout en mangeant la soupe aux pois cassés préparée par le nègre, observa d'une, voix changée :

— Tiens ! l'assiette de ce pauvre Felipe !…

Ralph Cullen, Lorenzi et Stuart laissèrent tomber cette remarque sans y répondre. Et le repas se poursuivit.

George Stuart avait soigné le menu, ce qui lui avait été facile, grâce aux nombreuses conserves emmagasinées dans la cambuse du sloop. Et les vins n'avaient pas été ménagés.

Vers neuf heures du soir, Ralph Cullen, dont c'était le tour de barre, remonta sur le pont. Le sloop avait un peu dé-

vié de sa route. Au lieu de « faire » du nord-nord-est, il voguait franchement vers le nord-est. Cullen détacha la barre, remit le navire en bonne direction et se laissa aller à la béatitude d'une bonne digestion.

Chaudement vêtu, il n'éprouvait que du plaisir à sentir le vent froid de la pampa caresser son visage échauffé par les libations, cependant qu'il tétait un cigare parfumé – un des cigares de la provision personnelle de Douglas Sgorp, qui s'y connaissait.

Des hurlements rauques le firent sursauter.

— À moi ! À moi ! À boire ! Je brûle ! entendit-il.

C'était Cristobal Sabaguer qui appelait.

Ralph Cullen eut un petit rire complaisant :

— Le voilà qui commence à chanter !… Lorenzi a dit que, quand il chanterait, il n'en aurait plus pour…

— À boire ! Au secours ! Cullen !… Cullen !… À moi !…

Cette fois, ce n'était plus Sabaguer !

Ralph Cullen se sentit pâlir : il reconnaissait, sans erreur possible, la voix de Giuseppe Lorenzi !

— Stuart ! Stuart ! appela-t-il, tremblant d'entendre le nègre se plaindre aussi, et tremblant également de ressentir lui-même les atteintes du poison… Savait-on jamais ?

Pendant quelques secondes, il s'étudia, palpa son estomac, ses intestins, pour être certain qu'ils n'étaient pas douloureux.

Il dégusta sa salive pour s'assurer qu'elle n'avait pas « un goût ».

Les hurlements des deux hommes, en bas, continuaient. Tantôt ils criaient alternativement, comme si l'un eût attendu que l'autre se fût tu pour appeler à son tour. Tantôt leurs voix, leurs râles se mêlaient. Ils imploraient, ils suppliaient… Ils devaient se rouler sur le plancher car Ralph Cullen entendait des chocs significatifs.

Et les clameurs se faisaient plus déchirantes, d'instant en instant.

— Stuart ! George ! George ! appela Ralph Cullen, éperdu.

Rien ne lui répondit.

Alors, il lâcha la barre, et titubant presque, marcha vers l'écoutille toute proche. Il descendit les marches de l'échelle et pénétra dans la petite salle à manger.

La grosse lampe au pétrole suspendue au-dessus de la table éclairait un spectacle atroce.

Cristobal Sabaguer, étendu à plat ventre sur le linoléum éclaboussé de déjections sanguinolentes, râlait.

Giuseppe Lorenzi, assis à un mètre de lui sur le plancher, pressait convulsivement son ventre de ses mains crispées, cependant que des ondes de souffrance le secouaient sauvagement.

Sa face, tordue par les affres du poison, avait une expression d'angoisse et de haine indicibles.

Il vit soudain Ralph Cullen. Ses yeux, déjà vitreux, brillèrent d'une suprême lueur. Ses mains cessèrent de presser son ventre.

— Cullen ! C'est toi… qui m'as fait assassiner ! hoqueta-t-il. Eh bien… tu n'iras pas loin !… Le sérum… qui devait te faire vivre… regarde !…

Et l'agonisant, avec une force, une dextérité que personne n'eût pu attendre de lui, tira de sa poche une grosse fiole de verre bleu et la lança vers un des deux hublots de sous le vent, qui était ouvert.

Le flacon décrivit une courbe rapide et disparut dans les ténèbres du dehors.

— Lorenzi… je te jure !… voulut dire Cullen.

Mais Giuseppe Lorenzi retombait en arrière. Sa tête heurtait avec violence un des pieds de la banquette fixée le long de la table.

Ralph Cullen bondit vers lui. Il le souleva sur son séant et constata qu'il venait d'expirer.

Cristobal Sabaguer continuait à râler.

Comme un fou, Ralph Cullen remonta sur le pont :

— Stuart ! Stuart ! clama-t-il.

Rien ne lui répondit.

Il finit par trouver le nègre qui ronflait paisiblement, étendu dans un rouleau de grelins, sous le petit gaillard d'avant.

Il le secoua :

— C'est toi qui as empoisonné Lorenzi ? gronda-t-il en le secouant furieusement.

Le nègre nia avec énergie. Il n'avait rien touché. D'ailleurs, c'était Lorenzi qui avait barbouillé l'assiette de Sabaguer. Il n'en avait badigeonné qu'une et avait emporté la fiole de poison. Lui, Stuart, n'en savait pas davantage.

— Et puis, ajouta-t-il, il se peut très bien que Lorenzi se soit empoisonné lui-même ! Quand il a badigeonné l'assiette de Cristobal, il s'en est mis plein les doigts !… Je l'ai remarqué… Et il ne les a pas essuyés !… Il a touché le biscuit avec ses doigts !… Dame ! D'après ce qu'il a dit, paraît qu'il n'en faut pas beaucoup, de cette médecine-là !

À demi convaincu, Ralph Cullen n'insista pas. Il était désespéré.

Il se demandait, maintenant, combien de temps il allait vivre !… Sarraskine avait coutume de faire piquer les hommes-bleus toutes les trois ou quatre semaines environ.

Ralph Cullen avait été piqué huit jours auparavant. Dans les circonstances les plus favorables, il lui restait trois semaines à vivre !…

— Je suis riche ! Peut-être que je trouverai un médecin ! essaya-t-il de se consoler.

Il avait deviné la vérité, pourtant !

C'était bien George Stuart qui avait provoqué la mort de Lorenzi ! Sitôt celui-ci remonté sur le pont après avoir badigeonné l'assiette à l'étoile, le nègre avait rapidement fait couler le surplus du liquide dans une autre assiette qu'il avait ensuite posée devant la place qu'occupait Lorenzi. Ce dernier ne s'était douté de rien !

Cristobal Sabaguer expira un peu avant le jour. Stuart et Cullen, peu après, jetèrent les deux cadavres à la mer.

Pendant le restant de la traversée, ce fut à peine s'ils échangèrent quelques rares paroles. Ils se méfiaient l'un de l'autre.

Cinq jours après la mort de Lorenzi et de Cristobal Sabaguer, ***El-Garron,*** ayant traversé l'estuaire du Rio-de-la-Plata, mouilla devant Montevideo.

Les deux complices menèrent rondement les choses. Ralph Cullen connaissait un tenancier d'auberge à matelots ; il alla le voir et fut mis par lui en relations avec un courtier en métaux précieux, plus ou moins honnête, lequel, en quarante-huit heures, sut faire confectionner les papiers nécessaires qui établissaient que les lingots d'***El-Garron*** étaient là, légitime propriété du nègre et de son « ami ».

Ces papiers étaient, d'ailleurs, authentiques. Le courtier avait su, en payant, trouver les complicités qu'il fallait.

Les lingots furent aussitôt débarqués, « essayés » et vendus.

Le courtier et ses « amis » prélevèrent leur commission : une commission qui atteignait environ trente mille livres sterling. Ce qui n'empêcha pas Ralph Cullen et George Stuart, une fois cette commission versée, de se trouver chacun à la tête d'environ soixante-quinze mille livres sterling.

Ils n'avaient qu'une hâte, en plus de celle de toucher leur magot : celle de se séparer !

Deux heures seulement après avoir reçu son chèque et en avoir versé le montant dans une banque, Ralph Cullen

s'embarquait pour l'Europe à bord du paquebot anglais ***Thames***.

Il espérait trouver en Angleterre un médecin capable de le faire vivre.

Pour éviter que le pigment bleu de sa peau attirât l'attention, il s'était passé le visage et les mains au brou de noix avant de quitter ***El-Garron,*** ce qui lui donnait l'apparence d'un mulâtre fortement tinté.

Ralph Cullen ne devait pas revoir l'Angleterre.



— TU LUI BARBOUILLES SON ASSIETTE AVEC UN SIROP.

Une douzaine de jours après avoir quitté Montevideo, il commença à éprouver de grandes difficultés à respirer. Il crut à un froid, une bronchite. Mais, en quelques heures, son état s'aggrava avec une rapidité foudroyante. Il fit appeler le médecin du bord à qui, dans son désarroi, il confessa qu'il était un des hommes de Sarraskine, et à qui il fit connaître l'opération dont il avait été l'objet.

Le médecin l'ausculta, prit sa tension artérielle, laquelle était excessivement faible, et finalement lui administra un calmant qui ne le calma pas.

Puis, très intéressé, le praticien alla prévenir du fait le commandant du paquebot qui voulut aussitôt voir le mystérieux homme-bleu.

Mais, quand le médecin et le commandant du *Thames* pénétrèrent dans la cabine, la couchette en était vide.

Dans un paroxysme de souffrance, Ralph Cullen s'était précipité à la mer par le large hublot.

Le sort de George Stuart devait être plus étonnant !

XXXIV

Bridgetown, la capitale de l'île de la Barbade, est une petite ville, du type des vieilles cités coloniales anglaises, avec des rues tracées au cordeau, des vieilles demeures à galeries défendues par d'épaisses jalousies, qui datent du temps de l'esclavage.

La Barbade ne produit guère que de la canne à sucre. C'est un des pays à la fois les plus riches et les plus pauvres des Antilles : le sol est riche, la population, qui est très dense, est pauvre. Car les propriétés sont toutes entre les mains des vieilles familles britanniques établies dans l'île depuis des siècles.

George Stuart, natif de Bridgetown, en était parti, comme tant d'autres, poussé non par l'esprit d'aventure, mais plus simplement par l'ambition de manger à sa faim.

Depuis, il avait successivement navigué comme mousse, matelot et finalement cuisinier – ce qui lui avait permis enfin de réaliser son rêve, qui était d'avoir toujours le ventre plein.

Ses lingots d'or vendus, George Stuart était resté à Montevideo juste le temps d'attendre le plus prochain paquebot allant aux Antilles.

Le nègre s'y était offert une cabine de luxe.

Pendant les quelques heures de son séjour dans la capitale de l'Uruguay, il s'était acheté toutes sortes de vêtements les plus hétéroclites, mais qu'il croyait *fashionables*. C'était son rêve d'être *fashionable* !

Il avait également acquis une douzaine de malles pour y empiler ses emplettes : des malles en porc, en parchemin, aux serrures brillantes et compliquées, aux courroies imposantes.

À bord de l'*Almanzora* – tel était le nom du paquebot qui l'emportait – mister George Stuart, ***esquire,*** trouva le moyen d'étonner le commissaire du navire qui, pourtant, en fait de passagers, en avait vu, si l'on peut dire, de toutes les couleurs.

Rien n'était assez bon, assez fin pour lui. La viande était trop cuite, ou trop molle, les légumes n'étaient pas frais, la bière avait un goût !…



— Tu es George Stuart, le cuisinier du « San-Pedro ».

Tantôt, mister George Stuart, ***esquire,*** exigeait qu'on fermât les hublots, parce qu'« il ne pouvait souffrir les courants d'air ». Tantôt, au contraire, il se plaignait que les ventilateurs ne tournaient pas assez vite et qu'il étouffait de chaleur.

— À bord de mon yacht, c'est autrement organisé ! criait-il. Je sais bien qu'ici ce n'est pas un yacht, bien sûr !

Mais, à bord des navires où j'ai navigué, je n'ai jamais été traité aussi dégoûtamment qu'ici !

Le commissaire avait fini par ne plus l'écouter.

Les autres passagers, des hommes d'affaires anglais et américains, des touristes, le considéraient comme une véritable curiosité.

Quant aux garçons, aux ***stewards,*** qu'il lassait par ses perpétuelles exigences, ils le fuyaient comme la peste noire elle-même.

L'***Almanzora*** mouilla enfin en rade de Bridgetown. Mister George Stuart, ***esquire,*** débarqua, au grand soulagement et à la complète satisfaction du personnel et des passagers du paquebot.

Aussitôt à terre, l'ancien cuisinier s'en fut dans une ***Real-Estate Agency*** (Agence de vente d'immeubles) et demanda à connaître les propriétés à vendre.

— Je suis un gentleman ! déclara-t-il. (On aurait pu en douter.) Je veux une « réelle » résidence, quelque chose digne de moi !

On lui soumit plusieurs propriétés. Il trouva les unes trop loin de la ville, ou trop près de la mer, ou trop petites.

Finalement, il choisit une vieille demeure coloniale située dans un vallon sans air, ni vue, mais qui portait le nom ronflant de ***Arondel-Manor***.

— Arondel-Manor ! Ça me plaît ! déclara l'ancien cuisinier. Je l'achète.

Le jour même, il commença ses emplettes chez les commerçants de Bridgetown, achetant sans marchander les meubles les plus baroques, les objets les plus étonnants.

Le soir venu, il alla retenir une « suite » au Carlton-Palace, le plus beau des quatre hôtels de Bridgetown.

Mais ses extravagances étaient déjà parvenues aux oreilles de la police. Dans une petite ville paisible et routinière comme la capitale de la Barbade, tout se sait, tout se dit, tout se répète, et vite !

M. Acton Price, chef de la police de Bridgetown, ayant appris les prodigalités du nègre, se demanda s'il ne s'agissait pas de quelque escroc. Il envoya un détective s'en assurer.

George Stuart, vêtu d'un somptueux complet de toile blanche à boutons d'argent, était en train de morigéner les boys d'une ***ice-house*** (sorte de café-pâtisserie) qui ne lui apportaient pas suffisamment vite le ***lemon-squash*** qu'il venait de commander. Il prenait à témoin les consommateurs ahuris qu'il n'y avait plus moyen de se faire servir, que tout s'en allait et que la vie n'était plus possible, lorsque l'inspecteur Davis Hornby s'approcha de lui et, très poliment, lui demanda qui il était.

— Qui je suis ? s'écria le nègre, à qui sa nouvelle fortune avait donné de l'assurance. Je suis mister George Stuart, ***esquire,*** propriétaire de Arondel-Manor. Voilà qui je suis !

— Flatté de faire votre connaissance, sir !… Mais je vous demanderai de bien vouloir me communiquer vos papiers d'identité. Je suis M. Hornby détective.

— Mes papiers d'identité ! À un homme comme moi !… Je vous répète que je suis M. George Stuart, propriétaire…

— Et moi, je vous demande vos papiers, sinon je serai obligé de vous inviter à me suivre au poste de police, sir ! insista l'inspecteur d'un ton ferme.

Du coup, toute la superbe du nouveau millionnaire tomba. Sa crainte de la police, qui l'avait si souvent passé à tabac au temps, qui n'était pas encore lointain, de ses bordées dans les cabarets des ports mondiaux – lui revint.

— Je… je… ne sais pas où je les ai mis, sir !… Mais je suis… suis… George Stuart…

George Stuart ! Ce nom disait quelque chose au détective. Il se rappela soudain l'histoire du cuisinier nègre, unique survivant du destroyer chilien ***San-Pedro,*** coulé au large du Cap Horn par le fameux Sarraskine.

Les journaux du monde entier avaient relaté l'odyssée de George Stuart, sa mystérieuse apparition à bord du quatre-mâts allemand ***Furst-Bismark,*** et sa non moins mystérieuse disparition de l'hôpital de Talcahuano où il était en traitement. Or, ce George Stuart était originaire de la Barbade !

— Est-ce que, par hasard, le cuisinier du ***San-Pedro*** et le nouveau millionnaire seraient le même homme ? se demanda l'inspecteur Davis Hornby.

— Toi, tu es George Stuart, le cuisinier du ***San-Pedro*** ! lança-t-il brutalement au nègre.

Celui-ci était si loin de s'attendre à une pareille interpellation, qu'il ne trouva pas la force de nier. Il n'en eut pas même l'idée.

À la vérité, il avait presque oublié qu'il avait été cuisinier. Il avait la sensation qu'il était millionnaire depuis toujours.

— Je… je… je… balbutia-t-il.

Le policier, avec son expérience professionnelle, comprit qu'il avait deviné juste.

— Arrive ! ordonna-t-il. Suis-moi ou je te passe les menottes !

Désorienté, bouleversé, anéanti. George Stuart se leva de la confortable chaise de rotin où il était assis.

— Paie ta consommation, allons ! ordonna le policier.

Le nègre, d'une main qui tremblait, tira une demi-couronne de sa poche et la jeta sur le guéridon où un boy venait justement d'apporter le lemon-squash commandé.

Le détective Hornby, l'ayant solidement saisi au poignet, l'entraîna.

Quelques instants après, les deux hommes arrivaient à l'hôtel de la police.

Hornby, laissant George Stuart dans le poste, sous la surveillance de plusieurs détectives, se faisait annoncer chez le chef de la police, M. Acton Price, et lui faisait connaître sa capture.

— Mais c'est excessivement intéressant ! Nous avons fait un coup de maître ! s'écriait Acton Price, très ému.

Les journaux, les ***câbles,*** en effet, ne parlaient que de Sarraskine ! Au cours de la semaine précédente, deux navires anglais, la canonnière ***Castor,*** stationnée à Sainte-

Hélène, et l'aviso ***Humber,*** de l'Atlantic-Squadron, avaient été torpillés. Une centaine d'hommes s'étaient noyés au cours de ces deux catastrophes.

L'émotion mondiale, déjà surchauffée par la récente destruction du destroyer américain ***Pioneer,*** par celle du destroyer chilien ***Dorado,*** par les avaries causées au croiseur britannique ***Auckland*** et au destroyer chilien ***Delphin,*** était plus troublée que jamais.

L'échauffourée de Fernando de Noronha, au cours de laquelle le destroyer américain ***Camden*** avait failli, par deux fois, subir le sort du ***Pioneer,*** avait encore augmenté l'émoi universel.

Bien que le département de la marine américain et l'amirauté britannique n'eussent pas communiqué leurs projets, l'on savait qu'ils préparaient un plan d'attaque destiné à en finir avec Sarraskine – à condition que l'on découvrît son repaire. L'on savait que ce repaire devait être voisin du Cap Horn, mais on ignorait où !

Le repêchage de d'Harteaux par le ***Camden*** et son audacieuse évasion en plein Atlantique emplissaient tous les journaux.

L'opinion unanime était que l'ancien lieutenant de vaisseau français faisait partie de la bande de Sarraskine. Le rapport venimeux du commandant Buckridge était d'ailleurs pour beaucoup dans cette croyance. L'évasion de d'Harteaux avait fait le reste. Dans tout évadé, l'on est tenté de voir un coupable.

Tout cela, M. Acton Price le savait. Il ordonna à son subordonné de lui amener le nègre.

George Stuart, en quelques minutes, avait perdu toute sa superbe. Ce ne fut pas un arrogant millionnaire qui comparut devant le chef de la police de Bridgetown, ce fut un piteux cuisinier de bord qui craignait d'être passé à tabac et d'aller en prison.

— Alors, Stuart ? Il paraît que tu es devenu riche et gentleman ? l'interpella M. Acton Price. Raconte-nous comment s'est faite cette transformation et ne mens pas… dans ton intérêt ! Nous sommes renseignés !

Cette dernière phrase acheva la déroute du coq. Ainsi que beaucoup, il était convaincu de la toute-puissance et de l'omniscience de la police.

Il ne réfléchit pas que, si son interlocuteur eût été renseigné comme il le disait, il n'aurait pas eu besoin de l'interroger.

D'une voix tremblante, il raconta ses aventures depuis le moment où il avait été enlevé par Sgorp de l'hôpital de Talcahuano. Les deux policiers l'écoutèrent avec l'attention et l'intérêt qu'on devine.

À certains passages de son récit, notamment lorsqu'il mentionna le nom de Sgorp et quand il relata leur débarquement à Diego-Ramirez et leur capture par les ***hommes bleus,*** M. Acton Price lui fit préciser certains détails.

Il n'eut pas, d'ailleurs, à insister beaucoup : le misérable nègre, complètement effondré, n'oublia rien, ne tenta de rien cacher.

À mesure qu'il parlait, la persuasion se faisait en lui que Ralph Cullen avait dû être arrêté et avait tout dit, et que de là venait son arrestation.

Dans l'espoir de se tirer d'affaire autant que possible, il fut d'une entière franchise, excepté lorsqu'il raconta ce qui s'était passé à bord de ***El-Garron,*** quand ses compagnons et lui, après leur évasion du repaire de Sarraskine, s'étaient introduits à bord. Il affirma que c'étaient Cristobal Sabaguer et Giuseppe Lorenzi qui avaient tué Miranda, Zanfoni et Felipe Sabaguer. En accusant des morts, il était certain de ne pas être démenti.

M. Acton Price le laissa aller jusqu'au bout, se contentant de lui faire rectifier certaines invraisemblances et de lui faire préciser certains faits, tout en ayant soin de le remettre sur le bon chemin lorsqu'il déraillait.

Lorsque George Stuart eut terminé, M. Acton Price avait couvert de notes plusieurs feuillets épars devant lui.

— Cet homme au secret absolu ! ordonna-t-il au détective. Vous serez récompensé, inspecteur Hornby ! Je vais voir Son Honneur le gouverneur.

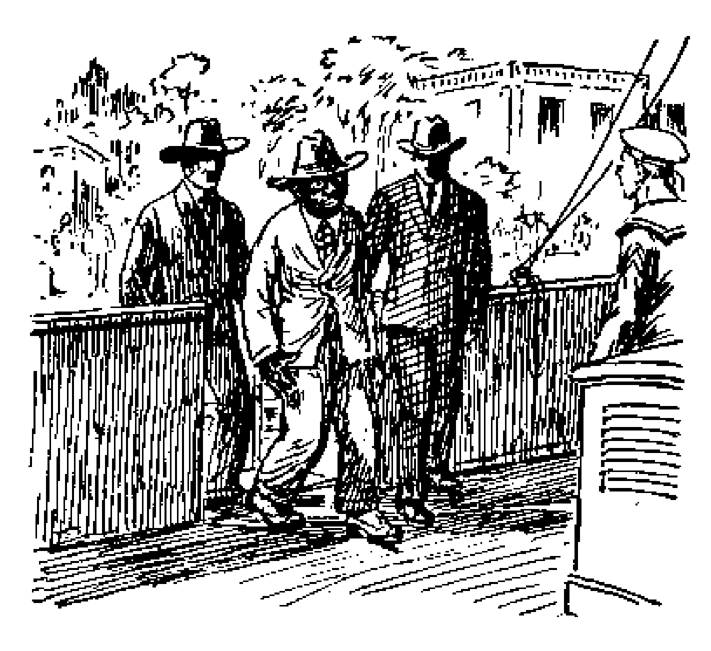
Moins de cinq minutes plus tard, M. Acton Price pénétrait dans Farley-Hall, la luxueuse résidence des gouverneurs de la Barbade, et se faisait annoncer au haut fonctionnaire « pour une affaire d'extrême urgence ».

Aussitôt reçu par sir Archie Murchison, K.C.B., D.S.O., le chef de la police de Bridgetown, ses notes en main, répétait le récit de George Stuart.

Sir Archie Murchison faisait sur-le-champ amener le nègre devant lui, pour l'interroger lui-même. Et, convaincu, il adressait immédiatement un câble chiffré – par priorité – au ***Colonial Office,*** à Londres.

La réponse arrivait trois heures plus tard :

Embarquez George Stuart sur votre yacht personnel et rejoignez le croiseur de bataille Léopard, ***qui sera après-demain à onze heures du soir heure locale, par*** 7⁰ ***de latitude nord et*** 29° 51’ 3o” ***de longitude ouest. Le commandant a reçu des instructions par radio. Secret absolu désirable.***



L'ANCIEN CUISINIER, TREMBLANT DE TOUS SES MEMBRES, FUT AMENÉ A BORD DU YACHT.

George Stuart, après sa comparution devant le gouverneur de la Barbade, avait été enfermé dans un salon, sous la surveillance de deux détectives de confiance – les mêmes qui l’avaient amené.

On le poussa, de là, dans une automobile – la propre automobile du gouverneur – qui, aussitôt, roula vers le quai.

L’ancien cuisinier du ***San-Pedro,*** qui tremblait de tous ses membres, fut immédiatement transféré à bord du yacht ***Canopus,*** un navire d’un millier de tonneaux à la coque blanche, immaculée, aux roufs d’acajou brillant comme des miroirs.

Il fut conduit dans une cabine, où les deux détectives s’installèrent avec lui.

Une heure ne s'était pas écoulée que le *Canopus,* dont les feux avaient été immédiatement allumés, larguait ses amarres et prenait le large.

Pendant toute la nuit, George Stuart ne put dormir.

Il tombait de haut !…

Il se demandait si on n'allait pas le pendre comme complice des assassinats commis à bord du sloop ! Il se sentait déjà la corde au cou !…

Ce fut à peine s'il mangea, le lendemain matin. Il avait oublié tous ses rêves de millionnaire.

Le *Canopus,* cependant, lancé à dix-neuf nœuds de vitesse, voguait vers le point indiqué par le câblogramme chiffré de l'amirauté britannique.

XXXV

Ce que veulent les Anglais, ils le veulent bien. Ils savent « y mettre le prix », ce qui est une qualité beaucoup moins commune qu'on ne croit.

Après le torpillage de l'*Auckland,* qui avait dû être remorqué à Port-Stanley (îles Falkland), l'amirauté britannique avait immédiatement organisé une expédition destinée à découvrir, coûte que coûte, le repaire de Sarraskine et à l'anéantir.

Sir Austen, *Ferghan of Galloway,* premier lord de l'Amirauté, en avait lui-même surveillé les préparatifs.

Quelques jours avant l'arrestation inopinée de George Stuart, à la Barbade, les différents navires qui la composaient avaient quitté Chatham, Devonport et Plymouth, leurs commandants ignorant eux-mêmes où ils allaient et ne devant ouvrir leur lettre d'instructions qu'une fois au grand large.

C'était une véritable petite armée navale qu'en moins d'une semaine l'amirauté britannique avait mise sur pied.

Elle se composait du monitor *Styx,* une sorte de petit cuirassé d'environ dix mille tonnes de déplacement, dont les deux grosses pièces de 381 millimètres lançaient des obus d'une tonne, capables de détruire et de pulvériser les forteresses les plus formidables.

Le *Styx* devait être escorté par trois destroyers ultramodernes : le *Pygmalion,* le *Nestor* et le *Pollux,* des petits bâ-

timents d'un peu moins de trois mille tonnes, ayant atteint trente-huit nœuds (environ soixante-douze kilomètres à l'heure) aux essais.

Le croiseur rapide *Crécy* (sept mille tonnes, trente-deux nœuds) était adjoint à cette force déjà imposante.

Le *Crécy* emportait dans ses flancs dix-huit vedettes automobiles extra-rapides, armées de mitrailleuses et de porte-torpilles, et destinées à fouiller les moindres îlots du cap Horn.

À bord du *Styx,* trois aviateurs réputés : Benedict Richardson, Leslie Grant et Peter Morris, avaient été embarqués avec leurs avions. Et quinze scaphandriers, choisis avec soin dans les arsenaux du Royaume-Uni, faisaient partie de l'expédition.

Ce n'était pas tout !…

À bord du *Crécy,* deux douzaines de chiens policiers, réputés pour leur flair, avaient été installés dans des cages spacieuses. Ils seraient débarqués dans les îlots, où, s'il y avait des hommes, ils ne manqueraient pas de les découvrir. Du moins, on l'espérait.

L'amirauté n'avait voulu négliger aucune chance.

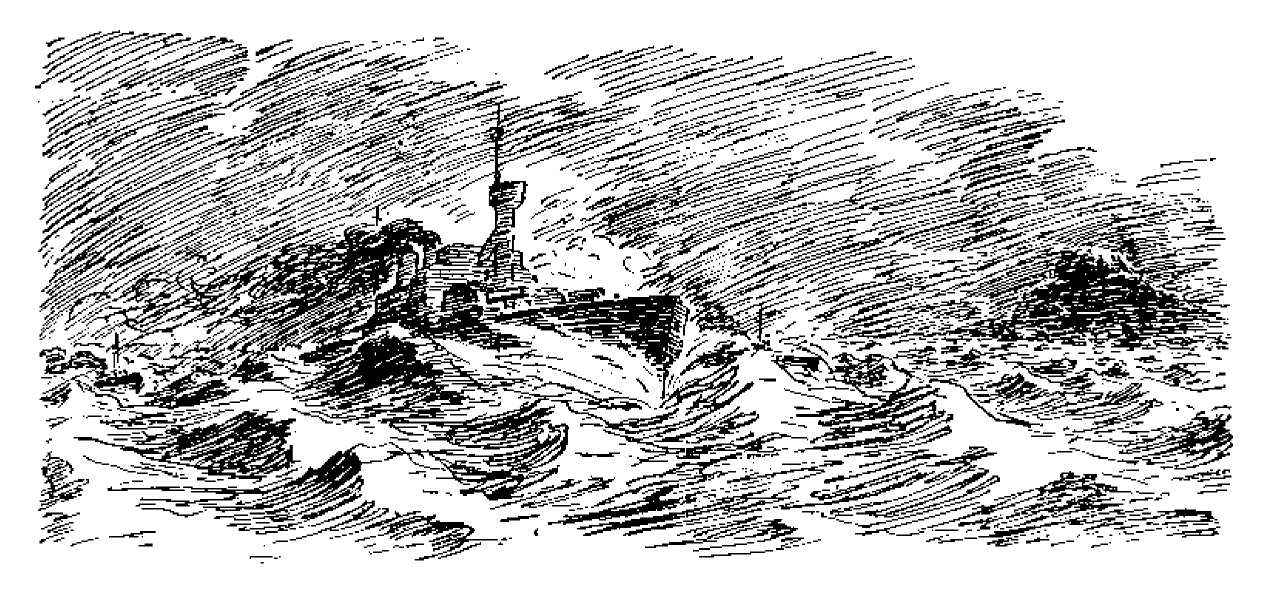
Plusieurs cabines du *Styx* étaient occupées par des physiciens de valeur, sous la direction du célèbre Isambard Laird. Ces savants devaient tenter, au moyen d'appareils appropriés, de déceler l'emplacement du poste de T.S.F. de Sarraskine, s'il se faisait entendre, et de découvrir, si possible, les sous-marins du pirate.

Aucune précaution humaine n'avait été oubliée.

L’imposante force navale s’était concentrée à trois cents milles au sud-ouest du cap Lizard ; puis, à vingt nœuds de vitesse – le maximum ou à peu près de ce que pouvait donner le ***Styx,*** – s’était dirigée vers les îles Falkland, où le contre-amiral, sir Edward Craggs, qui commandait l’expédition, devait s’adjoindre le commodore Chatfield, de l’***Auckland,*** dont les conseils pouvaient être précieux.

Le secret avait été bien gardé. Aucun journal, anglais ou étranger, n’avait eu vent de l’affaire. Les Américains, qui de leur côté préparaient « quelque chose » contre Sarraskine, ne s’étaient doutés de rien.

L’amiral sir Edward Craggs – est-il besoin de le dire – avait des ordres stricts : ne rien ménager, ni hommes, ni matériel, mais obtenir un résultat, et aller jusqu’au bout !



VERS TROIS HEURES DU MATIN LA MASSE DU CAP HORN FUT APERÇUE.

La première partie de la traversée de la petite escadre s’était accomplie dans de bonnes conditions. Tout allait bien à bord des cinq navires, lorsque ceux-ci étaient arrivés par 7⁰ de latitude nord et 29⁰ 51’ 30” de longitude ouest, point fixé par l’amirauté qui en avait prévenu l’amiral Craggs, pour sa rencontre avec le ***Canopus.***

Le petit yacht était en avance. Il avait atteint le lieu de rendez-vous vers dix heures du soir, une heure avant l'escadre.

De rapides signaux optiques furent échangés. Un canot, aussitôt détaché du ***Canopus,*** vint accoster l'échelle suspendue au flanc du ***Styx***.

George Stuart, plus mort que vif, était dans l'embarcation. Comme aucune explication ne lui avait été fournie et qu'il avait été sans cesse gardé à vue et strictement, il se demandait avec angoisse ce qui allait advenir de lui. D'autant plus qu'avant de le faire descendre dans l'embarcation, les détectives Davis Hornby et Jack Lewis, qui l'accompagnaient depuis Bridgetown, lui avaient passé les menottes et que Davis Hornby, pour plus de précaution, ne le lâchait pas.

George Stuart gravit en tremblant l'échelle du monitor. En reconnaissant qu'il se trouvait sur le pont d'un navire de guerre, il fut plus persuadé que jamais que sa fin était proche et qu'on allait le pendre. Il se mit à claquer des dents.

En haut de l'échelle, l'honorable Chas. Wilson, capitaine de pavillon de l'amiral Craggs, attendait les « passagers » envoyés par l'amirauté.

Davis Hornby apportait une lettre du gouverneur de la Barbade destinée à l'amiral. Il la tendit au capitaine Chas. Wilson qui demanda :

— C'est tout ? Plus rien pour nous à bord du yacht ?

— Non ! Voici l'homme en question – et il désigna le nègre. Nous sommes avec lui pour le surveiller : détectives Hornby et Jack Lewis.

— *Well !* On vous trouvera de la place… Lieutenant Gaskell, faites signaler au yacht qu'il peut appareiller. Et prévenez l'amiral que l'individu attendu est à bord et que nous pouvons partir !

Un jeune midship, qui attendait à quelque pas de là, s'éloigna aussitôt. Des coups de sifflet s'entendirent.

Le commandant Wilson ordonna aussitôt aux deux détectives de le suivre avec « leur » homme et les amena dans une casemate où un canapé et quelques fauteuils de rotin étaient disposés.

— Restez ici ! dit-il en sortant.

Dans la minute qui suivit, le monitor se remit en marche. Hornby et Jack Lewis, un peu intimidés, firent asseoir le nègre sur le canapé et s'installèrent à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche.

La mer était d'un calme idéal. À travers la porte de la casemate restée ouverte, les trois hommes pouvaient apercevoir la surface unie de l'océan où se réfléchissaient les moindres étoiles. Quelques rares coups de sifflet se mêlaient au ronflement sourd et monotone des machines.

Deux hommes apparurent à la porte de la casemate : l'amiral Craggs, que suivait son capitaine de pavillon. Sir Edward Craggs était petit et trapu. Face rasée, yeux gris, gros nez, mâchoires de dogue, et une façon de parler qui faisait rentrer sous terre les plus résolus. Il tenait à la main la lettre du gouverneur de la Barbade qu'il venait de lire.

Tandis que Chas. Wilson repoussait la porte de la casemate, il enveloppa George Stuart d'un regard rapide et pénétrant :

— Tu as été prisonnier à Diego-Ramirez ? dit-il. Tu te rappelles, paraît-il, l'endroit par où tu as passé quand tu t'es enfui…

— Je… je…

— Bon ! Au moment venu, il « faudra » t'en souvenir !

Et, en peu de paroles, l'amiral Craggs sut confesser le nègre. Il sut lui faire donner sur Diego-Ramirez et sur le repaire de Sarraskine tous les détails que le pauvre cuisinier était capable de fournir.

— Vous avez pris des notes, Wilson ? demanda-t-il à son capitaine de pavillon qui, effectivement, avait crayonné quelques lignes sur un carnet. Bon ! Nous aurons le temps de parler de tout cela. Je pense que cet homme nous sera utile.

« Vous autres – ceci s'adressait aux détectives – ne quittez pas votre prisonnier ! Vous m'en répondez !

L'amiral sortit sur ces mots, emmenant Chas. Wilson.

Quelques instants plus tard, un officier marinier arriva et conduisit les deux détectives et le nègre dans une cabine préparée à leur intention.

La traversée de la petite escadre continua, sans incident.

Une semaine après l'arrivée de George Stuart à bord du ***Styx,*** l'expédition stoppa au large de Port-Stanley. Un grand remorqueur arriva presque aussitôt de terre, amenant le commodore Chatfield, dont le croiseur ***Auckland*** était en réparations aux Falkland.

L'escadrille se remit aussitôt en route.

Douze heures plus tard, elle doubla le cap Saint-Jean, à l'extrémité orientale de l'île des États. Il était exactement onze heures de la nuit.

Le branle-bas de combat fut ordonné. Les cinq navires, tous feux éteints, pour ne pas signaler leur présence, officiers et canonniers à leurs pièces, guetteurs dans la mâture, foncèrent à toute allure vers Diego-Ramirez.

Le thermomètre marquait dix-sept degrés sous zéro. La mer, soulevée par l'éternel vent d'ouest, déferlait en vastes masses écumantes qui, par instants, couvraient de bout en bout les trois destroyers qui disparaissaient presque sous les embruns.

Le monitor et le croiseur souffraient moins, bien que leurs ponts fussent sans cesse balayés par les vagues.

Vers trois heures du matin, la masse du cap Horn fut entr'aperçue, à une dizaine de milles dans l'ouest.

L'amiral Craggs, qui préférait arriver de jour devant Diego-Ramirez, fit ralentir la vitesse de ses navires.

Pendant toute la nuit, ils naviguèrent à petite allure, entre le cap Horn et Diego-Ramirez, assaillis sans arrêt par les lames monstrueuses de l'Antarctique.

Enfin, les premières lueurs du jour apparurent et, avec elles, d'épais tourbillons de neige.

Impossible de s'approcher de l'île qui demeurait invisible. Impossible, d'ailleurs, de tenter de mettre une embarcation à la mer.

L'amiral Craggs, quel que fût son désir d'agir rapidement, dut se laisser porter vers l'ouest ; il alla abriter son escadrille derrière l'île Deceit, à quelques milles du cap Horn.



Il décrivit de nombreuses boucles.

Les cinq navires restèrent ainsi sous vapeur, pendant les quarante-huit heures que dura la bourrasque.

Vers huit heures du matin, le surlendemain, le temps fut un peu plus maniable. La neige cessa de tomber. Le croiseur *Crécy* fut envoyé en reconnaissance vers Diego-Ramirez, d'où il revint un peu avant trois heures de l'après-midi et annonça que, de l'autre côté du cap Horn, la tempête continuait.

Force fut encore d'attendre.

Le froid, cependant, avait augmenté, infligeant aux hommes de dures souffrances, surtout à bord des destroyers qui roulaient bord sur bord, sans discontinuer, et étaient sans cesse balayés par les lames dont ils ne pouvaient se défendre à cause de leur faible hauteur sur l'eau.

Il avait fallu en fermer toutes les écoutilles.

Des corvées devaient, sans répit, travailler sur le pont à briser la glace qui se formait continuellement et dont le poids eût, à la longue, mis en danger les petits navires.

L'amiral Craggs n'avait pu mouiller. Les fonds étaient trop grands – quatre-vingt-dix mètres et plus. Les ancres n'eussent pas tenu. Aussi fallait-il à chaque instant manœuvrer les machines pour lutter contre le vent, contre la dérive, pour maintenir constante, ou à peu près, la distance qui séparait les cinq bâtiments.

Il y eut enfin une accalmie.

L'amiral Craggs, qui depuis le passage de l'escadre à l'île des États, n'avait plus pris un instant de repos, ordonna l'appareillage. La petite escadre, à huit nœuds de vitesse, se dirigea vers le sud-ouest.

Il était onze heures du matin lorsque les deux îlots de Diego-Ramirez furent aperçus. L'amiral Craggs fit encore diminuer la vitesse et, infléchissant sur sa gauche, se dirigea vers l'île Boat, qui se trouve à quelques milles au sud de Diego-Ramirez. Les cinq navires passèrent à moins d'un mille de Diego-Ramirez, dont ils purent reconnaître les hautes falaises boisées que recouvrait une épaisse couche de neige.

À une heure de l'après-midi, l'escadre mouilla dans une anse de l'île Boat, à trois quarts de mille de terre.

Le fond, de sable et d'algues, paraissait solide. Les bâtiments, d'ailleurs, restèrent sous pression, prêts à appareiller instantanément s'il le fallait.

Le vent d'ouest continuait à souffler, mais moins fort, et l'horizon s'était entièrement dégagé.

L'amiral Craggs fit venir les aviateurs et leur demanda s'ils estimaient qu'un vol était possible.

Benedict Richardson, un « as » de la guerre, déclara que, pendant les hostilités ; il avait volé par des temps pires. Ses camarades l'approuvèrent.

Benedict Richardson réclama et obtint l'honneur d'effectuer le premier vol – le premier vol qui ait jamais été effectué au-dessus du cap Horn !

Son appareil fut hissé sur le pont du *Crécy*. Il y prit place.

L'avion, lancé par une catapulte, s'éleva comme une flèche dans le ciel livide et, après une courte lutte contre le vent, vira élégamment sur l'aile et partit vers le nord, vers Diego-Ramirez.

Il décrivit de nombreuses boucles au-dessus des deux îlots dont il s'approcha à moins de cent mètres du sol. Il revint enfin se poser sur l'eau, entre le *Crécy* et la terre.

Un canot alla aussitôt prendre l'aviateur et l'amena à bord du *Styx*.

— Je n'ai vu aucune construction, amiral ! déclara Richardson. Les îles semblent absolument désertes, mais il m'a paru distinguer des fumées vers la pointe nord-est.

« Je me suis abaissé à moins de cinquante yards au-dessus des arbres, aussi près que la prudence me l'a permis.

« Je crois pouvoir affirmer que j'ai vu des fils métalliques… une antenne, enfin ! C'est la neige dont ils sont recouverts qui a attiré mon attention.

L'amiral Craggs ne répondit pas tout de suite. Ce ne fut qu'après avoir réfléchi quelques secondes qu'il demanda :

— De sous-marins, pas trace ?

— Aucune, amiral !… L'eau, malheureusement contient beaucoup de sable et de vase en suspension, et le soleil est bien pâle ; on ne peut guère distinguer grand'chose !

— Vous n'êtes pas trop fatigué, Richardson ?

— Pas du tout, amiral ! Fin prêt à repartir.

— Bien ! Vous allez emmener le nègre. George Stuart. Il devra vous indiquer l'emplacement de la plage où débouche la galerie sous-marine par laquelle il est sorti, lorsqu'il s'est évadé.

« Vous la noterez sur la carte à grands points, en vous assurant que Stuart ne se trompe pas !… Et vous reviendrez !… Allez !

XXXVI

Autour de l'escadrille, cependant, l'activité régnait. Malgré la forte houle qui, par endroits, brisait, l'amiral Craggs avait fait mettre à la mer les dix-huit vedettes rapides dont il disposait. Chacune d'elles emportait, en plus d'une mitrailleuse, une vingtaine de puissantes grenades à main, dont une seule eût suffi à avarier gravement n'importe quel sous-marin.

Les légères embarcations avaient immédiatement entrepris une série de patrouilles destinées à assurer un véritable blocus autour des deux îles de Diego-Ramirez.

Dans leur laboratoire électro-magnétique, installé à bord du *Styx,* les savants physiciens travaillaient à rechercher et à capter les ondes électro-magnétiques, si Sarraskine en lançait.

Partout, les hommes étaient à leurs postes ; les pièces grosses, moyennes ou petites, prêtes à faire feu au premier commandement.

Depuis son arrivée à bord du *Styx,* George Stuart n'était pas sorti de la cabine lui servant de prison.

En plus des deux détectives chargés de sa surveillance, il n'avait communiqué qu'avec l'amiral Craggs et son capitaine de pavillon, l'honorable Chas. Wilson.

Aussi le malheureux nègre vivait-il dans de perpétuelles transes, se demandant chaque matin si le jour qui commençait n'était pas le dernier de sa vie.

David Hornby et Jack Lewis, que sa terreur amusait, – on n'a pas tant de distractions, à bord d'un navire de guerre en campagne ! – s'étaient bien gardés de le rassurer. Et, à mesure que le temps avait passé, George Stuart avait senti croître ses craintes.

L'apparition, dans sa cabine, de Chas. Wilson qu'accompagnait l'athlétique Richardson, dont la taille gigantesque, moulée par une combinaison de cuir fourré, et le visage aux traits rudes n'avaient rien de rassurant, porta l'épouvante du nègre à son comble. Il crut que Richardson était le bourreau !

— Grâce ! Grâce ! hurla-t-il en se jetant à genoux. Ce n'est pas moi ! Ne me pendez pas !

— Qui te parle de te pendre, imbécile ! fit l'honorable Chas. Wilson, rudement.

« Lève-toi et écoute bien ce qu'on va te dire !

« Tu vas partir en avion, au-dessus de l'île d'où tu t'es évadé il y a un mois. Tu indiqueras à ce gentleman qui sera à côté de toi, l'endroit précis où tu es sorti de la galerie ! Regarde bien. Ne te trompe pas !

« Si tes renseignements sont exacts, on oubliera peut-être ce que tu as fait, sinon… Tu comprends ?

Malgré sa terreur, George Stuart avait compris. Il bafouilla des protestations de fidélité et de dévouement.

Richardson l'emmena.

L'avion avait été remonté sur le pont du *Crécy* et accroché à sa catapulte.

À la vue de cette machine compliquée et dangereuse, dans laquelle il allait être obligé de monter, George Stuart renâcla.

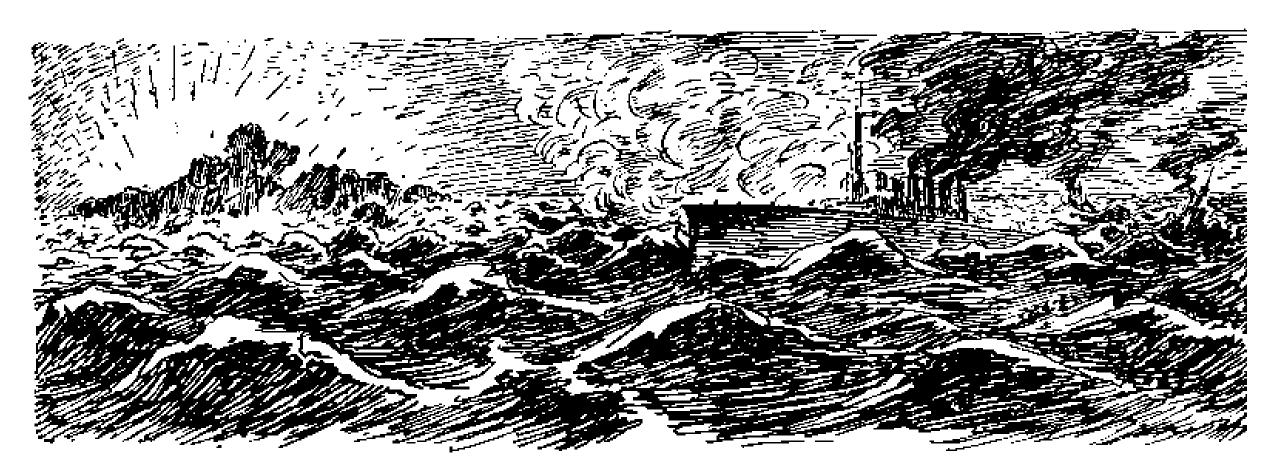
Il s'arrêta et gémit :

— Nous allons, je vais… je ne veux pas !… Je préfère… aller… dans un canot !… Le…

Richardson, d'un coup de pied au bas des reins qui l'envoya rouler à trois pas plus loin, rappela le nègre au sentiment des convenances.

— Houp ! ordonna-t-il. Arrive ici, qu'on t'amarre ! Et que je ne t'entende plus ! Colle-toi cette combinaison, et ferme !

Atterré, l'ancien cuisinier grimpa dans la carlingue et se laissa attacher à un des baquets. Richardson prit place à son côté.



UNE LUEUR D'UN ROUGE ORANGE ILLUMINA LES CIEUX.

Plusieurs minutes furent nécessaires au nègre pour se remettre de la terreur que lui causa le lancement de l'appareil.

L'avion était déjà au-dessus de l'îlot nord de Diego-Ramirez qu'il continuait à geindre et à claquer des dents.

Richardson le saisit brusquement par le col de la combinaison qu'il lui avait fait endosser et le secoua avec rudesse.

— Regarde en bas et regarde bien ! Et tâche de te tenir, sinon je te vide, moi ! Je n'ai pas envie de rester ici pendant des heures !

George Stuart répondit par un gémissement inarticulé. Pourtant, il se rassura un peu, et, après avoir cru à plusieurs reprises ***reconnaître*** la plage où il était revenu à la surface avec ses compagnons d'évasion, il finit par désigner deux larges rochers carrés, en affirmant que c'était entre eux qu'il était sorti de l'eau.

Richardson grogna :

— Tu en es sûr, hein ? Bien sûr ? Sûr et certain ? Tu vois bien ? Tu ne te trompes pas ? Attention ! Parce que, si tu te trompes, ça ira mal pour ta vilaine face de suie !

L'ancien cuisinier, qui s'était remis à trembler, d'autant plus que l'aviateur, pour lui permettre de mieux voir, avait abaissé son avion à moins de trente mètres de la surface de l'eau, balbutia :

— Je me reconnais ! Remontez. Je me reconnais ! C'est même là… où il y a le goémon, qu'on est revenus sur la plage ! J'en suis sûr !…

Richardson ne répondit pas. Ayant fait remonter l'avion que les rafales secouaient dangereusement, il s'orienta rapidement et pointa sur la carte, fixée devant lui dans un appareil ***ad hoc,*** l'endroit désigné par Stuart.

Il enveloppa l'île d'un dernier coup d'œil. Vers le Nord, une légère fumée, que le vent dissipait aussitôt, jaillissait

d'entre les arbres. Richardson la repéra soigneusement et revint se poser auprès du ***Crécy***.

Quelques instants plus tard, lui et le nègre remontaient à bord du ***Styx*** et rejoignaient l'amiral Craggs.

Richardson montra sa carte. Le nègre répéta qu'il avait parfaitement reconnu ***l'endroit***.

L'amiral Craggs, désireux de ne pas perdre une seconde, envoya immédiatement un canot automobile avec deux scaphandriers pour reconnaître la mystérieuse galerie.

Ils revinrent moins d'une heure plus tard et déclarèrent que George Stuart avait dit la vérité et qu'un tunnel sous-marin s'amorçait entre les deux blocs de rocher qu'il avait désignés.

Il était trop tard pour rien tenter, d'autre.

Le lendemain, trois canots, contenant une douzaine de scaphandriers, allèrent se poster devant l'issue de la galerie sous-marine.

Les scaphandriers se mirent à l'eau. Leurs appareils étaient munis d'un réservoir, rempli d'air comprimé qui devait leur permettre de rester une heure sous les flots. Dans des ceintures spéciales, ils emportaient chacun une demi-douzaine de bombes à mains chargées de gaz asphyxiants.

Se guidant à l'aide de puissantes torches électriques, ils eurent rapidement traversé la galerie sous-marine, qui mesurait à peine vingt-cinq mètres de longueur, et prirent pied dans le souterrain qui y faisait suite.

George Stuart le leur avait décrit assez exactement. Ils s'y avancèrent jusqu'à l'endroit où la galerie descendait

presque verticalement, et, ayant amorcé leurs bombes, les lancèrent dans le boyau.

Des pétarades sèches retentirent.

Presque aussitôt, les gaz se répandirent dans la galerie. Les scaphandriers, protégés par leurs casques étanches, n'en furent pas incommodés. Ils revinrent rapidement sur leurs pas, et, avant de s'enfoncer dans le tunnel sous-marin, placèrent sur le sol une dernière bombe, au trinitrotoluène, celle-là, qui devait, en éclatant faire s'écrouler le conduit.

Les scaphandriers, qui avaient quatre minutes devant eux, purent sans peine retraverser la partie sous-marine de la galerie et regagner les embarcations qui les avaient amenés et qui les attendaient à quelques mètres du rivage.

Elles s'éloignèrent aussitôt à toute vitesse et rallièrent le ***Styx***.

Pendant ce temps, Richardson, accompagné des deux autres avions dont disposait l'escadrille, avait repris les airs.

Les aviateurs, profitant d'un fugitif rayon de soleil, avaient pu retrouver les fils métalliques découverts par Richardson et s'assurer de leur position et de leur orientation exacte.

Fixés à de hauts pylônes imitant à s'y méprendre des troncs de sapins morts, ils disparaissaient ensuite entre les arbres environnants.

Dès le retour des aviateurs et des scaphandriers, l'amiral Craggs fit commencer le bombardement avec les deux grosses pièces de 381 millimètres du ***Styx***.

Pendant toute la journée, les formidables obus s'abattirent sur l'île du Nord, broyant les arbres, creusant dans le sol de véritables cratères d'où jaillissaient des nuages de terre et de pierre.

Dans l'île, rien ne bougeait.

Les vedettes automobiles, qui continuaient à patrouiller autour de Diego-Ramirez, persistaient à signaler : « Rien de nouveau. »

À une heure de l'après-midi, l'amiral Craggs fit cesser le feu et envoya Richardson reconnaître les résultats du bombardement.

L'aviateur partit aussitôt.

On le vit s'élever obliquement dans le ciel pâle, puis piquer droit sur l'île du Nord.

Il décrivit un « huit » irrégulier.

Craggs et ses officiers, qui de la passerelle haute du ***Styx*** suivaient l'avion à l'aide de leurs jumelles, le virent soudain tomber, perpendiculairement au sol, droit, comme tombe une pierre.

Il disparut.

Que s'était-il passé ? Un trou d'air ? Une fausse manœuvre, bien improbable avec un aviateur aussi habile ?

Une avarie subite de l'avion ? Ou bien quelque piège diabolique imaginé par Sarraskine ?

— Un avion pour se rendre compte ! commanda brièvement l'amiral Craggs.

Leslie Grant et Peter Morris – les deux autres aviateurs – voulurent tous deux partir. Il ne le fallait pas ! Peter Morris fut désigné.



CRAGGS ET CEUX QUI L'ENTOURAIENT TOURNÈRENT LA TÊTE JUSTE POUR VOIR LE « CRÉCY » S'OUVRIR EN DEUX.

Son avion, lancé par la catapulte, s'éleva rapidement. Il avait atteint un millier de mètres d'altitude lorsqu'il arriva au-dessus de l'île du Nord.

Il s'abaissa lentement, en vrille, avec prudence, décrivant une courbe hélicoïdale qui devait le rapprocher du sol.

Et, soudain, ce fut la chute verticale, comme si l'avion eût été happé, attiré vers le sol par un aimant.

La gorge serrée, les yeux arrondis, Craggs et ses officiers virent disparaître l'appareil.

Tout était fini.

Domptant son émotion, l'amiral anglais fit recommencer le bombardement.

Non seulement les grosses pièces du ***Styx*** tonnèrent, mais l'artillerie moyenne du monitor et celle du ***Crécy*** entrèrent en danse. Une heure durant, une pluie de fer et de feu s'abattit sur l'île, principalement autour du point où avaient disparu les deux aviateurs.

Vers quatre heures et demie du soir, à la nuit tombante, l'amiral Craggs allait faire cesser le feu, lorsqu'un épouvantable grondement retentit : un grondement véritablement cyclopéen, qui étouffa, « éteignit » les détonations pourtant formidables des 381 millimètres.

Un véritable tremblement de terre secoua pendant quelques secondes les deux îles de Diego-Ramirez. La mer sembla se gonfler.

Les cinq bâtiments britanniques roulèrent lourdement, cependant que de longues lames venaient s'écraser contre le rivage.

Et, au centre de l'île du Nord, un cratère parut s'ouvrir. Un second grondement s'entendit, comparable à celui du tonnerre ; une lueur d'un rouge-orange illumina les cieux, faisant pâlir les derniers rayons du soleil couchant. Des pans de falaises s'écroulèrent dans la mer, qui bouillonna sur une énorme étendue.

Quelques albatros – mais d'où venaient-ils ? – tournoyèrent dans le ciel et allèrent s'abattre dans l'océan écumant.

Et tout se calma. Un silence tragique s'étendit sur l'océan et les îles.

L'amiral Craggs, un des rares à avoir conservé son sang-froid, fit immédiatement cesser le feu.

— Voulez-vous aller voir ce qui s'est passé, Grant ? demanda-t-il à l'aviateur qui se tenait non loin de lui, sur la passerelle du monitor. ***Ce n'est pas un ordre !*** Je vous laisse libre !

— Je pars, amiral !

Cinq minutes plus tard, il s'envolait. On le vit sillonner les airs au-dessus des deux îles de Diego-Ramirez, décrire des huit, des spirales, des zigzags. Tout le monde s'attendait à chaque seconde à le voir s'abîmer…

Il revint.

Les marins de l'embarcation qui allèrent le prendre à bord de son hydravion, virent qu'il était très pâle.

Nul n'osa l'interroger.

— Amiral, j'ai vu ! L'île du Nord est complètement bouleversée ! expliqua-t-il lorsqu'il eut rejoint Craggs. Partout des trous, comme des cratères, et, dans ces cratères, de la lave. Cela forme des ruisselets, des marais. L'on voit des débris de murailles, des machineries énormes, à demi englouties.

« Mais je n'ai pu voir aucun être humain, bien que je me sois approché par moments à vingt-cinq yards du sol.

— Et les autres avions ?

— Pas trace, amiral ! fit Leslie Grant avec un hochement désespéré de la tête.

— Nous…

Une détonation sourde, suivie de cris, de hurlements, de sifflements, s'entendit.

Craggs et ceux qui l'entouraient tournèrent la tête, juste pour voir le *Crécy* s'ouvrir en deux.

Tandis que le centre du navire s'anéantissait littéralement dans un nuage de flammes, d'étincelles et de fumée, d'où jaillissaient des débris informes, que les trois immenses cheminées s'écroulaient avec un fracas diabolique, la proue et la poupe du croiseur se dressèrent presque verticalement vers le ciel pâle.

Pendant quelques brèves secondes, l'étrave du *Crécy,* nette et effilée comme une épée, sembla menacer la nue, cependant que l'arrière, également soulevé hors de l'eau, montrait le gouvernail et les hélices.

Et les deux moitiés du misérable navire, s'abattant brusquement, comme des tours qui tombent, disparurent parmi de larges, d'immenses flaques d'écume bouillonnante où se débattaient de rares survivants.

Et deux autres explosions retentissaient. Les destroyers *Pygmalion* et *Nestor,* frappés à mort, sous les chaudières, chacun par une torpille, sombraient en quelques secondes.

La nuit venait avec rapidité.

L'amiral Craggs, livide, bondit vers le transmetteur d'ordres aux machines, et, ayant filé les chaînes de ses ancres, lança son navire vers le large, à toute vapeur, suivi par le *Pollux.*

Il n'y avait que cela à faire. Les vedettes automobiles recueilleraient les survivants, s'il y en avait.

Une heure plus tard, tandis que son escadrille, réduite de plus de moitié, filait à toute allure vers les Falklands, l'amiral Craggs, qui n'avait pas bougé de la passerelle, vit ar-

river un timonier qui apportait un pli de l'officier-radiotélégraphiste de quart.

Craggs l'ouvrit, et, à la clarté de la lampe d'habitacle, lut ces mots :

Reçu à 10 h. 07. Longueur d'onde 0.00.1/2 ***pouce***.

À L'AMIRAL CRAGGS ! AUX BRITANNIQUES ! VOUS AVEZ VOULU LA GUERRE ! VOUS L'AUREZ. DIEGO-RAMIREZ EST DÉTRUITE, DES REPRÉSAILLES ADÉQUATES VONT SUIVRE. FEODOR SARRASKINE.

XXXVII

Jacques d'Harteaux ne devait pas mourir encore !

Après avoir passé une terrible nuit, seul sur l'océan, sans le moindre flotteur où se reposer un peu, l'ancien lieutenant de vaisseau, à la pointe du jour, avait aperçu, à moins d'un mille de lui, un grand voilier qui voguait dans sa direction, très lentement.

L'alizé du sud-est, qui prend naissance dans la région du cap de Bonne-Espérance, a perdu presque toute sa vigueur lorsqu'il atteint la ligne équatoriale. Le navire inconnu, bien qu'il eût toutes ses voiles dessus, ne devait pas filer plus de quatre à cinq nœuds, soit moins de dix kilomètres à l'heure.

D'Harteaux, n'osant croire à sa chance, retrouva brusquement toutes ses forces pour nager au-devant du navire sauveur. Il n'en fut bientôt plus qu'à deux ou trois cents mètres.

La mer, heureusement, était calme et lisse, ce qui permettait d'apercevoir facilement le moindre objet flottant à sa surface.

D'Harteaux fut vu.

Le voilier mit en panne. D'Harteaux, en quelques minutes de nage, arriva le long du bord et gravit la légère échelle de pilote descendue à son intention.

Plusieurs matelots, qui l'attendaient, l'aidèrent à escalader le bordage et à prendre pied sur le pont.

À quelques mètres de lui, il vit une bouée, accrochée à la rambarde de la dunette.

Ces mots y étaient peints, noir sur blanc :

DUC-DE-CLERMONT-TONNERRE
Dunkerque.

Ainsi, il était sur un navire français.

— ***You are all alone***[4] ? lui demanda un jeune officier, en un anglais que n'aurait pas désavoué un Basque d'Espagne.

— Oui. Je suis seul ! répondit d'Harteaux en riant.

— Ah ! Vous êtes Français ?

— Comme vous le dites ! Voulez-vous m'amener au capitaine ? Et je vous demanderai quelque chose à boire ! Je meurs de soif !

— Tout de suite ! Leguen ! Dis au coq de faire vite chauffer le grog pour le naufragé ! Venez, monsieur !

D'Harteaux suivit son guide.

Il monta sur la dunette, où un gros homme chauve, dont la face rasée, ronde et rouge comme un fromage de Hollande, exprimait une rude bienveillance, se promenait de long en large ; il était vêtu d'un pyjama et ses pieds étaient nus.

---

4 Vous êtes tout seul ?

— Capitaine Gosselin, commandant du bord, se présenta-t-il au naufragé. Vous êtes seul ? Oui ? D'où diable arrivez-vous ?

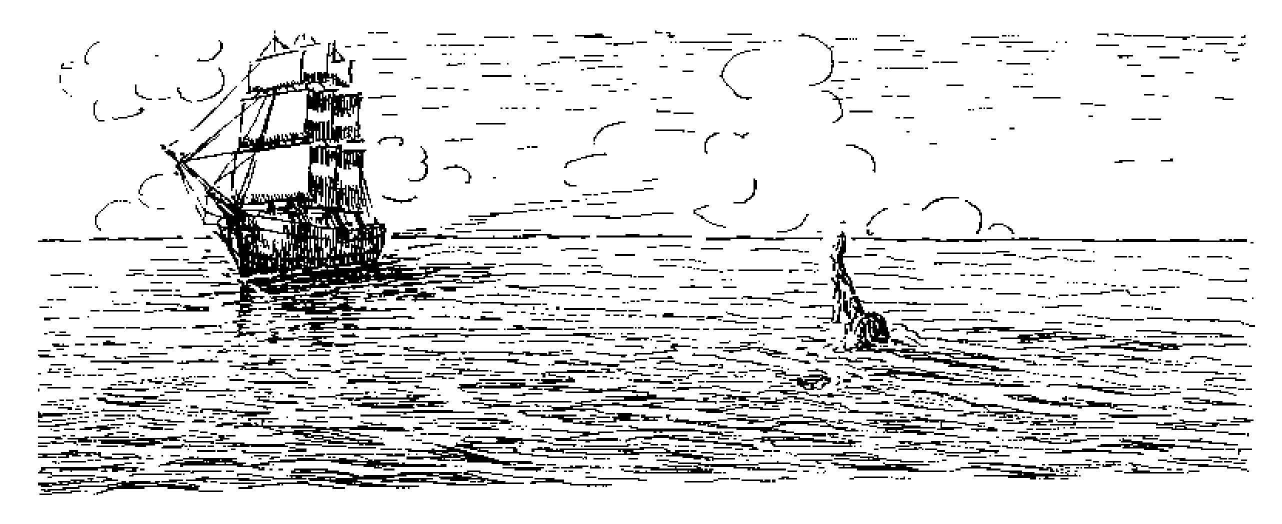
« Vous lui avez fait préparer un grog, Perrier ? Oui ? Bon. Faites brasser ! Nous avons déjà perdu assez de temps !

« La barre sous le vent, toi !

Cette dernière phrase s'adressait au timonier qui, tout en faisant tourner l'énorme roue du gouvernail, répéta entre ses dents :

— … sous le vent !

Tandis que les matelots, dociles aux ordres du jeune officier qui avait accueilli le naufragé, brassaient les vergues, de façon à ce que le voilier reprit sa route, d'Harteaux, toujours prudent et diplomate, expliqua que, passager à bord d'un paquebot allant du Brésil en France, il était accidentellement tombé à la mer pendant la nuit ; il s'était – soi-disant – appuyé à la rambarde, à l'endroit où les barres se démontaient pour permettre de passer lorsqu'on amenait l'échelle, et une des barres, mal accrochée, avait cédé.



D'HARTEAUX, N'OSANT CROIRE A SA CHANCE, RETROUVA BRUSQUEMENT TOUTES SES FORCES POUR NAGER AU-DEVANT DU NAVIRE SAUVEUR.

— Bon ! Si vous alliez en France, ça ne vous changera pas de chemin ! fit rondement le capitaine Gosselin. Seulement, ce sera un peu plus long !

« Nous n'avons pas de chance, ce voyage ! Cela fait demain quatre-vingts jours que nous avons quitté Frisco avec notre chargement de blé pour Dunkerque.

« Du côté des Galapagos, trois semaines de calme ! Au cap Horn, une tempête à décorner des bœufs… et, maintenant, encore le calme !

« Enfin, les vivres, ni l'eau ne manquent ! C'est le principal ! Et, en cas de quelque chose, on mangera le grain de la cale, hé ?

D'Harteaux ne put s'empêcher de rire.

Un mousse arrivait, apportant une petite jatte de terre pleine d'un mélange de tafia, de mélasse et d'eau chaude :

— Et vous avez de la veine qu'il en reste encore, du tafia, monsieur d'Harteaux ! observa le capitaine Gosselin. Avec ces maudits Américains ! La douane voulait nous le confisquer ! J'ai menacé de me plaindre au consul de France ! On nous a laissé notre provision ! Sous scellés, comme de juste !

« Ensuite, il en est venu d'autres, de Yankees, qui nous ont fait des tas de propositions pour nous l'acheter… comme si ç'avait été de l'or liquide ! Sale pays !

Tandis que s'épanchait le capitaine Gosselin, d'Harteaux avala le contenu de la terrine. Il se sentit mieux, mais sa soif persistait. Le mousse reçut l'ordre d'aller lui chercher une seconde ration de grog.

— Vous avez bien droit à la double ! fit remarquer Gosselin, en riant. Vous pouvez dire que vous avez de la chance, car vous n'êtes guère sur la ligne des paquebots. Oui… oui… vous avez dû être entraîné par le courant ! Il est assez fort, par ici !

D'Harteaux abonda en ce sens. Sur une question du capitaine Gosselin, il expliqua qu'il était un ancien officier de marine.

— Bonne affaire ! s'écria Gosselin. J'ai laissé mon second à l'hôpital de Frisco. Une jambe cassée, le pauvre ! J'ai juste le petit lieutenant que vous ayez vu, comme officier ! Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous nomme second, capitaine, payé à partir d'aujourd'hui ! Douze cents ! Ça sera toujours ça ! D'ici Dunkerque, vous pouvez, si ça continue, vous faire une pièce de deux mille francs !

D'Harteaux répondit qu'il acceptait bien les fonctions de second capitaine, mais que, pour la paie, il la refusait et qu'il priait le capitaine de la partager entre les hommes de l'équipage.

— Comme vous voudrez ! fit Gosselin, sans insister. Vous allez être bien avec eux, vous savez ! Ah ! ah ! ah !

« Mais vous devez être fatigué ! Je vais vous conduire à la cabine du second… qui est la vôtre ! Elle est libre : il a débarqué avec toutes ses affaires ! Venez !

D'Harteaux fut amené dans une spacieuse cabine, aux cloisons bien blanches.

Le garçon lui prépara immédiatement son lit, cependant qu'il changeait de linge et faisait de rapides ablutions.

La fatigue jointe à l'alcool qu'il venait d'absorber produisaient leurs effets. Il se sentait une invincible envie de dormir. Il eut juste la force de se couler entre les draps et aussitôt succomba au sommeil.

Le *Duc-de-Clermont-Tonnerre* était un grand trois-mâts d'environ quatre mille tonnes, âgé d'une trentaine d'années, c'est-à-dire pas très moderne.

Il avait bien une petite chaudière et un treuil à vapeur pour exécuter certaines manœuvres de force, mais ses armateurs n'avaient pas encore jugé utile de le munir de la T.S.F.

Son équipage, depuis le capitaine jusqu'au mousse, ignorait tout de Sarraskine et de la lutte entreprise contre lui par les amirautés américaine et britannique.

Contrairement aux appréhensions du capitaine Gosselin, le trois-mâts devait être favorisé par les vents pendant la dernière partie de sa traversée.

Quarante et un jours, exactement, après l'arrivée à bord de Jacques d'Harteaux, le *Duc-de-Clermont-Tonnerre* arrivait en rade de Dunkerque où il mouillait.

D'Harteaux, frémissant d'une impatience que l'on devine, ne voulut pas rester une seconde de plus à bord, d'autant plus que le trois-mâts devait attendre la marée haute pour entrer dans le port.

Après avoir chaleureusement remercié le capitaine Gosselin, il prit place dans un remorqueur qui passait et qui voulut bien le prendre.

D'Harteaux avait conservé précieusement la feuille de papier prise dans le salon du sous-marin de Sarraskine, sur laquelle il avait copié le plan et les notes transcrites dans le

petit carnet à couverture de maroquin. Il avait eu soin, heureusement, de la dissimuler dans la doublure d'une des manches de son veston, où les Américains ne l'avaient pas trouvée.

Son séjour dans l'océan ne l'avait pas trop abîmée, et d'Harteaux, aussitôt à bord du ***Duc-de-Clermont-Tonnerre,*** l'avait fait sécher et avait, de mémoire, reconstitué les mots et les syllabes effacés ou pâlis par le contact de l'eau de mer.

Ce plan – il en était certain ! – était celui d'un second repaire de Sarraskine, où miss Annie Montagu avait été transportée. Les annotations qui l'accompagnaient le prouvaient.

D'Harteaux voulait donc se rendre en Angleterre le plus vite possible, et le soumettre à l'Amirauté britannique, qui, aussitôt, ferait le nécessaire pour forcer la tanière du terrible bandit et délivrer la jeune prisonnière.

Huit heures du matin sonnaient au beffroi de la place Jean-Bart, lorsque l'ancien lieutenant de vaisseau prit pied sur le quai.

Il paya le patron du remorqueur avec une partie de la somme qu'il avait empruntée au capitaine Gosselin et se dirigea vers la grande poste.

Des crieurs de journaux passaient, brandissant leurs feuilles et hurlant :

— Demandez : ***L'attaque de Londres par les pirates ! Les morts ! Les blessés !***… Demandez !…

— C'est Sarraskine ! C'est lui ! pensa d'Harteaux qui rejoignit un crieur, lui tendit une pièce de nickel et happa un des journaux qu'il agitait.

Il lut :

« Londres. Par télégramme. – Le sinistre Sarraskine poursuit ses sanglants exploits.

« Il est à peu près prouvé, maintenant, que la perte du destroyer américain ***Camden,*** disparu récemment dans l'Atlantique avec tout son équipage, et à bord duquel se trouvait justement le commandant Buckridge, ancien commandant du destroyer fédéral ***Pioneer,*** torpillé dans les parages du cap Horn, est l'œuvre des pirates de Sarraskine.

« Mais ceux-ci viennent de se surpasser !

« Cette nuit, vers deux heures du matin, un sous-marin émergeait devant Sheerness. Il mettait immédiatement un canon en batterie et envoyait plusieurs obus qui détruisirent le vieux bassin de radoub établi sous le roi Charles II et coulèrent deux avisos en réparation.

« Le sous-marin inconnu plongeait aussitôt.

« Il reparaissait moins d'une demi-heure plus tard devant Chatham, et soumettait la ville à un véritable bombardement.

« La caserne des ***Royal-Light-Infantry,*** le bâtiment des ***Royal Engineers Institute,*** la caserne des ***Royal Marines*** furent bientôt en flammes.

« Deux navires en réparation, le cuirassé ***Uranus*** et le croiseur de première classe ***Adventure,*** atteints par les projectiles, coulèrent. Il y a plusieurs centaines de morts et de blessés.

« Avant qu'on ait pu intervenir, le sous-marin pirate disparaissait dans les eaux de la Medway !

« Il n'avait pas fini ses déprédations.

« Avec une audace inconcevable, il s'était dirigé vers les docks de Tilbury, où il a coulé plusieurs paquebots : le ***Zeelandia,*** de la ***Batavier Line,*** courrier de Flessingue ; le ***Belgravia,*** de la ***Peninsular and Oriental Company,*** courrier des Indes ; et enfin le ***Pathan***, courrier de Chine et du Japon.

« Le ***Pathan,*** qui était en partance, avait plus de huit cents passagers à bord. Sur ce nombre, près de cinq cents ont été tués ou blessés. Un grand cargo, le ***Baroda,*** a coulé avec sa cargaison de coton.

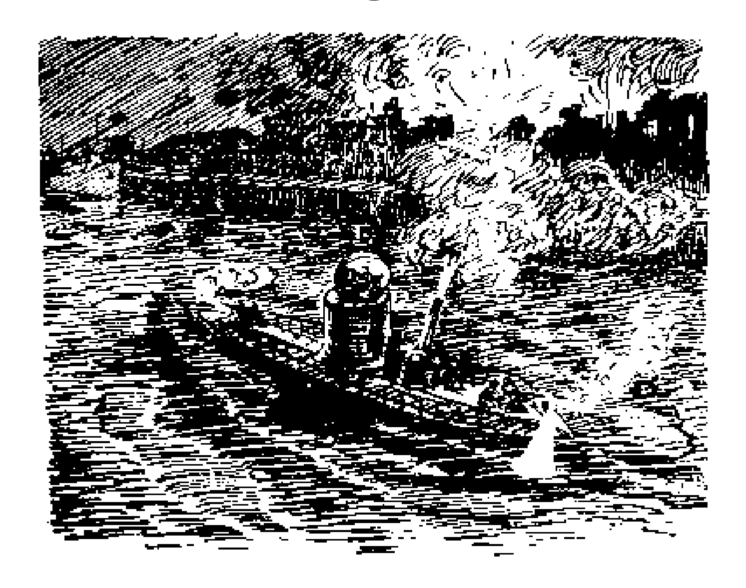
« Le bombardement des docks de Tilbury, qui a duré une dizaine de minutes, a été entendu de Londres, y causant une intense sensation.

« Plusieurs canots automobiles, appartenant soit à la police, soit à de courageux citoyens, avaient essayé de s'approcher du pirate, pendant le bombardement. Ils ne l'ont pu : aux deux extrémités du pont du sous-marin, des bandits se tenaient avec des mitrailleuses qui empêchèrent toute intervention.

« Son œuvre de mort et de ruine accomplie, le sous-marin plongea jusqu'à ce que, seule, la coupole surmontant sa tourelle affleurât la surface de l'eau. Puis il partit à une vitesse que des témoins qualifiés évaluent à soixante milles à l'heure, au moins, vitesse qu'aucun navire même de surface n'a jamais approchée.

« L'émotion et aussi la consternation sont énormes à Londres et dans tout le Royaume-Uni. L'opinion publique britannique est unanime pour estimer qu'il faut en finir avec Sarraskine, à n'importe quel prix.

« Ajoutons que le bruit court que l'Amirauté britannique aurait reçu un nouveau message du bandit. »



AUX DEUX EXTRÉMITÉS DU PONT DU SOUS-MARIN, DES BANDITS SE TENAIENT AVEC DES MITRAILLEUSES QUI EMPÊCHÈRENT TOUTE INTERVENTION.

D'Harteaux avait lu ces dépêches d'un seul trait. Après ce qu'il avait vu, il était incapable de s'étonner de quoi que ce fût.

Il froissa le journal, le fourra dans sa poche.

Autour de lui, la plupart des passants lisaient, eux aussi, les incroyables nouvelles. Des commentaires indignés s'échangeaient.

D'Harteaux, hâtivement, fouilla ses poches. Il réunit l'argent qui lui restait et bondit vers la gare. Au guichet, il apprit avec soulagement qu'il possédait une vingtaine de francs de plus que ne coûtait le billet pour Londres.

De ce côté, tout allait bien ; mais il n'avait pas de passeport. Cependant, il fallait agir.

— Tant pis ! À Douvres, je m'expliquerai et demanderai à être accompagné jusqu'à Londres ! Il n'y a plus un instant à perdre !

« Quand même, si, au lieu d'être recueilli par un voilier, je l'avais été par un vapeur, je serais ici depuis un mois et rien de ceci ne serait arrivé !

Il prit son billet et attendit le premier train pour Calais.

À midi, il débarquait à Douvres.

Dans la salle des passeports, il expliqua qu'il n'avait pas le sien et demanda à être amené devant le commandant du port, pour une communication extrêmement urgente. On le conduisit dans le bureau du commissaire spécial du port.

D'Harteaux demanda à être laissé seul avec le magistrat, et, sa requête accordée, après qu'on se fût assuré qu'il n'avait pas d'armes sur lui, il fit connaître qui il était, expliqua qu'il avait sur lui le plan du repaire de Sarraskine et demandait d'être laissé libre de partir sur-le-champ pour Londres afin de se rendre à l'Amirauté.

Le commissaire du port de Douvres était un homme de décision.

— Je ne veux pas vous faire manquer le train spécial ! dit-il à d'Harteaux. Partez donc. Un de mes hommes va vous accompagner. Je suppose que vous dites vrai, sinon, cela vous coûterait cher ! Je vous en avertis !

— Ai-je l'air d'un fou ou d'un farceur ? demanda simplement l'ancien officier de marine.

Dix minutes plus tard, il s'installait dans un compartiment de deuxième classe du rapide de Londres avec, à ses côtés, un détective en civil.

À deux heures et quart, d'Harteaux et son « ange gardien » sortaient de la gare de Charing-Cross et sautaient dans un taxi qui les conduisait en quelques minutes devant les vastes bâtiments de l'Amirauté britannique.

XXXVIII

Loin d'être pour Jacques d'Harteaux une cause de gêne, le détective qui l'accompagnait devait, au contraire, faciliter sa mission.

Grâce à lui, d'Harteaux put sans délai pénétrer dans les bureaux de l'Amirauté ; on le conduisit, avec le policier, dans le cabinet d'un chef de bureau, lequel, après avoir entendu le récit de l'ancien lieutenant de vaisseau, déclara qu'il allait en référer à ses chefs :

— C'est au premier lord de l'Amirauté que je désire parler ! insista d'Harteaux. Il s'agit d'en finir avec Sarraskine, à condition d'agir sans tarder. Toute minute perdue peut être cause des plus graves désastres !

Ces paroles étaient pour le moins inutiles.

Douze heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis le féroce raid de Sarraskine le long des rives de la Tamise et, à l'Amirauté, aussi bien que dans Londres et dans toute l'Angleterre, l'émotion était loin d'être calmée.

En tout autre moment, d'Harteaux n'aurait pas eu la moindre chance d'être reçu par le premier lord. Mais, puisqu'il s'agissait d'une communication au sujet de Sarraskine, tout obstacle tombait.

Un capitaine de vaisseau arriva peu après dans la pièce où d'Harteaux attendait avec le détective.

— Vous savez quelque chose sur Sarraskine ? dit-il après avoir dévisagé d'Harteaux d'un œil méfiant et scrutateur. Qu'est-ce que c'est, au juste ?

— Le plan d'un de ses repaires, que j'ai pu enlever dans un sous-marin lui appartenant, où je m'étais caché ! Mais c'est le premier lord que je désire voir !

— Difficile, sir ! Il est en conférence avec les lords de la mer !

— Dites-lui que je suis Jacques d'Harteaux, ancien lieutenant de vaisseau de la marine française, que j'ai pu, il y a deux mois, m'introduire dans le repaire de Sarraskine, à Diego-Ramirez, que je me suis caché à bord d'un sous-marin de Sarraskine, que j'ai pu y prendre copie du ***gisement*** d'un de ses établissements.

« J'ai cette copie. ***Ce repaire est situé en territoire britannique***, ***dans les Shetlands !***

« Ajoutez que j'ai pu m'échapper du sous-marin pirate aux environs de l'île de Fernando de Noronha, il y a six semaines, pendant que le sous-marin tentait de torpiller le destroyer américain ***Camden***.

« J'ai été recueilli par un voilier français et suis arrivé ce matin en rade de Dunkerque !

— Le premier lord aura terminé sa conférence vers quatre heures, je pense, sir ! À ce moment, je lui ferai connaître votre visite ! Je ne peux rien d'autre ! Quand bien même le salut de l'Angleterre en dépendrait ! fit le vieil officier.

Insister eût été inutile. D'Harteaux le comprit.

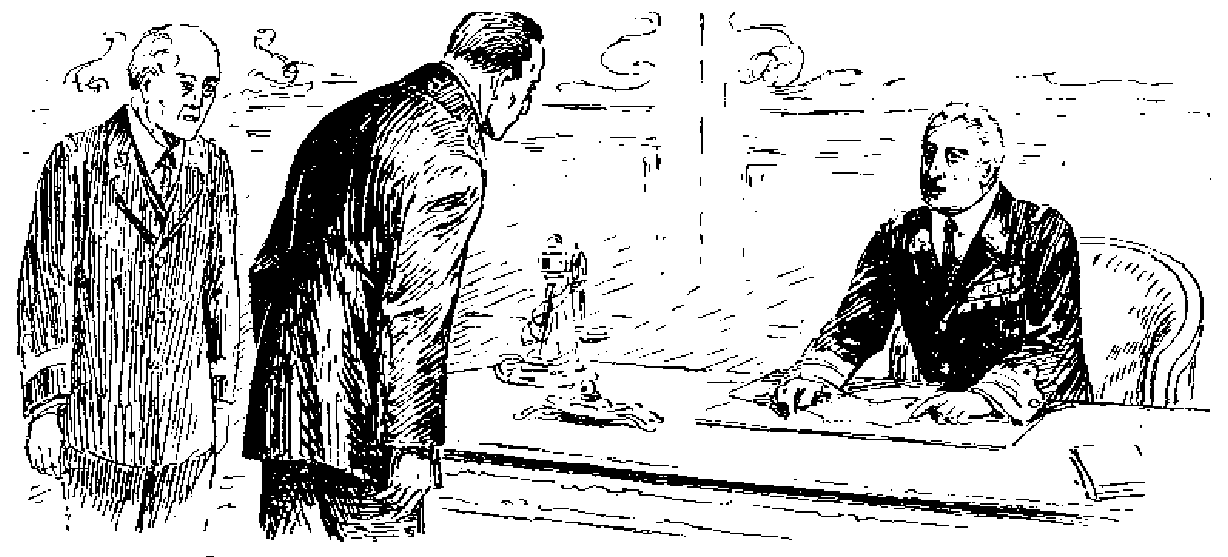
Ce ne fut qu'à cinq heures qu'il put être reçu.

Un huissier vint le chercher.

Flanqué du vieux capitaine de vaisseau, il traversa d'innombrables bureaux, franchit des couloirs, des antichambres à ne savoir les compter, et, finalement, passa à travers une enfilade d'immenses et somptueux salons ornés de portraits d'amiraux et de modèles de navires illustres.

Une dernière porte s'ouvrit devant lui. Et il fut dans le cabinet du premier lord.

Sir Austen Ferghan of Galloway, un des grand amiraux de la guerre, était assis devant un vaste bureau, le même bureau qui, au cours des luttes de l'Angleterre contre Napoléon, avait servi à lord Saint-Vincent.



— Je vous remercie, Mylord ! fit d'Harteaux en s'inclinant.

C'était un homme de haute stature, visage rasé, teint de brique, cheveux blancs, drus, œil vert au regard à la fois calme et aigu.

Il considéra Jacques d'Harteaux ; ses yeux se rencontrèrent avec ceux de l'ancien officier de marine et cela dut lui suffire, car il articula d'une voix grave :

— Monsieur Jacques d'Harteaux, ancien lieutenant de vaisseau ! Vous commandiez un petit bateau, un schooner, la ***Vigilancia !*** Le rapport du capitaine Chatfield, de l'***Auckland***, vous mentionne.

« Feu le commodore Buckridge, de la marine américaine – et une lueur de mépris passa dans les yeux du premier lord en prononçant ces mots : « marine américaine » a nourri contre vous certains doutes ***que nous ne partageons pas***.

« Veuillez, s'il vous plaît, me rappeler comment vous êtes ici ?

D'Harteaux s'inclina.

Ayant brièvement remercié sir Austen Ferghan de ses paroles de confiance, il fit, sans phrases inutiles, le récit de ses aventures à partir du moment où il avait quitté l'***Auckland,*** désemparé devant l'île nouvelle et s'était rendu à l'île de Diego-Ramirez.

En terminant, il tendit au premier lord le petit plan qu'il avait copié sur le carnet de maroquin, dans le salon du sous-marin.

Lord Austen Ferghan, sans mot dire, prit le papier et l'examina longuement :

— Je vois où c'est ! murmura-t-il. Tout me paraît indiquer que ce croquis est exact.

» Il importe d'agir vite et secrètement. Il y a un train pour Aberdeen à 19 h. 17. Vous avez le temps de le prendre, capitaine d'Harteaux ! Vous dînerez dans le wagon-restaurant.

« À Aberdeen, dès votre arrivée, vous vous rendrez à l'arsenal et demanderez le commandant John Smith. Il aura reçu des ordres.

« Je pense que, comme miss Montagu est, selon toutes probabilités, dans le repaire de Sarraskine, vous serez heureux d'accompagner nos forces.

— Je vous remercie, mylord ! fit simplement d'Harteaux, en s'inclinant.

Lord Austen Ferghan se leva. L'audience était terminée.

D'Harteaux et son guide, le vieux capitaine de vaisseau, se retirèrent.

À 19 h. 17 d'Harteaux quittait Londres dans le rapide d'Écosse.

À l'arsenal d'Aberdeen où il se rendit le lendemain matin, aussitôt arrivé, on le conduisit devant un officier qui lui déclara que le commandant John Smith l'attendait à bord de son sous-marin ***G-23***, accosté dans la darse n° 2.

Un marin l'y guida.

Le commandant Smith était en conférence avec un mécanicien dans la chambre de manœuvre du sous-marin.

— Soyez le bienvenu à bord, capitaine d'Harteaux, l'accueillit-il. Nous partons dans une demi-heure. Le steward va vous conduire à votre cabine. Veuillez vous considérer ici comme notre hôte !

D'Harteaux, touché, remercia. Sa cabine, contiguë à celle du commandant, était située au centre du navire, une petite chambre carrée, aux parois de tôle blanche, aux

meubles d’acier. Sur le divan, une malle était ouverte et contenait tout un assortiment de vêtements, de linge, de chaussures. Rien n’avait été oublié.

D’Harteaux, après avoir remis un peu d’ordre dans sa toilette, revint dans la chambre à manœuvre où le commandant Smith le présenta à plusieurs officiers qui venaient d’arriver à bord.

— Capitaine Mac Donald, du ***B-41*** ; capitaine Rowlandson, du ***A-61*** ; capitaine Hewlett, du ***A-52 :*** capitaine Moresby, du ***M-153***.

Salutations, poignées de mains. L’on causa pendant quelques minutes. Le moment de l’appareillage approchait. Un sous-officier vint remettre un message au commandant Smith.

— Gentlemen, dit-il, tout est prêt ! Veuillez rallier vos bâtiments. Nous partons. Marche en surface, ligne de file jusqu’à nouvel ordre !

Quelques instants après, le commandant Smith et d’Harteaux furent seuls dans la chambre de manœuvre.

— Vous pouvez rester avec moi, capitaine ! fit Smith. La manœuvre vous intéressera, quoique le ***G-23*** soit une de nos plus vieilles unités sous-marines.

« Mais le navire est tout à fait indiqué pour la mission dont nous sommes chargés. Si nous étions détruits, il n’y aurait pas grande perte pour la flotte !

— Au point de vue du matériel, peut-être ! crut devoir objecter d’Harteaux, avec un sourire.

Des sonneries électriques tintèrent. Des coups de téléphone furent lancés.

Plusieurs marins et officiers mariniers vinrent prendre place devant les différents leviers et roues de manœuvre.

Le capitaine Smith, suivi d'un officier-marinier et de d'Harteaux, grimpa au sommet de la tourelle où se trouvaient les appareils de manœuvre pour la marche en surface.

Les amarres qui retenaient au quai le sous-marin furent larguées.

Le *G-23* déborda, et, à petite vitesse, quitta l'Albert-Basin ; il franchit les écluses du bassin à flot, et, à l'allure de dix nœuds, longea la côte d'Écosse.

D'Harteaux put bientôt apercevoir, derrière lui, quatre autres sous-marins, à peu près identiques.

— Nous serons demain à l'aube au point indiqué par les coordonnées que vous avez copiées, capitaine ! lui expliqua le commandant Smith.

« Regardez la carte ! À cet endroit, il y a un plateau, je ne dirai pas sous-marin, puisqu'à marée haute il affleure la surface de l'océan, et à marée basse il est entièrement découvert.

« Ce plateau s'étend sur trois milles environ, du Nord au Sud, et sur un demi-mille de l'Est à l'Ouest.

« Un peu plus au Nord se trouve l'îlot de Black-Horse, un rocher pierreux, aride et désert, que les habitants des Shetlands croient hanté…

« Il se peut que, sous ce plateau, existent des grottes sous-marines. Mais, comme elles sont obligatoirement placées au-dessous du niveau de la mer, je me demande comment on peut y vivre ! Nous le verrons !

« … Nous sommes cinq sous-marins de petit tonnage. S'il y a une galerie, un passage, nous le forcerons, quand même nous devrions tous y rester !

« Pendant ce temps, une douzaine de grands chalutiers, munis de filets et de puissantes bombes, qui partent aujourd'hui de Helmsdale, dans le Sutherland, organiseront un blocus serré autour des récifs. Les pirates, s'ils sont là, ne pourront nous échapper !

« … Mes ordres sont : ***quelles que soient les pertes, aboutir !***

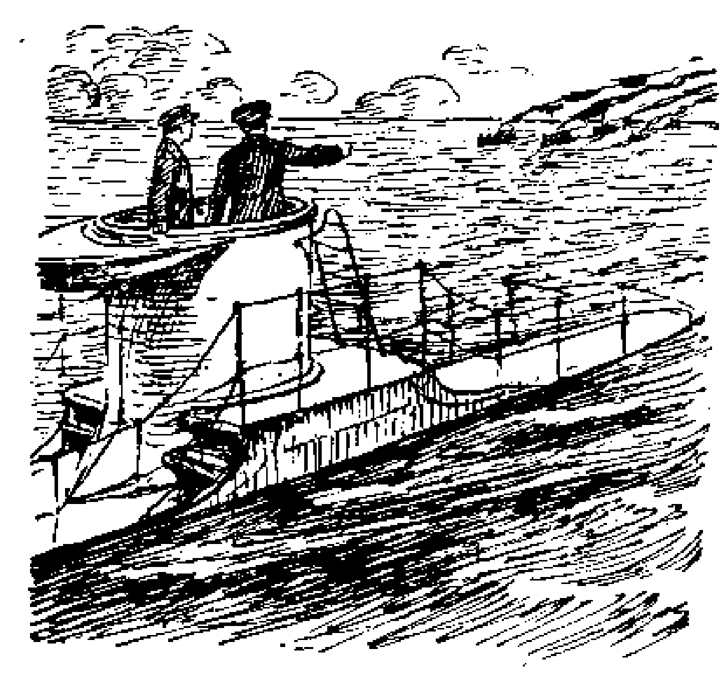
« J'aboutirai !

— J'en suis persuadé, commandant, fit d'Harteaux.

Pendant quelques minutes les deux hommes n'échangèrent plus un mot.

La mer, d'un vert-noirâtre, était hérissée de petites vagues qui venaient clapoter contre les flancs d'acier du sous-marin. Une faible brise de Nord soufflait, chassant dans le ciel pâle quelques rares nuages en formes de balles de coton. Vers l'Ouest, la côte montagneuse et dentelée de l'Écosse se dessinait nettement.

Au large, des flottilles de *trawlers* – chalutiers – se distinguaient, marchant à petite allure, deux par deux, leurs courts tuyaux lâchant des tourbillons de fumée noire.



Les chalutiers qui avaient rejoint, naviguaient maintenant par groupes de deux.

Le long du mât d’acier télescopique supportant l’antenne de T.S.F., fixé contre la partie arrière de la tourelle de navigation du sous-marin, de petits pavillons, par instants, montaient et descendaient, des signaux destinés aux autres navires de la flottille.

Vers quatre heures de l’après-midi, la pointe de Peterhead fut dépassée : les cinq sous-marins tirèrent droit sur les îles Orkneys qu’ils atteignirent dans la nuit.

Le temps se maintenait beau et froid. Les derniers nuages avaient disparu de la voûte céleste.

D’Harteaux, qui s’était couché vers dix heures du soir, se leva aux premières lueurs de l’aube.

Le commandant Smith venait d’arriver sur la tourelle lorsqu’il y monta lui-même.

— Bonjour, capitaine ! lui dit-il, la main tendue. Vous avez passé une bonne nuit ? Très heureux ! Vous voyez l’îlot,

sur bâbord ? C’est Fair-Island ! Dans deux heures, nous serons à destination !

D’Harteaux prit les jumelles que l’Anglais lui tendait et regarda dans la direction indiquée : Fair-Island, un îlot rocheux aux formes tourmentées, se distinguait, tout gris dans le ciel couleur d’opale.

— Et voilà les chalutiers, reprit Smith en désignant plusieurs points noirs qui se silhouettaient sur le fond plus clair des côtes des îles Orkneys.

« … Nous allons bientôt apercevoir l’îlot de Black-Horse, qui est assez élevé ! Ça va être le moment de faire attention !

À gauche du compas de route, un petit pupitre de cuivre bruni était fixé.

Sur ce pupitre, abritée par une mince feuille de gélatine, une carte à grand point des Shetlands était placée, de telle façon qu’une partie seule en était visible.

Le commandant Smith fit signe à d’Harteaux de s’approcher et lui montra une petite croix tracée au crayon.

— Vous voyez ? 6o° 57’ 30’ de latitude Nord et 3^0 07’ 40” de longitude Ouest ? ***C’est à moins d’un demi-mille au sud de Black-Horse***. Les coordonnées sont précises. ***Ce point correspond exactement à la frange Sud du banc de rochers indiqués ici.***

« Prendre le roc carré par le sommet de l’île Black-Horse, dit votre document. Ce *roc carré* doit être visible. La ligne idéale qui l’unit au sommet de Black-Horse désigne certainement un chenal, mais un chenal qui, s’il conduit quelque

part, doit être un chenal sous-marin, qui est indiqué par l'entaille Z ?

« … Attendons ! »

Smith, de ses puissantes jumelles périscopiques, balaya l'horizon.

Les cinq sous-marins avaient légèrement ralenti, de façon à permettre aux chalutiers de les rejoindre. Ceux-ci, entre temps, s'étaient rapprochés.

— De bons bateaux, et qui ont chassé les sous-marins allemands pendant la guerre, reprit Smith, à mi-voix. Ils ne sont pas très rapides, malheureusement !

Une heure passa. Les chalutiers, qui avaient rejoint, naviguaient maintenant par groupes de deux, sur la droite de la petite escadrille.

En avant du *G-23*, en direction approximative du Nord-Ouest, une petite tache grise se dessina à l'horizon :

— L'îlot de Black-Horse ! fit le commandant Smith ; nous sommes en bonne position !

Le vent était presque tombé. Sur la mer qu'une très légère houle agitait à peine, des taches blanches apparurent au loin.

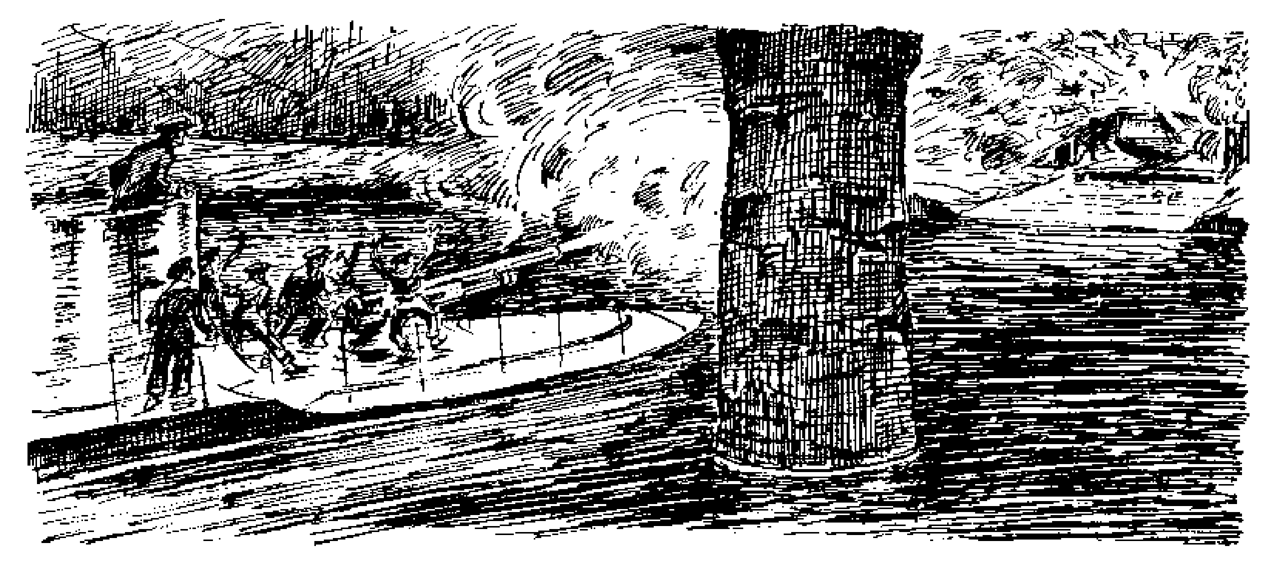
— Les récifs de Dead-Man's-Rocks ! fit Smith. À marée basse, ils sont complètement découverts ! Tout va bien ! Nous allons tenter le passage ce matin même !

Il cria quelques mots dans le porte-voix. Le sous-marin augmenta aussitôt son allure, imité par les chalutiers et le reste de l'escadrille.

— Nous sommes à trois milles à peine de Black-Horse ! Je prends un dernier relèvement et nous plongeons ! expliqua le commandant Smith.

XXXIX

Il était exactement sept heures dix-huit minutes du matin lorsque le commandant Smith, ayant mis son navire à petite vitesse, reconnut enfin le *roc carré* dont il était question dans les indications fournies par d'Harteaux.



Une nouvelle secousse faisait tressauter le petit batiment, la seconde torpille venait d'exploser.

Le *roc carré* était un cube de basalte, rongé à la base, qui paraissait tenir en équilibre par une sorte de miracle.

En apparence, la vague la plus légère eût dû le renverser, le chavirer. Et pourtant, il tenait. Et il tenait en un endroit où les tempêtes sont formidables autant que fréquentes.

— Ce roc est un ***amer***[5] ! fit Smith. Il doit être maintenu par une solide armature, qui nous est invisible.

« Peu importe ! Le « relèvement » que je viens de prendre indique que le chenal – si chenal il y a ! – se trouve exactement situé dans la direction du Nord-55-Est du monde !

« … Quant à l'entaille Z…

Le commandant Smith, pour plus de prudence, prit un second relèvement, qui lui confirma l'exactitude du premier. Il ordonna aussitôt à un de ses officiers, qui se tenait à ses côtés, de communiquer par signaux aux autres sous-marins le résultat obtenu.

Pour le reste, les commandants des quatre petits navires connaissaient ses instructions. Ils devaient attendre, à un mille des récifs, que le ***G-23*** reparût. Si, après une demi-heure comptée à partir de son immersion, il ne se montrait pas, le ***B-41*** devait à son tour plonger et tenter de savoir ce qui se passait.

Si le ***B-41*** ne revenait pas, les commandants des trois autres sous-marins devraient tenir conseil et aviser suivant les circonstances et suivant ce que leur dicteraient les événements.

— Maintenant, on va voir ce qu'on va voir ! fit Smith.

---

5 Objet ou monument remarquable servant à identifier un point quelconque.

Il redescendit à l'intérieur du sous-marin ; d'Harteaux et l'homme de barre l'imitèrent.

Les panneaux furent fermés. Dans la chambre de manœuvre, des timbres crépitèrent ; des ampoules s'allumèrent, s'éteignirent. Un ronflement sourd s'entendit, produit par l'eau qui pénétrait dans les ballasts.

Le fond, à cet endroit, était de quarante-sept yards environ, ainsi que l'avaient prouvé les coups de sonde lancés sur l'ordre du commandant de la flottille.

Ces sondages avaient révélé l'existence d'une sorte de chenal, large d'environ quarante yards et profond de quarante à soixante.

Des deux côtés, c'étaient des massifs de basalte, aux arêtes aiguës, dont le moindre contact signifiait la perte irrémédiable pour le sous-marin.

À dix-huit yards, le commandant Smith fit arrêter la descente. Les machines furent mises en marche, à petite vitesse, à aussi faible vitesse que possible, car il fallait que le petit navire avançât suffisamment pour gouverner.

Le meilleur timonier du bord, l'Écossais Bonifas Tyrrell, avait pris la barre. Rigide, les yeux fixés sur le compas gyroscopique placé devant lui, il manœuvrait délicatement la roue commandant le servo-moteur, arrêtant les embardées avant même qu'elles se produisissent : à certains frémissements de la rose de la boussole (la ***rose*** est un cadran de papier solidaire des aiguilles aimantées et qui se déplace – naturellement – au moindre changement de direction du navire), Tyrrell ***sentait,*** devinait que le sous-marin allait dévier. Il le retenait aussitôt d'un léger coup de barre. Et c'était

d'autant plus difficile que la vitesse du petit navire était faible.

Quelques minutes passèrent.

Dans la chambre de manœuvre, le silence était absolu.

Tyrrell fixait le compas de route.

Près de lui, deux sous-officiers, debout, serraient dans leurs mains les leviers des gouvernails de profondeur.

Le commandant Smith écoutait le rythme des machines et ne perdait pas de vue les différents cadrans enregistreurs, qui lui indiquaient la vitesse de son bâtiment, le nombre de tours d'hélice, la pression dans les ballasts.

De temps à autre, il levait la tête vers le miroir inférieur du périscope, placé au-dessus de lui. L'appareil, bien que rentré comme une longue-vue, fonctionnait, mais aucune image ne s'y reflétait. Les ténèbres.

— Nous devons être dans le tunnel ! Écoutez le bruissement sourd de l'eau ! La coque résonne ! murmura-t-il à l'adresse de d'Harteaux.

Celui-ci eut un petit mouvement de tête pour indiquer qu'il avait entendu et qu'il était du même avis.

Presque aussitôt, une légère, une imperceptible secousse ébranla le sous-marin.

— Nous avons heurté quelque chose ! Pourvu que ce ne soit pas avec un des gouvernails ! murmura Smith.

Une minute passa, mais le petit navire conserva sa direction, sans dévier d'une ligne, soit latéralement soit verticalement.

Smith manœuvra le périscope. D'Harteaux le vit tressaillir légèrement. Il se pencha vers le porte-voix placé à sa portée et ordonna :

— Machines, plus vite ! À cent quarante tours !

La vitesse du sous-marin augmenta. Sur un signe de Smith, d'Harteaux regarda dans le périscope et distingua nettement une lueur jaunâtre, qui venait d'en haut et s'irradiait à travers les eaux troublées par le déplacement du sous-marin.

Le foyer de cette clarté paraissait se trouver juste droit devant le petit navire !

C'était bon signe !

Bientôt, la clarté fut suffisante pour permettre de distinguer les parois du tunnel dans lequel avançait le ***G-23***.

Elles étaient effroyablement proches, ces parois ! Par moments, la coque du sous-marin devait en être à moins de deux mètres.

Soudain, le petit navire oscilla longitudinalement sur son axe, comme s'il eût voulu se dresser, la proue en l'air. Grâce à l'action des gouvernails latéraux, il fut immédiatement stabilisé.

Le commandant Smith donna un coup de périscope et rentra aussitôt l'appareil.

Les hommes étaient à leurs postes de combat.

Smith fit stopper les moteurs.

Le coup de périscope qu'il venait de donner lui avait permis de voir que son navire venait de déboucher dans un

grand bassin emplissant presque entièrement une grotte immense, haute d'une trentaine de mètres et d'un diamètre de cinq à six cents. De formidables piliers de basalte aux formes tourmentées soutenaient, ça et là, le plafond rocheux d'où pendaient des stalactites.

Certains de ces piliers, érodés par le flot, avaient été consolidés à leur base avec des briques et du ciment. De nombreuses et puissantes lampes électriques étaient suspendues entre eux.

Deux grands sous-marins, dont la tourelle centrale seule émergeait, étaient amarrés entre les piliers du centre.

Le ***G-23***, mû par la vitesse acquise, frôla une des colonnes de basalte que Smith lui fit habilement éviter et glissa obliquement, entre deux eaux, vers les deux bâtiments immobiles.

— Bâbord toute ! ordonna brusquement Smith à l'homme de barre, cependant qu'il lançait en avant l'hélice de tribord et en arrière celle de bâbord.

Le sous-marin pivota presque sur place.

Profitant de ce que ses tubes lance-torpilles se trouvaient placés perpendiculairement aux deux navires de Sarraskine, Smith, les yeux fixés sur le périscope, lança sa première torpille.

Quelques secondes, très brèves, s'écoulèrent, et, soudain, une violente secousse ébranla le ***G-23*** avec une telle violence que les filaments de plusieurs ampoules électriques se brisèrent.

Le sous-marin anglais décrivit une formidable embardée sur sa gauche, que Smith, au jugé, fit aussitôt rectifier.

Le *G-23*, continuant à décrire sa courbe à l'aveuglette, eut bientôt dépassé et contourné les deux sous-marins pirates. Smith, un peu au hasard, lâcha son second projectile.

— Tribord, la barre ! ordonna-t-il aussitôt, en faisant battre les deux hélices à toute puissance.

L'ordre était à peine exécuté qu'une nouvelle secousse fit tressauter le petit bâtiment. La seconde torpille venait d'exploser.

— Ils sont à nous ! fit Smith dont les yeux s'étaient de nouveau fixés sur le périscope.

Tout aussitôt, il ordonna aux mécaniciens de stopper, puis de faire remonter le sous-marin.

En quelques secondes, le *G-23* s'immobilisa à la surface.

Autour de lui, de violents tourbillons produits, par l'explosion des torpilles creusaient l'eau noire.

Des deux sous-marins à l'ancre, plus trace. Mais, parmi les bouillonnements de l'eau où flottaient quelques débris de câbles et de bois, des hommes barbotaient désespérément.

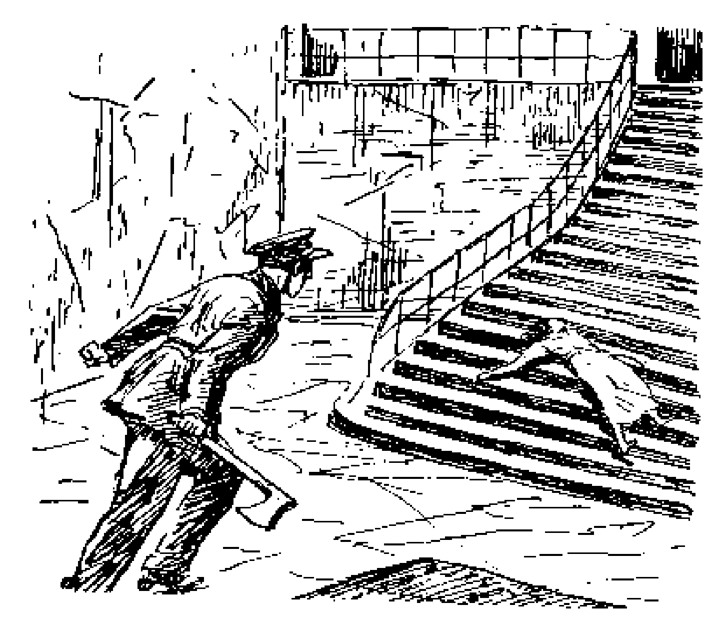
Les panneaux du *G-23* avaient instantanément été ouverts.

Smith, d'Harteaux et plusieurs marins anglais s'étaient précipités au sommet de la tourelle.

Leur tâche était loin d'être terminée ! Il y avait un troisième sous-marin, que le commandant Smith n'avait pas pu voir avec le périscope.

Il était à terre…

Le bassin emplissant la crypte était, en effet, bordé, sur une cinquantaine de mètres, d'un quai de pierres s'enfonçant dans l'eau en pente douce. Derrière ce quai, une seconde crypte, très profonde, était creusée dans le roc. Dans cette crypte, un gigantesque berceau de poutrelles d'acier roulant sur des galets posés sur une voie ferrée qui aboutissait au quai et s'enfonçait dans la mer, soutenait un grand sous-marin rouge de minium, semblable à quelque poisson monstrueux.



IL VIT DEVANT LUI UN ESCALIER QU'UNE LUEUR ROUGE ÉCLAIRAIT D'EN HAUT, ET SUR LA DERNIÈRE MARCHE UNE JEUNE FEMME ÉTENDUE INANIMÉE.

Une vingtaine d'hommes, à demi nus, armés de masses et de vérins, travaillaient fébrilement à retirer les cales retenant le berceau, afin de le faire glisser sur ses rails.

Ils voulaient, évidemment, renflouer le sous-marin le plus rapidement possible.

L'effet de surprise obtenu par le commandant Smith était maintenant dissipé. Si le sous-marin rouge parvenait à regagner son élément, le ***G-23*** serait sinon perdu, du moins dans une situation critique.

À l'avant du sous-marin rouge, des hommes s'agitaient autour d'un engin qui ressemblait assez à un lance-torpilles ou à un canon.

Sans que Smith eût eu besoin de parler, les marins anglais avaient bondi vers le canon de 102 millimètres placé à l'avant de la tourelle du ***G-23***.

Désormais, c'était un match entre les deux sous-marins, à qui tirerait le premier.

Les deux navires étaient distants de moins de cent mètres. Le coup était sûr !

Les Anglais devaient gagner d'une longueur, si l'on peut dire !

Et ce fut grâce à d'Harteaux qui, bousculant le second-maître canonnier qui n'en finissait pas de viser, pointa le 102 millimètres et fit feu, une seconde peut-être avant le sous-marin pirate.

L'obus alla frapper l'affût du canon du navire de Sarraskine, le faisant voler en pièces, tuant ou blessant tous les hommes qui étaient autour de lui.

Les Anglais poussèrent un formidable hurrah.

— Chargez ! ordonna d'Harteaux aux marins groupés derrière lui.

Ce fut vite fait ! Et un second obus partit, qui fracassa plusieurs poutrelles du berceau et ouvrit une large brèche dans la coque du sous-marin pirate.

Le berceau, disloqué par la secousse, craqua et commença à se disloquer, en accordéon.

Soudain, il glissa sur ses rails, cependant que les quelques hommes-bleus non atteints par les éclats du second projectile s'enfuyaient à toutes jambes et disparaissaient dans une galerie, au fond de la seconde crypte.

Les craquements continuaient. Le berceau, complètement ruiné, s'affaissa d'un coup, quelques mètres avant d'atteindre le bord de l'eau.

Le sous-marin rouge se coucha sur le flanc, une gerbe de flammes jaillit de sa tourelle, qui vola en éclats avec une épouvantable détonation.

De toutes parts, des fragments de tôles et de machines jaillirent vers la voûte qui résonna lugubrement.

Deux des piliers de granit, fendus par la secousse, s'abattirent dans l'eau noire, par blocs de plusieurs tonnes. L'un d'eux tomba à quelques mètres à peine de l'avant du ***G-23***.

Les lampes électriques s'éteignirent.

Pendant quelques secondes, une obscurité horrible régna dans la grotte, parmi des cris et des plaintes.

Mais un jet de lumière violette jaillit du projecteur du ***G-23*** et fit le tour de la crypte :

— Un canot à la mer ! tonna le commandant Smith qui, de la tourelle centrale, n'avait rien perdu de ce qui se passait.

— Permettez-moi de m'y embarquer, commandant ! s'écria d'Harteaux. Ma fiancée… est peut-être ici !…

— Je sais. Embarquez ! Lieutenant Clifden ! Dans le canot avec une mitrailleuse et huit hommes ! Vite !

Ce dernier mot était bien inutile. Les Anglais, enthousiasmés, se démenaient comme des démons. En moins d'une minute, ils mettaient le canot à la mer, y embarquaient la mitrailleuse, y descendaient eux-mêmes et voguaient vers le petit quai. L'embarcation s'y échoua presque aussitôt.

Tandis que deux marins restaient dedans avec la mitrailleuse, prêts à repousser un retour offensif des hommes-bleus s'il se produisait, d'Harteaux, le lieutenant Clifden et les six autres matelots, pistolets d'une main, torches électriques de l'autre, débarquaient et bondissaient vers la seconde crypte.

Après avoir contourné les débris du sous-marin rouge, parmi lesquels plusieurs pirates, blessés à mort, gisaient, sanglants et geignants, ils distinguèrent une vaste muraille de briques construite sur la droite de la grotte.

Plusieurs grandes fenêtres y étaient percées. À travers les vitres de ces fenêtres, des lueurs écarlates filtraient.

D'Harteaux, le premier, atteignit la porte aménagée à la base de la muraille, une porte de tôle, et qui était fermée.

Jetant son pistolet automatique pour faire plus vite, il arracha de sa ceinture la lourde hache dont il s'était muni à tout hasard.

De toutes ses forces, il l'abattit contre la tôle qui résonna lugubrement, mais tint bon.

D'Harteaux redoubla de violence : au quatrième coup, un des deux battants, arrachés de ses gonds, s'abattit à l'intérieur.

D'Harteaux, sa hache en main, franchit le seuil.

Il vit devant lui un escalier, qu'une lueur rouge éclairait d'en haut, et, sur les dernières marches une jeune femme, étendue, inanimée.

D'Harteaux reconnut miss Annie Montagu, sa fiancée…

XL

Comme un fou, d'Harteaux bondit vers la jeune fille. Il la souleva, se demandant si elle vivait encore.

Des cris le firent sursauter. Des détonations claquèrent autour de lui. Il leva la tête. À quelques marches au-dessus de lui, plusieurs hommes bleus venaient d'apparaître, aussitôt salués par une salve des pistolets automatiques des matelots anglais. Deux d'entre eux tombèrent. Les autres, ensemble, lancèrent les projectiles qu'ils tenaient en mains et qui, passant par-dessus la tête de l'ancien lieutenant de vaisseau, allèrent s'abattre sur les dalles.

D'Harteaux entendit des détonations sèches, suivies aussitôt de cris de douleur. C'étaient des grenades que les hommes bleus avaient lancées.

Un éclat avait dû atteindre miss Montagu, car, ranimée soudain, elle eut un violent tressaillement, ouvrit les yeux, poussa un cri d'horreur et d'épouvante et vit d'Harteaux.

— Annie ! s'écria l'officier français, éperdu.

— Oh ! Jacques ! Vous ! Fuyez ! Fuyez ! ***Tout va sauter !*** articula-t-elle d'une voix rauque, en même temps que, d'un instinctif sursaut, elle se dégageait et se redressait.

Éperdu, d'Harteaux regarda autour de lui. Des six marins anglais, quatre n'étaient plus que des débris sanglants,

et les deux autres, atteints à mort, se tordaient sur le sol en gémissant.

Le lieutenant Clifden avait eu la tête arrachée.

Immobiles sur les marches supérieures, les hommes bleus avaient porté la main à leurs ceintures pour y prendre de nouveaux projectiles destinés à en finir avec le dernier survivant, avec d'Harteaux.

Toute cette scène n'avait duré que quelques brèves secondes.

L'officier français, sa hache levée, se rua soudain dans l'escalier.

La rage, le désespoir, la fureur faisaient bouillir son sang.

En trois bonds, il fut sur les hommes bleus ; ce fut si rapide, si inattendu, que les pirates n'eurent pas le temps de lancer leurs grenades.

Par deux fois, la hache de d'Harteaux siffla et retomba, fendant deux crânes jusqu'au menton.

Il vit un poignard luire devant lui. Sa hache frappa une troisième fois, tranchant net le bras qui tenait le poignard.

Comme en un rêve, d'Harteaux vit fuir les deux hommes bleus encore debout. Ils disparurent à l'étage supérieur.

— Jacques !… Fuyez ! Vite ! Je vous en supplie ! Tout va sauter ! entendit-il.

C'était Annie Montagu.

Il jeta à la ronde un regard ardent et, cachant derrière son dos sa hache luisante de sang, rejoignit la jeune fille.

— Vite ! *Je sais !* Tout va sauter ! répéta Annie Montagu.

Jacques d'Harteaux, de sa main libre, la saisit par le bras et l'entraîna au dehors. Il la sentit qui titubait.

Hors de la mystérieuse bâtisse, c'étaient les ténèbres, troublées seulement par la faible clarté rouge qui s'échappait à travers les fenêtres des étages supérieurs.

D'Harteaux n'avait pour se guider que le halo blanc-violet produit par le projecteur du *G-23*, qu'il apercevait, venant de la première crypte.

— Vite ! Vite ! répéta la jeune fille.

D'Harteaux se rendit compte qu'elle allait tomber. Il la saisit, la souleva. Elle laissa échapper un cri de souffrance. Il se souvint qu'elle avait dû être blessée par un éclat de grenade.

Hors de lui, désespéré, il bondit en avant en la tenant dans ses bras.

Il distingua bientôt, vers le quai, le point lumineux de la torche électrique d'un des deux marins restés dans l'embarcation.

En quelques instants, il l'eut rejoint.

— Et les autres, sir ? demanda l'homme.

— Morts ! Tous ! Nagez à bord, vite, ou nous sommes perdus !

L'Anglais, ahuri, ne répondit pas. Il aida d'Harteaux à étendre la jeune fille, à demi inconsciente, sur un des bancs.

Les deux marins se mirent aux avirons.

Dans les cryptes, des grondements sourds retentissaient…

Le canot, rapidement, eut atteint le sous-marin et s'immobilisa contre l'échelle extérieure de la tourelle.

— Le lieutenant Clifden ? Les hommes ? demanda le commandant Smith, qui attendait.

— Morts, tous, mais je les ai vengés ! Voici miss Montagu… elle dit que tout va sauter !

— Oui ! fit d'une voix faible la jeune fille qui avait entendu. Je sais… Je vous dirai !… Tout va sauter !… Tout de suite !

Le commandant Smith s'attendait aux pires éventualités. Rapidement, miss Montagu fut montée à bord et transportée dans une cabine. Le canot fut mis en place, les panneaux fermés et le ***G-23*** s'immergea.

Smith le mit doucement en marche. Il dut serpenter à travers les piliers de basalte et les débris des deux sous-marins qu'il avait coulés.

Il avait eu la précaution, heureusement, de repérer avec soin l'emplacement du tunnel faisant communiquer la crypte avec l'extérieur.

Le ***G-23*** s'y engouffra.

Au risque de le briser contre les parois, Smith, aussitôt, lança les machines à toute vitesse. Il voulait déboucher au

dehors avant la catastrophe qu'il pressentait imminente, et avant que le *B-41* s'engageât dans la galerie.

La chance le favorisa.

Moins de cinq minutes plus tard, le périscope lui révéla qu'il était hors du tunnel. Il revint en surface, fit ouvrir les panneaux, et alors…

Entre le banc de rochers d'où arrivait le *G-23* et l'îlot de Black-Horse, la mer, soudain, sembla se gonfler ; elle bouillonna, comme secouée par un mascaret cyclopéen. Une masse d'eau écumante, épaisse de cinquante mètres, peut-être, monta vers le ciel bleu, à quarante mètres de hauteur, et s'écroula avec un bruit de tonnerre, en produisant un remous, qui secoua le sous-marin à croire qu'il allait chavirer et se propagea sur un rayon de plusieurs milles.

La mer, peu à peu, reprit son calme.

Le *G-23* eut rapidement rejoint le reste de la flottille, qu'il atteignit juste au moment où le *G-41* allait partir pour explorer le tunnel.

Le commandant Smith apprit presque aussitôt que deux chalutiers venaient d'être coulés, par des mines ou par des torpilles ? On ne le sut jamais.

Miss Montagu était dans un état de faiblesse extrême. Mais sa blessure – à l'épaule – causée par l'éclat de grenade, n'était pas grave.

Sans attendre d'être pansée, elle avait courageusement fait demander au commandant du sous-marin de venir lui parler.

Aussitôt son navire en surface, le commandant Smith se présenta dans la cabine occupée par la jeune fille. D'Harteaux y était déjà, il n'est pas besoin de le dire.

Annie Montagu, en quelques phrases, raconta comment, après avoir été enlevée dans une automobile, quelques mois auparavant, on l'avait endormie avec un soporifique.

Elle s'était réveillée – elle ne savait pas combien de temps après dans une chambre donnant dans la seconde crypte.

Depuis, elle avait été assez bien traitée. On avait mis du linge, des vêtements à sa disposition. Chaque soir, elle trouvait dans sa chambre, sur une table, des aliments préparés à son intention. Mais personne ne lui avait jamais adressé la parole.

Elle était libre de se promener dans la seconde crypte et sur le quai de la première.

Au moment de l'apparition du ***G-23*** dans le bassin de la première crypte, elle était dans sa chambre ; elle lisait un des quelques livres – des romans insipides – mis à sa disposition, lorsqu'elle avait entendu des explosions sourdes.

Elle s'était doutée que quelque chose d'anormal se passait et avait voulu sortir de la maison. Mais, avant qu'elle eût pu seulement quitter sa chambre, elle avait entendu se refermer la porte de fer du rez-de-chaussée.

Elle avait ouvert sa fenêtre, avait vu des hommes bleus qui couraient, comme affolés.

De nouvelles détonations étaient parvenues à ses oreilles. Elle avait entendu un bruit de galop dans les couloirs de la maison et dans l'escalier. Et une voix, ***quelle avait***

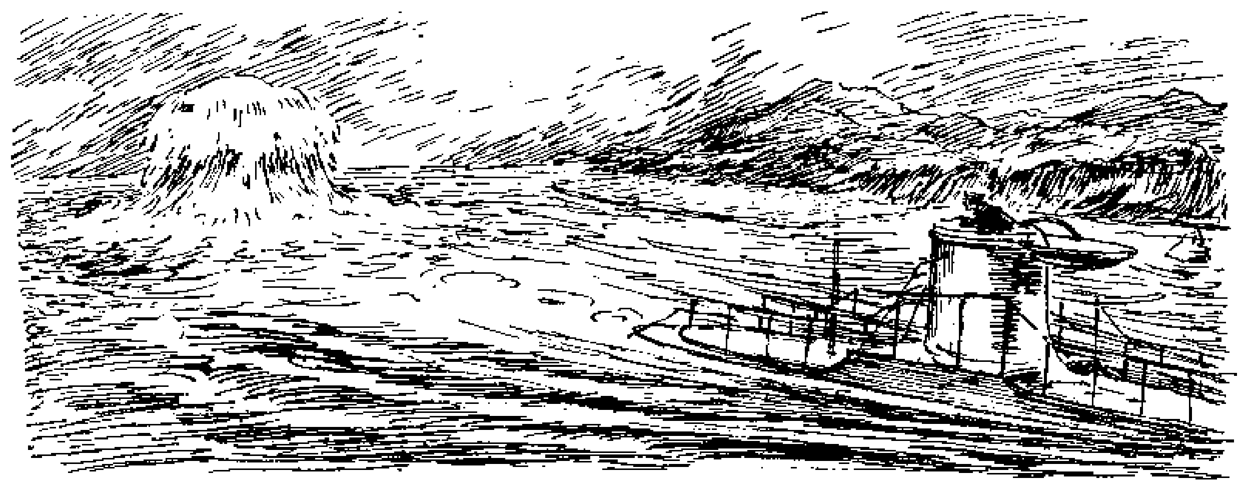
déjà entendue la nuit où elle avait été enlevée du manoir de Thornsdale, avait crié :

— Les trois sous-marins sont détruits ! Il faut fuir par les galeries ! ***S'ils nous poursuivent, ils sont perdus ! Je vais faire sauter les réserves d'explosifs ! Dépêchons !*** On les arrêtera un peu à la bombe, s'ils viennent ici ! Nous aurons juste le temps… de…

La jeune fille n'en avait pas entendu plus. Le galop, dans les couloirs, s'était encore précipité.

Affolée, Annie Montagu avait ouvert la porte de sa chambre. Elle avait couru vers l'escalier. Et, comme elle en descendait les premières marches – sa chambre était au premier étage – elle avait entendu courir derrière elle. Elle s'était retournée. Elle avait vu arriver plusieurs hommes bleus dont un l'avait rejointe et lui avait porté en plein front, comme elle se retournait, un furieux coup de la crosse d'un pistolet automatique.

Elle était tombée sans connaissance et était revenue à elle sous la douleur causée par une nouvelle blessure…



UNE MASSE D'EAU ÉCUMANTE, ÉPAISSE DE CINQUANTE MÈTRES, PEUT-ÊTRE, MONTA VERS LE CIEL A QUARANTE MÈTRES DE HAUTEUR, ET S'ÉCROULA AVEC UN BRUIT DE TONNERRE.

Les sous-marins n'avaient plus rien à faire devant les récifs de Black-Horse. Ou Sarraskine avait péri, et, dans ce cas, le but de l'expédition était atteint, ou bien, en fuite, il était loin. Quoi qu'il en fût, son repaire était bien détruit.

Le lendemain, la petite flottille était de retour à Aberdeen.

D'Harteaux et miss Montagu débarquaient aussitôt. Et le commandant Smith, après un rapide échange de télégrammes avec l'Amirauté, partait.

Sarraskine ? Depuis la destruction de son repaire de l'îlot de Black-Horse, nul n'en a plus jamais entendu parler.

A-t-il péri dans les ruines de son établissement avec ses hommes bleus, ou bien a-t-il réussi à fuir sur quelque navire sous-marin ?



D'HARTEAUX SE RENDIT COMPTE QU'ELLE ALLAIT TOMBER. IL LA SAISIT, LA SOULEVA.

Est-il en train de préparer de nouveaux méfaits ? On l'ignore. L'avenir seul le dira ! ***À moins que, plus simplement**, **l'extraordinaire vieillard soit mort en fuyant Diego-Ramirez ou au cours de son expédition contre les ports de la Tamise et de la Medway ?*** Cette hypothèse expliquerait la relative facilité avec laquelle a été envahi et anéanti son repaire des Shetlands !

Ce qui est à déplorer, c'est qu'on n'ait pu s'emparer d'un seul de ses hommes-bleus. Leur autopsie, leur dissection auraient permis de savoir comment Sarraskine avait résolu le problème de faire du mammifère qu'est l'homme un amphibie.

Sans doute le saura-t-on quelque jour, les possibilités de la science étant infinies !

Le secret de la vitesse stupéfiante des sous-marins du bandit est également perdu, mais peut-être n'est-ce pas à regretter : il eût été employé à la guerre !

Quant aux explosifs utilisés par Sarraskine pour anéantir ses deux repaires, certaines observations faites par Jacques d'Harteaux tendraient à faire penser qu'ils étaient extraits du sel marin. Mais, là aussi, on est réduit aux conjectures.

George Stuart, ramené en Angleterre par l'amiral Craggs, a été jugé pour complicité dans l'assassinat des frères Sabaguer. On l'a condamné à être pendu. Mais, en considération de l'aide apportée par ses renseignements à la flotte britannique, sa peine a été commuée par le roi, sur la proposition du premier lord de l'Amirauté, en dix ans de ***hard-labour***.

Ses millions ! Ils ont été confisqués, purement et simplement.

Nul n'a jamais su ce qu'était devenu Douglas Sgorp. Il vient de mourir, toujours fou, à l'asile des aliénés, aux environs de Bordeaux.

M. Arthur-William Feist, lorsqu'il parle de lui, déclare que ***c'était un incapable***. Et le président de l'***American Evening News*** ne manque jamais d'insinuer que l'Angleterre est pour quelque chose dans sa disparition.

Car, malgré le silence de l'Amirauté britannique, l'histoire de George Stuart a transpiré, de ce George Stuart que Sgorp s'était chargé de « confesser » ! Les Américains en ont connu quelques bribes, plus ou moins exactes. Ils y ont trouvé un motif de plus de se méfier de l'Angleterre.

L'attaque et la destruction du repaire de Sarraskine à Diego-Ramirez par une escadre britannique n'ont pas été bien vues à Washington, qui y a flairé une violation de cette doctrine de Monroë, qui interdit aux nations européennes de se mêler des affaires du Nouveau Continent.

Les Américains n'ont pas protesté, Diego-Ramirez étant une terre déserte et sans valeur, du moins jusqu'à ce jour. Mais ils n'en ont pas moins laissé voir leur mécontentement, doublé du dépit d'avoir été devancés par leurs cousins d'outre-Atlantique.

Jacques d'Harteaux ? Les hommes, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire ! Le gouvernement anglais, n'oubliant pas que c'était grâce à l'ancien officier de marine qu'il avait pu en finir avec Sarraskine, lui a fait voter une récompense de cent mille livres sterling, et lui a décerné la croix de l'empire britannique.

Jacques d'Harteaux s'est marié avec miss Annie Montagu, dès la guérison de la jeune fille, laquelle a été rapide : le bonheur est un grand médecin.

Quelques jours après la cérémonie, les deux époux partaient pour le Chili, rejoindre la ***Vigilancia***.

C'est à bord de la petite goélette, réparée, restaurée, embellie, qu'ils ont voulu faire leur voyage de noces. Ils ont passé par Diego-Ramirez…

FIN